

Université Paris 13 — Sorbonne Paris Cité
École doctorale Érasme
Unité Transversale de Recherche Psychogenèse et Psychopathologie
UTRPP — EA 4403

N° attribué par la bibliothèque



Thèse pour obtenir le grade de

DOCTEUR EN PSYCHOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ PARIS 13

Présentée et soutenue publiquement par Alain GUÉRIN
le 16 décembre 2014

Le féminin dans les agirs violents d'adolescentes délinquantes

Directeurs de thèse:

Anne Bourgain et Jean-Yves Chagnon

Membres du Jury:

Florian HOUSSIER, Université Paris 13-Sorbonne Paris Cité (Président)

Astrid HIRSCHMANN, Université Rennes 2 (Rapporteur)

Magali RAVIT, Université Lyon 2 (Rapporteur)

Christian MILLE, Université de Picardie

Anne BOURGAIN, Université Paris 13-Sorbonne Paris Cité (Directrice)

Jean-Yves CHAGNON, Université 13-Sorbonne Paris Cité (Directeur)

*"A Françoise,
Merci d'être, d'être ce que tu es"*

*"A Manon,
dont l'adolescence aura été source
d'inspiration et de perplexité"*

*"A la mémoire d'Yves Compas,
psychologue et ami de toujours"*

"A mon père"

Tous mes remerciements:

à Anne Bourgain et à Jean-Yves Chagnon, pour leur bienveillance, leurs conseils avisés, leur sens de l'ouverture,

à la direction et l'ensemble de l'équipe du foyer de l'association Jean Cotxet où s'est déroulé cette recherche pour leur participation et leur implication,

aux jeunes filles rencontrées pour la confiance qu'elles m'ont accordée,

aux participants du séminaire d'Anne Bourgain et de Gilbert Fabre pour les riches échanges que nous avons eu,

à Michaël Chocron, pour ses précieux conseils,

à Danièle Levy, pour ses traductions au fil des ans,

enfin, encore merci à Françoise dont l'amour a rendu possible ce travail.

SOMMAIRE

INTRODUCTION	p.11
PREMIERE PARTIE: LITTERATURE ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES	p.19
I. LES ADOLESCENCES	p.20
I.1. Fragilité d'une notion	p.20
I.1.1. Un concept social	p.20
I.1.2. Rappel historique	p.22
I.2. Un concept psychologique puis métapsychologique	p.25
I.2.1. Conception freudienne	p.25
I.2.2. Dévelopmentalistes et processualistes	p.28
I.3. Les enjeux de l'adolescence	p.32
I.3.1. La socialisation de la pulsion sexuelle	p.34
I.3.2. L'équilibration de l'infantile et du pubertaire	p.36
I.3.3. Le rééquilibrage de la valence féminine et de la valence masculine	p.39
I.3.4. L'intégration du féminin	p.41
I.3.5. L'adolescente et son corps: liaisons et déliaisons dangereuses	p.44
II. LES ADOLESCENCES AU FEMININ	p.47
II.1. Conception freudienne	p.48
II.2. Une phase féminine primaire: Mélanie Klein	p.51
II.3. Éléments féminins et masculins à l'adolescence: D.W. Winnicott	p.53
II.4. Le traumatisme génital: Hélène Deutsch	p.57
II.5. Féminin et féminité	p.60
II.6. Féminin maternel et féminin érotique: je t'aime ...moi non plus	p.63
II.7. Le masochisme féminin	p.69
II.8. Le féminin mélancolique	p.74
II.9. Du refus du féminin au complexe de Tirésias	p.77
II.10. Neutralité du genre, neutralisation du sexe?	p.83
III. NARCISSISME ET INVESTISSEMENT OBJECTAL A L' ADOLESCENCE	p.87
III.1. Idéal du moi et surmoi	p.88
III.2. Identité et identifications: les apports d'Evelyne Kestemberg	p.91
III.3. Le narcissisme et le danger de l'investissement objectal	p.93
III.4. La subjectivation	p.96

IV. LE SENS DE L'ACTE	p.100
IV.1. Conception freudienne	p.100
IV.2. L'adolescence: un passage, un temps, un lieu, des actes	p.103
IV.3. Le passage à l'acte	p.107
IV.4. Le recours à l'acte	p.109
V. LES DELINQUANCES ADOLESCENTES AU FEMININ	p.112
V.1. Adolescence et violence	p.112
V.2. Tentatives de définition	p.113
V.3. Aux origines de la violence	p.115
V.4. Violences de l'adolescence	p.116
V.5. Les délinquances	p.119
V.5.1. Définitions	p.119
V.5.2. Données épidémiologiques	p.121
V.5.3. Facteurs favorisant	p.123
V.5.4. Psychopathologie de la délinquance	p.124
V.5.5. "Devenir" des délinquances	p.125
V.6. Les délinquances au féminin	p.126
V.6.1. Contexte social	p.126
V.6.2. Description et spécificité	p.127
V.6.3. Dimension psychopathologique de la délinquance chez les adolescentes	p.128
VI. APPORTS DES EPREUVES PROJECTIVES EN CLINIQUE AVEC DES ADOLESCENTS	p.131
VI.1. Considérations générales sur les épreuves projectives	p.131
VI.2. Les épreuves projectives à l'adolescence	p.137
VII. RESUME	p.145
DEUXIEME PARTIE: LA METHODOLOGIE	p.149
I. LES HYPOTHESES	p.150
II. LA METHODE UTILISEE, LA POPULATION, LES OUTILS	p.152
II.1. Présentation de l'institution	p.153
II.2. La population	p.153
II.3. Présentation de la recherche dans l'institution	p.154
II.4. Méthode utilisée	p.154
II.4.1. Immersion, observations	p.155
II.4.2. Entretiens	p.155
II.4.3. Épreuves projectives	p.156

III. OPERATIONNALISATION DES HYPOTHESES	p.157
TROISIEME PARTIE: LES RESULTATS	p.162
I. PARAGRAPHE INTRODUCTIF AUX RESULTATS	p.163
II. ILLUSTRATIONS CLINIQUES	p.164
II.1. Maïna 18 ans: refus du féminin et quête identitaire	p.164
II.1.1. Présentation	p.164
II.1.2. Entretien	p.164
II.1.3. Le Rorschach	p.165
II.1.4. Le TAT	p.168
II.1.5. Synthèse	p.170
II.1.6. Confrontation aux hypothèses	p.171
II.2. Patricia 16 ans: le corps dans tous ses états	p.177
II.2.1. Présentation	p.177
II.2.2. Entretien	p.177
II.2.3. Le Rorschach	p.178
II.2.4. Le TAT	p.182
II.2.5. Synthèse	p.185
II.2.6. Confrontation aux hypothèses	p.185
II.3. Sihem 17 ans: quand l'acte dit, quand faire c'est dire	p.192
II.3.1. Présentation	p.192
II.3.2. Entretien	p.192
II.3.3. Le Rorschach	p.193
II.3.4. Le TAT	p.197
II.3.5. Synthèse	p.199
II.3.6. Confrontation aux hypothèses	p.200
II.4. Catherine 16 ans: vers un féminin mélancolique?	p.206
II.4.1. Présentation	p.206
II.4.2. Entretien	p.206
II.4.3. Le Rorschach	p.207
II.4.4. Le TAT	p.210
II.4.5. Synthèse	p.212
II.4.6. Confrontation aux hypothèses	p.213
II.5. Salimata 17 ans: absence maternelle et identification féminine impossible	p.220
II.5.1. Présentation	p.220
II.5.2. Entretien	p.220
II.5.3. Le Rorschach	p.221
II.5.4. Le TAT	p.225
II.5.5. Synthèse	p.226

II.5.6. Confrontation aux hypothèses	p.227
II.6. Tania 17 ans: la désintégration du féminin dans la répétition traumatique	p.233
II.6.1. Présentation	p.233
II.6.2. Entretien	p.233
II.6.3. Le Rorschach	p.234
II.6.4. Confrontation aux hypothèses	p.237
II.7. Shirley 16 ans: les pairs plutôt que le père	p.239
II.7.1. Présentation	p.239
II.7.2. Entretien	p.239
II.7.3. Le Rorschach	p.240
II.7.4. Confrontation aux hypothèses	p.243
II.8. Alicia 17 ans: de l'enfant mal accueillie à l'enfant battue	p.245
II.8.1. Présentation	p.245
II.8.2. Entretien	p.245
II.8.3. Le TAT	p.247
II.8.4. Confrontation aux hypothèses	p.249
QUATRIEME PARTIE: DISCUSSION	p.251
I. ANALYSE GLOBALE DES RESULTATS	p.252
I.1. Les entretiens	p.252
I.2. Les Rorschach	p.262
I.3. Les TAT	p.268
II. CONFRONTATION AUX HYPOTHESES	p.274
III. INTERETS ET CRITIQUES DE LA RECHERCHE	p.280
III.1. Les apports de la recherche	p.280
III.2. Difficultés et critiques	p.287
CONCLUSION	p.289
BIBLIOGRAPHIE	p.294

« Même si tes connaissances sont réduites, les partager avec autrui fait de toi un érudit ».

« Riches, ménagez les pauvres comme l'étoffe qui vous entoure vous protège; savants, prenez soin des ignorants comme la jonque prend soin des *sampans* dont elle dépend ».

(proverbes khmers)

Résumé

Les recours à l'acte violent sont étudiés essentiellement chez les adolescents, alors que les souffrances des jeunes filles sont abordées en terme de mise à mal du corps propre, à travers des manifestations psychopathologiques singulières (troubles des conduites alimentaires, attaques du corps, scarifications...).

La recherche concerne la place et le rôle du féminin dans les recours à l'acte violent d'adolescentes délinquantes, avec pour corollaire plusieurs interrogations concernant le sens que revêtent ces agirs violents, en tant qu'expression d'un éventuel changement de la symptomatologie actuelle et particulière de l'adolescence. La question d'une spécificité de la violence au féminin, notamment lors du processus adolescent, processus mettant particulièrement à mal les notions de normal et de pathologique, sera posée, ainsi que celle du lien entre traumatisme, féminin, et recours à l'acte.

La référence théorique est la psychopathologie psychanalytique, dans ses deux dimensions, intrapsychique et intersubjective, prenant en compte le nouage entre l'architecture psychique du sujet et sa rencontre avec le *socius*.

La méthodologie repose sur une démarche clinique, basée sur des entretiens et la passation d'épreuves projectives, auprès d'adolescentes ayant commis des actes délictueux.

La présente recherche souligne la variété des fonctionnements psychiques dans lesquels se rencontrent les agir violents, la prépondérance des identifications dans l'accès à un féminin apaisé, tempérant l'impact des traumatismes, et l'importance du contexte socioculturel dans lequel se déploient ces actes violents.

Mots-clés: adolescence, féminin, recours à l'acte, traumatismes, délinquances.

Abstract

The use of violent acts is studied mainly in male adolescents, while the suffering of girls is discussed in terms of hurting their own body, through singular psychopathological symptoms (eating disorders, attacks to the body, scarification ...).

This research considers the place and role of being female in the use of violent acts by teenage offenders, with a corresponding number of questions about the meaning of these violent acts, as an expression of a possible change in the present symptomatology of adolescence. The question of specificity of violence from young girls, especially during the adolescent process, particularly the process undermining the concepts of normal and pathological will be asked, as well as the relationship between trauma, femininity, and use of violent acts.

The theoretical reference is the psychoanalytic psychopathology in both aspects, intrapsychic and intersubjective, taking into account the tie between the psychic architecture of the subject and the meeting with *socius*.

The methodology is based on a clinical approach, based on interviews and the placing of projective tests, with adolescents who have committed illegal violent acts.

This research highlights the variety of psychic functioning in which meet the violent act, the balance of identifications in access to a calm femininity, tempering the impact of trauma and the importance of the sociocultural context in which these violent acts are deployed .

Keywords: adolescence, female, use of violence, trauma, delinquency.

« La souffrance menace de trois côtés, en provenance du corps propre qui, voué à la déchéance et à la dissolution, ne peut même pas se passer de la douleur et de l'angoisse comme signaux d'alarme, en provenance du monde extérieur qui peut faire rage contre nous avec des forces surpuissantes, inexorables et destructrices, et finalement à partir des relations avec d'autres hommes. La souffrance issue de cette source, nous la ressentons peut-être plus douloureusement que toute autre; nous sommes enclins à voir en elle un ingrédient en quelque sorte superflu, même si, en terme de destin, elle n'est peut-être bien pas moins inéluctable que la souffrance d'une autre provenance. »

(Freud, *Le malaise dans la culture*, 1929, p.19)

INTRODUCTION

L'objet de notre recherche concerne la place du féminin chez des adolescentes mineures ayant commis des actes de violence à l'encontre d'autrui, actes pour lesquels elles ont été confiées par décision judiciaire aux services de protection de l'enfance.

Bien que le sujet de la violence des jeunes filles commence à être de plus en plus récurrent notamment sur le plan médiatique, on imagine fort bien la charge de fantasmes qu'il peut engendrer, il existe encore assez peu de recherches sur ce thème hormis dans les pays anglo-saxons; les études existantes s'inscrivent plutôt dans une perspective épidémiologique prenant en compte le comportement observable mis au premier plan, au détriment des processus psychiques sous-jacents, souvent ignorés. Or, le processus adolescent mettant particulièrement à mal les notions de normal et de pathologique, il nous semble impensable de ne pas considérer les organisations psychiques sous-jacentes dont les violences seraient un symptôme présentant différentes modalités d'expression.

La pertinence d'une recherche ayant pour objet cette problématique des adolescentes délinquantes, de la place du féminin chez des jeunes filles ayant recours à des actes violents, peut se poser. Est-il judicieux de considérer la différence des sexes en matière d'agirs violents? Plusieurs interrogations et constatations nous ont conduit sur cette voie.

Tout d'abord, en tant que psychologue de l'Éducation Nationale, nous avons constaté une augmentation du nombre des demandes d'aides de la part des enseignants pour des enfants décrits comme « agités, violents, agressifs, hyperactifs ». Ces demandes d'aides concernaient de façon largement majoritaire des garçons. Cependant, et de plus en plus souvent, des filles faisaient l'objet de ces demandes. Ce constat nous a conduit à l'élaboration d'une recherche en 2010 intitulée *Empreintes d'un traumatisme parental chez des enfants violents de la période de latence au travers*

d'épreuves projectives dans laquelle nous présentions Léna, une enfant faisant preuve d'une grande destructivité se manifestant par des insultes, notamment à caractère sexuel, des bagarres et un manque de distance vis-à-vis des adultes. Nous avons également observé que, chez cette enfant, les représentations féminines étaient très négatives. D'autre part, les relations familiales étaient placées sous le signe de l'incestualité, avec des punitions corporelles récurrentes. Les épreuves projectives révélaient une forte mobilisation du psychisme contre l'angoisse de perte.

Nous avons également rencontré Tiffany, dont l'histoire ressemblait à celle de Léna (violences intra-familiales, climat incestuel, traumatismes précoces). Cette enfant au langage sans retenue, se signalait par des agirs tant auto qu'hétéro-agressifs, avec une grande angoisse de perte sur un fond dépressif.

D'autre part, nos collègues exerçant en collège nous faisant part de plus en plus régulièrement d'une forte augmentation des comportements violents chez les jeunes filles scolarisées dans leurs établissements, nous nous sommes interrogés sur cette problématique des agirs violents chez les adolescentes et de la place du féminin dans ces agirs.

La violence, jusqu'à une période récente, a été presque exclusivement abordée par des travaux de sociologie, d'anthropologie politique, de philosophie politique ou d'histoire. Ces approches concernent la violence en tant que violence de groupe, de classe, de façon légale ou illégale; la violence est considérée comme un phénomène, une catégorie irréductible à ses figures sociologiques et historiques.

Tous les psychanalystes ont eu affaire avec cette violence et y ont consacré de nombreux écrits, Freud le premier.

Dans cette optique, trois ouvrages font référence dans son œuvre: *Le malaise dans la culture*, *Pourquoi la guerre?* et *L'homme Moïse et la religion monothéiste*.

En effet, au-delà de l'observation quasi entomologiste de la question, il s'agit de laisser toute sa place à la compréhension de ces agirs violents, de ces recours à l'acte, dans leur dimension subjective. Nous nous inscrirons ainsi dans une approche où les recours à l'acte seront compris dans ce double mouvement qui vise simultanément le sujet et le lien social. Ce n'est que dans un espace structuré et contraint par le discours que certaines formes d'exercice de la force contre la nature, l'autre (le semblable, le voisin, l'étranger, la femme, l'enfant) ou soi-même peuvent apparaître et fonctionner comme violence.

Mais qu'en est-il de la violence au féminin particulièrement chez des adolescentes? Phénomène très minoritaire en terme d'occurrence statistique, elle nourrit largement un imaginaire collectif et est, en France, très peu explorée, un silence semblant peser sur cette réalité. Peut-on y voir un

désintérêt, une peur, un évitement phobique ou le désir de maintenir les femmes dans une image aimante, maternelle et sans expression d'affects de haine? Il semble que cette problématique des agir violents soit moins bien tolérée socialement dès lors qu'elle est l'œuvre de jeunes filles.

C'est dans les pays anglo-saxons que les recherches les plus récentes ont été menées. Ces études pointent que 80% des violences sont commises par des personnes de sexe masculin dont les victimes sont souvent des femmes. Certains voient dans cet accès des femmes à la violence légale et illégale un levier pour analyser les rapports sociaux de sexe. Ceci pose évidemment la question de la sexualisation, de la régulation et du maintien de l'ordre social. Cette violence féminine est à considérer d'un point de vue plus qualitatif. Les filles seraient moins violentes physiquement que les garçons mais pratiqueraient plus d'agressions indirectes. Elles seraient au même "niveau" que les garçons en ce qui concerne les vols et la consommation d'alcool. Elles seraient en difficulté plus grave que les garçons, auraient plus de conflits avec les enseignants.

Des études canadiennes relèvent que près d'un tiers des filles et adolescentes ayant commis des actes violents présenteraient un tableau dépressif. Au début de l'adolescence, les filles encourraient trois fois plus de risques de souffrir de dépression que les garçons. On retrouve une faible estime de soi, une image corporelle très négative ainsi que l'expression de sentiments de stress, d'impuissance, de désespoir. Elles auraient été elles-mêmes victimes d'agressions, sexuelles ou autres; d'autre part, elles reconnaîtraient la domination des hommes sur les femmes.

Alors que Freud et Winnicott notamment, considéraient que chez les filles l'agressivité est davantage dirigée vers l'intérieur, quel sens peut avoir cette agressivité externalisée chez ces adolescentes? Les aléas de l'adolescence féminine se déclinent plutôt en terme de manifestations internes et d'attaques du corps propre.

Dans un espace social qui marchandise de plus en plus les choses, les mots, les corps où l'on observe une sexualisation des ceux-ci de plus en plus précoce, où la confusion est extrême entre féminité et féminin, où l'on peut repérer une injonction paradoxale créant une tension certaine entre une exposition crue des corps et une répression tant morale que religieuse, comment l'adolescence au féminin, véritable lieu de la perplexité peut-elle endosser ce corps sexué?

Existe-t-il une spécificité de l'agir violent au féminin? Et si oui, quels en seraient les moyens d'expression privilégiés notamment à l'adolescence?

D'autre part, d'un point de vue psychopathologique, on considère que les désordres psychiques rencontrés majoritairement chez les hommes sont beaucoup plus profonds s'ils se rencontrent chez les femmes et inversement.

Alors que les agirs dirigés sur l'extérieur, violences à autrui, accidents, conduites délinquantes,

consommations de produits s'observent de façon majoritaire chez les garçons, les conduites centrées sur soi, les manifestations émotionnelles sont beaucoup plus fréquentes chez les filles (Marcelli, 2007). Ainsi les plaintes somatiques, les pensées dépressives, les scarifications, les problématiques alimentaires, les conduites suicidaires se retrouvent de façon largement dominante chez les filles. Cette constatation justifierait-elle à elle seule l'observation suivante: lors d'un colloque, consacré à l'adolescence alors qu'une table ronde s'organisait sur le thème de la relation que les adolescentes entretenaient avec leurs corps et des aléas de cette relation, il ne restait sur l'estrade que les femmes alors que la table ronde précédente concernant le passage à l'acte violent, étudié du pays masculin ne regroupait que des hommes?

Avant d'aller plus loin, il nous semble important de rappeler ces écrits de Luce Irigaray (1997, p.62) sur l'importance de prendre en compte le contexte historique dans lequel s'est développé la psychanalyse: « les déterminations historiques de ce destin vaudraient d'être interrogées. Cela implique que la psychanalyse reconsidère les limites mêmes de son champ théorique et pratique, qu'elle s'impose le détour de l'"interprétation" du fond culturel et de l'économie qui l'ont, à son insu, marquée. Et qu'elle se demande s'il est possible de débattre de la sexualité féminine tant qu'on n'a pas établi quel fut le statut de la femme dans l'économie générale de l'Occident. Quelle fonction lui fut réservée dans les régimes de propriété, les systématiques philosophiques, les mythologies religieuses, qui depuis des siècles dominant cet Occident? »

D'autre part, comme N. Zaltzman l'écrit (1976, p.192) à propos de Freud, « il est peu vraisemblable qu'une théorie de la sexualité échappe totalement à l'attraction des théories sexuelles inconscientes de son auteur ». Y. Morhain (2009, p.126) rappelle « qu'un créateur aussi célèbre fut-il ne peut s'affranchir de l'ombre sexuée qui tombe sur la pulsion épistémophilique. Le rapport à la sexualité étant intime par excellence, il serait illusoire de prétendre échapper à l'omnipotence de la sexualité dans la psyché ». Y. Morhain voulait ainsi rappeler qu'il existait chez Freud, bien que parfois très conservateur malgré lui, une frontière ouverte entre la personne privée et des écrits à vocation doctrinaire. Pensait-il aux conceptions freudiennes sur le féminin en écrivant cela? Et plus particulièrement au refus du féminin comme roc d'origine, conceptualisation qui a donné lieu à de nombreuses critiques et que nous discuterons par la suite? Freud considère ce refus du féminin comme "le roc d'origine" mais aussi comme le "roc ultime" sur lequel échouent tous les efforts thérapeutiques. J. Schaeffer (1997) interpelle Freud par-delà les ans: « Pourquoi le féminin? »

Peut-on comprendre par la même l'intérêt relatif accordé à ces jeunes filles délinquantes? Il y aurait selon nous plusieurs raisons à cette situation, malgré une évolution certaine:

- la place des femmes dans les sociétés, la place du féminin

- l'occurrence statistique moins grande de délinquances chez les filles
- la problématique du féminin librement désirant perçu comme une menace
- la socialisation de la pulsion sexuelle, l'un des enjeux majeurs de l'adolescence
- la fabrique du social tributaire du contrôle de la sexualité

On voit bien, ici, l'incontournable double inscription à la fois individuelle et sociale de cette problématique. Ceci est particulièrement avéré pour toutes les recherches concernant l'adolescence, pour lesquelles il se révèle indispensable de contextualiser les symptômes.

Notre perspective, tout au long de cette recherche, s'efforcera de prendre en compte tout à la fois, une dimension psychique individuelle de la personne, dont la référence théorique sera la psychopathologie psychanalytique et une dimension sociale. Cette double dimension est cohérente avec les conceptions de l'adolescence, notamment dans sa double valence réalité interne/réalité externe. Cette double inscription est particulièrement pertinente dans le cas d'agir violents commis par des jeunes filles. Elle prend en compte, dans une perspective complémentariste, à la fois l'architecture psychique du sujet et le champ social dans lequel évolue ce sujet.

En effet, ce sont les répercussions des passages à l'acte violents des adolescents dans le champ social qui interrogent les adultes, les parents, les psychologues, le législateur, les médias, la justice, la police... On peut bien entendu y voir l'expression d'un des buts de ces agirs: interroger le monde adulte externe sur les réponses qu'il peut apporter aux souffrances internes du sujet adolescent.

S. Freud (1921), nous rappelle que la psychologie humaine est d'emblée une psychologie sociale, la psychologie individuelle étant conquise sur ce fond là. Que ce soit dans *Totem et tabou* (1913), *L'avenir d'une illusion* (1927), ou *Le malaise dans la culture* (1930), il nous apprend que les pulsions et les fantasmes agissent continuellement dans le champ social et qu'inversement, celui-ci infiltre et agit de façon déterminante sur les mécanismes psychiques des individus.

Tel que le rappelle G. Pirlot (2009, p.249), pour S. Freud « les pulsions et fantasmes ne cessent d'agir dans le champ social et celui-ci influe sur les mécanismes psychologiques eux-mêmes. L'environnement culturel étant ainsi incorporé psychologiquement (introjecté) en même temps que les figures non séparées des images parentales jusqu'à l'âge de deux ans... l'environnement culturel fait partie des pensées (enveloppes psychiques) tissées avec les images parentales et familiales. Il s'agit d'une véritable toile de fond (*Self*), sur laquelle le sujet construit et étaye son psychisme (ses instances psychiques) et son identité. La construction de celle-ci se trouve ainsi contemporaine des premières formes de symbolisation des sensations et émotions de l'enfant ».

La nécessité de contextualiser les symptômes est indispensable, particulièrement dans la

compréhension de ce "passage de l'adolescence", ce passage entre deux rives, ce "pot au noir" pour reprendre la formule de D. W. Winnicott, cet entre-deux qui peut s'avérer périlleux et est toujours délicat. Ce passage adolescent a toujours existé quelles que soient les latitudes, les cultures mais l'accompagnement des adolescents prend des formes différentes suivant les groupes sociaux, les cultures, les époques.

Dans nos sociétés occidentales, l'intérêt de la psychanalyse pour l'adolescence est finalement très récent. *La Cendrillon de la psychanalyse* (A. Freud, 1958) a longtemps été ignorée, notamment par S. Freud, mais a suscité depuis les dernières dizaines d'années un intérêt sans cesse croissant. Peut-on y voir l'expression de l'interpellation de plus en plus bruyante de l'espace social? La clinique de l'adolescence informe sur la clinique du sujet moderne notamment sur le "malaise dans la culture"; elle peut être considérée comme paradigmatique de l'état de santé d'une civilisation.

La prise en compte du contexte socioculturel, permet la compréhension de l'écllosion des " nouvelles désorganisations adolescentes" (G. Pirlot, 2009, p.248).

Deux exemples parmi d'autres: dans la clinique adolescente, on rencontre aujourd'hui des addictions diverses que l'on peut mettre en lien avec une culture prônant la consommation à outrance. Peut-on effectuer un déplacement plus général et affirmer que l'adolescence, dans ses formes les plus contemporaines, est passée des organisations névrotiques aux organisations limites?

D'autre part, dans une communication lors d'un colloque organisé par le SIUEERPP, en 2011 (A. Guérin, 2011) nous émettions l'hypothèse suivante, concordante avec les conclusions de nombreuses recherches (J-Y. Chagnon, F. Marty): les enfants décrits comme violents présenteraient une difficulté à intégrer des positions passives du fait de traumatismes précoces et dont l'une des conséquences serait l'expression de comportements narcissiques phalliques venant compenser le déficit narcissique primaire, ceci dans un espace social et culturel où les exigences idéales sont fortement sollicitées au détriment des contraintes surmoïques.

C'est dans cette perspective au carrefour de l'intrapsychique et de l'intersubjectif que nous aborderons notre recherche déclinée en plusieurs points.

Nous souscrivons ainsi pleinement à la proposition de G. Pirlot (2009) plaidant pour la création d'une sociopsychanalyse.

La première grande partie sera consacrée à une revue de littérature et à la présentation des références bibliographiques permettant de débattre des concepts présentés.

Dans un premier temps, nous considérerons *l'adolescence*, ou plutôt les adolescences, dans un contexte historique et mettrons en tension les conceptions diverses que ce terme recouvre.

Après avoir précisé les enjeux fondamentaux de l'adolescence, nous développerons dans un second chapitre les conceptions relatives à *l'adolescence au féminin*, "véritable lieu de la perplexité" comme la nomme P. L. Assoun (2001), et sa rencontre avec des traumatismes plus ou moins précoces, favorisant ainsi l'avènement de conjonctures traumatiques.

Dans cette même partie, nous présenterons les notions de passivité, de lutte contre la passivation et la dépendance. Nous mettrons en tension, et distinguerons les notions de féminin, de féminité, de féminin érotique et de féminin maternel. Nous aborderons également différentes dimensions du féminin: féminin mélancolique, masochisme au féminin, refus du féminin.

Dans un troisième temps, nous porterons une attention toute particulière aux *investissements narcissiques et objectaux* au cœur de la problématique pubertaire, tels que l'ont étudié Evelyne Kestemberg ou Philippe Jeammet. Le concept de subjectivation sera également présenté.

Le quatrième temps sera consacré *au sens de l'acte*, ce qui nous amènera à distinguer passages à l'acte et recours à l'acte dans une perspective théorisée par René Roussillon. Cette distinction fondamentale, nous permet d'aborder la place et le rôle de ces recours à l'acte dans l'économie psychique du sujet. Nous ferons référence à différentes conceptions concernant les passages à l'acte: à la théorie économique de l'acte, où le passage à l'acte agit comme un empêcheur de mentalisation, en référence aux travaux de F. Millaud (1998), à la théorie de la défense, où la violence, selon P. Jeammet (1997), est considérée comme une protection narcissique en réponse à une menace sur l'identité, menace réelle ou fantasmée, au recours à l'acte selon C. Balier (2005) et F. Houssier (2008) et enfin à une théorie que l'on peut qualifier de "traumatique". Dans cette théorie développée par R. Roussillon (1999, 2007, 2009) "le passage par l'acte" est considéré comme une tentative de liaison signifiante de l'histoire traumatique du sujet, une tentative de symbolisation.

Dans un cinquième temps seront présentées différentes conceptions concernant les actes de délinquance à partir, notamment, de données épidémiologiques (L. Mucchielli). Nous poserons la question de la définition de *la délinquance* ou plutôt des délinquances et particulièrement des *délinquances adolescentes au féminin*.

A partir des travaux de J-Y. Chagnon et de R. Roussillon, nous étudierons les liens entre délinquance, traumatisme et identifications. Ces liens pourraient s'entendre sous la forme d'une question que posait J-Y. Chagnon lors d'un colloque et qui nous semble devoir guider tout clinicien dans sa démarche: « Que fait le sujet de ce qu'on lui a fait? » Cette question renvoie aux notions de traumatisme, d'agressivité, de transmission sous ses deux déclinaisons (auto-agressivité et hétéro-agressivité)

La notion de souffrance narcissique identitaire, liée à des traumatismes précoces, conceptualisée par

R. Roussillon est particulièrement à l'œuvre dans les problématiques de délinquances. Ces filles dangereuses ne sont-elles pas avant tout en danger? Nous verrons dans les présentations cliniques que la première agression commise l'a été contre elles-mêmes. Dans une perspective Winnicottienne, nous soulignerons l'importance et le rôle fondamental joué par l'environnement.

Le dernier temps de la présentation des différents concepts résumera la problématique soulevée et fera l'objet d'une discussion.

La méthodologie utilisée sera présentée dans **la deuxième partie**. Après avoir souligné les apports des épreuves projectives en clinique avec des adolescents, nous formulerons nos hypothèses, générales et opérationnelles. Un chapitre important sera consacré à décrire le contexte dans lequel se sont déroulées les rencontres avec les jeunes filles qui ont souhaité participer à cette recherche.

La troisième partie sera l'occasion de présenter les entretiens et les épreuves projectives de chacune des participantes à cette recherche.

La dernière partie enfin consistera en une analyse clinique des résultats, suivie d'une confrontation aux hypothèses amenant finalement à une discussion théorico-clinique.

PREMIERE PARTIE

LITTERATURE ET REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

I. LES ADOLESCENCES

I.1. Fragilité d'une notion

« Ainsi, le propre de l'agitation adolescente est de naître d'un deuil, celui de l'enfance, d'un temps irrémédiablement révolu. C'est au contraste entre le monde stable de l'enfance et la violence d'un monde adulte auquel l'adolescent doit s'ouvrir. »

(R. Potier, 2007, p.463)

I.1.1. Un concept social

Pourquoi avoir titré ce chapitre *les* adolescences? Il existe un tel nombre de définitions, de conceptions qu'il nous semblait judicieux d'employer, ici, le pluriel.

Comme le rappelle M. Lemay dans un article embrassant différentes approches théoriques, psychanalytique et psychosociale et dont le titre pourrait servir de fil conducteur à ce chapitre: « Il est toujours périlleux de vouloir définir l'adolescence » (2010). L'adolescence dont l'auteur parle est un temps de la vie qui nous oblige à penser en ayant constamment en tête différentes perspectives multidimensionnelles. Il n'est pas anodin que ce concept d'adolescence, dont la définition s'avère si délicate, ait pu devenir le nouveau lieu de conflits, de divergences, de conflictualité épistémologique.

N'étant pas devenue le "nouveau continent noir", sans être restée pour autant la "Cendrillon de la psychanalyse", l'adolescence demeure néanmoins une source de perplexité pour l'espace social et les professionnels qu'elle vient sans cesse interroger par ses mouvements pulsionnels parfois destructeurs. Nous développerons, dans un prochain chapitre, ce que nous appellerons l'approche psychanalytique de l'adolescence qui sera notre référence théorique principale.

D'où vient la difficulté à définir cet objet? Certainement parce qu'il fait appel dans nos sociétés occidentales et en chacun de nous, à un moment de la vie particulièrement délicat emprunt d'une grande vulnérabilité. Nous précisons dans *nos* sociétés, car le concept d'adolescence est lié de façon indéfectible au contexte social dans lequel il est énoncé. Pour de nombreux auteurs, ce concept d'adolescence est avant tout une création sociale.

Olivier Douville propose une lecture faisant référence à l'anthropologie psychanalytique. Il parle d'émergences adolescentes comme on parle d'émergence du sujet. Il propose ainsi de penser

l'adolescence en terme d'irruption du temporel. Anne Bourgain (2012) pose également la question de temporel et de l'intemporel de la notion d'adolescence. Pour elle il y aurait tout un chantier à déconstruire, l'adolescence étant un signifiant recouvrant ce que nous ne voulons pas voir.

Que ce soit dans la littérature, au cinéma ou au théâtre, les adolescences n'ont cessé d'inspirer, de fasciner les créateurs. En référence au cinéma contemporain mettant en scène certaines figures de l'adolescence « moderne », nous citerons le *Péril jeune* de Cédric Klapsich, les héroïnes de *Polisse* de Maïwenn, les lycéens tueurs de *Elephant* de Gus Van Zandt, les sœurs de *Virgins Suicide* de Sofia Coppola, le trio de *La haine* de Mathieu Kassovitz ou ce que nous considérons comme peut être les plus beaux « sujets en adolescence » (D. Texier, 2010) cinématographiques: le personnage principal de *Paranoïd Park* de Gus Van Zandt et celui d'Adèle dans *La vie d'Adèle-Chapitres 1 et 2* d'Abdellatif Kechiche.

D'autres figures incontournables de l'adolescence, visages réels ou créés tels ceux de Rimbaud, d'Antigone ont donné une certaine consistance au fantasme adolescent. On peut certainement y voir le lien très fort unissant adolescence et création.

Ce serait donc cela l'adolescence? Ce temps plus ou moins suspendu, ce temps du silence emplis de bruits, ce temps des désirs impérieux, de la haine destructrice, de l'amour ravageur, du désarroi profond. Ce temps unique dont la trace reste floue mais néanmoins indélébile. Ce temps où pour advenir, il faille commettre ces meurtres psychiques: celui des imagos parentaux et celui, imposé à son corps défendant de l'enfance idéalisée. On peut comprendre les adultes, qui ayant eux-mêmes vécu ces affres voient, aujourd'hui comme toujours, l'adolescent comme celui qui dérange et est potentiellement dangereux. La nouveauté tiendrait peut-être au fait que l'adolescente a rejoint son homologue masculin dans la peur qu'elle inspire. L'adolescence serait ce temps entre l'éveil et l'exil comme l'a si joliment nommé P. Lacadee (2010).

Ce serait ce temps flou au contenu flou, ce passage, cette métamorphose, cet entre-deux rives, cette traversée du « pot au noir » cher à D. W. Winnicott.

Comme le " pot au noir " du navigateur, l'adolescence est une situation, une temporalité peu claire, un peu scabreuse, qui peut s'avérer dangereuse, où on ne sait de quel côté le vent va tourner... et s'il va y avoir du vent.

Dans son article, *L'adolescence* (1962), D. W. Winnicott propose ses conceptions de l'adolescence, notamment dans un sous-chapitre *L'adolescence normale et certains types de maladies*.

« L'adolescence est quelque chose qui subsiste toujours » (D. W. Winnicott, *ibid*, p.399) écrit-il, et de conclure: « Le problème c'est: comment être adolescent au moment de l'adolescence »? (*ibid*, p.408). On pourrait ajouter: comment faire face aux accidents psychiques de la puberté? C'est par

l'utilisation de ce terme de puberté dans le troisième essai intitulé *Reconfigurations de la puberté* des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* que S. Freud (1905) abordera la question de l'accès à la sexualité adulte. Nous y reviendrons dans le chapitre consacré au concept métapsychologique de l'adolescence.

Pour conclure, il nous semble important de garder à l'esprit que dans d'autres sociétés, le passage de l'enfance à l'âge adulte se fait de façon plus nette, plus " tranchée " que dans nos sociétés mais que ce passage est très codé et accompagné par des adultes référents. Il n'y aurait que deux temps dans la temporalité de la construction de l'individu: l'enfance et l'âge adulte. Dans nos sociétés, un troisième temps s'est développé finalement depuis peu et a pris de plus en plus d'importance sur le plan médiatique et commercial, ainsi que par la tentative de compréhension des mécanismes psychiques sous-tendant ce développement: le temps de l'adolescence.

Comme nous venons de le voir, cette adolescence ne peut être définie sans référence à l'espace social, mais également sans se référer au contexte historique dans lequel cette notion se construit.

I.1.2. Rappel historique

« Notre jeunesse d'aujourd'hui est mal élevée. Elle se moque de l'autorité et n'a plus de respect. Nos enfants répondent à leurs parents et bien souvent bavardent au lieu de travailler. »

(Socrate, 420 avant J.-C.)

« Les jeunes gens d'aujourd'hui sont paresseux. Ils ne seront jamais comme la jeunesse d'autrefois. Seront-ils capables de maintenir notre culture »?

(Texte retrouvé sur une poterie d'argile retrouvée à Babylone et datée de 3000 av. J.-C.)

Le terme d'adolescence est souvent confondu avec celui de jeunesse et, par extension souvent associé à celui de délinquant, à celui qui ne respecte pas la loi, le pouvoir en place, et est en rébellion contre l'ordre établi. Les deux citations ci-dessus nous rappellent que ces rapprochements ont une longue existence! Où l'on voit que l'adolescence est un changement qui menace le maintien d'un certain équilibre socioculturel. Cependant, l'adolescence a beaucoup changé que ce soit dans sa durée, son intensité, ses modes d'expression et cela en fonction des époques, des milieux socio-économiques et des pays.

En Occident, le concept est assez récent et a beaucoup évolué. Chez les Latins, le substantif

adulescens (adolescent) ne se réfère qu'aux garçons situés dans une tranche d'âge de 17 à 30 ans.

A Rome, le garçon est éduqué jusqu'à 17 ans puis passe, à cet âge, du statut d'enfant à celui d'adolescent, statut qu'il gardera jusqu'à 30 ans. En Grèce, l'enfant mâle est éduqué jusqu'à 18 ans, âge auquel il atteint la majorité, marqué par des rites de passage où il doit assumer sa virilité. Pour les filles, ces rites sont remplacés par des rituels de mariage! Comme on le voit, le temps intermédiaire entre celui de l'enfance où on s'instruit et celui de l'âge adulte où on participe activement à la vie publique est réduit; notons au passage la place toute particulière accordée aux filles. Cependant, G. Levi, et J-C. Schmitt (1994) rappellent que le fonctionnement spécifique des adolescents reste une constante perçue par la société.

L'adolescence est considérée sur le plan individuel au XIIe et XIIIe siècle par l'étude de textes autobiographiques où apparaissent des figures d'adolescents bien spécifiés (Perceval, Tristan, Aucassin). Comme l'écrit M. Emmanuelli « caractérisés par la solitude, la perte du père et le poids fantasmatique de la mère » (2009, p.13).

Les sociétés ont de tous temps entretenu des relations ambivalentes à l'égard de l'adolescence mêlant attentes et suspicions entre idéalisation et projection. Ainsi, le statut de l'adolescence a connu des états très variables.

Ce n'est qu'au XVIIIe siècle par Buffon (*De l'homme*) et surtout Rousseau (*Émile ou de l'éducation*), que l'adolescence commence à être considérée comme une période de crise qui bien que courte a une longue influence. Cette notion de moment critique est reprise au cours du XIXe siècle, moment où le concept d'adolescence prend son acceptation actuelle. Il est intéressant de mettre en parallèle comme le fait Anne Bourgain, les termes d'actuel et d'adolescence. Le terme "actuel" vient du latin *actualis*, latin de la basse époque (deuxième siècle). Du treizième au dix-huitième siècle, il signifiait *agissant, qui agit...* en référence à l'acte, au passage à l'acte en quelque sorte. Il y a peu de temps encore, les adolescents étaient appelés par certains des "actants".

A partir du XIXe siècle, les mesures sociales (instauration de l'enseignement obligatoire, allongement de la scolarisation, création des lycées, réglementation du travail des mineurs) participent à la prise en compte des particularités de ce groupe d'âge, ce qui n'empêchera pas la répression sévère des révoltes lycéennes!

Aujourd'hui, l'intérêt porté à l'adolescence est sans précédent mais recouvre des discours contradictoires où l'adolescence est tantôt diabolisée, tantôt idéalisée, très souvent désirée.

Des évolutions sociales et économiques, l'allongement de l'espérance de vie, le taux de nuptialité en baisse, le taux de fécondité en baisse également, l'augmentation des divorces (un adolescent de 16 à 18 ans sur quatre ne vivait pas avec ses deux parents en 1994, tendance qui s'est accentuée depuis)

ont eu des conséquences importantes sur la place et le rôle des adultes, sur les relations qu'ils entretiennent avec les adolescents et sur la place même des adolescents au sein de la famille et de la société.

D'un point de vue sociologique, on assiste de nos jours à un allongement du temps de l'adolescence ce qui n'est pas sans effet sur les regards croisés que se portent adolescents et adultes. Le temps de la scolarité a été allongé, le maintien de la dépendance vis-à-vis des parents s'est accrue alors que nombre d'adultes cherchent à prolonger le plus longtemps possible leur propre jeunesse.

Ainsi, bien que l'adolescence en tant que phase de la vie a toujours dérangé les adultes, et a toujours été un changement perçu par eux comme menaçant pour l'équilibre social, on assiste depuis une quinzaine d'années à des bouleversements technologiques, scientifiques, politiques, médiatiques qui ont modifié considérablement les conceptions de l'enfance et de l'adolescence. Bien qu'ayant des droits reconnus officiellement par de nombreux pays, droits ayant un impact sur l'autorité des adultes, de nombreux enfants et adolescents sont toujours victimes des abus des adultes. En miroir, l'adolescent, le "jeune " souvent associé au terme de délinquant suscite toujours une grande crainte. C'est d'ailleurs cette menace potentielle sur le lien social qui engendrera un intérêt pour la psychologie psychanalytique.

D'autre part, au XIXe siècle, la nécessité de scolariser, d'éduquer une population jeune, afin d'éviter des conduites asociales a eu une influence primordiale sur la conception de l'adolescence.

Comme le rappelle A. Birraux dans la préface du *Tourment adolescent* :

« Le développement de la psychanalyse d'adolescent implique certes d'autres facteurs, dont l'émergence même de la notion d'adolescence au XIXe siècle, le mouvement de pensée qui incite les psychiatres à ex-carcarer le soin des malades mentaux et à tenter de poser les conditions de la curabilité de la psychose, enfin les effets de l'impact freudien du *Troisième essai* sur le rôle de la puberté dans la construction du sujet psychique. Mais il n'en reste pas moins que l'émergence d'une psychanalyse de l'adolescent coïncide, en France, avec une problématisation, de l'"Instruction publique" qui deviendra l' "Éducation nationale" » (A. Birraux, 2010, *ibid*, p.1).

C'est donc sur un fond social et pédagogique qu'une métapsychologie de l'adolescence s'est constituée et s'est médiatisée. Par ailleurs, comme Annie Birraux, tous les psychanalystes de l'adolescence relèvent l'impact déterminant du Troisième essai, *Les reconfigurations de la puberté* sur la conception de l'approche psychanalytique de l'adolescence. Un concept psychologique puis métapsychologique.

I.2. Un concept psychologique puis métapsychologique

L'adolescence ne s'est pas imposée d'emblée comme un concept psychologique mais a connu un long cheminement avant d'être reconnue comme telle.

« Avec l'arrivée de la puberté interviennent les transformations qui doivent faire passer la vie sexuelle infantile à sa configuration normale définitive. La pulsion sexuelle était jusqu'ici principalement auto-érotique, elle trouve maintenant l'objet sexuel. Elle s'exerçait jusqu'ici à partir de pulsions et de zones érogènes isolées qui, indépendamment les unes des autres, cherchaient comme but sexuel unique un certain plaisir. Maintenant un nouveau but sexuel est donné et toutes les pulsions partielles agissent conjointement pour l'atteindre, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale. »

(S. Freud, 1905, *ibid*, p.87)

I.2.1. Conception freudienne

En 2007, Raymond Cahn, dans la préface d'un ouvrage qui fait date, *Le tourment adolescent*, rappelait que Freud dans une courte préface à l'ouvrage d'Aichorn (1925) n'employait le terme d'"adolescent" qu'à une seule reprise pour évoquer ceux qu'il nommait de « jeunes asociaux », alors que le terme d'"enfant" revenait à dix reprises. Et Raymond Cahn de constater que vingt ans après la parution des *Trois essais*, l'adolescence semblait singulièrement manquer de consistance!

Ce rappel illustre la relation pour le moins complexe que Freud a toujours entretenu avec l'adolescence. Faut-il rappeler que le terme d'adolescence apparaît peu dans sa théorisation au profit de celui de puberté. Tout simplement, le processus d'adolescence n'est pas théorisé par lui.

Comme nous l'écrivions précédemment l'ouvrage de référence freudien est bien sûr les *Trois essais* et plus particulièrement le troisième essai « *Les reconfigurations de la puberté* ».

Dans ce texte, qui sera repris plus de soixante-dix fois, Freud propose sa conception de la sexualité humaine qui va permettre à d'autres d'édifier l'approche psychanalytique de l'adolescence.

Pour Freud, la sexualité humaine est diphasée, la première phase commençant dans la petite enfance et s'arrêtant au moment de la puberté, couronnement de la sexualité infantile. Cette phase infantile connaît un arrêt lors de la phase de latence. La deuxième et dernière étape du développement de la sexualité humaine correspond à la puberté qui signe l'entrée dans la sexualité adulte. Pour Freud, il y a une grande similitude entre la sexualité se manifestant au moment de la puberté et la sexualité

adulte. Confronté au désir légitime d'affirmer l'existence et la primauté de la sexualité infantile, Freud a comme effacé l'adolescence. Pour P. Givre (2007), Freud s'est arrêté au seuil de la puberté. La question se pose de la discontinuité de la sexualité humaine ainsi que de la spécificité du temps pubertaire. La puberté constitue dans la théorie freudienne un moment d'achèvement du processus de maturation du moi. Cette conception de la sexualité humaine va s'avérer déterminante sur l'approche psychanalytique de l'adolescence et sur les héritiers de Freud. Nous aborderons ces questions plus précisément dans le chapitre suivant.

Un paragraphe est consacré à la *trouvaille de l'objet* qui au moment de l'adolescence s'avère être une "retrouvaille". La pulsion d'autoérotique va s'adresser à un objet adéquat. Ce choix d'objet ne surgit pas brutalement dans l'équilibre psychique du sujet; il a été préformé pendant l'enfance. Dans un chapitre rajouté en 1915, Freud précise les voies d'accès à l'objet: « La psychanalyse enseigne qu'il existe, pour la trouvaille de l'objet, deux voies: premièrement celle dont il est question ici, qui se produit par étayage sur les prototypes infantiles précoces, et deuxièmement la voie narcissique, qui cherche le moi propre et le retrouve dans l'autre. Cette dernière a une significativité particulièrement grande pour les cas à issue pathologique, mais n'a pas sa place dans le présent contexte. »

Mais le choix d'objet se fait d'abord sous la forme de fantasmes. Toujours confronté à l'attirance œdipienne à la puberté, cette représentation est profondément refoulée et réapparaît sous sa forme fantasmée contraire (agressivité, meurtres parentaux).

François Richard (2007) souligne la difficulté propre à la pensée freudienne en ce qui concerne la place de l'objet, deux lignes de pensée s'entrecroisant dans le troisième essai sans s'opposer car ne se situant pas au même niveau: une conception centrée sur la relation à l'objet en tant qu'il incarne pour le sujet une figure œdipienne et une autre où la poussée et le but sont plus importants que l'objet. Concernant la relation à l'objet, J.Y. Chagnon (2000, *ibid*, p.92) souligne que l'« on oublie souvent, et Freud lui-même par la suite, que ce texte (le troisième essai) définit explicitement comme travail psychique de l'adolescence le renoncement à l'objet incestueux ».

On retrouve cette problématique de relation à l'objet dans la théorie de la libido, ajoutée en 1920 dans laquelle Freud distingue la libido du moi et la libido d'objet. Cette problématique des équilibres entre investissements narcissiques et objectaux est fondamentale à la période pubertaire.

Un autre élément déterminant dans le troisième essai, et primordial pour nous, concerne la sexuation définitive. Pour Freud, c'est seulement à partir de la puberté qu'une distinction nette apparaît entre le caractère "masculin" et le caractère "féminin". Il précise toutefois que se manifestent bien avant les dispositions mâle ou femelle. Pour lui, la libido est d'essence mâle, ce qui va alimenter de nombreuses polémiques. Un autre sujet de polémique concerne la place laissée par

Freud à la sexualité clitoridienne qui serait refoulée au moment de la puberté. Comme le résume F. Marty à propos du texte de Freud: « si bien que l'on pourrait considérer que si l'homme garde la même zone érogène conductrice de plaisir, la femme en change, passant de l'unique excitation clitoridienne à la conduction du plaisir à d'autres zones (vaginales) voisines. La femme refoulerait ainsi à la puberté la partie virile de sa sexualité infantile ». On sait les vives oppositions que cette conception a engendré »(2012, p.307) .

Pour Freud, le moment de l'adolescence est le moment d'une « décision identificatoire »; il distingue la logique du choix d'objet (homosexuel ou hétérosexuel) de celle du mode de désir (masculin ou féminin).

A partir de 1905 et jusqu'en 1920, Freud, à travers différents articles qui vont approfondir son propos des *Trois essais* va compléter sa théorie psychanalytique des identifications. Partant de *Fragment d'une analyse d'hystérie* (Dora, 1905), Freud va enrichir sa conceptualisation et proposer un tableau des identifications œdipiennes à travers des textes comme *Le roman familial des névrosés* (1909), *Des types d'entrée dans la maladie névrotique* (1912), *Sur la psychologie d'un cas d'homosexualité féminine* (1920).

Dans *Le roman familial des névrosés* (1909), Freud développe notamment l'importance de "l'époque prépubertaire" (1909, p.158). Cette notion trouvera un écho tardif mais sonore, notamment en France avec P. Gutton (1991), auteur dont nous parlerons ultérieurement ou encore J-Y. Chagnon dont la thèse de doctorat « *Le pronostic à la préadolescence* » (2000) sous la direction du Professeur C. Chabert, s'appuie, entre autres sur l'apport théorique du troisième essai « point de départ incontournable des travaux ultérieurs sur l'adolescence » (J-Y. Chagnon, 2000, *ibid*, p.93).

Un dernier concept freudien nous semble primordial dans l'approche psychanalytique de l'adolescence: celui d' "après-coup". P. Givre (2007, *ibid*) en fait le paradigme de la puberté. Freud, dans *L'esquisse d'une psychologie scientifique* (1895) dans sa première conception de la puberté s'appuie sur le cas d' Emma, une patiente adolescente pour affirmer que la puberté constitue le temps de l'après-coup d'une scène de séduction vécue pendant l'enfance. La psyché est alors incapable de déchiffrer la signification sexuelle de cette scène. Ce n'est qu'au moment de la puberté que le sens sexuel de la scène apparaît clairement et donne une signification traumatique à celle-ci, et signe en quelque sorte le retour du refoulé. On sait que Freud reviendra sur le poids exclusif des événements réels et toute l'importance qu'il accordera aux fantasmes dans leur potentialité traumatique.

Finalement, et malgré les nombreuses précisions et modifications apportées par Freud à ce texte fondateur que sont les *Trois essais*, il n'a proposé aucune théorie de l'adolescence. Ainsi dans un

texte de 1915, Freud revient sur le rôle fondamental de la sexualité infantile au détriment de la puberté. Comme le souligne P. Givre (2007, *ibid*), la préoccupation première de Freud étant de faire admettre l'existence d'une sexualité infantile, tout ce qui pouvait servir à la remise en cause de cette existence de quelque façon que ce soit était considéré avec beaucoup de retenue. Ainsi la question se pose d'une possible différenciation entre processus adolescents et processus infantiles.

Certains analystes de sa génération et de la suivante ne seront pas traversés par les mêmes craintes et jetteront les bases d'une véritable approche psychanalytique de l'adolescence, tout en ayant à se positionner en fonction des travaux de Freud.

I.2.2. Dévelopmentalistes et processualistes

Une des grandes difficultés des pionniers fut de pouvoir faire un pas de côté par rapport à la théorie freudienne. Après un bref rappel historique, nous présenterons quelques auteurs ainsi que les concepts principaux sous-tendant leurs théorisations.

Rappel historique

C'est en 1904 aux États-Unis que paraissent deux ouvrages publiés par Stanley Granville Grant qui peuvent être considérés comme les premiers faisant directement référence à l'adolescence. Comme le rappelle F. Houssier (2007), l'auteur aborde l'adolescence en relation avec la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, le sexe, le crime et la religion. Ces deux ouvrages ont fortement marqués la conception psychiatrique et psychanalytique de l'adolescence aux États-Unis. C'est cependant Ernest Jones (1922) qui fut le premier psychanalyste à utiliser le terme "adolescence" dans son ouvrage *Some problems of adolescence*. Se référant fidèlement à S. Freud, il fait sienne l'idée freudienne que l'adolescence reprend les éléments fondamentaux des stades libidinaux de la petite enfance. Ainsi, la place de la sexualité infantile reste prépondérante et la dimension sexuelle de la puberté escamotée.

Suite aux travaux de ces pionniers et dans le mouvement initié par les *Trois essais* (1905), de nombreux auteurs se penchèrent sur la question de l'adolescence dans son "au-delà" de la puberté autour d'Anna Freud notamment, S. Freud ayant en quelque sorte délégué à sa fille la charge de développer l'approche psychanalytique auprès des enfants et des adolescents.

Trois principaux pionniers se dégagent autour de l'alliance pédagogique-psychanalytique, chacun avec une approche particulière: August Aichorn par une approche sociale, Siegfried Bernfeld avec

une approche culturelle et Anna Freud dont l'approche sera thérapeutique. Une des questions essentielles et une des difficultés principales concerne l'émergence de l'idée du processus de l'adolescence. Comment rendre compte d'un tel processus en s'appuyant à la fois sur les connaissances concernant l'enfant et l'adulte tout en se démarquant de ces connaissances? Par la suite, deux mouvements se dessinent: un premier autour de problématiques plutôt masculines et initié par A. Aichorn et S. Bernfeld et l'autre plus centré sur un modèle féminin de l'adolescence et porté par A. Freud et H. Deutsch. Ce n'est que plus tard que le processus adolescent sera considéré chez les deux sexes.

Anna Freud est un personnage central dans l'émergence d'une psychanalyse de l'adolescence. C'est elle qui, en 1958, constatant le peu d'écrits sur cette période de la vie depuis les *Trois essais* fera appel aux psychanalystes afin de prolonger les travaux de son père.

Elle sera entendue et de nombreux auteurs contribueront à une véritable approche psychanalytique de l'adolescence: P. Blos (1962), E. Erickson (1968) aux États-Unis, D. W. Winnicott (1968), M. et E. Laufer (1993) en Grande Bretagne, E. Kestenberg (1962), Ph. Jeammet (1980, 1985), A. Birraux (1990), Ph. Gutton (1991, 2004), R. Cahn (1998), en France parmi les principaux.

D'autre part, en France s'est créée une véritable psychanalyse de l'adolescence dont le Collège International de L'Adolescence (CILA) fondé en 1995 par A. Birraux et la revue *Adolescence* créée en 1983 par le Professeur Ph. Gutton témoignent de la vigueur.

Auteurs et concepts

Comme nous l'avons écrit précédemment, la difficulté pour de nombreux psychanalystes fut de se démarquer de la théorie freudienne tout en tenant compte de ses apports afin de proposer une approche psychanalytique de l'adolescence véritablement originale.

On considère deux courants dans l'approche psychanalytique de la puberté:

- une approche développementaliste reprenant les travaux de Freud pour qui la conception diphasée de la vie sexuelle implique que les processus psychosexuels de la puberté sont à comprendre comme une répétition de l'infantile. Cette conception plutôt déterministe accorde une part importante au poids de la causalité psychique des événements les plus reculés. Ainsi, la puberté serait un achèvement et une répétition de l'enfance dont l'adolescence reprendrait les éléments fondamentaux.
- une approche processuelle se démarquant des travaux de Freud. Cette conception met l'accent sur la resignification opérée après-coup au moment de la puberté de la

vie infantile. Elle attribue à cette période de la puberté un travail spécifique de la psyché qui est un véritable remaniement structural de la personnalité.

C'est dans cette démarche processuelle que nous nous inscrivons.

Cependant, ces deux approches ne sauraient être clivées comme nous allons le voir à travers la présentation de quelques auteurs dont la plupart n'ont eu de cesse d'intégrer progressivement leurs propres conceptualisations aux acquis antérieurs. Le choix de ces auteurs, est bien sûr totalement subjectif mais illustre pour nous le mouvement inhérent à la création d'une conception psychanalytique spécifique de l'adolescence. La présentation de quelques concepts principaux, ne se fera pas en respectant un ordre chronologique mais en soulignant l'intrication conceptuelle des différents auteurs dans leurs démarches respectives.

Ainsi Anna Freud (1958), qui bien que fortement critiquée pour son approche développementale, dans laquelle elle considère l'adolescence comme "une maladie normale du développement", a contribué à établir deux paradigmes de l'adolescence: le lien à l'objet d'amour infantile et les conséquences des modifications pulsionnelles pubertaires. Cependant, et contrairement à l'approche actuelle, Anna Freud reste dans une approche développementale et conçoit ces deux temps comme séparés et non intriqués dans le travail psychique spécifique de l'adolescence de dégagement des images parentales.

Inspiré par Anna Freud (1936), Fritz Wittels publie en 1949 un article dans lequel trois points se dégagent:

- le passage de l'amour de soi à la capacité à se tourner vers l'autre, particulièrement l'autre sexe, travail spécifique de l'adolescence
- la recherche d'un nouvel équilibre dans la construction du Moi, Moi dont la maturité est liée aux modifications du corps à partir de la puberté. La place du corps est pour F. Wittels fondamentale; il est présenté comme le représentant de la réalité.
- l'adolescence caractérisée par la transformation et la conquête du principe de réalité et de la relation d'objet.

Comme le souligne Florian Houssier (2007, *ibid*, p75): « cet article original (...) introduit finement les enjeux narcissiques et objectaux de l'adolescence... ».

Cette problématique des investissements narcissiques et objectaux que nous retrouverons ultérieurement chez des auteurs comme Evelyne Kestemberg ou Philippe Jeammet, sera au cœur des enjeux de l'adolescence.

Comme Fritz Wittels, Siegfried Bernfeld a contribué à l'idée de processus bien qu'ayant une perspective développementale. Dans une conférence de 1922, il introduit pour la première fois le terme de puberté étendue. S. Bernfeld se base sur la différenciation qu'il fait entre puberté physiologique et puberté psychologique. C'est cette dernière, ainsi que la temporalité qu'elle implique qu'il nomme "puberté étendue", terme qui anticipe sur la généralisation du terme "adolescence". C'est par cette dernière notion qu'il extirpe l'adolescence d'une problématique centrée sur la maturation sexuelle.

De S. Freud, S. Bernfeld conserve deux éléments essentiels: le primat de la zone génitale, unifiant la libido et le processus de trouvaille de l'objet, avec en corollaire une question: que devient la sexualité infantile quand celle-ci passe le cap de la génitalité? Un autre apport important de S. Bernfeld concerne la notion d'adolescence interminable à partir du modèle de la névrose.

Sur le plan topique, une importance considérable est accordée à l'origine de la formation de l'Idéal du Moi. Pour trouver l'objet adéquat, la relation d'objet doit être modifiée et subir une transformation. A l'adolescence, la transformation touche essentiellement la libido d'objet transformée en libido narcissique. Pour S. Bernfeld, c'est l'émergence de l'Idéal du Moi qui constitue la principale nouveauté de l'adolescence. Comme le rappelle F. Houssier: « L'Idéal du Moi est ainsi le fil rouge de la découverte de la psyché de l'adolescent. » (2007, *ibid.* p.77). Nous voyons ici qu'est déjà posé ce qui constituera une des problématiques spécifiques de l'adolescence et soulevée par de nombreux auteurs à savoir les rapports ambivalents entre instances topiques et plus particulièrement l'Idéal du Moi et le Surmoi.

Un autre auteur a également contribué de manière originale à la création d'une psychanalyse spécifique de l'adolescence; il s'agit de Peter Blos.

Bien que parfois très critiqué pour son approche jugée comme trop développementale (notamment en France), il propose une approche spécifique du processus d'adolescence qui est présenté comme un travail de transformation psychique. Pour lui, l'adolescence est "un processus développemental".

Sur un plan topique, P. Blos décrit de nombreux mouvements internes, notamment à la fin de l'adolescence où l'Idéal du Moi va jouer un rôle plus important et où le Surmoi sera moins exigeant. Ces mouvements caractérisent ce temps du processus d'adolescence décrit par P. Blos comme un temps de "métamorphose du Moi".

L'approche théorico-clinique de P. Blos s'illustre par son concept de "second processus d'individuation" (1967). P. Blos a également abordé les problématiques de délinquance. Un des points importants pour la suite de notre démarche concerne ses théorisations sur le langage de l'acte. Pour P. Blos, l'adolescence est une période d'individuation permettant de se dégager du lien aux

objets infantiles. En cas d'échec de ce processus, l'adolescent peut se réfugier dans une position d'attente constituée notamment par des *acting-out*.

P. Blos souligne l'accès indispensable à la régression pour "liquider" les problématiques infantiles restées en suspend. Une des voies d'accès à la régression prendrait la forme du langage d'acte.

L'acte serait une des voies d'accès à l'auto-régulation trouvée/créée par l'adolescent pour reprendre les conflits infantiles et les exposer à l'environnement. Il permettrait également d'offrir une seconde chance de liquidation du "résidu traumatique " de l'histoire infantile. Nous reprendrons, ces notions fondamentales d'*acting-out*, de langage d'action, que nous différencierons du passage à l'acte.

Pour conclure ce chapitre "historique" nous aimerions citer quelques phrases d'Annie Birraux, écrites en 2010, rappelant la place singulière occupée par le mouvement psychanalytique français dans la conceptualisation de l'adolescence: « ...le mouvement psychanalytique français va rompre assez vite avec les modèles anglo-saxons d'une psychologie du moi et de l'adaptation et jeter les bases d'une métapsychologie spécifique des processus d'adolescence: il ne s'agira plus seulement de se substituer aux parents conflictuels, dans des opérations de suggestion saupoudrées de séduction qui temporisent avec la tyrannie du surmoi et permettent quelques fois de réajuster les idéaux du moi; il s'agira de comprendre la spécificité des conflits internes des adolescents dans un contexte nouveau: celui de l'émergence de la pulsion génitale » (2010, *ibid*, p.5).

I.3. Les enjeux de l'adolescence

« C'est quand l'adolescent campe sur une pseudo-maturité, une pseudo-force, qu'il refuse toute trace de cette vulnérabilité, de cette détresse, quand il refuse le tragique de sa situation et le désespoir relatif qu'elle implique, qu'il est en danger. Ce n'est pas sa vulnérabilité qui le menace le plus c'est son refus de celle-ci, son refus de vivre et endurer ce qu'elle lui impose qu'il doit redouter: c'est là qu'il risque d'y laisser son potentiel créatif, c'est là qu'il peut rencontrer la mort. On ne peut s'assurer que sur fond de groupe, que sur fond de père, on ne fait un pas dans la création, dans la "psychologie individuelle", que si on accepte la vulnérabilité de celui qui quitte le chaud giron des certitudes établies pour tenter l'aventure d'une nouvelle position face au père et au groupe. »

(R. Roussillon, *Adolescence*, 2010, 28, 2, 241-252)

Plusieurs questions se posent au sujet "en adolescence" mais la principale nous paraît être celle-ci: comment rester le même tout en étant différent? Comment l'adolescent peut-il survivre face à l'étrangeté d'un corps dont la génitalisation vient faire irruption et bousculer tous les fondements sur lesquels il s'était précédemment construit?

L'adolescence, véritable moment de restructuration du sujet a ceci de particulier qu'elle naît de plusieurs deuils. L' "état d'adolescence" a longtemps été rapproché des états de deuils réels vécus dans la réalité par les adultes; aujourd'hui, la notion de deuil est contestée et l'on se réfère plus à un travail de séparation. Cependant, on peut trouver certaines similarités entre le processus de deuil et le désengagement psychique imposé par le travail lors de l'adolescence. De quels deuils s'agit-il? Du deuil de l'enfance, de ce temps irrémédiablement perdu. De cette enfance et des illusions s'y rattachant. La séparation indispensable d'avec les imagos œdipiennes fragilise le sujet confronté en outre à la violence des modifications corporelles. Le sujet doit également faire face à une promesse non tenue, celle des fantasmes incestueux de la fin de la période œdipienne: « tu ne peux pas maintenant, mais tu pourras réaliser ces fantasmes plus tard ». D'autre part la sexuation définitive oblige le sujet à s'inscrire en tant qu'homme ou femme et vient fragiliser les identifications œdipiennes et interroger le sentiment d'identité. L'enfant s'est organisé sur le manque de la sexualité infantile; il va falloir maintenant pour lui se réorganiser.

R. Roussillon rappelait lors du colloque *Adolescence et famille: guerre et paix* en mars 2012: « à l'adolescence, tout est remis en cause, derrière le monde des apparences, il y avait un secret, un objet caché. C'est ce secret qui était dans le corps de l'adolescent et qui vient de se révéler; cela bouleverse le rapport au monde qu'avait construit l'enfant ».

Pour Winnicott, un des enjeux majeurs de l'adolescence serait l'avènement progressif d'un Moi "avisé", capable d'aménagements plus ou moins sophistiqués avec la destructivité. D'autre part, pour lui, un autre enjeu principal est l'acceptation de la bisexualité en tant que qualité du soi total.

Comme on le voit, les enjeux sont nombreux et majeurs et s'organisent autour de deux problématiques: la reconnaissance et l'intégration de la nouvelle identité sexuée au sein de la personnalité et la séparation/individuation par rapport aux parents mettant en jeu la réalité psychique et la réalité extérieure. Ces deux problématiques supposent un lent travail de transformation, d'intégration.

Annie Birraux définit l'adolescence « comme un temps et un travail: temps psychique, psychologique et socioculturel de la puberté, travail essentiellement psychique d'intégration de nouvelles données que la puberté inaugure dans l'histoire du sujet. » (1990, *ibid*, p.18).

Une des problématiques principales de notre thèse concerne la possibilité pour des jeunes filles

délinquantes, ayant vécu des traumatismes précoces destructeurs dans un milieu n'en favorisant pas l'élaboration, d'accéder à ce travail psychique inhérent à l'adolescence définit par A. Birraux.

Nous retiendrons quatre enjeux majeurs de l'adolescence en lien avec nos hypothèses.

- la socialisation de la pulsion sexuelle
- le rééquilibrage infantile/pubertaire
- le rééquilibrage de la valence masculine-féminine
- l'intégration du féminin

Nous développerons par la suite deux grandes problématiques à l'œuvre pour toutes les adolescentes et plus spécifiquement pour celles rencontrées lors de notre travail de recherche: l'équilibre narcissico-objectal et l'intégration du féminin.

I.3.1. La socialisation de la pulsion sexuelle

« La "réinvention" de la sexualité ne signifie pas pour autant que sont systématiquement réempruntées les mêmes voies que celles de l'enfance: cette réécriture du sexuel réserve des surprises dans son trajet. S'il existe des détours, ils s'avèrent être souvent des passages (à l'acte parfois), pour juguler la tentation de l'inceste et de sa réalisation qui activent le processus même de l'adolescence. »

(F. Marty 2001, *ibid*, p.15)

La problématique posée à l'adolescence concerne l'avènement pubertaire, la génitalisation du corps et le travail psychique accompagnant la transformation pubertaire. Un des aspects de cette transformation est l'accès à de nouvelles potentialités orgasmiques par la trouvaille d'un objet sexuel adéquat.

Pour Freud, la finalité du mode de la relation d'objet est une relation de type génital qui constitue la dernière étape de l'évolution psychosexuelle. Michèle Emmanuelli (2005, *ibid*, p.89) rappelle qu'outre le fait « de la capacité à avoir une relation sexuelle aboutissant à l'orgasme, cette relation pose l'objet comme *alter ego* et repose sur un échange entre deux êtres désirants ».

Cependant, pour créer une telle relation, il faut être assuré de bases narcissiques solides et d'un sentiment d'identité suffisant. C'est toute la problématique de l'équilibration narcissico-objectal si importante à l'adolescence qui est ici soulevée. Le temps de l'adolescence est celui des "allers et

retours" entre investissements objectaux et replis narcissiques. Comment ne pas se perdre dans une relation tout en se perdant pour pouvoir mieux se retrouver?

Dans un chapitre ajouté en 1920 aux *Trois essais*, Freud propose sa théorie de la libido dans laquelle il distingue la "libido du moi" (narcissique) et "la libido d'objet".

Un des enjeux principaux de l'adolescence est le passage de la libido d'objet fixée aux figures parentales à l'objet sexuel non incestueux. Pour E. Jones la tâche de l'adolescence sur le plan psychique est de transformer la libido narcissique en libido d'objet par la recherche d'un partenaire sexuel adéquat. Cependant, cette remarque, finalement assez banale aujourd'hui, fait peu de cas de ce qu'a étudié S. Bernfeld (1922) à savoir le destin de la libido d'objet avant la trouvaille de l'objet, ce fameux partenaire sexuel adéquat. Il étudie plus particulièrement l'espace entre l'accès à la capacité sexuelle et la gratification liée à la trouvaille de l'objet. Pour lui, ce passage intermédiaire est marquée par le retour de la libido objectale sur le Moi et présente donc un caractère narcissique précédant la trouvaille de l'objet. Ceci permet de réaffirmer que l'adolescence est bien un processus évolutif. Pour P. Gutton qui distingue deux phases principales illustrées par deux ouvrages qui font références, *Le pubertaire* (1991) et *L'adolescent* (1996), le sujet en adolescence déssexualise les représentations incestueuses ainsi que la violence des pulsions et se livre à un travail de subjectivation et d'historisation.

Cependant, que se passe-t-il avant la trouvaille de l'objet? La question de la recherche de l'objet est rarement évoquée. Lors d'un colloque, René Roussillon évoquait la grande frustration vécue par nombres d'adolescents et le sentiment de solitude traversé d'angoisses qui en découle pouvant conduire à une agressivité qui, réprimée, conduirait à une grande conflictualité. Freud (1905) évoque « la frustration réelle de l'adolescence » qui pourra être responsable d'une véritable impuissance psychique comme la fixation incestueuse de l'enfance.

La masturbation joue alors un grand rôle et viendrait réaffirmer le caractère principalement asocial de la pulsion sexuelle comme l'affirme Freud (1908). On a beaucoup insisté sur le caractère asocial de la masturbation surtout par le fait qu'elle élimine le partenaire. Ceci est certes avéré dans la réalité mais quid des fantasmes associés à cette pratique? N'aurait-elle pas valeur de travail psychique lié au processus adolescent de détachement progressif des représentations incestueuses?

Un passage fréquemment emprunté sur le chemin de la trouvaille de l'objet adéquat est celui de l'homosexualité transitoire. Pour certains auteurs, ce serait même un chemin obligatoire. La puberté passant par la découverte de l'autre sexe mais aussi par celle de soi-même, l'homosexualité passagère serait un point d'équilibre entre sentiment d'identité et identifications et répondrait temporairement à la question: comment être moi-même tout en étant différent? Hélène Deutsch,

connue pour ses travaux sur la psychologie féminine accorde dans son approche plutôt clinique que théorique, une place de plus en plus importante à la dimension homosexuelle lors de la phase pubertaire. Il est fait ici référence plus à des positions psychiques qu'à des pratiques dans la réalité. Comme le souligne M. Emmanuelli (2005), "l'homosexualité primaire" est une étape de développement qui sert à organiser l'altérité alors que "l'homosexualité secondaire" est une fixation érotique ou objectale à l'image du parent tiers, liée à l'Œdipe négatif et susceptible de réorganisation par le jeu de la bisexualité. Concernant les problématiques identité/identifications, elle souligne que « les représentations homosexuelles secondaires jouent un rôle important dans l'identification, et dans la représentation de soi » (Emmanuelli, 2005, *ibid*, p.52).

A travers ce paragraphe sur la socialisation de la pulsion sexuelle, nous voyons que par les oscillations propres à la période de l'adolescence d'autres enjeux sont très présents, notamment celui de l'équilibration entre l'infantile et le pubertaire.

I.3.2. L'équilibration de l'infantile et du pubertaire

Comme nous l'avons vu précédemment, si l'après-coup demeure un paradigme de l'adolescence et si l'événement pubertaire comporte une portée traumatique que le travail d'adolescence vient colmater, peut-on considérer cet après-coup du pubertaire comme un processus retardé et responsable d'un "effet retard"?

La relecture du passé infantile à l'aune de la puberté se ferait-elle brusquement de façon traumatique ou progressivement? Nous défendons pour notre part l'hypothèse que l'événement pubertaire dans son effraction corporelle est traumatique. Par contre, les remaniements de l'infantile lors du "cheminement psychique" accompagnant les transformations sont réalisées, dans les meilleurs des cas, progressivement et de façon périodique permettant l'équilibration de l'infantile et du pubertaire au sein de la psyché. En cela nous nous inscrivons dans la conception d' E. Kestemberg pour qui l'adolescence est avant tout le temps de l'inadéquation. Inadéquation entre maturation sexuelle génitale et maturation psychoaffective. Bien entendu, ces remaniements de l'infantile seront plus ou moins accessibles et intégrables en fonction des traumatismes rencontrés pendant la période en amont de la puberté. C'est ici reconnaître le poids sans égal du temps de l'adolescence qui pour un auteur comme R. Cahn, rend possible le remaniement de toutes les pathologies (1985). Pour lui, considérer uniquement, la névrose infantile, la névrose à transfert, la névrose de transfert, laisse dans une confrontation quasi exclusive la psychopathologie de l'adulte à celle de l'enfant en

excluant l'adolescent.

P. Gutton (1991) va plus loin en considérant que dupliquer névrose infantile-névrose de transfert sans tenir compte de l'adolescence tiendrait de la pathologie! Pour cet auteur, le pubertaire correspond à une sexualisation du travail psychique, par génitalisation des représentations incestueuses.

M. Emmanuelli (2005) ne dit pas autre chose lorsqu'elle souligne que, de par la réactivation sexuelle qu'elle comporte, la puberté contribue à un retour des fantasmes refoulés et donne ainsi un sens sexuel nouveau à des événements ou désirs du passé. Le temps de l'infantile serait le temps « où cela se passe » dans la réalité ou dans le fantasme; le temps du pubertaire « celui où cela se signifie ». Le conflit resurgit ainsi et peut nécessiter la mise en place de nouvelles opérations défensives. La névrose survient alors lorsque le refoulement s'avère insuffisant.

A. Freud (1958) a placé au cœur de son travail le lien à l'objet et les conséquences des modifications pulsionnelles pubertaires, et plus particulièrement le devenir de ce lien infantile dans la confrontation à une possible réalisation de fantasmes incestueux. L'adolescent est un asocial imaginaire, résistant contre la perte du lien incestuel, entraînant une profonde mutation psychologique. Le temps de l'adolescence est celui de l'entre-deux où se jouent le temps de la séparation et celui de la construction de nouvelles instances; néanmoins, cette construction dépend de l'internalisation des objets de l'infantile.

J. Guillaumin (1985) souligne que face au danger d'indifférenciation réactivant une confusion avec l'archaïque infantile qui guette chaque adolescent, celui-ci peut avoir recours à la réalité externe, voire à l'acte comme si la violence du réel était seule susceptible de donner dans le présent du poids au sentiment d'existence. Il écrit: « il s'agit de se débarrasser d'une vieille peau devenue gênante et morte, cela au prix d'un certain effort et d'un minimum, là aussi de violence » (1985, p.132).

D. Drieu s'appuyant sur les travaux de J. Guillaumin précise que « c'est tout le travail de "détachabilité" mis en place dans la petite enfance du sujet, qui se trouve réactivé mais aussi transformé de façon nouvelle pendant l'adolescence à travers la résolution de l'Œdipe négatif, la construction du féminin, la mise en place des identifications secondaires qui se trouve étayée par le "travail de latence" (Drieu, 2012, p.376).

Un auteur a particulièrement et de façon originale mis en exergue ce travail incombant à la psyché de l'adolescent. Peter Blos (1967) par son *Second processus d'individuation*, a proposé une approche dynamique du temps de l'adolescence. Son apport théorique considéré parfois comme trop développemental, son découpage en phases d'âge de développement posant problème, a souvent été critiqué. Cependant, son approche "toute en mouvement" du processus adolescent nous semble

pertinente à plus d'un titre.

Pour P. Blos, la personnalité se développe de façon progressive par mouvements régrédients et progrédients. Le second processus d'individuation est au cœur de la théorisation de P. Blos. Le sujet en adolescence se meut entre régression et progression. Cependant, et c'est là un apport important, la régression ne vise pas uniquement à rétablir le passé mais aussi à atteindre la nouveauté, l'avenir, enjeux majeurs à l'adolescence. La régression, centrale dans le travail d'adolescence, participe au travail de deuil des figures parentales. Elle peut prendre la forme temporaire d'une attirance régressive à la mère omnipotente, à travers les apories du désengagement de la libido incestueuse. La naissance et le développement des relations d'objet sont revisités, les identifications interrogées. La régression permet la dissolution, la liquidation des conflits infantiles, des résidus traumatiques restés en suspens et exerçant une influence nocive sur le fonctionnement psychique. L'adolescence correspond alors à un véritable travail de transformation psychique.

Mais qu'en est-il quand l'accès à la régression est barré par des excès traumatiques? Il peut prendre alors la forme du langage de l'acte comme le souligne F. Houssier: « L'acte, en dépit de son contenu manifeste d'ordre psychopathologique, s'affirme dans sa visée de restauration régulatrice du passé infantile... l'acte est une des voies de l'auto-solution trouvée-crée par l'adolescent pour reprendre les conflits infantiles et les exposer dans l'environnement conçu comme un espace intermédiaire entre le sujet et les figures parentales... Le résidu traumatique est un après-coup de l'histoire infantile, moment de régulation rendant visible au sujet ses tensions internes... C'est là une des qualités de l'*acting-out*, présenté comme un recours au langage d'action, d'offrir une seconde chance de liquidation de menaces internes qui ont persisté au-delà de l'enfance ». (F. Houssier, 2010, p.337) La théorisation de P. Blos s'articule autour du nouvel équilibre entre infantile et pubertaire, dont le mixage trouvera sa résolution à la fin de l'adolescence.

Aujourd'hui, de nombreux auteurs considèrent qu'un des enjeux principaux réside dans ce que l'on pourrait nommer "le retour de l'archaïque". En effet, par la sauvagerie pulsionnelle manifeste de la puberté, par le retour au premier plan du corps tout à la fois lieu et vecteur des transformations les plus radicales, l'archaïque assoupi de manière toute relative lors de la période de latence, refait son apparition dans toute sa potentialité traumatique. B. Golse et A. Braconnier (2008) ont notamment étudiés les liens entre la clinique des premiers âges de la vie et celle de l'adolescence, permettant ainsi de revisiter la compréhension de l'adolescent.

F. Marty (2011, *ibid*), quant à lui, a complété cette réflexion. Il propose de considérer comme spécifique une psychopathologie de l'adolescent permettant d'ouvrir la voie à la conceptualisation d'une psychopathologie spécifique des autres âges de la vie. Il fait référence en particulier à un

parallèle possible entre adolescence et vieillesse; le moment où le corps devient fécond et celui où il cesse de l'être.

Que ce soit dans le rapproché archaïque/adolescence où adolescence/vieillesse, la place du corps reste centrale, notamment dans sa valence féminine/masculine.

I.3.3. Le rééquilibrage de la valence féminine et de la valence masculine

Freud (1905) dans sa conceptualisation de la sexualité humaine, souligne que la bisexualité psychique est présente chez chaque enfant, qu'il soit garçon ou fille. En ce qui concerne la différence anatomique des sexes, il considère de par l'intense investissement phallique, c'est à dire narcissique du pénis, l'unique sexe, que le vagin est ignoré pendant l'enfance, dans les deux sexes. Cette question de la méconnaissance tardive du vagin, opposera deux courants chez les contemporains et successeurs de Freud; celui en accord avec Freud (Hélène Deutsch, Jeanne Lampl de Groot) et celui défendant l'idée d'une connaissance précoce du vagin et pour lesquels l'enfant de sexe féminin est fille dès le début (Karl Abraham, Mélanie Klein).

La monosexualité masculine ou féminine reste une blessure narcissique majeure. Atteindre la représentation symbolique de la complémentarité entre les deux sexes demande de renoncer au plaisir infantin d'être et d'avoir les deux sexes. Si Freud a posé en termes clairs le problème de la différence des sexes et de l'identité sexuée, sa théorisation, pourtant revue et remaniée à plusieurs reprises, en dépit de sa remarquable cohérence, a soulevé dès le début de nombreuses contestations et continue de diviser les psychanalystes. Freud déploie sa compréhension de la sexualité humaine autour de concepts théoriques: organisation phallique de la sexualité, complexe d'Œdipe, menace de castration, formation du Surmoi et période de latence. La sexualité humaine est comprise comme une psychosexualité d'essence mâle où le féminin et le masculin se succèdent, s'intriquent, constituant la bisexualité psychique qui atteint son apogée avec l'organisation œdipienne. Freud est parti d'une vision uniquement masculine/phallique de la sexualité, ce qu'on n'a cessé de lui reprocher. Il décrit l'avènement du féminin à la suite des stades prégénitaux, oral, anal, phallique; pour lui, au stade de l'organisation sadique-anale, c'est l'opposition actif/passif qui domine. Au stade de l'organisation génitale infantile, il y a bien un masculin mais pas de féminin (un organe génital masculin châtré). C'est seulement quand le développement, à l'époque de la puberté, s'achève que la polarité sexuelle coïncide avec masculin et féminin. Pour Freud, le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis; le féminin perpétue l'objet et la passivité.

Dans cette conception, il existe dans les deux sexes un stade phallique marqué par la présence ou l'absence de pénis: masculin-phallique par opposition à féminin-châtré. Le clitoris, assimilé à un pénis "rabougri" et dévalorisé serait le seul organe sexuel connu des fillettes. La confrontation avec la différence des sexes et l'absence de pénis chez la mère, déclenchent chez le garçon avec la surestimation du pénis qui pourrait venir à manquer, l'angoisse de castration que Freud compare à "la chute du trône" avec son cortège de mépris du féminin et de peur de la dévirilisation. Pour la fille, il s'agit d'un complexe de castration qui la détourne de la mère; elle cherchera refuge auprès de son père dont elle espère un enfant.

Si l'objet premier est la mère pour les deux sexes, et si les deux s'en éloignent, la fille le fait par reproche de "l'incomplétude" de la mère et se rapproche de son père entrant ainsi dans le complexe d'Œdipe. Ici s'inscrivent les sentiments ambivalents réciproques entre mère et fille, chaîne d'hostilité se perpétuant de mère en fille, le père représentant le séparateur et le refuge. Ce n'est qu'en 1933 que Freud, reprenant les travaux de ses élèves féminines, relie les aspects positifs de la relation mère-fille.

La grande découverte de la puberté serait celle du vagin ignoré pendant l'enfance. Le vagin ne peut plus être nié (J. Schaeffer, 2007) et signe l'entrée en scène du sexe féminin en tant que nouveauté pubertaire. « Les jeunes filles se mettent à avoir des choses en plus: il leur pousse non pas un pénis mais des seins. Le féminin apparaît alors comme l'étranger effracteur qui « met le trône et l'autel en danger », comme le dit Freud » (J. Schaeffer, *ibid*, p.265).

Cette intrusion du féminin, commune aux deux sexes, confronte plus particulièrement les adolescentes, à des remaniements psychiques délicats par ce qu'elle engage au niveau des décisions identificatoires (être comme sa mère) ou identitaires (ne pas l'être). Le refus du féminin, constituerait bien ce roc difficilement dépassable pour l'adolescent. C'est le roc d'origine dont Freud rappelle qu'il « opère toujours dans le sens impliqué par son contenu: il inhibe et limite la masculinité et encourage la féminité » (Freud, 1925).

Un des enjeux majeurs de l'adolescence pourrait être le rééquilibrage possible des valences féminine et masculine; le refus du féminin dans les deux sexes aurait une responsabilité importante dans les tourments et les aléas psychopathologiques de l'adolescence. La question du refus du féminin et des aléas lui incombant se retrouve également chez D. W. Winnicott.

P. Givre (2007) reprenant les perspectives winnicottiennes avance l'hypothèse d'une adolescence pouvant constituer le moment où se décide le choix des modalités défensives à l'encontre des éléments masculin et féminin. Un des enjeux de l'adolescence serait la possibilité de ménager la présence conjointe des éléments féminin et masculin sans avoir recours au clivage de ces deux

composantes. Ce qui est en jeu concerne la possible répudiation du féminin en tant que nouveauté pubertaire.

En effet, Winnicott souligne la présence de deux éléments majeurs lors de l'irruption pubertaire:

- des éléments masculins dont la dynamique est reliée à l'afflux pulsionnel généralisé, additionné à des forces agressives non liées à ces éléments pulsionnels
- des éléments féminins s'étayant sur un continuum d'être, garant de l'assise identitaire et réclamant un continuum temporel afin de préserver une certaine maturation graduelle

Dans la conception Winnicottienne, un des enjeux majeurs de l'adolescence serait la préservation de ces éléments féminins, alors qu'au même moment « la force irruptive des éléments masculins menace d'empiéter et de créer une brèche dans "l'environnement interne" dont la fonction majeure est de demeurer protégé, abrité des éléments pulsionnels et des composantes agressives ». (P. Givre, 2007, *ibid.* p.172)

Alors que l'adolescence s'avère être une période cruciale et précaire pour la distinction entre relation subjective et relation objective, directement en lien avec les mouvements des influences du masculin et du féminin, l'acceptation de la bisexualité en tant que qualité du soi total s'avère primordiale, dans la mesure où le clivage d'un des éléments, en l'occurrence l'élément féminin serait à l'origine de troubles psychiques graves.

La question de l'intégration du féminin à l'adolescence se révèle donc primordiale.

I.3.4. L'intégration du féminin

De nombreux auteurs définissent la puberté comme le temps de l'avènement voire de l'effraction du féminin considéré comme nouveauté pubertaire pour les deux sexes. Le corps sexué se réveille sous l'effet d'un bouleversement hormonal sans précédent malmenant le Moi dans sa relative tranquillité de la période de latence. Le conflit œdipien est réactivé, ainsi que les angoisses de réalisations incestueuses et provoque des perturbations d'ordre narcissique et identitaire.

« Mais c'est le surgissement du féminin érotique lors de la puberté qui fait effraction à l'adolescence, pour la fille comme pour le garçon » (J. Schaeffer, 2007, *ibid.*, p.262).

Pourquoi l'avènement du féminin érotique est-il vécu comme traumatique? Pour J. Schaeffer (2007), au-delà du constat que nous sortons tous du ventre d'une femme, la terreur profonde est liée à la

proximité du sexe de la mère pour les deux sexes.

Le garçon a les moyens, en principe, de se dégager de la mère par la possession du pénis que la mère n'a pas, possession qui peut permettre au garçon de se couper, de se différencier de la mère et servir de support de symbolisation. Chez le garçon, l'angoisse de castration et ses travers conduisent vers le chemin névrotique. Les garçons et les hommes surinvestissent narcissiquement le pénis alors que chez les filles et les femmes, c'est le corps tout entier qui est investi, dépendant ainsi du regard de l'autre. C'est là que J. Schaeffer différencie la féminité, toute de surface et de séduction, du féminin, tout intérieur. L'angoisse de castration chez la fille touche sa féminité, son amant, son enfant. Elle conduit à l'angoisse de perte d'objet.

Comme le rappelle A. Anzieu, un des enjeux majeurs pour la jeune fille est de rompre l'hymen commun avec sa mère. Il lui faut s'arracher à l'emprise de l'imaginaire maternelle, et à la mère archaïque, réduction infantile du féminin au maternel. Le garçon est également confronté à la même problématique d'arrachement de l'emprise de l'imaginaire maternelle, mais par le surinvestissement narcissique du pénis, étayé par l'angoisse de castration, il peut se dégager plus facilement. La fille est devant un problème pouvant s'énoncer ainsi: « comment s'arracher à l'imaginaire maternelle, quand le corps commence à ressembler à celui de la mère? » J. Schaeffer (2007) souligne que le message maternel pourrait être celui de la séduction du père mais pas avec ton vagin que l'on peut comprendre comme un refoulement du vagin érogène.

La suite du message contiendrait une promesse pour l'avenir: « un jour tu verras, ton prince viendra ». Là se situe un des aspects du travail du féminin: traverser ce passage d'un corps où le pénis est investi à l'intrusion du féminin. La sexualité définitive pourrait amener à un refus, une répudiation du féminin, en fait un rejet du maternel commun aux deux sexes.

Ainsi l'impact violent du processus pubertaire renvoie l'enfant à une passivité par laquelle il subit; d'autre part, l'adolescent n'ayant pas de possibilités, sauf cas extrêmes, de mouvements agressifs agis sur les parents, il est renvoyé renvoie à la dépendance.

Freud, dans *L'analyse avec fin et l'analyse sans fin* (1937), considère le refus de la féminité comme le "roc d'origine" auquel se heurte l'acceptation de notre appartenance à notre sexe biologique qui impliquerait de reconnaître qu'il en existe un autre. Cette approche est conforme à sa théorisation du complexe de castration mais a été très discutée et continue de l'être.

Ce refus du féminin est, selon d'autres auteurs, le témoignage du refus de la sexualité de la mère qui fonctionne notamment en tant qu'interdiction de l'inceste avec la mère. Ce refus de l'inceste prend des formes différentes chez la fille et chez le garçon. Chez le garçon, le refus du féminin serait lié à la crainte de la passivation.

Se référant à Freud, I. Melo écrit en 2007: « Ce refus de la féminité est commun aux deux sexes, mais prend une forme différente chez le garçon et la fille. Pour le premier, il s'étaye sur l'angoisse de castration, alors que pour la seconde, il est inhérent à l'envie du pénis. De par ces caractéristiques, il peut être considéré comme un pur produit de l'adolescence, à la charnière du phallique et du génital. Freud, cependant, fait jouer d'autres limites, en l'enracinant directement dans le biologique » (I. Melo, 2007, p.316).

A. Green pressent lui, derrière le refus du féminin, quelque chose de plus radical que le féminin sexuel. « Ce qu'on cherche à exprimer par le refus de la passivité, en identifiant à tort féminité et passivité,(...) quelque chose qui vient de la femme ou qui est lié à elle et qui passivise, entraînant un refus actif dans les deux sexes » (A. Green, 1974, p.61).

Pour que la passivité puisse s'intégrer avec succès, il faut que l'identification féminine soit possible grâce à l'appui d'une mère reconnaissant le rôle actif du père. Si celui-ci n'est pas reconnu et ne valide pas sa fille comme femme pour l'avenir, la passivité devient menaçante et livre la fille à sa mère.

Selon Florence Guignard, chez la fille puis chez la femme, le refus du féminin prendrait une place organisatrice primaire, sous la forme de la crainte de l'inceste de la mère, puis secondaire sous la forme de la revendication phallique, avatar du désir d'obtenir un enfant du père.

Pour J. Laplanche, les filles connaissent une passivité pulsionnelle primaire qui est un effet de la séduction généralisée. Et c'est la peur de cette expérience amenant au refus de la passivité qui semble désorganisatrice pour certaines. Apparaît ici la question de l'ambivalence "des liens privilégiés à la mère".

Freud s'interroge avec perplexité et perspicacité sur la part à attribuer à « une hostilité de la part de la mère, hostilité devinée par l'enfant ». L'ambivalence serait plus marquée dans les relations que la mère engage avec sa fille que dans celles engagées avec son fils. Ces relations doublement ambivalentes de la mère avec sa fille sont fortement marquées par l'agressivité, par l'emprise. L'identification narcissique, avec son cortège de gratifications et de frustrations, que la fille propose à sa mère semble être au cœur de leur relation. En réponse à cette extrême violence, les défenses vont s'organiser précocement.

Devant le lien intense liant la petite fille à sa mère, devant cette "activité sexuelle étonnante", cette excitation, qui pourrait n'être que le reflet d'une violence maternelle, la fille se protégerait par une instabilité qui serait à la fois une réponse à l'emprise maternelle, une recherche identificatoire et une quête du père qui, par son absence, la fragilise sur le plan narcissique. La mère et le sein seraient investis de façon négative, le père et le pénis de façon positive, la fille devant refouler ses pulsions

agressives dans la relation au père afin de maintenir cette désintrinsication.

Nous avons abordé dans cette partie consacrée à l'intégration du féminin des notions telles que refus du féminin, passivité, refus de l'inceste. Nous développerons ultérieurement ces différents aspects indispensables à la compréhension des enjeux des agirs violents chez des adolescentes. Nous aborderons ces différentes conceptions du féminin à travers les propositions de S. Freud, D.W. Winnicott, M. Klein et H. Deutsch mais auparavant, il nous semblait indispensable de faire un détour par ce qui est au premier plan des enjeux de l'adolescence: le corps.

I.3.5. L'adolescente et son corps: liaisons et déliaisons dangereuses

« Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface mais lui-même la projection d'une surface (...) Le moi conscient est avant tout un moi corps. »

(S. Freud, 1923, p.265)

Freud, bien que n'ayant pas à proprement parler théorisé sur le processus d'adolescence, a dès le début, identifié le corps comme source de son approche conceptuelle. Concernant l'adolescence, le troisième essai fait la part belle au corps et aux modifications que celui-ci subit... nous écrivons "subit" car c'est bien là la problématique principale de ce passage qu'est l'adolescence. Comment élaborer psychiquement ces transformations corporelles radicales et définitives sans que le moi et ses défenses ne soient débordés? Ces modifications vécues "à leur corps défendant" par les adolescents peuvent renvoyer à un état de passivité ancré dans l'archaïque, voire à un état de passivation. (Green, 1999)

Survalorisation du pénis, méconnaissance du vagin, refoulement de la sexualité clitoridienne, importance de la menstruation, ...: le corps est au centre et au départ de tout! Cela semble évident de nos jours. Cela n'a pas toujours été le cas.

E. Laufer (2005) dans les premières lignes de son article introduisant son concept de "Corps comme objet interne" cite D. Anzieu dans le *Moi-peau* (1974, p.21): « Ce qui était refoulé du temps de Freud [...], c'était le sexe; ce fut la raison [...] qui amena l'inventeur de la psychanalyse à mettre l'accent sur la sexualité. Presque tout au long du troisième quart du XX^e siècle, le grand absent, le méconnu, le dénié dans l'enseignement, dans la vie quotidienne, dans l'essor du structuralisme, dans le psychologisme de beaucoup de thérapeutes et parfois même dans la puériculture, ce fut, cela

reste pour une grande part le corps, comme "dimension vitale de la réalité humaine", comme donnée globale présexuelle et irréductible, comme "ce sur quoi les fonctions psychiques trouvent toutes leur étayage". Ce n'est pas par hasard si la notion d'image du corps [...] manque dans le *Vocabulaire de la psychanalyse* de Laplanche et Pontalis (1968)...».

Ayant longtemps côtoyé des analystes reichiens et bien que ne partageant pas l'ensemble de leur approche, nous sommes particulièrement sensibles à la prise en compte de cette dimension corporelle dans la compréhension des processus adolescents.

Dans son article, E. Laufer prend ensuite ses distances avec D. Anzieu mais souligne l'importance fondamentale du corps et notamment de la qualité de l'accordage corporel mère-enfant dans sa valence érotique, base de l'intégration de l'objet érotique interne aimé. Elle émet l'hypothèse suivante: « Le corps érotique n'est pas suffisamment érotisé pour être à même de contenir et intégrer ces aspects négatifs dans l'image du corps. Ceux-ci sont alors clivés du corps interne érotique, ils peuvent y laisser une sorte de béance psychique, être projetés dans le monde extérieur, ce qui va laisser l'enfant avec un moi-corps interne qui n'est pas congruent avec l'image du corps » (Laufer, 2005, *ibid*, p.367). On voit tout l'enjeu de l'adolescence, période qui s'ancre et qui réactive, entre autres, les problématiques archaïques ainsi que l'étudie tout un courant de la psychopathologie actuelle (Braconnier, Golse, 2008).

Concernant le corps et les rapports qu'entretiennent les adolescents avec le leur, on peut noter que ce sont des psychanalystes femmes qui ont parlé en termes les plus crus des transformations physiques/pubertaires (Hélène Deutsch, Anna Freud, Eglée Laufer et, plus proche de nous Evelyne Kestemberg et Jacqueline Schaeffer). Peut-on y voir une sensibilité accrue à l'enjeu de l'adolescence au féminin, l'avènement d'un moi radicalement nouveau où le corps tout entier, dans sa "sauagerie" est impliqué? Comme le souligne P. Givre (2007, *ibid*, p.48): « On comprend dès lors la fréquence et la force décuplée des effets d'inquiétante-étrangeté liée au phénomène pubertaire chez la fille, tout comme la fréquence avec laquelle les adolescentes et les femmes sont capables de traiter leur corps comme elles le feraient d'un corps étranger ou du corps d'un autre ». Le sentiment d'inquiétante-étrangeté est renforcé par le fait que ces transformations viennent "du-dedans" et font vivre au sujet une expérience de passivité extrême que seule l'attaque de ce corps parfois haï pourra retourner en activité. Les adolescents exposés à un risque majeur de suicide éprouvent une haine intense pour leur corps comme l'a démontré Mosès Laufer. A la place « d'une intégration du corps sexué s'installe un processus pathologique caractérisé par la haine du corps sexué, en tout ou en partie, avec clivage, déni et projection des aspects haïs de ce corps dans la mesure où ils sont ressentis comme une menace » (E. Laufer, *ibid*, p.369).

E. Kestemberg qui confère à la puberté un rôle d'organisateur du développement, accorde au corps une place primordiale, centrale. Articulant adolescence et réponse du monde extérieur, corps et pensée, elle souligne que c'est la puberté qui est au cœur du processus adolescent et, avec elle, le corps et les changements qu'elle déclenche en celui-ci. Elle déplore que dans nombre d'approches théoriques, la corporéité de la pensée se trouve oubliée et méconnue. « Tout est dans le corps » (Kestemberg, 1999, p. 23).

Comme le rappelle P. Jeammet, « la découverte du plaisir en tant que moteur pensant n'est-elle pas une des originalités les plus profondes et fertiles de la psychanalyse? » (2010, p.224).

Pour E. Kestemberg, il ne peut y avoir de pensée sans corps et réciproquement, la pensée tiendra un rôle déterminant dans la représentation de ce corps ainsi que de son investissement. Le corps est compris comme moteur de la pensée et comme vecteur irréductible du lien à l'autre et aux émotions qu'il fait naître, comme elle le résume si bien dans cette phrase: « La transformation dont ils sont à la fois objets et sujets est déterminée par une modification de leur corps et donc par une remise en cause de leurs relations intérieures avec leur corps » (Kestemberg, 2001, *ibid*, p.4). Cependant pour E. Kestemberg, et nous y reviendrons dans un chapitre ultérieur de façon plus approfondie, les problèmes de l'adolescence sont des problèmes relationnels.

Comme on le sait, le fantasme d'auto-engendrement est particulièrement actif à l'adolescence; en prenant possession de son corps, de sa peau, en en faisant "quelque chose à soi", n'appartenant qu'à soi, inaliénable, gravé dans la chair, détaché des figures parentales, l'adolescent met en acte ce fantasme à travers les piercings, les scarifications, les troubles alimentaires. On assiste alors à un double mouvement de réappropriation/création du corps légué par les parents et à la recherche de contrôle de ce nouveau corps en fusion.

Comme le souligne F. Ladame (1997), les conflits internes/externes (nourriture, habits, poids, scarifications...) sont liés au corps. Les troubles de l'alimentation sont au premier plan de la symptomatologie adolescente féminine et évoquent le thème de l'oralité dans ses dimensions d'amour et d'agressivité.

II. LES ADOLESCENCES AU FEMININ

« Instrument de la rupture, la femme sépare les hommes des dieux; mieux, elle les sépare d'eux-mêmes, en introduisant la sexualité, cette asymétrie du même et de l'autre ».

(Nicole Loreaux, *Les enfants d'Athéna*, Seuil, « Points », Paris, p.78)

Nous allons aborder maintenant la question des adolescences au féminin en commençant par le rappel de quelques notions relatives au féminin. Tout d'abord, il nous faut rappeler que le féminin est "Le" sujet principal de la psychanalyse qu'il a en quelque sorte créée, à travers le féminin de Freud.

La femme étant une nécessité pour mettre au monde les enfants, elle porte ainsi atteinte au vœu de suffisance à la procréation toujours exprimée par les hommes. Elle est l'objet du désir où l'homme risque, croit-il, de s'abîmer. Du coup, c'est elle qui par projection porte la faute et le danger et en inspire la peur. Sa "nécessité" effraie et vient heurter violemment les mythes créateurs où la femme n'existe pas dans un premier temps. Dans la mythologie grecque, l'apparition de la femme est secondaire à celle de l'homme. L'homme athénien est "né de la terre", celle-ci ayant recueilli le sperme du dieu Héphaïstos poursuivant la vierge Athéna qui réussit à se dérober. Dans la Bible, deux textes présentent l'origine du féminin: soit la femme est présente d'emblée, soit elle est une part prélevée à l'homme. Il est intéressant de noter que dans cette deuxième conception, l'homme serait à la fois féminin et masculin.

Pour nous, le féminin et le masculin, s'ancrent à la fois:

- sur des différences physiques, anatomiques
- sur des constructions sociologiques, un statut social
- sur des aménagements psychiques auxquels l'être humain va avoir recours pour tenter de faire correspondre l'ensemble

La conception du féminin n'échappe pas aux théories sexuelles infantiles, plus ou moins secondarisées, des auteurs qui ont tenté de la définir. Deux grandes approches se sont affrontées durement et semblent encore inconciliables et irréductibles. Celle consistant à considérer le féminin comme étant présent d'emblée, et l'autre pour qui le féminin se révélera petit à petit. Une "troisième voie" cherche parfois à se faire entendre essayant de rapprocher ces deux approches, tout en étant

soumise à un lourd enjeu théorique consistant à la prise de distance vis à vis des conceptions freudiennes.

Le vocable "féminin" en lui-même toujours annonciateur des plus grandes confusions: phallus/pénis, féminin/féminité, il ne nous semble pas inutile de rappeler ici que nous sortons tous du ventre d'une femme et sommes de ce fait confrontés très précocement à un féminin maternel et à un féminin érotique sans que la différence ne soit toujours évidente à établir (elle l'est peut-être davantage pour les filles...) et que nous naissons impuissants, immatures, totalement sous la dépendance d'une mère ou d'un substitut. Comme on le sait, de tous temps, les êtres humains se sont retrouvés pour le moins perplexes devant les femmes, la Femme, le féminin.

Nous avons choisi dans un premier temps de nous appuyer sur les travaux de quatre figures de la psychanalyse nous permettant de présenter différentes approches sur le féminin et l'adolescence: S. Freud, M. Klein, D. W. Winnicott et H. Deutsch.

Ce choix est bien sûr restrictif: A. Freud, J. Lacan, E. et M. Laufer auraient pu en faire partie. Nous aurons l'occasion de faire appel à eux ultérieurement.

II.1. Conception freudienne

Freud a posé en termes clairs le problème de la différence des sexes et de l'identité sexuée. Sa théorisation a été revue et remaniée à maintes reprises, mais a, en dépit de sa remarquable cohérence, soulevé dès le début de nombreuses contestations et est toujours sujette aux critiques de la part de nombreux psychanalystes. Ce rapport au féminin, malgré plusieurs remaniements constitue en quelque sorte un invariant dans la théorie freudienne.

La théorisation freudienne considère la sexualité comme une psychosexualité où masculin et féminin s'intriquant, se succédant, forment une bisexualité psychique atteignant son apogée avec l'organisation œdipienne (L. Gutierrez-Green, 2003). Cependant, Freud précise que « cette bisexualité est bien plus accentuée chez la femme que chez l'homme ».

Freud décrit une première phase, celle du monisme phallique, où le vagin est ignoré dans les deux sexes jusqu'à la puberté. « On a fréquemment prétendu que les excitations vaginales pouvaient survenir de très bonne heure. Il ne s'agit vraisemblablement en ce cas que d'excitations clitoridiennes, c'est-à-dire d'un organe analogue au pénis, ce qui ne nous enlève pas le droit de qualifier cette phase de phallique » (Freud, 1938). Il décrit une organisation génitale phallique,

organisation qui se spécifie par le fait « que pour les deux sexes, un seul organe génital, l'organe mâle joue un rôle » (Freud, 1923). Freud fait l'hypothèse au moment de "la découverte du vagin" à la puberté, d'une nouvelle vague de refoulement de la jouissance clitoridienne, peut-être pour accéder à la jouissance vaginale. « Un homme n'a en somme qu'une seule zone génitale prédominante, un organe sexuel, tandis que la femme en a deux: le vagin qui est proprement féminin et le clitoris analogue au membre viril » (Freud, 1931, p.141).

Si l'on suit cette hypothèse, on perçoit toute l'étendue du travail que la fille doit accomplir à la puberté; après avoir changé d'objet d'amour, elle doit maintenant changer de lieu de jouissance! « Le vagin prend maintenant valeur comme logis du pénis, il recueille l'héritage du corps maternel » (Freud, 1923). Cette dernière proposition nous semble assez énigmatique.

Dans la théorie freudienne l'opposition ne se fait pas entre masculin et féminin mais entre « organe génital masculin ou châtré » (Freud, 1923). Ce n'est qu'à la puberté qu'une séparation tranchée des caractères masculin et féminin s'opérera. Pour Freud, ces caractères se présenteront d'une façon précise: « Le masculin rassemble le sujet, l'activité et la possession du pénis; le féminin perpétue l'objet et la passivité » (Freud, 1923). L'équivalence masculin-actif/féminin-passif expliquerait que la sexualité féminine exigeant la passivité, soit un terrain favorable au masochisme par retournement de l'agressivité vers l'intérieur. Nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

Après cette première période marquée par le phallicisme, la fille confrontée avec la différence des sexes et l'absence de pénis chez la mère, ce sexe qu'elle admire et désire, se sent gravement lésée. Elle succombe à l'envie du pénis, le *Peniseid*, qui laissera des traces indélébiles et provoquera le complexe de castration qui va la détourner de sa mère qu'elle tient pour principale responsable de son "incomplétude", « la principale responsable de son absence de pénis » (S. Freud, 1933). « Un jour ou l'autre, la petite fille fait la découverte de son infériorité organique; elle le fait de naturellement plus ou moins tôt si elle a des frères ou si elle est proche de garçons. Nous savons déjà quelles sont les trois directions qui alors se distinguent: a) La cessation de toute vie sexuelle; b) L'insistance insolente sur sa masculinité; c) Les débuts de la féminité qui sera définitive. » (Freud, 1931, p.145).

Elle cherchera refuge auprès de son père qui lui a le pénis et dont elle souhaitera secrètement avoir un enfant. Ainsi, la fille contrairement au garçon devra opérer un changement d'objet, espérant avoir un enfant venant réparer le préjudice de la castration. La fille, dont le premier objet d'amour est comme pour le garçon, la mère, se détachera d'elle entrant ainsi dans le complexe d'Œdipe. En outre, elle devra dépasser le plaisir pris dans la "masculinité de son clitoris", clitoris jugé comme un pénis miniature et faire le deuil de l'organe viril. Ainsi, la fille ne connaît pas l'angoisse de

castration, mais est victime d'un complexe de castration. Or, le surmoi étant l'héritier de cette angoisse de castration, son absence expliquerait la faiblesse du surmoi chez les femmes.

« On hésite à le dire, mais on ne peut se défendre de l'idée que le niveau de ce qui est moralement normal chez la femme est autre. Son surmoi ne sera jamais si inexorable, si impersonnel, si indépendant de ses origines affectives que ce que nous exigeons de l'homme. Ces traits de caractère que l'on a de tout temps critiqués et reprochés à la femme: le fait qu'elle fait preuve d'un moindre sentiment de la justice que l'homme, d'un penchant moindre à se soumettre aux grandes nécessités de l'existence, qu'elle se laisse plus souvent que lui guider dans ses décisions par ses sentiments de tendresse et d'hostilité, la modification de la formation du surmoi, dont nous venons de montrer d'où elle dérive, en est une raison suffisante » (Freud, 1925, pp.131-132).

Freud attribue au complexe de castration plusieurs conséquences: n'ayant pas d'organe phallique visible à investir, c'est le corps tout entier de la fillette qui sera investi. Il souligne que la femme connaît au moment de la puberté une augmentation du narcissisme originaire, défavorable à un amour d'objet régulier s'accompagnant de surestimation sexuelle.

« Nous attribuons à la féminité un degré plus élevé de narcissisme, qui influence encore son choix d'objet, si bien qu'être aimée est pour la femme un besoin plus fort que d'aimer... (le choix d'objet de la femme) se produit souvent conformément à l'idéal narcissique de l'homme que la petite fille aurait souhaité devenir » (1933).

Le roc inanalysable de la théorie freudienne repose sur la répudiation du féminin dans les deux sexes (1937).

Autant dire que les propositions de Freud sur la sexualité féminine seront critiquées dès leur parution (K. Abraham, E. Jones, M. Klein, K. Horney).

Plus proche de nous, J. André (1995) souligne les difficultés théoriques considérables que suppose la connaissance si tardive du vagin; cela viendrait à signifier que la zone érogène organisatrice de la sexualité de la femme adulte serait sans ancrage dans la sexualité infantile! Il serait ainsi inconcevable d'en concevoir le refoulement.

Comme le précise S. Proia (2009), ce qui a été le plus critiqué du radicalisme freudien concerne les propositions telles que: "la méconnaissance du vagin jusqu'à la puberté", "les problèmes masochiques plus fréquents chez la femme car inhérents à l'essence de la nature féminine", "le désir d'enfant comme substitut du pénis manquant" et la distinction des trois destins de la féminité cités plus haut, au sein de laquelle la féminité normale prendrait le chemin vers l'élection d'un substitut du père puis l'attente et la venue d'un enfant mâle avant le renoncement complet à toute sexualité!

En fait, Freud a souvent révisé son propos en faisant preuve d'une certaine souplesse, octroyant une

place singulière au féminin notamment dans ses premiers textes cliniques (Emma, Dora). Une révision théorique intervenue en 1923 allait cependant chercher à annuler cette perspective; après quoi, la théorisation freudienne se déclinera uniquement sur le mode "phallocentré".

P. Givre (2007) souligne qu'à partir de cette constatation, deux positions sont possibles, pesant largement sur toute construction métapsychologique ayant trait aux processus adolescents:

- soit conserver une analyse phallocentrique qui reconnaît le caractère non symbolisable du vagin qui cristalliserait la dynamique du pubertaire avec toutes ses conséquences métapsychologiques, notamment qu'il s'agirait ici d'un processus primaire posthume lié à la découverte de la jouissance vaginale, ce qui signifierait que la découverte du féminin échapperait à la logique de l'après-coup
- soit s'écarter de la logique phallocentrique et postuler l'existence d'une libido féminine. L'hypothèse d'une libido dite "concentrique", qui serait une organisation libidinale où l'intrication des pulsions orales-anales et vaginales resterait prégnante a été avancée. Dans cette hypothèse, « la logique de l'après-coup serait valide en ce qui concerne la (re)découverte du sexuel-vaginal, puisque les auteurs qui écartent la référence phallocentrée reconnaissent généralement l'existence de sensations érotiques vaginales avant la puberté » (P. Givre, *ibid*, p.41).

Comme nous l'écrivions précédemment, M. Klein s'est particulièrement opposée aux conceptions freudiennes, cette opposition ayant contribué à certains infléchissements de la pensée du père de la psychanalyse, notamment dans sa conceptualisation de l'Œdipe féminin.

II.2. Une phase féminine primaire: Mélanie Klein

Centrée sur la prééminence du sein maternel, l'approche de la sexualité féminine par Mélanie Klein est très différente de celle de Freud. Par delà les polémiques parfois virulentes les opposant, il est indéniable que les conceptions de M. Klein ont eu une influence non négligeable sur la pensée freudienne. Pour elle, l'enfant de sexe féminin est d'emblée femme. Le clitoris est un organe féminin

et non pas un pénis atrophié. En outre, le désir d'enfant est un désir féminin et non pas la compensation pour le manque de pénis.

Pour M. Klein, les pulsions génitales féminines, renforcées par la libido orale apparaissent très tôt et ont un caractère réceptif-épistémophilique et non pas passif. C'est l'investissement de la bouche qui nourrit et étaye la connaissance du vagin. Ce caractère réceptif est pensé comme féminin et marquerait la présence d'un "stade féminin primaire", commun aux deux sexes.

C'est au tout début, lors du sevrage que s'effectuera une conversion que l'on traduira comme "le passage du sein au pénis". Le pénis du père succédera au sein de la mère; ainsi le coït est désiré comme un acte oral et coïncidera à une phase de rivalité sadique orale et sadique anale avec la mère et ce pour le garçon comme pour la fille, passant tous les deux par cette première phase féminine.

Comment s'effectue ce "passage du sein au pénis"? Il suppose dans un premier temps l'intégration moïque préalable d'une bonne relation au sein et à la mère. A partir de ce « point fort dans le moi » (1946) fondé sur ce bon objet interne, l'élaboration et la croissance des fantasmes et angoisses primitifs est favorisée. Prenant appui sur ce point fort, l'enfant peut se tourner vers le nouvel objet-père et s'ouvrir à la triangulation. Ainsi, l'enfant a créé ses parents internes, concept clé de M. Klein. D. Agostini (2007) souligne que ce concept d'objets internes constitue un excellent outil de compréhension des troubles sévères de l'adolescence, notamment par l'entremise du clivage sexuel. S'appuyant sur l'analyse de Félix, un patient de M. Klein, D. Agostini souligne que l'on peut observer un clivage sexuel des objets internes: des perturbations de l'Œdipe précoce sous-tendent des inhibitions psychiques et intellectuelles révélées à l'adolescence. Pour Félix, le couple parental interne était brisé en deux moitiés sexuées phallus-sadique, image féminine passive-masochique illustrant une passivation du moi. D. Agostini (2007) souligne le rôle clé joué par les conceptions de M. Klein en matière de sexualité féminine pour les deux sexes. Le processus adolescent, et son aboutissement, l'identité sexuelle définitive via l'intégration bisexuelle ne peut advenir en cas de manque de contenant suffisamment bisexuel; la puberté psychique ne peut advenir et être dépassée. Le sein maternel est au cœur de la conception kleinienne; mais ce sein maternel est bien plus que le corps de la mère: il est contenant de tout un monde et comme l'écrit D. Arnoux (1997) « à la limite, paradigme du monde ».

Le contenu fondamental du contenant-mère est constitué de l'objet-père interne et des bébés internes. Chez les adolescentes, les attaques dirigées contre le "monde intérieur" maternel, peuplé d'objets intériorisés, de figures dérivées d'expériences antérieures influençant les actuelles, peuvent susciter la crainte d'un retour vengeur contre leur propre identité sexuelle par la mère interne. M. Klein défend l'idée que les premières règles confirment le fantasme omnipotent de « destruction de

l'intérieur du corps et des enfants contenus » (1932); c'est cette crainte qui ferait obstacle à l'adoption d'une position féminine et maternelle.

Un autre point crucial de divergence entre M. Klein et S. Freud a concerné le surmoi féminin. Pour M. Klein, c'est la frustration orale engendrée par le mauvais sein qui fait désirer à la fillette le pénis contenu par la mère. L'envie de pénis secondaire à une frustration orale est liée au désir d'un organe visible dont elle pourra constater l'intégrité lors des angoisses de castration n'épargnant pas les femmes. Ce mouvement de désir oral du pénis paternel, objet œdipien, prenant alors des allures de prototype de désir génital, vaginal, constituera le noyau du surmoi féminin qui, contrairement à l'opinion de Freud, sera plus sévère chez la fille que chez le garçon.

Comme le souligne H. Segal (1969): « Pour la petite fille, ce premier mouvement oral vers le pénis est un mouvement hétérosexuel, qui fraye la voie à la situation génitale et au désir d'incorporer le pénis dans son vagin. Mais en même temps il contribue à ses tendances homosexuelles... par le désir de posséder un pénis qui lui soit propre. »

Freud a découvert et développé "l'envie du pénis chez la petite fille", M. Klein, avec intuition, répond par "l'envie de maternité chez le garçon": ainsi chacun serait en proie avec une souffrance jamais apaisée; ce concept sera théorisé plus tard sous le nom d'envie primaire du sein.

En lieu et place de l'opposition phallique-châtré ou "avoir" et "manque" de Freud, M. Klein propose d'opposer le bon au mauvais. Le sein étant au cœur de la théorisation kleinienne, on retrouve cette opposition entre bon sein et mauvais sein. Le masochisme féminin trouverait ainsi sa racine dans le retournement du sadisme contre les mauvais objets intérieurs.

Comme nous avons pu l'observer, les points de divergences entre les approches de S. Freud et de M. Klein ne manquent pas; cependant Freud se référant à M. Klein entre autres, a fait évoluer ses idées notamment dans sa conception de l'Œdipe féminin (1931). Freud part d'une première perception, où la rivalité avec la mère est conçue à partir de l'Œdipe, à une conception où la phase pré-oedipienne prend une importance croissante dans le développement féminin. Cette position amènera Freud à aborder la question de la spécificité de l'Œdipe féminin en particulier le changement d'objet que doit opérer la fille. L'Œdipe la conduit à se détourner de l'objet primaire maternel pour l'orienter vers le père, « en attribuant la valeur d'une perte narcissique à la perte de cet objet, faisant apparaître ainsi la mère comme "un double agrandi de soi". Freud fait alors état d'une difficulté de l'Œdipe féminin, provoqué par l'intensité de l'ambivalence de la fille dans la relation primaire à sa mère » (A. Tassel, 2007).

II.3. Éléments féminins et masculins à l'adolescence: D. W. Winnicott

« La Femme existe!

C'est la chose la plus dangereuse que j'ai faite ces dernières années. Naturellement, je n'aurai pas choisi ce titre mais je suis absolument prêt à prendre tous les risques nécessaires et à exposer sans hésiter mon point de vue personnel. »

(D. W. Winnicott, Ce féminisme (1964), Conversations ordinaires, Paris, Gallimard, 1988, p.207)

Avant de présenter quelques lignes force de la conception du féminin chez Winnicott, nous voudrions affirmer notre prise de distance vis-à-vis de certaines de ses positions cliniques, à savoir le postulat que le temps seul est considéré comme remède à l'adolescence et qu'il faille attendre une éventuelle demande pour la mise en place d'une aide thérapeutique.

Winnicott, suivant un chemin original, propose une conception très personnelle de la différence des sexes. Il part du constat que les analystes se sont beaucoup plus intéressés à l'élément masculin ou à l'aspect pulsionnel du mode de relation à l'objet (Winnicott, 1971), et ont ainsi négligé la capacité d'être qu'il identifie comme l'élément féminin. Cet élément cristallisant une part primordiale de sa réflexion, Winnicott peut être considéré comme un des premiers critiques du phallogentrisme de la psychanalyse.

Pour Winnicott, la Femme existe dans la mesure où tout être humain, homme ou femme, a été au commencement de sa vie entièrement dépendant de celle-ci. Cette femme, ne peut-être pour Winnicott que « la mère non reconnue des premiers mois de la vie de tout homme et de toute femme ». (Winnicott, *ibid*, p.21). Il propose ensuite la pluralité de la femme chez qui trois femmes sont présentes: la petite fille, la mère, la mère de la mère. Comme, on le voit la maîtresse, l'amante, le féminin érotique brillent par leur absence!

Dans l'approche winnicotienne, la mère est surdimensionnée au détriment de toute autre femme, ce qui pose la question du maternel et de l'érotique. La femme étant plurielle par définition, contrairement à l'homme qui a un énorme besoin d'être unique et dont l'unicité croît avec le temps, elle ne pourra faire autrement qu'envier cette unicité masculine. Les hommes, eux, envieront aux femmes « la pleine capacité » (Winnicott, 1964) que l'on peut comprendre comme une aptitude à vivre un état de dépendance absolue, et une certaine « capacité à encourir certains dangers liés à la grossesse, à l'accouchement et à la préoccupation maternelle primaire » (Givre, 2010).

Les femmes auraient également la capacité d'accepter des états de "non-orientation" de

"désintégration"; leur aptitude à "être plusieurs" ne les empêcherait pas de se sentir "réelles" contrairement aux hommes qui auraient un besoin impératif d'unicité pour se sentir "réels".

Winnicott établit une conjonction entre le féminin et la possibilité pour un individu de se sentir réel dans un monde réel. Mais comment Winnicott distingue-t-il l'élément féminin de l'élément masculin?

Il imagine que la mère transmet à l'enfant de la vitalité dont il aura besoin pour vivre. Cette transmission a lieu avant la séparation et la constitution du moi et donc d'un objet étranger. Ce qui est transmis est la "faculté d'être" que Winnicott définit comme "féminin pur" dans la mesure où il est féminin car la mère est femme. Il s'agit là de « l'essence de mère et de son omnipotence, non d'une mère réelle » (Guttieres-Green, 2003).

C'est la fusion avec le sein de la mère qui fonde le "féminin pur" qui précède la libido dont Freud dit qu'elle est d'essence masculine. Pour Winnicott, avant la constitution du moi il n'y a pas de pulsion. Le féminin pur ne serait donc pas enraciné dans le pulsionnel. L'enfant quelque soit son sexe "est" le sein avant de pouvoir s'en saisir. Pour accéder au masculin, il faut qu'il le reconnaisse comme "autre", pour pouvoir le désirer. C'est ainsi que pour Winnicott, l'"être" est lié au féminin et le "faire" au masculin; cependant, on peut observer un retournement. Le féminin pur survient au moment où les pulsions ne sont pas encore dirigées vers un objet extérieur différencié. Après ce moment d'omnipotence où sujet et objet ne font qu'un, et si "l'environnement suffisamment bon" a permis de créer une zone d'illusion rendant capable de supporter la désillusion devant la prise de conscience de la réalité externe de l'objet, l'enfant devra acquérir le "masculin pur", sous tendu par la volonté de s'approprier l'objet du désir (le sein) par une action, il devra "faire". Le masculin de Winnicott est donc actif ("faire") mais peut être renversé en passivité ("être fait") pour les filles comme pour les garçons. La motion pulsionnelle reliée aux objets (sous forme active ou passive, est associée à l'élément masculin alors que la caractéristique de l'élément féminin est l'identité en lien avec le sentiment de soi ultérieur (Winnicott, 1988). Winnicott se rapproche des positions de Freud quand il souligne que les filles devant s'organiser par rapport au négatif, ce qui leur manque, elles devront se procurer l'équivalent du pénis, l'investissement du corps entier, d'un amant ou d'un enfant. Cela rend leur position plus précaire et leur narcissisme plus fragile; elles seront plus dépendantes de leurs objets que les garçons.

Cependant, ces aspects théoriques se heurtent parfois à la clinique où l'on rencontre des femmes qui ont plutôt tendance "à faire" qu'à "être"; c'est cette problématique que nous venons interroger chez des adolescentes délinquantes. Litza Guttieres-Green (2003) vient souligner que ces femmes plus portées à "faire" qu'à "être" auraient une plus grande difficulté à se dégager de l'identification

primaire à la mère. Serait-il plus laborieux pour ces femmes de se constituer une identité féminine secondaire? Ce qui est sûr et plus particulièrement à la période de l'adolescence et que nous développerons plus tard est qu'il existe des conflits entre identifications et identité, entre être comme sa mère et surtout ne pas l'être et entre le féminin érotique et le maternel.

En quoi les hypothèses de Winnicott peuvent-elles être fécondes en matière d'adolescence et d'adolescence au féminin? Pour P. Givre (2010), l'afflux pulsionnel, lié au pubertaire serait une menace pour ce lieu très singulier nommé par Winnicott le « féminin pur », un lieu abrité ne révélant aucune présence de motion pulsionnelle. D'autre part, en définissant l'adolescent comme un être « isolé », Winnicott assigne l'adolescent, être non séparé dans le lieu du féminin. L'adolescent est aussi, comme les enfants, comme les femmes, contraint d'habiter un être pluriel (enfant qu'il était, adolescent qu'il est, adulte qu'il sera) dont l'unité peut vaciller. Pour que l'adolescent puisse supporter les fluctuations incontournables au processus adolescent (perte des repères identitaires, états de non-orientation, de non-intégration, déstructuration du surmoi, sentiment incertain de se sentir réel) il faut qu'il ait pu intégrer les qualités inhérentes au "féminin pur".

P. Givre (2010, *ibid*, p.153) fait l'hypothèse que « la préoccupation féminine adolescente, en tant que phénomène de transposition de la préoccupation maternelle primaire, rendrait ainsi psychologiquement supportable et acceptable le fait de se sentir non orienté, non intégré, non unifié à un moment où le besoin d'être unique et le besoin d'une affirmation identitaire se révèlent particulièrement cruciaux ». On voit toute la richesse d'une telle proposition concernant des adolescentes dont l'accès à un féminin heureux sous-tendu par une "identification maternelle suffisamment bonne" a pu être barré!

Ce qui nous semble fondamental ici, et que nous avons déjà souligné précédemment, est l'acceptation de la bisexualité en tant que qualité du soi total et le traitement défensif à l'égard des éléments féminins et masculins. Soit on observe un refoulement, soit une dissociation aboutissant à un clivage de l'un des éléments de la bisexualité, en sachant que la dissociation liée au rejet des éléments féminins, base de la constitution de l'identité, rendrait compte des fluctuations du sentiment de soi, partie intégrante du processus adolescent.

II.4. Le traumatisme génital: Hélène Deutsch

« Hélène Deutsch cherche moins à rendre compte d'une adaptation normative de l'adolescence qu'à suivre son expression à travers ses manifestations les plus intimes en les considérant comme des modes de liaison des traces du trauma ».

(Tassel, 2007, p.260)

H. Deutsch a principalement travaillé sur la psychologie féminine. Ses prises de position parfois radicales, notamment sa conception de l'accouchement considéré comme le summum de la jouissance masochique féminine lui valurent de très nombreuses critiques, particulièrement de la part de la mouvance féministe la considérant comme traîtresse à son sexe. Cependant, au-delà d'une perception parfois caricaturale de ses théorisations, notamment de sa fidélité supposée sans limite à la théorie freudienne, les apports d' H. Deutsch se sont révélés féconds dans la compréhension des processus adolescents féminins. Nombre de ses hypothèses théorico-cliniques se sont révélées pertinentes et ont été reconnues par la suite comme précurseurs de développements ultérieurs (Gutton, 1991).

Une de ses originalités réside dans la prise en compte du monde externe sur lequel l'adolescente peut s'appuyer afin d'accomplir le travail psychique qui lui est demandé. Nous écrivons adolescente car la psychologie féminine sera au cœur de l'approche théorique de H. Deutsch bien que ses premiers articles (1918-1930) ainsi que sa *Psychanalyse des névroses* (1942) soient illustrés par des cas cliniques de jeunes filles mais également de jeunes hommes. H. Deutsch a souvent été considérée comme épousant les thèses de Freud sans originalité. Cependant, dans *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme* (1925), livre publié par la maison d'édition de Freud, elle se démarque de celui-ci en soulignant la place privilégiée de l'Œdipe pubertaire par rapport à la sexualité infantile. Dans *Problèmes de l'adolescence* (1967, p.14) elle écrit: « En général, c'est au problème récent que je m'arrête; la situation infantile est rarement évoquée. » H. Deutsch, tout au long de sa carrière se démarquera du tout infantile freudien. L'adolescence, et cela nous semble primordial pour notre recherche, est conçue comme un modèle qui permet d'élaborer la part du pulsionnel dans la psyché féminine. Ce modèle vaut aussi pour d'autres moments d'intense pulsionnalité: la grossesse et la ménopause.

On retrouve ici en creux ce qui commence à faire figure de modèle théorique et a déjà été évoqué précédemment: une conception où les grandes étapes de la vie, avec leurs lots de transformations et réaménagements tant physiques que psychiques (puberté, grossesse, ménopause/andropause), sont

considérées dans un continuum, certes, mais avec leurs particularités. (Marty, 2005)

H. Deutsch propose un découpage par période de la vie humaine; l'adolescence se présente en deux parties, la « prime adolescence » que l'on qualifierait aujourd'hui de pubertaire caractérisée par une hyperexcitabilité psychique avec un besoin de décharge motrice (passages à l'acte, fugues, troubles somatiques) sans protection par les mécanismes de défense et ce qu'elle nomme l'« adolescence » avec ses mécanismes de défenses, ses fantasmes, qui se rapporterait à ce que Philippe Gutton appelle « Adolescents » (Gutton, 1996). Ce découpage s'appuie sur le moment d'apparition des règles qui marque la puberté physique. Entre ce moment d'apparition des règles et ce qu'elle nomme la puberté psychique, H. Deutsch postule une autonomie.

Sur le plan théorique, ce qui retiendra notre attention, est la place primordiale qu'Hélène Deutsch accorde aux fantasmes de l'enfant pubère dans sa compréhension de la temporalité particulière de l'adolescence. Elle prend le parti de subdiviser l'adolescence, génératrice de fantasmes en différentes phases en partant de l'enfant pubère. Ces fantasmes servent ainsi de marqueurs de la progressivité du processus pubertaire. Constatant la paradoxalité et la variation de ces moments psychiques mêlant excitations incitant à l'acte et morosité devant le choix sexuel, H. Deutsch assimile ces fantasmes aux modifications internes du moi. Théorisant les expériences fantasmatiques des adolescentes, elle émet l'idée d'une progrédience psychique plutôt qu'une référence à une série de stades de développement, rejoignant en cela P. Blos. H. Deutsch tout comme M. Klein accorde à la régression et à son travail spécifique une place particulière s'inscrivant dans une perspective de développement comportant des aspects positifs, une voie de réassurance narcissique, contrairement à A. Freud qui y voit essentiellement un danger redoutable.

L'apport majeur d'Hélène Deutsch reste sa contribution à la compréhension de la sexualité féminine. De *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme* (1924) à *La psychologie des femmes* (1944-1945), elle développe une conceptualisation concernant le développement de la vie psychique des femmes. Dans sa conception, l'adolescence incarne le modèle théorique pour penser la ménopause. Elle considère que la menstruation « événement le plus important de la puberté » (1944) constitue une expérience décisive du processus de féminisation. Elle rejoint M. Klein en affirmant que « l'angoisse provoquée par la vue ou la représentation du sang renvoie à l'idée d'être déchirée et blessée intérieurement » (C. Lebrun, 2007, p.157).

Il en résulte la réactivation d'une théorie infantile « la fille n'a qu'un orifice difficile à contrôler » (H. Deutsch, 1944). Cela aboutirait à une certaine dépréciation de tout l'organisme féminin en particulier les organes génitaux dont les représentations pleines de contradictions oscilleraient entre " le joyau " et le " cloaque ". Elle estime que c'est l'ensemble de la personnalité féminine qui est

déchirée à la puberté entre vanité narcissique, "le joyau" et sentiment d'infériorité "le cloaque".

H. Deutsch a placé la menstruation à qui elle accorde une influence primordiale, au cœur de ce qu'elle nomme "le traumatisme génital". Elle souligne que la menstruation est vécue comme une maladie qui par sa récurrence périodique, vient réactiver continuellement l'expérience traumatique de la puberté.

Pour se constituer le traumatisme génital a besoin de deux événements.

Le développement féminin normal suppose que « l'activité inhibée accepte de se tourner vers la passivité. La place de l'organe actif est prise par un organe passif-réceptif, le vagin » (Deutsch, 1944). En général, ce processus normal s'effectuera; cependant la fille pubère « n'a pas cet organe à sa disposition, à cette phase du développement, il n'est tout simplement pas là! Ainsi la fillette se trouve-t-elle pour la seconde fois devant une carence organique: la première fois il lui manquait un organe actif, il lui manque maintenant un organe passif. C'est seulement l'ensemble de ces deux événements qui constitue son traumatisme génital » (Deutsch, 1944). H. Deutsch souligne que le vagin passif et réceptif attend la venue d'un agent actif pour être excitable. Encore faut-il qu'elle domine son complexe de virilité et ne se révolte pas contre sa passivité. La femme se trouve ici être complètement dépendante de l'homme!

Reprenant la théorie freudienne, H. Deutsch considère que la puberté chez la fille se caractérise par une nouvelle vague de refoulement affectant particulièrement la sexualité clitoridienne. La maturation sexuelle passe par une succession de processus complexes caractérisés par une « poussée d'activité » momentanée, avant une « poussée de passivité » comme dernier acte de la maturation sexuelle féminine. On peut souligner l'aspect ambigu de cette dernière proposition. Faisant preuve d'une grande sensibilité clinique, H. Deutsch évoque dans *Problèmes de l'adolescence* (1967), les dangers à vivre une sexualité trop précoce, considéré par elle comme un trouble. Pour elle, une sexualité précoce pendant la puberté atteint gravement l'idéal du moi, empêchant de se protéger d'une reviviscence de l'infantile. Elle pose la question du lien entre le fantasme et sa réalisation dans la réalité à propos de l'orgasme. Une phase de conflit interne ne serait-elle pas nécessaire pendant la puberté rendant possible l'élaboration psychique de la satisfaction réelle? L'accès à l'orgasme n'est-il pas conditionné au fantasme dans une scène pubertaire? Cette opposition dialectique entre fantasme et réalisation se retrouve dans sa proposition concernant les grossesses. Alors que la fille prépubère jouera à être enceinte, l'adolescente refoulera ses fantasmes de grossesse. Cependant, nous pouvons ici évoquer le statut du passage à l'acte lors de grossesses précoces qui pourraient signer un défaut de refoulement de ce fantasme.

H. Deutsch évoque une pression subie par les jeunes filles à vivre une sexualité. Elle souligne

l'importance, à ce moment, des identifications horizontales permettant d'échapper à l'influence de la mère archaïque néfaste pour l'épanouissement de la féminité (Deutsch, 1944-1945). Elle montre le rôle que cette influence peut exercer dans les grossesses compulsives des adolescentes. Dans *La psychologie des femmes* (Deutsch, 1944-1945) elle souligne l'importance des triangles amoureux homo et hétéro-sexuels qui seront connus plus tard sous le nom de triangles pubertaires permettant chez les jeunes filles l'approche de l'homme tout en maintenant l'homosexualité.

Dans notre clinique habituelle ainsi que lors des rencontres effectuées au cours de cette recherche, l'approche théorico-clinique de l'adolescence au féminin proposée par H. Deutsch ainsi que son approche des aléas liés au processus de féminisation se sont révélées particulièrement opérantes et actuelles.

II.5. Féminin et féminité

« Je n'ai pas l'intention de décrire toute l'évolution de la féminité à travers la puberté jusqu'à l'âge adulte. Nos données d'ailleurs n'y suffiraient pas. Je me contenterai de citer quelques détails (voir plus loin) ».

(Freud, (1915-1916, 1916-1917), La féminité in Nouvelles conférences, p.79)

Nous abordons ici un point central de notre travail: il concerne les conceptions comparées de féminité et de féminin, ainsi que les rapports qu'entretiennent entre elles ces deux notions au moment de l'adolescence. Nous considérerons par la suite la place qu'elles occupent dans l'équilibre psychique de jeunes filles confrontées à des traumatismes précoces et dont une des voies "d'issue ou d'impasse" se traduira entre autres par des agirs violents.

Une des difficultés de cette approche tient au fait que, comme on le sait, chez Freud, le distinguo entre féminin et féminité n'est pas d'une limpide clarté. Si un point de doctrine est resté inchangé chez Freud, c'est bien celui du féminin, malgré les nombreux mouvements et réaménagements dont il a fait preuve, notamment sous l'influence d'Hélène Deutsch et de Mélanie Klein. Mais au bout du compte, à la fin de sa vie il constate s'être retrouvé devant « un problème posé par un fait biologique, celui de l'existence des deux sexes » (Freud, 1938).

Ayant précédemment présenté les grandes lignes conceptuelles freudiennes sur le féminin, nous n'y reviendrons pas. Nous soulignerons toutefois que Freud utilise le terme de féminin comme présent

dans les deux sexes de par la bisexualité, alors que la féminité est employée régulièrement et exclusivement pour la femme en des termes nous laissant penser que l'enveloppe charnelle sexuée est ici au premier plan sans que cela ne soit ouvertement affirmé. Peut-être peut-on y voir les manifestations d'une certaine phobie à l'égard du corps chez Freud?

« Nous attribuons à la féminité un degré plus élevé de narcissisme qui influence son choix d'objet, si bien qu'être aimée est pour la femme un besoin plus fort que d'aimer...le choix de la femme se produit souvent conformément à l'idéal narcissique que la petite fille aurait souhaité devenir. » (Freud, 1932). Nous retrouvons chez Freud l'idée que les aléas de la féminité peuvent s'accompagner de la vanité corporelle (mascarade) qui met en avant les attraits physiques comme dédommagement du manque de pénis et de l'infériorité ressentie. N'ayant pas d'organe phallique visible à investir, c'est le corps entier sur lequel se reporte le narcissisme de la fillette. C'est en renonçant à la masturbation clitoridienne que la fillette renonce à une partie de son activité phallique. La passivité prenant le dessus favorise l'instauration de la féminité; ce qui peut gêner, voire empêcher une telle instauration de la féminité serait liée à des troubles provoqués par les manifestations résiduelles de la virilité primitive. Considérant le rôle de la femme dans la fonction sexuelle, Freud fait l'hypothèse qu'une des caractéristiques de la féminité serait, au sens psychologique, un penchant vers des buts passifs qu'il distingue néanmoins de la passivité (Freud, 1932). Comme on le voit, Freud hésite entre renoncement à l'activité phallique et instauration de la passivité chez la fille signant l'entrée dans la féminité et l'érection du corps entier comme support du narcissisme. Pour M. Cournut-Janin (1998), la mère impose à sa fille le refoulement primaire du vagin, qui serait l'équivalent du message de castration au masculin. « Ce refoulement éviterait de réveiller l'angoisse de castration masculine, celle de son père et des hommes, qui sinon l'exposerait à la perte d'amour » (Chagnon, 2005). La féminité pour M. Cournut-Janin, est « ce qu'une femme donne à voir (« Y'en a, y'en a pas ») en un caché-montré apte à déjouer le risque d'éveil de l'angoisse de castration masculine, mais qui en même temps, suggérerait suffisamment de féminin, pour susciter le désir de l'autre sexe » (1998, p.82).

J. Y. Chagnon (2005), reprenant les travaux de M. Cournut-Janin, souligne que la fille, au sortir de l'Œdipe, niant ses organes génitaux et surinvestissant de façon compensatoire son corps entier érigé et investi en termes narcissico-phalliques, ferait preuve d'un investissement narcissique de la surface du corps en tant que représentation de la féminité: une féminité de parure, d'apparat, d'enveloppe, au détriment d'une féminité corporelle et "orificielle". Nous ajouterons que cet investissement phallique du corps est socialement valorisé, soutenu, dans son adresse à des fillettes de plus en plus jeunes. Cependant, une identification au féminin érotique de la mère pourrait s'accomplir; « un

investissement de l'intérieur, du creux, des zones érogènes animées d'une pulsion incorporatrice d'une activité réceptrice et/ou d'une passivité d'accueil. » (Chagnon, 2005, p. 559). J.Y. Chagnon, dans son travail sur la préadolescence, remarque que cet investissement féminin phallique ou féminin maternel remettant la confrontation à la différence des sexes ultérieurement en maintenant une forme de bisexualité est une étape transitoire, la question des identifications sexuées et du désir entre les sexes devant être reprise à l'adolescence. On peut ajouter que la question des identifications est fondamentale à l'adolescence comme l'a démontré E. Kestemberg (1962) et peut être une pierre d'achoppement au moment de l'adolescence. D'autre part, nous reprendrons ultérieurement la problématique du féminin érotique et du féminin maternel, ici au premier plan. Nous avons délibérément choisi de distinguer féminin et féminité en référence aux auteurs précédemment cités, auteurs ayant développé une approche théorique à laquelle nous adhérons.

J. Schaeffer (1997) est allée plus loin dans cette différenciation et propose de distinguer « le travail du féminin » du « travail de la féminité ». Se référant à M. Klein, elle souligne que c'est l'intérieur du corps, le ventre, qui peut être menacé de destruction. Elle développe l'idée que les représentations anales de ce qui sort du corps peuvent représenter de bonnes défenses symbolisantes pour les filles et les femmes contre ce qu'elle nomme leur « angoisse du féminin », contre l'angoisse de ce qui entre et envahit. Bien que le changement d'objet « sur un père porteur de pénis et séparateur de la mère prégénitale permettra à la fille d'investir le pénis et l'enfant qu'il donnera, l'enfant du père reste dans la lignée phallique- anale en tant que cadeau, objet de substitution, et il ne s'agit encore "que" d'un *travail de féminité* ». (Schaeffer, 2007, p.262). On entend bien la connotation un rien restrictive dans ce "que". Tout autre est le *travail du féminin* qui, lui, doit permettre la symbolisation de l'intérieur et de tout ce qui y entre. Ce travail doit s'accomplir tout au long de la vie de la femme, parallèlement à l'élaboration symbolique de pertes d'objets partiels. J. Schaeffer précise également que les femmes investissant leurs corps tout entier, dépendent de la réassurance du regard de l'autre. Elle distingue ainsi une féminité de surface et de séduction, de l'ordre du registre du visuel, de ce qui se donne à voir, la « mascarade phallique », dont la fonction défensive est destinée à rassurer l'homme sur sa puissance phallique, d'un féminin intérieur, porteur de tous les fantasmes dangereux. Moins le féminin est intériorisé, plus la féminité est accrue. Peut-on voir dans cette distinction l'émergence d'une autre toute aussi fondamentale: la distinction entre féminin érotique et féminin maternel ? La féminité de surface ne renverrait-elle pas au féminin érotique et le féminin intérieur au féminin maternel?

Si la féminité se transmet de femme en femme, cette transmission peut-être favorisée par la « féminité du père » (M. Cournut-Janin, 1999).

C'est à travers le message de la castration au féminin que la féminité se transmet de mère à fille. M. Cournut-Janin énonce ainsi: « Phallique toute entière, séduis ton père, mais pas avec ton sexe » et en même temps: « attend ton tour, un jour tu verras ton prince viendra ».

Se situant résolument dans le champ de la théorie pulsionnelle, M. Cournut-Janin affirme que « la psychosexualité des deux sexes s'organise par rapport à l'angoisse de castration masculine ». (M. Cournut-Janin, 1998, p.120). Pour elle, le complexe de castration est l'organisateur de l'intrapsychique. Reposant sur le sexe des trois protagonistes, il se déploie au carrefour du narcissisme et de l'objectabilité, de l'intrapsychique et de l'intersubjectif; il organise et structure le féminin dans les deux sexes. C'est par cette position centrale que M. Cournut-Janin (1998) conçoit comme « une phobie permanente, structurante et universelle », que la féminité est définie spécifiquement comme « leurre phallique », protecteur, ce dont se parent les femmes pour ne pas déclencher chez l'homme (père, amant, fils) la peur de la castration.

Mais l'adolescence vient perturber et ébranler les équilibres psychiques familiaux de la latence organisés autour du complexe de castration, qui plus est quand des traumatismes précoces sont venus fragiliser l'architecture psychique du sujet: le message de la castration au féminin n'a pu remplir son rôle et n'a pu permettre aux jeunes filles l'accession à une féminité structurante et à un féminin apaisé.

II.6. Féminin maternel et féminin érotique: je t'aime...moi non plus

« ... la nécessaire réconciliation que doit faire la fille, entre le féminin maternel et le féminin érotique, sur le corps de sa mère pour que ces deux capacités féminines, tout en restant en tension, puissent s'allier harmonieusement dans son futur corps de femme, de mère ».

(J. Schaeffer, 1994, p.94)

Nous avons choisi de présenter ce chapitre en employant les termes de féminin maternel et de féminin érotique plutôt que ceux de maternel et de féminin érotique, comme il est parfois de mise, ce qui peut déjà être considéré comme une prise de position et renvoie inexorablement aux questions soulevées depuis toujours par la place respective de ces deux "pôles" du féminin. En séparant, en clivant ce féminin, il nous semble y voir comme un tabou de la sexualité féminine.

Depuis la nuit des temps, la question de la place respective du maternel et de l'érotique dans le psychisme féminin a soulevé nombre de débats, de controverses. Comment être fille, amante, mère, être femme en fait, pour reprendre le titre d'un ouvrage consacré aux « clés pour le féminin » ? (1999). Comment être l'une sans être l'autre, sans se perdre dans l'autre? Comment être l'une sans haïr l'autre et peut-être se haïr soi-même? Comment être l'une et l'autre? Le maternel et l'érotique sont-ils compatibles? Y a-t-il une alternance, un antagonisme, un clivage entre ces deux rivages du "continent noir"?

Dans cette énonciation s'entend un des enjeux fondamentaux de l'équilibre narcissico-objectal de chaque être humain; enjeu que nous développerons du côté du féminin. On est (naît) fille de..., on est amante de..., on peut être mère de... mais on est irréductiblement femme, humain appartenant à un genre défini, anatomiquement, socialement, ce que le psychisme tentera de rendre viable avec le moins de souffrances possibles. Le clivage entre, d'un côté l'image de l'éternel féminin, à l'image de la Madone, désintéressée, dévouée dont l'apogée est atteinte avec le culte marial qui glorifie une vierge-mère (Couchard, 1994) et de l'autre la femme corrompue, vouée à la prostitution, existe depuis la nuit des temps, comme si la symbolisation du féminin intégrant à la fois le courant maternel et celui érotique de jouissance ne pouvait trouver sa place.

Nous écrivions que cette question de la problématique de l'équilibre érotico-maternel existe depuis la nuit des temps. Ainsi, S. Faure-Pragier (1999) rappelle que dans la bible, "la Tamar" en est une illustration la plus frappante. Se retrouvant veuve de l'homme qu'elle aime sans avoir d'enfant, elle doit pour construire l'histoire, obtenir pour son mari défunt, un enfant du même sang, grâce à ses deux beaux-frères. Le premier préférera répandre son sperme sur le sable plutôt que procréer pour son frère, le deuxième est considéré comme trop jeune. Elle fera mine alors de se prostituer pour tromper son beau-père dont elle deviendra enceinte. Ayant eu la prudence d'exiger de lui des cadeaux, elle prouve alors sa vertu et l'amour qu'elle porte à son défunt mari. La question posée ensuite concerne la capacité pour la bonne mère disponible et protectrice pour son enfant de demeurer une femme désirable pour son partenaire et de ne pas le materner aussi.

Plus près de nous, Freud (1910) a parlé de cette notion de « la maman et la putain » et de de la complexité de la liaison entre désir maternel et désir érotique... notamment du point de vue masculin! : « Là, où ils aiment, ils ne désirent pas et là où ils désirent, ils ne peuvent aimer » (Freud, 1912, p.59).

On sait que pour Freud., la fille désirant un pénis se rabat sur un projet d'enfant et se tourne pour cela vers le père; l'enfant serait chargé de réparer le préjudice de la castration et serait ainsi l'initiateur du changement d'objet. Une question se pose: « Le féminin érotique doit-il s'opposer au

féminin maternel? » La possible ou impossible intrication du courant maternel et du courant tendre est au cœur des écrits des différents auteurs ayant abordé cette problématique. On peut remarquer que la plupart des auteurs hommes, jusqu'il y a peu, ont théorisé cette problématique de façon parfois très embarrassée niant ce que H. Parat a appelé, lors du colloque du 30 novembre 2013 sur la sexualité féminine, « l'érotique du maternel ». Peut-on y voir un "antagonisme masculin" déjà abordé par Freud, une peur du féminin, une horreur inspirée par les femmes.

Enjeux

F. Guignard (1999) dans « Maternel ou féminin? Le "roc d'origine" comme gardien du tabou de l'inceste avec la mère» nous en rappelle un des enjeux majeurs dès le titre de son article. L'enfant doit pouvoir s'arracher à l'emprise de l'imaginaire maternelle, l'enjeu principal étant l'accès à une bisexualité psychique équilibrée, ce qui suppose pour le garçon comme pour la fille, une introjection identificatoire "suffisamment bonne" du maternel comme du féminin. Mais pour la fille, comment faire quand son propre corps ressemble de plus en plus à celui de sa mère? La petite fille développera simultanément, et en clivage, ses identifications primaires au maternel de la mère, par exemple dans le jeu de la poupée, et en remettant à plus tard les projets de son propre féminin. Elle peut ainsi laisser la porte ouverte au niveau du maternel, au fantasme d'être la femme du père. Elle cherche à « comprendre et à décrire la façon dont les investissements sexuels se distribuent chez la femme adulte et mère, entre le féminin et le maternel » (1999, *ibid*, p.12). On notera qu'il s'agit dans les deux cas d'investissements sexuels.

S'appuyant sur la non figurabilité des organes sexuels et de reproduction cachés à la vue, et sur la métaphore du col de l'utérus séparant le maternel du féminin, F. Guignard, souligne que « sauf à recourir à une solution perverse, l'investissement maternel et féminin par la femme adulte et mère ne peuvent fonctionner qu'en alternance et, sous le signe de la culpabilité ». (1999, *ibid*, p.21).

S. Faure-Pragier (1999) insiste, elle, sur l'importance des identifications. La fille s'étant d'abord identifiée narcissiquement à sa mère et ne pouvant maintenir cette illusion devant la frustration va s'identifier à l'objet du désir de celle-ci, le père. Ainsi s'engage le travail de symbolisation, permettant d'étayer son féminin sur la féminité du père. L'auteur insiste sur le fait que l'amour du père dépend de la reconnaissance de la castration de la mère mais il faut que celle-ci admette que le père puisse la compléter. La fille peut ainsi s'identifier à une mère qui n'est plus toute puissante, mais désirante à l'égard de son mari, ce qui permet à la fille de se tourner vers le père.

Concernant, l'opposition, l'antagonisme entre féminin maternel et féminin érotique, S. Faure-Pragier adopte une position légèrement différente de celle de F. Guignard. Le principal reproche qu'elle

énoncé concerne le déni pesant selon elle sur le puissant courant libidinal maternel; on ne peut considérer la mère uniquement comme une séductrice prodiguant des soins de façon mécanique. L'enfant est investi de toutes les attentes narcissiques et libidinales de sa mère, sans crainte de la perversion hantant les théoriciens. Pour elle, il n'y aurait pas incompatibilité entre maternel et érotique mais la possibilité d'un développement réussi d'un féminin maternel et érotique; « dans une dialectique entre amour et identifications, dans un équilibre du narcissisme et du jeu des pulsions, il pourrait y avoir un féminin maternel heureux » (1999, *ibid*, p.55).

Hélène Parat développe en partie les mêmes arguments: pour elle aussi, et contrairement à Freud, les auteurs "oublent" souvent la mère féminine, sexuée et séductrice. Lors d'un colloque en juin 2013, Jean Cournut a défendu des thèses se rapprochant de cette approche. Il introduit une notion de temporalité. Pour lui, il faut distinguer, ce qui se joue dans la période pré-œdipienne de la période œdipienne. Pour lui, le bébé est une « bombe sexuelle » pour la mère: le bébé est séducteur. Se référant à la clinique de l'allaitement, il souligne toute la fantasmatique des liquides (lait, sang, sperme) et rappelle que le concept aujourd'hui très connu de « censure de l'amante » de M. Fain et D. Braunschweig (1975) n'est pas aussi simple qu'il n'y paraît. Pour la femme, la mère, il faut un "pare-feu" masculin, un ailleurs. J. Cournut introduit le concept de « censure de l'amant » maintenant l'érotisme de la femme et garantissant un interdit primaire de l'inceste devant l'avidité pulsionnelle de l'enfant violent et incestueux.

Sylvain Missonnier, se réfère également à l'antagonisme entre le "maternel sauvage pré-œdipien" et "l'érotique maternel œdipien".

Freud a relevé ces deux dimensions pré-œdipienne et œdipienne, particulièrement dans la relation mère/fille: « L'identification à la mère, chez la femme, permet de reconnaître deux couches; la couche pré-œdipienne qui repose sur le tendre attachement à la mère et la prend comme modèle, et celle, plus tardive, issue du complexe d'Œdipe, qui veut éliminer la mère et la remplacer auprès du père... Mais c'est la phase du tendre attachement pré-œdipien qui est décisive pour l'avenir de la femme; c'est en elle que se prépare l'acquisition des qualités avec lesquelles elle satisfera plus tard à son rôle dans la fonction sexuelle et accomplira ses inestimables réalisations sociales » (Freud, 1933, *ibid*, p.179).

De la fille à la femme

Comment la fille devient femme? Pour J. Schaeffer, la question se pose plutôt en ces termes: « Comment le féminin vient aux filles? » (1997). Elle rappelle que le trop de maternel, excluant la figure paternelle, maintenant l'enfant comme partenaire érotique dans une relation perverse, peut

gravement menacer la sexualité de celui-ci dans sa vie d'adulte.

J. Schaeffer (1994, 1997, 1999, 2004, 2007, 2011) étudie depuis longtemps cette problématique. Elle est pour nous une référence en la matière qui considère qu'il existe un double courant féminin maternel et féminin érotique. L'antagonisme paraît nécessaire en fonction du féminin maternel et du féminin érotique de la mère, mais cet antagonisme ne saurait se transformer en clivage car cela aurait une influence néfaste sur l'enjeu principal pour la fille: devenir femme et mère. Elle explore les «filiations féminines» énonçant ce qui se passe d'un corps et d'un psychisme d'une mère à sa fille à travers des moments cruciaux de l'antagonisme entre maternel et féminin se déclinant en cinq étapes:

- celle du bébé fille, qui est marquée par l'alternance et l'antagonisme des investissements érotiques et maternels de la mère. C'est le règne de la madone à l'enfant sous l'influence de l'identification primaire définie par Freud en 1921 comme « l'expression première d'un lien affectif ». Cette période est aussi marquée par la « censure de l'amante ». Un des dangers de cette période réside dans l'absence d'identification primaire, par trop d'investissement narcissique de la mère ou par absence d'investissement par la mère de son enfant.
- celle de la petite fille œdipienne, dont la caractéristique réside dans les avatars de l'envie du pénis et du changement d'objet. Cette période est marquée par le fantasme de "la maman et la putain". Une petite fille ne peut devenir femme que contre le féminin maternel de sa mère.
- celle de l'adolescente, marquée par « les transformations pubertaires, le retour du conflit œdipien et de la menace de réalisation fantasmatique incestueuse, la promesse œdipienne et l'attente ».
- celle de la femme adulte, en prise notamment avec le roc du refus du féminin et l'antagonisme entre l'amante et la mère.
- celle de la femme en ménopause, qui engage un travail de deuil du féminin maternel et de libération du féminin érotique.

Nous ne pouvons ici développer de manière plus approfondie la théorisation de J. Schaeffer; nous concluons par une citation qui résume à nos yeux son approche en référence à une de ses patientes: « la patiente qui porte à sa mère un amour-haine passionné vit un antagonisme total entre son féminin érotique et son féminin maternel » (1994, *ibid*, p.94).

A l'adolescence

Comment décrire et qualifier l'articulation entre le féminin érotique et le féminin maternel à l'adolescence? F. Guignard (1999) parle d'un temps où la féminité ne trouve que peu d'espace et de temps pour s'épanouir, alors que la maternité représente encore une crainte, un danger. Elle relève que les identifications paternelles, souvent au premier plan peuvent prendre différentes formes, sublimatoires, créatrices mais aussi une forme psychopathique. Ces configurations sont décrites particulièrement lors de la deuxième phase de l'adolescence où les investissements amoureux sont souvent marqués par une protection toute maternelle. Pour J. Schaeffer (2007), alors que le conflit œdipien flambe à nouveau, les angoisses de féminin doivent tendre à se dégager des angoisses prégénitales. On retrouve l'attraction des éléments sauvages, prégénitaux. Ce qui est au premier plan, « c'est la terreur profonde, pour les deux sexes, liée à la proximité du sexe de la mère dont ils sont issus » (Schaeffer, 2007, *ibid*, p.261). Mais alors que le garçon peut, en principe, se dégager de sa mère via la possession du pénis, qu'en est-il du féminin érotique? L'enjeu principal étant de s'arracher à l'emprise de l'imgo maternelle, notamment au niveau corporel, comment y arriver quand, chez les filles, chez les femmes, le pulsionnel reste très proche de la source? La puberté réactive des angoisses de confusion avec le corps maternel et les désirs incestueux ainsi que leur possible réalisation du fait de la maturation sexuelle. J. Schaeffer rappelle que les pathologies à dominante féminine (anorexie, boulimie) concernent les angoisses du féminin dans la dimension d'ouverture et de fermeture du corps. Chez ces patientes, on relève souvent une confusion entre l'image de la femme et l'image de la mère avec une impossibilité à distinguer ce qui relève de l'une et de l'autre. Cette confusion entre image de la mère et image de la femme peut laisser le champ libre à la symptomatologie.

M. Laufer (1983) quant à lui, a fait de l'exigence de modifier la relation au corps la tâche centrale de l'adolescence, alors que pour E. Laufer (2005) l'appropriation du nouveau corps sexué va signer la perte de la relation d'union originaires avec la mère pré-sexuelle. L'impossibilité pour certaines de parvenir à cette tâche peut conduire à une terreur du corps sexué de la mère et par mouvement défensif à une haine/idéalisation ravageuse du corps maternel. Cette haine liée à la mère sexuée, source de déprivations, est investie dans le surmoi et dirigée contre les propres activités sexuelles. La haine s'accompagne ainsi d'une grande dépendance. La fille pubère doit parvenir à différencier ce qui est de son corps propre de ce qui concerne le corps de sa mère afin de s'approprier son corps sexué ressemblant à celui de sa mère. Si l'adolescente a idéalisé l'image du corps maternel, le changement ne peut être toléré et peut amener à des attaques du corps propre et à l'expression d'un

besoin masochique.

Cette problématique de l'intégration et de la gestion de l'identité sexuelle assigne le sujet à une passivité contre laquelle un des recours peut être la mise en acte.

Pour conclure, nous citerons J. Schaeffer et P. Fédida qui chacun souligne à sa manière la complexité des enjeux liés à l'équilibre du féminin maternel et du féminin érotique:

« Depuis la nuit des temps, les hommes doivent venir arracher les filles à la nuit des femmes, aux "reines de la nuit" » (J. Schaeffer, 2011, *ibid*, p.170).

« La féminité de la mère serait-elle pour une femme ce qui la sépare et la prive de la mère dont elle a besoin? » (P. Fédida, 1999, p.136)

II.7. Le masochisme féminin

Le masochisme

Nous abordons ici un concept indissociablement lié au féminin tel qu'il est défini par Freud et dont les prolongements s'actualiseront au vu des théorisations de l'adolescence. Une des interrogations de notre recherche concerne l'expulsion sous forme d'agirs violents de l'agressivité interne d'adolescentes dont classiquement, on attend des agirs auto-agressifs, auto-destructeurs directement liés à la notion de masochisme. Cependant, il nous semble important de définir les "masochismes" quitte à prendre le risque, comme le faisait remarquer Jean-Yves Chagnon (2006) dans son remarquable article consacré au masochisme, «d'aboutir à une décomposition du concept », décomposition que R. Roussillon appelait de ses vœux dans un débat récent (2004).

Qu'y a-t-il en effet de commun entre la perversion masochiste, le comportement du masochiste moral, l'autodestruction de certains sujets très perturbés, spécialement adolescents, les fantasmes du masochisme dit féminin ou encore le masochisme érogène primaire gardien de la vie? On remarque que sont dénommés sous la même rubrique des symptômes parfois gravissimes, des comportements ou traits de caractère, des fantasmes, mais aussi certains modes de fonctionnement mental non seulement pathologiques mais normaux, voire essentiels pour le devenir du sujet humain. Ce faisant, nous retrouvons à l'œuvre le paradoxe inclus dans la définition même du masochisme: « plaisir du déplaisir ». (Chagnon, 2006, *ibid*, p.9)

Jacqueline Schaeffer (2002, p.49), pose la question du masochisme sans ambage: « Comment peut-

on jouir et souffrir dans le même lieu, à l'intérieur d'une même instance psychique, à savoir le moi? »

Nous rappellerons brièvement quelques conceptions du masochisme chez Freud et d'autres auteurs, ainsi, bien sûr, que la particularité du « masochisme féminin » si tant est qu'il existe; nous verrons comment ce masochisme peut s'articuler avec l'adolescence.

Freud, dans son article désormais classique *Un enfant est battu* sous titré *Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles* (1919) souligne que l'enfant battu est un fantasme dans lequel le sujet se représente comme l'enfant battu par le père. Ce qui est mis en avant est le désir coupable et refoulé d'être aimé s'exprimant par la nécessité d'être battu, la punition étant érotisée par la suite. Comme on le sait cette perversion puise ses racines dans le complexe d'Œdipe dit négatif pour les hommes masochistes; cependant, ce serait la régression vers des étapes pré-génitales de la vie sexuelle où sadisme et sexualité s'intriquent qui expliquerait une érotisation de ce châtiment et le gain de plaisir s'y rattachant.

D'autre part, l'enfant confronté à des sensations érotiques pouvant troubler sa perception du coït, peut être tenté par une attitude passive-masochiste: en s'identifiant à sa mère, il échappe à la crainte de la castration par le père. Cette passivité peut-être renforcée quand il y a refoulement de l'agressivité accolée aux manifestations sexuelles actives et retournement sur le sujet. Dans ce contexte, l'ambiance environnementale est prépondérante. L'agressivité réactionnelle aux frustrations est retournée contre le sujet et donne libre cours au masochisme.

A propos de cette conception proposée par Nacht (1965) en référence à Freud, J-Y. Chagnon fait remarquer la quasi équivalence, le « court-circuit » position féminine égale position passive-masochiste. Mais « la passivité n'est pas tout dans le masochisme; il y a aussi l'élément souffrance » (Chagnon, *ibid*.p.69). Les circonstances joueront un rôle fondamental dans l'orientation future; le rôle des privations des satisfactions libidinales tendres est primordial.

En résumé, la privation d'amour ou de satisfaction érotique conduit l'enfant à y remédier par la recherche des mauvais traitements qui, érotisés, finissent par contenter ses besoins libidinaux, mais sur un mode masochiste » (Chagnon, *ibid*, p.71).

Il convient donc de distinguer différentes formes par lesquelles le masochisme s'exprime.

Le masochisme érogène

Dans le masochisme érogène, la souffrance est recherchée de façon consciente afin d'obtenir des satisfactions érotiques; ce qui est au centre est une répétition d'une scène de soumission infantile et passive par rapport à l'objet. Le masochisme érogène est une perversion sexuelle mais chez certains

sujets plus proches de la névrose que de la perversion, le fantasme de la scène suffit, alors que les pervers ont besoin de l'agir.

Le masochisme moral

Deux traits viennent souligner la différence entre ce masochisme et le masochisme érogène: tout d'abord, il n'est pas en œuvre apparemment dans la fonction sexuelle et d'autre part, et cela nous semble fondamental, le masochiste moral n'a pas conscience qu'il crée sa souffrance et qu'il en jouit. Un interdit pèse sur cette jouissance. On pourrait émettre l'hypothèse que le sujet n'agissant pas est agi. Freud découvrit le besoin de souffrir à travers la « réaction thérapeutique négative », pivot de sa réflexion sur le masochisme moral dans son article de 1924. Selon lui, c'est la sexualisation du surmoi œdipien qui serait à l'origine de ce masochisme moral. Jacqueline Schaeffer (2002) souligne que le surmoi œdipien « n'est jamais tout à fait impersonnalisé chez la femme, du fait de sa dépendance à l'objet » (2002, *ibid*, p.52).

Le masochisme érogène primaire

Après le tournant théorique de 1920, dans *Le problème économique du masochisme*, Freud va théoriser un masochisme érogène primaire qu'il considère comme une défense contre la destructivité interne, une première liaison de la pulsion de vie contre la pulsion de mort. Ce masochisme est selon Freud: « cette partie de la pulsion de mort qui ne participe pas au déplacement vers l'extérieur (sous la forme de pulsion de destruction, d'emprise, de volonté de puissance), mais demeure dans l'organisme où elle se trouve liée libidinalement par la co-excitation sexuelle. »

B. Rosenberg, pour qui toute intrication pulsionnelle en tant que telle est donc d'essence masochiste, propose en 1991 les concepts de "masochisme mortifère" et "masochisme gardien de la vie".

C'est la désintrication pulsionnelle qui fait la part belle aux conduites autodestructrices venant pallier les défaillances du noyau masochiste érogène originaire.

A. Green qui a particulièrement étudié et théorisé sur les cas limites et les structures narcissiques, a approfondi les rapports entre masochisme et narcissisme autour du concept de « travail du négatif » (1993). J. Bergeret qui a également étudié de façon systématique les états limites émet l'hypothèse que les conduites autopunitives et autodestructrices visent à maîtriser la situation traumatique. Un point qui nous semble essentiel est la distance que cet auteur prend avec « le tout masochiste ». Il souligne ainsi que les attitudes qu'il rencontre dans sa clinique et définit comme « masochistes » sont en réalité l'expression de tendances autopunitives, « résultant non d'une agressivité ou d'un

sadisme mais d'une violence retournée contre le sujet » (Bergeret, Houser, 2002, p.1277).

P. Jeammet, spécialiste reconnu de l'adolescence et de ses aléas fait à peu près le même constat.

Masochisme et adolescence

L'adolescence offre un terrain de choix aux mouvements sadiques et masochistes. J-Y. Chagnon considère dans la lignée de P. Jeammet, que « les troubles de l'adolescence ont pour dimension commune, la facilité à « l'autosabotage des potentialités de réalisation de soi quels que soient les symptômes: échec scolaire, troubles du comportement, troubles des conduites alimentaires, attaques du corps propre (toxicomanie, automutilations, tentatives de suicide, etc.) » (Chagnon, 2006, *ibid*, p.49). Pour P. Jeammet, le conflit entre investissements narcissiques et objectaux, inhérent au travail de l'adolescence, peut être une source de souffrance extrême et révélateur de la qualité des assises narcissiques construites précocement. Il souligne que ce que nous nommerons la "tentation masochique" peut être envisagée comme une "solution". « La solution masochiste s'impose au moi comme un compromis toujours possible, "à portée de main" pourrait-on dire, quand le moi est menacé de débordement. Il y a une dimension traumatique dans la mise en place d'une conduite masochiste, que ce soit aux deux extrêmes des possibles: les traumatismes cumulatifs des expériences douloureuses de l'enfance ou le traumatisme pubertaire de la confrontation brutale d'un moi vulnérable à une déception insupportable ou à l'émergence de désirs ressentis comme incontrôlables » (2005, p.50).

Pour R.Roussillon, le recours à un masochisme intricateur permet d'éviter le déplaisir de l'attente, attente qui permet la symbolisation; cependant, cette attente ne doit pas être de longue durée sinon elle risque d'avoir un effet traumatique. S'il n'y a pas recours au masochisme intricateur, le recours à l'agir peut devenir une solution pour empêcher le retour du traumatisme.

Le masochisme dit "féminin"

Freud, dans son article de 1924 décrit un masochisme féminin et précisant qu'il est « l'expression d'être de la femme », l'envisage chez des hommes pervers qui utilisent certains fantasmes concernant le "féminin" érotique et maternel ainsi que les souffrances qui peuvent lui être infligées pour obtenir un plaisir orgastique. Cependant, il ajoute que les fantasmes plaçant « la personne dans une position caractéristique de la féminité » recouvrent l'infantile (détresse, dépendance, passivité). Comme le rappelle J-Y. Chagnon, « classiquement, le pervers masochiste associe ainsi féminité-castration et impuissance infantile, fantasme dont il jouit en défiant la castration » (Chagnon, *ibid*, p.53).

Pour C. Parat (1958, 1964, 1995), la « femme normale » ne saurait être masochiste, que ce soit dans sa dimension maternelle ou érotique. Ce serait la perversion ou la névrose l'affligeant qui la rendrait masochiste. D'autre part, elle considère que c'est par infléchissement contre soi des pulsions sadiques initialement dirigées contre le père que peut s'instaurer ce qu'elle nomme la réceptivité passive féminine (forme d'activité à but passif) terme qu'elle préfère à celui de passivité. Ce mouvement, refoulé en latence, puis réinvesti à l'adolescence sera en principe intégré à l'âge adulte et permettra l'accès à la féminité de la fille.

Nous avons choisi comme titre de ce chapitre « Le masochisme dit "féminin" » en référence aux travaux de J. Schaeffer dont les prises de position en la matière nous semblent pertinentes et réjouissantes. J. Schaeffer propose une théorisation originale du masochisme "dit féminin". Elle insiste sur le fait que ce n'est pas un hasard si on retrouve chez Freud un lien entre « l'énigme du féminin » et une autre énigme: « les mystérieuses tendances masochistes » (2002). Pour Freud, la mère est messagère de la castration et voue la fille à l'attente. J. Schaeffer précise qu'outre la messagère de l'attente, la mère est également celle du masochisme érotique gardien de la jouissance qui consiste à mettre l'érogénité du vagin de la fillette à l'abri du refoulement primaire du vagin. L'attente dont la mère est messagère, « attente d'un pénis, puis ses seins, ses règles, la première fois, puis tous les mois, la pénétration, puis un enfant, puis l'accouchement, puis le sevrage, etc » peut être excitation douloureuse; c'est son investissement qui va mobiliser l'entrée en scène du noyau d'organisation qu'est le masochisme primaire érogène (première liaison de l'effraction traumatique de la pulsion). Celui-ci va participer aux premières assises de la construction du moi, à son étayage narcissique et nécessite la fonction d'un objet suffisamment fiable. L'élaboration de ce masochisme primaire érogène permettra de lever la contradiction totale à laquelle est confrontée la femme dans la relation sexuelle: elle souhaite la défaite, la chute, la possession de son amant de jouissance, alors que son moi tout entier la refuse par souci d'auto-conservation.

J. Schaeffer précise qu'il faudra un infléchissement vers le père du mouvement masochique, un changement d'objet, pour que le masochisme primaire, nécessaire à la différenciation du corps maternel, devienne ce qu'elle nomme un masochisme érotique secondaire. Celui-ci conduira la fille au désir d'être pénétrée par le pénis du père. C'est la culpabilité liée à ce désir œdipien qui amènera la fillette à développer le fantasme masochiste masturbatoire, typiquement féminin pour J. Schaeffer, de *Un enfant est battu*.

J. Schaeffer complète son approche avec le concept de masochisme érotique féminin. C'est un masochisme psychique renforcé par le masochisme érogène primaire qui contre-investit le masochisme moral. Elle insiste sur le fait qu'il s'agit d'un masochisme psychique, ni pervers, ni agi

qui assure la liaison nécessaire à la cohérence du moi afin qu'il se défasse et admette de très fortes quantités d'excitation non liées. Ce masochisme, soumis à l'objet sexuel, non agi, est « une capacité d'ouverture et d'abandon à de fortes quantités libidinales et à la possession par l'objet sexuel... il est le gardien de la jouissance sexuelle. » (J. Schaeffer, 2002, *ibid*, p.54)

Pour conclure, nous rappellerons la place prépondérante du noyau masochiste érogène originaire permettant l'accession à un féminin apaisé et heureux; lorsque celui-ci présente des défaillances, les conduites auto-mutilantes, autodestructrices peuvent constituer une voie radicale dévastatrice.

II.8. Le féminin mélancolique

Rosenberg (1991) a étudié la place du travail de mélancolie et le rôle du masochisme dans la résolution de l'accès mélancolique. Il s'appuie pour cela sur le texte freudien comme C. Chabert le fera plus tard, et plus particulièrement sur *Deuil et Mélancolie*. La difficulté rencontrée par le mélancolique à se détacher de l'objet réside à la nature narcissique de l'investissement l'objet. Le sujet est confronté à la perte de soi s'il perd l'objet.

Partant de la métapsychologie freudienne, Catherine Chabert a étudié et continue d'étudier les relations cliniques et théoriques entre la mélancolie et le masochisme moral (2000 *a* ; 2003) à travers les modalités du fonctionnement psychique d'adolescentes présentant des troubles des conduites alimentaires. Elle propose un nouveau concept: le féminin mélancolique. Cependant, il convient de préciser que le terme de féminin se trouve ici dégagé d'une référence exclusive aux femmes. En effet, il s'agit pour elle, d'une version mélancolique des fantasmes de séduction (1997) qui est responsable des attaques masochistes contre le corps sexué. Elle propose une construction pour rendre compte de la version mélancolique des fantasmes de séduction que l'on pourrait également nommer le destin mélancolique des fantasmes incestueux de séduction active. Catherine Matha rappelle que « c'est une construction singulière du fantasme originaire de séduction qui se détourne de sa forme hystérique, du fait de l'engagement du masochisme moral et bascule dans un mouvement mélancolique par la participation grandissante des mouvements d'auto-accusation » (2012, *ibid*, p.441).

Alors que dans le fantasme de séduction "classique", l'adulte est actif et l'enfant passif, ce qui le préserve, lui et son innocence, en le protégeant de ses propres désirs, cette conviction d'innocence

est mise à mal lors de l'adolescence. La "trahison" viendrait de l'intérieur. Le retournement en son contraire du fantasme ne serait pas possible. Dans la version mélancolique proposée par C. Chabert, l'agent séducteur n'est plus l'adulte mais l'enfant, ce qui entraîne une culpabilité et, de par la participation du masochisme moral, une punition, des mesures de rétorsion. C. Chabert, lors d'un colloque sur la sexualité féminine (2013), s'appuyant sur le texte de Freud (*Un enfant est battu*) soulignait que dans cette scène, pouvait exister un défaut de refoulement de la deuxième séquence celle où l'enfant passe de spectateur à celui de victime, et entraîner un défaut de construction hystérique de la séduction, structurante pour l'auteur, remplacée par une construction mélancolique. L'enfant battu, c'est la fille qui provoque l'excitation du père; l'être excité c'est l'autre. Cette conviction d'avoir séduit le père provoque la violence et rend impossible la mise en scène de la rivalité avec la mère. La surenchère d'activité vient ici contrecarrer la passivité, l'abandon; la mise en actes compulsive pouvant renvoyer à l'identification à une mère morte, a pour but d'ankyloser les émergences des fantasmes et rend impossible l'accès à une féminité heureuse.

C. Chabert précisait que si dans le deuil la liaison est possible entre l'agressivité et la libido, dans la mélancolie, la perte d'objet est comparable à la perte du moi. Elle soulignait que dans cette conjecture, le destin de la haine était intrinsèquement lié au féminin.

La question des identifications, que nous développerons par la suite, est fondamentale pour C. Chabert dans sa théorisation. Alors que dans l'identification hystérique, ce qui est en jeu est l'appartenance à un sexe et le renoncement obligé à l'autre, l'identification narcissique est surtout marqué par un faible investissement de l'objet. L'identification est mal identifiée voire non identifiée. Il existe peu de différence entre le moi et l'objet, entre le masculin et le féminin. On observe un lien du mélancolique au maternel et au féminin; il existe un objet à jamais perdu. Ainsi se construit l'identification narcissique, dont une forme extrême serait l'identification mélancolique. Ce qui est au cœur de ces problématiques est la perte d'objet; dans la mélancolie, les reproches que s'adresse le sujet sont en fait destinés à l'objet aimé décevant, objet de l'identification narcissique. La haine contre l'objet faussement abandonné se retourne contre le sujet. Pour C. Chabert, dans ces problématiques particulières où la perte d'objet est centrale, où se joignent masochisme et mélancolie, l'intériorisation de la peur de perdre l'amour donne une grande force au surmoi, ce en quoi elle conteste vivement la thèse freudienne. Pour elle, « le surmoi féminin (pas seulement le surmoi des femmes) pourrait ainsi représenter la forme tyrannique et sévère, la moins aimante, la plus puissante de la conscience morale » (p.173).

Dans le même colloque (2013), François Marty, rappelant qu'à la puberté, on observe un envahissement des fantasmes incestueux : " la source du mal" étant clairement identifiée dans le

corps, c'est celui-ci qui risque d'être attaqué et mené vers un destin sacrificiel. Il précisait que lorsque la voie passive n'est pas ou plus possible, la haine se retourne contre le corps propre. Ainsi le refus de la passivité mène au recours à l'agir.

Monique Cournut-Janin, dans un texte de 1999 paru dans l'ouvrage collectif « Clés pour le féminin » pose l'hypothèse de l'existence d'un noyau mélancolique féminin qui nous semble mériter une grande attention.

Elle fait référence à une apparition lors de l'analyse, d'une butée ayant un lien de parenté avec ce que Freud a décrit comme un roc: celui du féminin, inacceptable pour chacun des deux sexes. Pour elle, il s'agirait de la mise à jour d'un introject précoce d'ordre maternel. On serait en présence d'une hostilité visant une imago archaïque, féminine, maternelle. Le sentiment d'étrangeté est présent. L'espace analytique est envahi par du sensoriel, du perceptif. Ce qui surgit brusquement, sans prémisses, est un vécu persécutoire par une imago maternelle toute puissante. On serait ici en présence des affres d'un amour-haine passionné exclusif, pour un objet. Celui-ci s'emparerait du moi sous les traits d'une identification narcissique, profonde, envahissante et fusionnelle. Se référant au concept de « la mère morte » de A. Green, M. Cournut-Janin, précise que ce serait dans la relation avec une mère non détachée elle-même de sa propre mère que se constituerait l'imago. L'enfant et plus particulièrement l'enfant fille serait pris dans le conflit homosexuel primaire de sa propre mère constitué d'un amour/haine passionné. L'enfant serait assigné à un écrasement de la différence des générations et à une double place contradictoire: la fille se retrouve à une place qui n'est pas la sienne, celle de la mère de sa mère. Indignité, souffrance narcissique et culpabilité sont au rendez-vous de telles configurations. M. Cournut-Janin pose la question de l'ambivalence perçue chez l'objet primaire et son retentissement sur le processus des identifications.

Les vécus de déréliction corporelle, d'hallucination négative de soi, l'hypocondrie, les phobies multiples, des représentations de type hallucinatoires sont des manifestations symptomatiques de cet ensemble que l'auteur propose de rassembler sous le terme de noyau mélancolique.

M. Cournut-Janin insiste sur l'aspect transgénérationnel de sa proposition: «...un destin transgénérationnel: une lignée de filles inconsciemment rejetées par leur mère rejette inconsciemment leurs filles (...) en présence d'un conflit avec une imago maternelle insatisfaite, imago qui a été projetée sur la fille. Il y a alors, le plus souvent, à la fois un rejet et une formation réactionnelle qui, au contraire idéalise cette enfant fille. Elle a été en effet ardemment désirée comme fille par la mère, dans une problématique de revanche plus ou moins consciente envers sa propre mère, celle-ci restant l'objet d'une passion ambivalente, et inconsciemment fortement idéalisée. La pression maternelle est alors érotiquement très forte, chargeant sa fille d'être, pour elle,

une mère gratifiante... » (Cournut-Janin, 1999, *ibid*, p.61).

Dans ces situations, l'auteur accorde une place centrale au recours potentiel au faux-self précoce et limité à la relation maternelle tant du côté de la fille vis-à-vis de sa mère que de la mère vis-à-vis de sa propre mère.

Pour conclure, et s'appuyant sur la relative fréquence de ces tableaux cliniques, M. Cournut-Janin pose la question de l'existence de ce noyau profond, qualifié par elle de mélancolique au cœur de tout féminin.

II.9. Du refus du féminin au complexe de Tirésias

Ce "féminin", mystérieux et dangereux, profondément tapi dans les gorges, comme la Sphinge à l'entrée de Thèbes, comment lui arracher ses secrets, ses défenses et sa soumission? Il s'agit de découvrir en la Sphinge, tapie dans les défenses du territoire de son moi, l'"âme en peine".

(J. Schaeffer, *Le refus du féminin*, 1997, p.22)

Le refus du féminin chez Freud

Comme on le sait, Freud, dans son texte de 1937, *Analyse sans fin et analyse avec fin* se pose la question de la fin de la cure. Semblant se trouver dans une impasse, il fait du refus de la féminité (*Ablehnung der Weiblichkeit*) le "roc d'origine" mais aussi le roc ultime sur lequel vient échouer le travail thérapeutique. Ce refus de la féminité est également désigné comme "une part de cette grande énigme de la sexualité", comme un "roc d'origine" auquel se heurte l'acceptation de notre appartenance à notre sexe biologique ce qui implique la reconnaissance de l'existence d'un autre sexe. Freud décrit ce refus comme une revendication à la possession du pénis par les humains des deux sexes. Le texte aboutit à un constat d'impasse: le roc de la castration qui s'enracinerait dans le refus de la féminité pour les deux sexes « c'est l'envie du pénis, l'aspiration positive à la possession d'un organe génital masculin » et pour l'homme, « la rébellion contre la position passive ou féminine envers un autre homme ». Créant un néologisme le « *Penisneid* », Freud affirme que ce serait le point ultime non dépassable empêchant la réussite complète de l'analyse.

Ce concept de "refus de la féminité" est pour le moins discutable et a suscité de nombreux écrits, entre autre quant à la signification de ce fameux "roc".

Critiques d'un concept

F. Guignard (1999), tout en s'appuyant sur le texte de Freud, propose une approche complémentaire. Selon elle, il existe un motif économique défensif à l' "accrochage" théorique exclusif au pénis dans les deux sexes. Dans sa théorisation, le féminin refusé ne concerne pas uniquement le fantasme de castration mais également le fantasme de retour *in utero*. Ces deux aspects du fantasme originaire concernent principalement le négatif: « la castration comme perte d'identité, et la mort comme aboutissement inéluctable de la naissance » (1999, *ibid*, p.22). Le "refus du féminin" serait le refus de la sexualité de la mère, un roc d'origine, fonctionnant en tant qu'interdiction de l'inceste avec celle-ci. Ce refus prend différentes formes chez le garçon puis chez l'homme, comme chez la fille puis chez la femme. Chez le garçon, puis plus tard chez l'homme, le refus du féminin lié à une crainte de la passivation prend une place organisatrice majeure sous la forme du Complexe de castration (A. Green, 1990), en tant que défense contre le débordement lié à la découverte du désir sexuel de la mère pour le père et son pénis, découverte menaçante de par la rivalité œdipienne avec le père. Chez la fille, et plus tard chez la femme, le refus du féminin occuperait une place organisatrice d'abord primaire sous la forme de la crainte de l'inceste avec la mère, puis secondaire sous la forme de revendication phallique, ayant à voir avec le désir d'obtenir un enfant de la part du père. « La revendication phallique de la fille, puis de la femme, constitue une défense contre un "trop" de la découverte du désir sexuel du père pour la mère et de son vagin, découverte qui risquerait de menacer son sentiment de base d'identité féminine, en raison des avatars de sa rivalité œdipienne avec la mère ». (F. Guignard, 1999, *ibid*, p.23). On retrouve des éléments communs dans cette approche avec ce que S. Faure-Pragier (1999) constate chez ses patientes infécondes : l'envie du pénis considérée comme une étape vers le père et sa féminité, constitue chez ces patientes l'expression d'un refus du féminin. Elles ne peuvent admettre une passivité les livrant à leur mère, et tentent de lui échapper par « une activité pseudo-masculine défensive ». Cette revendication phallique liée à l'échec de la féminité viserait à conforter le narcissisme.

S. Proïa (2008, 2009) va plus loin dans la critique de l'approche conceptuelle du féminin chez Freud et notamment du "refus du féminin" défini par celui-ci. Il relève qu'on retrouve une indéfectible conviction, dans l'œuvre de Freud, d'une infériorité constitutionnelle chez la femme liée au manque de pénis. Soulignant l'aspect péjoratif de nombres de propositions freudiennes (méconnaissance du vagin jusqu'à la puberté, désir d'enfant comme substitut du pénis manquant, problèmes masochiques plus fréquents chez la femme car liés à sa nature, les trois destins de la féminité), S. Proïa souligne un attachement de Freud au féminin négatif, le conduisant presque naturellement au refus de la féminité comme « ne pouvant évidemment rien être d'autre qu'un fait biologique, une part de cette

grande énigme de la sexualité ». Le recours à la référence biologique est pour S. Proïa une constante de la pensée freudienne, particulièrement quand le père de la psychanalyse se retrouve en difficulté pour déployer sa théorie.

Une autre critique apportée est l'occultation de l'influence du contexte culturel, de l'intériorisation des modèles imposés de soumission, de passivité et d'acceptation du sacrifice (Couchard F., 1994) comme faisant partie de l'identité féminine et tout ce qui concerne la transmission psychique inconsciente intergénérationnelle. Ceci est particulièrement avéré quand Freud écrit sur la frigidity sexuelle féminine, une manifestation du refus de la féminité, où l'appel à l'anatomie est criant. L'hypothèse proposée par S. Proïa pour rendre compte des impasses de la théorie freudienne de la sexualité est l'existence d'une "tâche aveugle" chez Freud le contraignant à toujours revenir vers le chemin de l'inégalité érotique au détriment du féminin. L'appel à l'existence d'une tâche aveugle pour appréhender le recours à l'anatomie peut prêter à discussion! Nous verrons que J. Schaeffer est beaucoup plus explicite en la matière!

D'autre part, reprenant ce qu'a écrit D. Anzieu dans *L'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse* où celui-ci nomme « un chaste amour homosexuel entre Freud et Fliess » (1988, p.1205), S. Proïa évoque la possibilité d'un refus du féminin freudien lié à une homosexualité restée latente et non assumée. Freud ne pouvant s'arracher à l'emprise d'une mère archaïque n'aurait pu donner un contenu positif au courant sensuel féminin.

Jacqueline Schaeffer a développé une conception théorique autour du féminin dont le refus serait un des aspects.

Le refus du féminin chez J. Schaeffer (l'âme en peine de la Sphinx)

Dans son livre *Le refus du féminin (La sphinx et son âme en peine)* paru en 1997, qui peut être considéré comme un livre princeps, J. Schaeffer déploie sa théorisation du féminin, construite autour de différents concepts tels que "la poussée constante de la libido", "les effracteurs nourriciers coûte que coûte", "le travail du féminin". Pour elle, Freud est resté influencé par une théorisation sexuelle infantile marqué par le primat du phallique et de l'anal. Pour elle, Freud en considérant la femme rivée à son envie de pénis, ce qu'elle ne conteste pas, et l'homme à l'angoisse homosexuelle d'être pénétré, ont recours à une défense pré-génitale contre l'angoisse de pénétration génitale: celle d'un vagin pénétré ou à pénétrer par un pénis libidinal. Elle considère que Freud n'envisage le pénis que d'un point de vue pré-génital et que l'idée d'un échec de l'homme dans sa puissance pénétrante génitale défaisant l'envie de pénétration de la femme n'est pas pensé par lui. J. Schaeffer estime que

le refus du féminin de Freud, au-delà d'une butée théorique, est une manière pour lui de lier l'énigme de la sexualité par le destin de tout ce qui s'oppose à l'ouverture, à la pulsion.

La Sphinge pourrait être la figure du refus du féminin permettant d'incarner le lien de Freud entre énigme et destin à propos du "roc du refus du féminin". J. Schaeffer pose la question: « pourquoi le féminin? ». Elle répond que le refus du féminin concerne le refus de ce qui dans la différence des sexes est le plus étranger, le plus difficile à cadrer dans une logique anale et phallique: le sexe féminin. C'est du côté du féminin que se retrouve ce qui définit la pulsion sexuelle: ce qui nourrit et effracte le psychisme. C'est la difficulté à théoriser ce sexuel féminin-là pour Freud qui lui inspirera la notion de refus du féminin. Contrairement à Freud, J. Schaeffer différencie un "refus du féminin", roc dépassable allant vers l'ouverture, celle nécessaire à la pénétration et à la jouissance sexuelle et un refus du féminin roc indépassable, ne négociant pas, fermé au pulsionnel et à l'étranger conduisant à la frigidity dans les deux sexes. Rejoignant F. Guignard, elle pense que la fille, puis la femme, peut développer un refus du féminin contre la passivation de fusion à une mère archaïque par surinvestissement phallique d'une envie de pénis ou le transformera en un après-coup nostalgique de paradis perdu. A l'inverse, elle peut développer contre la passivation à la poussée constante pulsionnelle et contre l'amant qui réactive la figure du père œdipien séparateur, un "refus du féminin" par surinvestissement de la mère archaïque. (1997, *ibid*, p.31)

En définitive, J. Schaeffer considère que le véritable tabou, le véritable "roc" n'est pas le féminin mais la différence des sexes.

Adolescence, refus et haine du féminin

Nous aborderons cette partie en considérant le refus du féminin à l'adolescence à travers les attaques dont il peut être l'objet. Se référant à J. Schaeffer (2005) pour qui « le sexe érotique de la femme reste le plus tabou » et considérant que l'entrée en adolescence est caractérisée par l'émergence de l'objet sexuel, S. Proïa (2008) souligne qu'il est possible d'établir un lien avec le tabou de la sexualité féminine et de voir ainsi se dessiner la perspective du refus du féminin. Cet objet sexuel est cependant à la fois nouveau et déjà connu. S. Proïa a particulièrement travaillé sur les violences sexistes, sexuelles, de jeunes adolescents dans des banlieues dites "difficiles". Il inscrit le refus du féminin dans une perspective plus large que la dimension psychopathologique. Ses recherches l'amènent à distinguer un refus du féminin débouchant sur une véritable haine du féminin. Il soutient l'idée que, pris isolément, les agirs violents de ces jeunes hommes ne disent rien de la complexité des enjeux psychiques inconscients. Avec B. Chouvrier, il a développé un concept qu'il

nomme "le complexe de Tirésias", concept sur lequel nous reviendrons ultérieurement. L'objet d'étude des auteurs est le passage du refus du féminin chez des adolescents à la haine du féminin, du féminin érotique, avec en parallèle une exaltation du féminin maternel. Cette problématique est particulièrement active pour les jeunes filles rencontrées lors de notre recherche.

Pourquoi ce refus, cette haine du féminin? Alors que le surgissement du féminin érotique fait effraction à l'adolescence, fragilisant l'édifice psychique construit précédemment, il vient de surcroît bousculer les constructions culturelles, les représentations de genre tant chez les filles que chez les garçons. Ce surgissement du féminin, du féminin érotique, de son flot pulsionnel, vient heurter de plein fouet le discours clivé entre femmes pures sur fond de sacralisation de la virginité féminine, et femmes dévoyées. L'homme serait celui qui seul détiendrait le pouvoir de désirance alors que la femme serait assimilée comme n'étant qu'une représentante de l'objet. Pour S. Proïa, le moteur inconscient de maintenir une telle inégalité érotique à l'avantage du masculin ne ressort pas tant d'un refus du féminin que « de mécanismes archaïques tels que l'envie haineuse, la confusion des limites et l'emprise d'une imago maternelle toute puissante, servis par un déficit du processus de symbolisation » (Proïa, 2008, *ibid*, p.132).

La sexualité féminine, dans son versant librement désirant est ici intériorisée comme représentant une menace pour l'homme et fantasmée comme dévorante.

Alors que nous écrivions dans le chapitre consacré aux enjeux de l'adolescence qu'un de ceux-ci concernait la socialisation de la pulsion sexuelle, nous pourrions ajouter que si la fabrique du social est tributaire du contrôle de la sexualité (Godelier, 2005), c'est aux femmes qu'est demandé de faire le sacrifice d'une part du courant sensuel. Le refus de la féminité, est considéré par certains auteurs comme un pur produit de l'adolescence, période pleine de paradoxes, de débordements face à l'altérité sexuée, période où une certaine régression à la dépendance vis-à-vis de l'imago maternel, est vécue comme insupportable, et où peut se réactiver une séduction originaire faisant la part belle au courant maternel surinvesti, au détriment du féminin érotique parfois diabolisé.

Dans la conceptualisation de S. Proïa, le refus du féminin chez la fille, ou ce qu'il nomme "le féminin refusé", serait « la conséquence du choc traumatique entre deux forces opposées: l'acquisition pulsionnelle contre l'irruption de l'instinct génital » (Proïa, 2005, *ibid*, p.136). Si l'acquisition pulsionnelle se déroule sous l'emprise de l'inquisition maternelle sur les fantasmes et la vie sexuelle, la pulsion sexuelle ne pouvant être intégrée comme honorable et honorante pour la femme lors du début du processus d'adolescence, l'arrivée fracassante de l'instinctuel génital conduirait à une telle confusion intrapsychique que le refus du féminin constituerait un compromis défensif salutaire dont le versant le plus visible pourrait se décliner ainsi: être un objet désirable au

détriment du sujet désirant.

S. Proïa et B. Chouvier ont développé un concept qui nous semble particulièrement à même d'éclairer ces problématiques rencontrées régulièrement dans notre clinique, et dans notre recherche: celui du "complexe de Tirésias".

Le complexe de Tirésias

A partir de la spectaculaire différence de traitement entre la légende de Tirésias, complètement occultée, et le mythe de la Vierge Marie quant à lui célébré au plus haut point, S. Proïa et B. Chouvier déploient une théorisation de la sexualité féminine et tentent de démontrer en quoi cette différence de traitement est indubitablement liée à ce que Freud a dénommé "le refus du féminin". Pour eux, ces deux histoires légendaires évoquent chacune à sa manière des projections fantasmatiques sur la sexualité féminine et mettent à jour « l'existence d'un ensemble organisé de représentations inconscientes, de fantasmes, d'affects d'une sexualité féminine librement désirante, intolérable au Moi » (S. Proïa, 2009, *ibid*, p.139). Cet ensemble a été nommé par les auteurs « Complexe de Tirésias » et tente d'éclairer d'une lumière nouvelle la facilité, observée de tout temps, avec laquelle la communauté humaine tend à exalter le féminin maternel au détriment du féminin érotique. Les auteurs inscrivent leurs travaux dans le prolongement de ceux de Freud centrés sur « le tabou de la virginité » (1918).

Les auteurs font l'hypothèse que si le mythe de Tirésias est resté sous silence, dans la culture comme dans le monde psychanalytique, alors qu'Œdipe et Narcisse notamment, connaissent une grande notoriété, cela est dû pour une grande part aux propres résistances de Freud pour accorder toute sa place au désir érotique féminin. Le complexe de Tirésias, possiblement commun aux deux sexes, est beaucoup plus fréquent chez les hommes. Pourquoi cette exaltation du maternel au détriment du féminin érotique? Et quelles sont les motivations sexuelles inconscientes cachées derrière une telle exaltation et un tel refus? Pour les hommes, faut-il certainement chercher du côté de la peur inspirée par les femmes par leur sexualité perçue inconsciemment comme insatiable, sans frein, sauvage, animale et renvoyant l'homme à son incapacité à les satisfaire sexuellement, réactivant l'angoisse de castration. Afin de conjurer cette peur, de nombreux mythes ont vu le jour. Mais pour les auteurs, la plus belle expression de ce qu'ils appellent "l'excision psychique du féminin érotique dans la culture" s'incarne dans l'invention de la mère et vierge Marie. Ce mythe élevé au rang de dogme, d'un enfantement possiblement affranchi du sexuel prend une valeur de paradigme du refus du féminin érotique collectivement partagé jusqu'à l'épanouissement.

Récemment, un exemple particulièrement parlant nous est fourni par le film *Ida* de Pawel Pawlikowski narrant les interrogations, les doutes, les désirs et finalement les renoncements d'une jeune nonne à la veille de ses vœux. Le refus du féminin érotique sanctifié.

Si pour les hommes, la peur des femmes est l'élément central du clivage du féminin, qu'en est-il pour les femmes? Après avoir fait appel à J. Laplanche et à sa théorie de la séduction généralisée (2000) ainsi qu'à C. Chiland (1997), les auteurs précisent que: « les représentations du masculin et du féminin se construisent à partir des interactions entre l'enfant et son environnement et concernent les positions profondes des parents et leur vie fantasmatique quant à leur identité sexuée et celle de leur enfant » (Proïa S., Chouvier B., 2008, *ibid*, p.119). Ce recours à J. Laplanche est particulièrement important afin de sortir d'une impasse où le refus, la répudiation du féminin se construirait de façon autonome par rapport aux messages provenant des parents et du *socius*. Il nous semble que, pour les filles, le refus du féminin exprimerait une modalité défensive permettant d'échapper à l'emprise maternelle, à la passivité primaire en mettant à distance la sexualité de la mère.

Chez des jeunes filles ayant vécu des traumatismes précoces destructeurs, ce clivage du féminin pourrait s'exprimer sous la forme d'une image maternelle idéalisée, sanctifiée et d'une image d'elle-même abîmée, dégradée, où la honte est présente. L'envie de maternité, par contre-investissement idéalisé, pourrait exprimer une tentative de restauration narcissique.

II.10. Neutralité du genre, neutralisation du sexe?

« Le psychanalyste.... ne saurait, selon moi, cautionner sous prétexte de neutralité ou d'éthique (!), cette nouvelle façon d'abandonner les nouvelles générations aux perversions polymorphes de l'enfance et aux délices de l'anti-Œdipe, ni la manière subtile dont, au nom de la liberté, se perpétuent et se radicalisent, sous d'autres formes, notamment l'identification à l'agresseur, les violences ancestrales contre les sujets traditionnellement dominés, femmes, immigrés et prolétaires. Mais il se gardera, autant que faire se peut, d'entrer en débat avec l'imaginaire pervers et d'oublier que les enjeux anthropologiques sont, toujours et d'abord, historiques et politiques ».

(E. Diet, 2008, p.103)

Nous ne saurions conclure ce chapitre consacré au féminin sans faire un détour par une question qui

revient de plus en plus bruyamment dans le champ social: la question du genre qui ne cesse de faire polémique. Nous ne développerons pas de manière exhaustive ce débat mais essaierons d'y apporter quelques éclairages.

Nous avons choisi d'écrire en exergue cet extrait d'un texte d' E. Diet, membre du CIPA (Collège International de Psychanalyse et d'Anthropologie), association dont l'identité repose sur l'idée centrale, contenue dans la démarche et la conception freudiennes, que la psychanalyse est une anthropologie, car il nous semble refléter les tensions des débats. En fait, « il est quasiment impossible de parler de la différence entre les sexes de façon "neutre", c'est à dire dépourvu d'enjeu culturel! » (Marcelli, 2007, p.323).

Daniel Marcelli, dans un remarquable article paru dans la revue *Adolescence* en 2007, pose à travers son titre La question principale: *La différence des sexes, une question de physiologie ou de culture?* Après avoir rappelé qu'il peut s'avérer sulfureux de parler des différences entre les sexes, surtout quand le locuteur est un homme, toujours suspect à partir d'une différence, d'établir une hiérarchie, il souligne le danger « d'une idéologie égalitaire, dénonçant le féminin et le masculin en tant que construction purement sociale déniait le moindre ancrage physiologique ». (D. Marcelli, 2007, *ibid*, p.322)

Un des aspects de cette *Problématique des genres* (E. Diet, 2008, *ibid*) renvoie sans cesse au vieux débat entre nature et culture. D. Marcelli (2007, *ibid*) souligne le danger qu'il y aurait à considérer le "genre" comme une construction purement sociale déniait au "sexe" toute réalité différenciatrice. Il rappelle que F. Héritier fait de la valence différentielle des sexes le quatrième organisateur social qui traverse toutes les cultures humaines et toutes les sociétés. E. Diet se positionne de façon très critique quant à la question du genre. Pour lui, la problématique des genres, sous couvert d'une déconstruction post-moderne est sous-tendue par une vieille haine du corps féminin. « La fétichisation des genres permettrait d'occulter les problématiques anthropologiques, politiques et psychiques au profit d'un sociologisme militant aussi simpliste que réducteur » (E. Diet, 2008, *ibid*, p. 90). Le neutre érigé en norme, sous une revendication égalitaire conduirait à une abolition de toute différenciation, à une indifférenciation idéalisée... pour le plus grand profit du "divin marché", caractéristique de l'hypermodernité libérale, et dont une des cibles privilégiées est constituée par les adolescents.

Plus prudent, Daniel Marcelli se demande ce qui ne serait pas influencé par la différence des sexes dans la société. Une position neutre existerait-elle? Cette différence pourrait être considérée comme génétique et physiologique, point de vue apparaissant plutôt conservateur et masculin, ou « comme une pure construction sociale, point de vue plutôt novateur et féminin, en tout cas contestataire d'un

ordre social établi à l'avantage des mâles » (D. Marcelli, 2007, *ibid*, p.328).

S. Lesourd (2009) souligne quant à lui, que les nouvelles normes psychiatriques incluent le terme d'"identité de genre", défini par les actes de l'individu dans le domaine sexuel. Or, cette désignation d'une différence d'identité fondée par les actes sexuels réalisés est problématique. La construction de l'identité repose partiellement sur l'identité sexuelle, fondée elle-même sur trois piliers: le sexe, renvoyant à la réalité biologique, la sexualité, déterminée imaginativement par le lien social et la sexuation, construite symboliquement. S. Lesourd considère qu'actuellement, la domination du registre social par l'imaginaire, rabat sur l'identité de genre et pose problème pour les sujets adolescents dans la construction de la sexuation psychique du féminin et du masculin.

Comme le rappelle D. Marcelli, au moment de l'adolescence, le paramètre sexe est puissamment différenciateur. Sur le plan clinique, les conduites dirigées vers l'extérieur sont largement majoritaires chez les garçons, alors que les manifestations émotionnelles et les conduites centrées sur soi sont plus fréquentes chez les filles. Si les pathologies diffèrent suivant le sexe, la demande de soins également. Cette constatation s'avère particulièrement déterminante au moment de l'adolescence où l'on observe que les filles s'adressent beaucoup plus que les garçons aux personnels de santé. Manifestement, le travail d'élaboration psychique propre à l'adolescence emprunte des cheminements différents selon le sexe.

Avant de conclure, et comme nous l'écrivions au début de ce chapitre, la polémique concernant la question du genre n'a fait qu'empirer, alimentée par les fantasmes les plus archaïques (l'école voulant transformer les garçons en filles et inversement!) et les récupérations politiques de tout poil, et ce, au cours même de l'écriture de ce travail. Un des points centraux est incarné par les études de genre. Mais que sont-elles?

Les études de genre, puis la "théorie du genre" ont fait leur apparition dans l'espace social, la loi sur le mariage entre personnes du même sexe ayant également suscité des prises de position radicales. Les "gender studies", nées aux États-Unis dans les années 1950 et 1960 ont pour objet l'étude de tout ce qui, dans le masculin et le féminin, est construit historiquement, culturellement et socialement. Elles sont utilisées pour mettre en évidence les stéréotypes sexués qui se mettent en place dès le plus jeune âge. Le terme a été utilisé par les mouvements féministes pour contester les rôles et les tâches traditionnellement assignés aux femmes. Différents auteurs contestent la valeur scientifique de ces études et les estiment biaisées. Cependant, ce qui a surtout fait polémique concerne le glissement progressif et indifférencié des études de genre à la "théorie du genre".

En février 2014, E. Roudinesco a publié un texte (*De quoi la "théorie du genre" est-elle le fantasme?*) que nous trouvons particulièrement pertinent. En tant qu'historienne de la psychanalyse,

elle rappelle que le terme de genre a été utilisé par le sens commun pour désigner une catégorie quelconque, présentant les mêmes signes d'appartenance puis a ensuite servi à distinguer le sexe (au sens anatomique). « Le gender désigne le sentiment de l'identité sexuelle, alors que le sexe définit l'organisation anatomique de la différence entre le mâle et la femelle ». (Roudinesco, 2014, *ibid*, p.2). C'est à partir de 1975 que le terme fut utilisé aux États-Unis et dans les travaux universitaires pour étudier les formes de différenciation que le statut et l'existence de la différence des sexes induisent dans une société donnée. E. Roudinesco oppose le "gender", entité morale, politique et culturelle, c'est-à-dire une construction idéologique, au sexe restant une réalité anatomique incontournable. Elle souligne que c'est dans cette perspective que se développa "la théorie queer" (du mot anglais "étrange", "peu commun"), qui est une tendance ultra-minoritaire au sein des études de genre et qui contribua à cerner des comportements sexuels marginaux et "troublés": transgenre, travestisme, transsexualisme, etc. E. Roudinesco souligne que si ces études ont parfois donné lieu à des dérives, à des extravagances, comme toute approche nouvelle engendrant dogmes et excès, que si « la valorisation excessive du sexe construit (gender, queer, etc) au détriment du sexe anatomique est aussi critiquable que l'a été pendant des décennies la réduction de l'identité sexuelle à l'anatomie, c'est-à-dire à une donnée immuable induite par la nature », elle a depuis longtemps intégré les études de genre dans son enseignement.

Pour conclure, nous ferons nôtre cette citation de T. Garcia-Fons dans un article consacré à l'adolescence et au sexe des anges (2010): « Les anges adolescents ont bien un sexe, voire les deux, car leur représentation correspond à un temps où le choix de la sexualité n'est pas encore assuré. Leur angélisme évoque la divinité, la virginité, la pureté... avant la rencontre avec l'autre sexe, le moment où l'adolescent atterrit, le moment où il perd ses ailes ». (T. Garcia-Fons, 2010, p.88).

III. NARCISSISME ET INVESTISSEMENT OBJECTAL A L'ADOLESCENCE

« L'identité n'est pas une notion freudienne. Elle a été définie de manière différente par ses théoriciens: structure rendant compte du narcissisme et faisant partie du Moi, capacité de demeurer le même au travers des changements, sentiment de continuité, somme des représentations de soi. Elle implique toujours une relation à l'autre ».

(A. De Mijolla, 2002, p.783)

« Processus psychologique par lequel un sujet assimile un aspect, une propriété, un attribut de l'autre et se transforme, totalement ou partiellement, sur le modèle de celui-ci. La personnalité se constitue et se différencie par une série d'identifications ».

(J. Laplanche et J. Pontalis, 1967, p. 187)

Tous les spécialistes de l'adolescence ont souligné l'importance vitale des réaménagements opérés au cours de cette période. Un des enjeux majeurs en est la recherche d'un équilibre précaire entre le monde de l'enfance marqué par les attachements aux idéaux infantiles et le nécessaire "appel au large" placé sous le sceau de la génitalisation, sous l'effet d'un nouvel afflux pulsionnel et finalement l'acceptation, le renoncement à un certain "paradis perdu". Comme le souligne si bien R. Roussillon (2010), cette période caractérisée par une certaine forme de vulnérabilité psychique, assigne l'adolescent à une place de "migrant" et le contraint à un véritable "travail de l'adolescence". R. Roussillon précise que la vulnérabilité psychique qui caractérise cette période est liée en grande partie à un sentiment de "précarité identitaire". Cette vulnérabilité identitaire, est plus ou moins manifeste en fonction du travail à accomplir pour l'adolescent, travail d'individuation, de seconde individuation au sens de P. Blos. Elle puise ses racines dans les premières expériences de la toute première enfance ramenées à la surface au moment de l'adolescence.

Un des enjeux majeurs de l'adolescence, consiste à affirmer son identité, construite à partir d'identifications successives et plus particulièrement celles impliquant les figures parentales. S'en séparer, cheminement indispensable, peut conférer à une attaque contre soi-même. Cette source intérieure conflictuelle demande une grande mobilisation psychique pour être dépassée. Alors que pour certains, cette conflictualité peut être source de créativité, chez d'autres, ce conflit entre le pôle narcissique et le pôle objectal peut s'avérer indépasseable, impensable, du fait de la dépendance à l'autre qu'ils n'ont pas les moyens psychiques d'élaborer. J.Y Chagnon et F. Marty (2006) font remarquer que les identifications jouent un rôle fondamental dans la construction identitaire. Elles

sont remaniées, attaquées au cours de la "période pubertaire" fragilisant le sujet. Ainsi, l'adolescence est la période des remaniements identitaires/identificatoires. Avant d'explorer plus avant cette problématique de l'équilibre identité/identifications, nous souhaitons consacrer un temps à deux instances psychiques directement impliquées dans la construction identitaire à l'adolescence: l'Idéal du moi et le Surmoi.

III.1. Idéal du moi et surmoi

« Idéal du moi: Terme employé par Freud dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique: instance de la personnalité résultant de la convergence du narcissisme (idéalisation du moi) et des identifications aux parents, à leurs substituts et aux idéaux collectifs. En tant qu'instance différenciée, l'idéal du moi constitue un modèle auquel le sujet cherche à se conformer ».

(J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, 1967, p.184)

« Surmoi: Une des instances de la personnalité telle que Freud l'a décrite dans le cadre de sa seconde théorie de l'appareil psychique: son rôle est assimilable à celui d'un juge ou d'un censeur à l'égard du moi. Freud voit dans la conscience morale, l'auto-observation, la formation d'idéaux, des fonctions du surmoi. Classiquement, le surmoi est défini comme l'héritier du complexe d'Œdipe; il se constitue par intériorisation des exigences et des interdits parentaux ».

(J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Vocabulaire de la psychanalyse, 1967, p.471)

Nous avons choisi de consacrer un chapitre à l'idéal du moi et au surmoi car s'il est un sujet sur lequel tous les auteurs ayant travaillé sur l'adolescence se retrouvent, c'est bien celui des modifications du moi et de la relation moi/surmoi à l'adolescence sous la poussée pulsionnelle et la place de plus en plus importante prise par l'idéal du moi. De plus, dans une de nos hypothèses, nous mettrons en tension, féminin/surmoi/principe de réalité et féminité/idéal du moi/principe de plaisir. Florian Houssier, particulièrement sensible à l'évolution des concepts psychanalytiques, considère que l'idéal du moi incarne les transformations de l'adolescence et peut être considéré comme le « fil rouge de la découverte de la psyché de l'adolescent » (Houssier, 2007, *ibid*).

Comme on le sait, chez Freud, certains termes n'ont pas de significations univoques. Le surmoi, le moi-idéal, l'idéal du moi recouvrent des conceptions fluctuantes. Ceci est particulièrement vrai pour le surmoi et l'idéal du moi. Dans *Le Moi et le ça*, en 1923, idéal du moi et surmoi sont donnés pour

synonymes, tandis que dans d'autres textes, la fonction d'idéal est donnée à une instance plus ou moins différenciée ou du moins à une sous-structure particulière au sein du moi. Dans ce texte, une seule instance conjugue les deux fonctions d'interdiction et d'idéal.

C'est dans *Pour introduire le narcissisme*, en 1914, qu'apparaît le terme "idéal du moi" pour désigner une formation intrapsychique relativement autonome, d'origine principalement narcissique, qui sert au moi de référence pour apprécier ses réalisations effectives. Freud donnera à l'idéal du moi une place de premier plan dans *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921). Il devient une instance bien distincte du moi capable de s'engager dans des conflits avec lui.

De nombreux débats ont eu lieu entre les auteurs considérant l'idéal du moi comme une fonction du surmoi (M. Laufer) et les autres pour qui il est une sous-structure du surmoi (Nunberg), ou totalement séparée comme Lampl-de-Groot (1962), Jacobson (1964). J. Lacan va différencier clairement le surmoi et l'idéal du moi; il les qualifie respectivement de contraignant et d'exaltant. Nous ne reviendrons pas sur ces débats mais nous inscrirons dans une conception différenciant les deux instances. Aujourd'hui, l'importance relative de l'idéal du moi et du surmoi est soulignée par les professionnels travaillant avec les adolescents.

La puberté remettant en cause l'alliance infantile entre le moi et le surmoi, celui-ci se trouve affaibli devant l'accès à la maturité sexuelle de l'adolescent. La vie pulsionnelle issue du ça attaque le surmoi dont les relations avec le moi se modifient. L'idéal du moi, issu du narcissisme et des identifications aux parents, à leurs idéaux, se distinguant de celui de l'enfance se dégage du surmoi et endosse un rôle fondamental dans le processus adolescent. Cet "avènement" de l'idéal du moi est rendu possible par la fragilisation des rapports entre le moi et le surmoi, la remise en cause des parents et le réaménagement entre narcissisme et relations d'objet. Il constitue un modèle auquel le sujet doit se conformer.

Peter Blos rappelle que si l'idéal du moi est par essence narcissique, il ne trouverait son organisation définitive qu'en cours d'adolescence. Pour Michèle Emmanuelli (2005, *ibid*) il absorbe la libido narcissique et homosexuelle; il représente alors l'instance qui régule le narcissisme au moment où celui-ci est particulièrement fragilisé. Il se présente alors comme un "entre-deux", entre le renoncement au narcissisme infantile, lié aux idéaux mégalomaniacs de l'enfance, eux-mêmes très dépendants des investissements parentaux, et l'ouverture vers une réalisation possible ultérieure. Cet idéal du moi que recherche l'adolescent peut s'entendre comme une image plaisante de lui-même, image qui peut conforter un narcissisme mis à mal. Cette recherche mène souvent l'adolescent vers des milieux extérieurs à la famille, l'idéal du moi provisoire pouvant se revêtir des

habits d'un idéal du moi collectif protecteur. Ce recours au groupe, fondamental à ce moment, permet d'élaborer les problématiques de détachement des figures parentales et de déplacer les investissements vers des modèles permettant l'homosexualité psychique et la consolidation du narcissisme.

Cependant, si les images parentales subissent un assaut en règle, leur rejet ne doit pas être radical: « en dépend l'accord maintenu entre idéal du moi issu de leurs identifications et idéal du moi nouvellement acquis » (M. Emmanuelli, 2005, *ibid*, p.46). Sinon, le moi risque d'être affaibli par une recherche sans fin d'idéaux et d'identifications externes. Evelyne Kestemberg (1962) puis P. Jeammet (1991) ont particulièrement étudié ces conflits entre identité et identifications. François Ladame (1999, p.1234) quant à lui, évoque un vide identificatoire de l'idéal du moi à la puberté tel « qu'une personnification transitoire de l'instance idéale paraît inévitable. Au risque de s'y perdre, le moi de l'adolescent est alors aspiré dans un idéal du moi extérieur à lui auquel il se soumet voire se sacrifie ».

Comme le rappelle Nathalie Zilkha (2004), les remaniements identificatoires du moi, du surmoi et de l'idéal du moi ne se font que progressivement ; elle souligne qu'il existe un temps où ces différentes instances s'intègrent mal les unes aux autres. Elle précise que le surmoi peinant à s'articuler de manière souple avec l'idéal du moi, peut ne pas parvenir à maintenir une tension de travail favorisant un mouvement évolutif. Devant le travail psychique à accomplir, afin d'éviter la douleur du renoncement à l'illusion mégalomane liée à l'infantile, le sujet peut trouver une parade ou un artifice. Ce cas de figure est un des aléas transitoires que peut rencontrer le sujet dans sa mutation structurelle passant du moi idéal s'effaçant peu à peu au profit d'un idéal du moi/Surmoi de plus en plus universel et culturel. Ce passage assujettit l'adolescent à l'idéal du moi et peut entraîner une immobilisation dans un moi idéal pathologique.

En 2007, F. Houssier reprend les travaux de S. Bernfeld; pour celui-ci, le narcissisme de la puberté sollicitant le retour de conditions mélancoliques implique directement un conflit entre le moi qui tient compte de la réalité et l'idéal du moi, instance liée à l'afflux de libido dans le moi. On peut rapprocher ce conflit à la tension existant entre principe de réalité et principe de plaisir. « Le surinvestissement de l'Idéal du Moi amène l'adolescent à chercher des satisfactions spécifiques liées à l'instance idéale » (Houssier, 2007, *ibid*, p.70). Pour Florian Houssier, ce conflit entre Idéal du Moi et Moi anticipe « une des problématiques spécifiques de l'adolescence, à savoir l'alliance entre l'Idéal du Moi et le Surmoi aboutissant à une tyrannie des idéaux... » (Houssier, 2007, *ibid*, p.71). François Ladame (1997) se dégageant des débats concernant les organisations distinctes ou non de

l'idéal du moi et du surmoi s'attache aux différences de fonctions et de contenu. A propos de la relation entre différence des sexes et surmoi, il postule plutôt que les variations individuelles sont primordiales, indépendamment des sexes. Cependant, c'est au niveau de l'idéal du moi qu'il considère des contrastes importants entre identité féminine et masculine. Il différencie l'idéal du moi chez l'homme à la fin de l'adolescence comme l'instance la plus "métaphorique" alors que chez la femme, elle serait plus "charnelle". Pour lui, l'idéal du moi masculin post-adolescent propulse dans un "temps" prenant parfois les dimensions de l'infini et emmène vers un au-delà où, la "mort" étant déjà advenue, une "réunion avec l'idéal" ne saurait faire mourir une deuxième fois. Dans l'identité féminine, le "temps" pourrait demeurer un temps circulaire « plongeant et replongeant ses racines dans la chair même où il s'origine. Aucune solution si radicale n'étant nécessaire des attachements pré-œdipiens et œdipiens, c'est le privilège de la persistance de l'investissement pulsionnel et émotionnel des diverses imagos construites au fil de l'histoire » (Ladame, 1997, p.31).

Comme nous le voyons, l'idéal du moi occupe une place primordiale dans le processus d'adolescence. Une des questions guidant notre recherche concerne les aléas que peut connaître l'idéal du moi dans sa mise en place, tâche précédant l'entrée dans l'âge adulte sous l'effet de rencontres traumatiques, fragilisant, violentant un narcissisme originaire dont il est l'héritier chez des adolescentes. La question des rapports entre idéal du moi et féminité dans l'économie psychique sera également envisagée, notamment à travers les notions d'identité et d'identifications.

III.2. Identité et identifications: les apports d'Evelyne Kestemberg

*J'ai vu des archipels sidéraux! Et des îles
Dont les cieux délirants sont ouverts au vogueur:
-Est-ce en ces nuits sans fonds que tu dors et t'exiles,
Million d'oiseaux d'or, ô future Vigueur?*

*Mais, c'est vrai, j'ai trop pleuré! Les Aubes sont navrantes.
Toute lune est atroce et tout soleil amer:
L'âcre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.
O que la quille éclate! O que j'aïlle à la mer!*

(A. Rimbaud, 1871)

Anna Freud parle d'une possible perte identitaire quand l'identification au parent du même sexe est compromise ou barrée. Cette conceptualisation sera reprise par E. Kestemberg. A l'adolescence, qui est avant tout une crise narcissique, existent des retentissements profonds, des conflits d'identifications sur l'identité; cette conceptualisation est reprise par P. Jeammet, élève d' E. Kestemberg à travers sa thèse de l'antagonisme spécifique entre investissements objectaux, "l'appétence objectale" et les investissements narcissiques. Ces conflits, sous l'effet d'excès traumatiques, peuvent engendrer un déséquilibre profond, où la passivation l'emporte dangereusement sur la nécessaire intégration de la passivité amenant le sujet en adolescence à un contre-investissement massif. Le recours à l'acte permettrait dans ces conjonctures la transformation de la passivation en activité.

E. Erickson, aux États-Unis, a fait du concept d'identité, la pierre angulaire de sa théorisation. Cependant, la place problématique de ce concept par rapport à la métapsychologie freudienne vaudra à E. Erickson nombre de critiques. Il accorde une place centrale à la dimension psychosociale de l'identité. On retrouve cette sensibilité à l'environnement culturel également très présente chez P. Jeammet.

En France, Evelyne Kestemberg, figure incontournable de la psychanalyse des adolescents, a particulièrement étudié cette problématique des équilibres narcissico-objectaux. Elle a précisé son approche dans son article, qui fait référence: *L'identité et l'identification chez les adolescents* (1962). Dans sa conception de l'adolescence, la puberté occupe un rôle d'organisateur du développement sur le modèle des organisateurs de Spitz. Cette conception accorde une place prépondérante à la puberté, au corps et aux attaques dont il peut être l'objet. Le corps est conçu comme moteur de la pensée et vecteur essentiel du lien à l'autre. La réactualisation des relations précoces, l'importance du regard des adultes, les échanges avec autrui, l'importance du groupe et de ses idéaux, l'intrication entre libido objectale et narcissique et bien sûr, le retentissement des conflits d'identification sur l'identité complètent un ensemble conceptuel cohérent et particulièrement moderne comme le souligne P. Jeammet (1999).

Pour E. Kestemberg, le temps de l'adolescence est avant tout celui de l'inadéquation: inadéquation entre un corps devenu adulte et un psychisme encore ancré dans l'infantile, entre des investissements narcissiques et des investissements objectaux, entre une identité, « ce que les adolescents sont » et l'identification « en fonction de ce que les adultes sont ou leur apparaissent ». Pour illustrer cette inadéquation, ce "tangage pubertaire", elle fait appel à A. Rimbaud et son *Bateau ivre*. Pour E. Kestemberg, l'adolescent est en difficultés relationnelles avec autrui et avec lui-même. La problématique de la corrélation entre identité et identification constituera la pierre angulaire de

son travail théorique. Pour elle, il existe une corrélation, profonde, intime entre les deux. Elle précise que le risque de confusion identité/identifications peut être vécu comme traumatisant. La puberté contraint l'adolescent à réactualiser et à achever ses identifications contribuant ainsi à les fragiliser et les conflictualiser. Son identité peut se trouver en danger par les fragilités, les failles éventuelles ainsi mises à jour, tout conflit touchant l'une ayant des répercussions sur les autres et inversement. Voulant rejeter parfois brutalement les imagos parentales, marquant ainsi une distanciation avec les relations objectales conflictuelles, la cohérence, la cohésion de la personne peuvent être en jeu: l'adolescent « se veut étranger aux autres et se retrouve étranger à lui-même » (E. Kestemberg, 1999, p.61). E. Kestemberg remarque également que « toutes les tentatives de réponse narcissique tendant à apaiser l'angoisse des relations objectales se trouvent à leur tour devenir anxiogènes, et en fin de compte l'adolescent qui ne veut ni ne peut s'identifier aux autres, c'est-à-dire à aucune des imagos parentales, ne peut non plus s'identifier en quelque sorte à lui-même, car il ne sait plus ce qu'il est...tout ceci peut se résumer en une formule un peu schématique: « l'adolescent fait feu de tout bois, pour se poser en face des autres et par là même, se poser à ses propres yeux » (E. Kestemberg, 1999, *ibid*, p.61-62). Devant les conflits, les difficultés engendrées par ces conflits, E. Kestemberg fait remarquer que les défenses, peuvent être variées, rigides, et les comportements étranges. La symptomatologie est riche et variée, mais occupe une position momentanément utile pour lutter contre l'anxiété. Cet auteur accorde une place centrale à l'investissement homosexuel, agi ou fantasmé, essentiellement chez les filles. Cette homosexualité permet, par le détour d'un autre, de s'aimer soi-même et a ainsi une valeur structurante. Ce passage par l'objet externe pour reconstituer les objets internes, la réconciliation avec son propre corps, permettent de sortir de la crise identitaire/identificatoire de l'adolescence, de la meilleure des façons.

P. Jeammet, élève d'E. Kestemberg et continuateur de ses travaux, a contribué à l'approfondissement théorique de ses notions avec un regard particulier sur l'écart narcissico-objectal et son rôle dans le déclenchement de la violence.

III.3. Le narcissisme et le danger de l'investissement objectal

C'est dans son célèbre article *Réalité externe et réalité interne. Importance et spécificité de leur articulation à l'adolescence* paru en 1980 que P. Jeammet va poser les fondements théoriques qui

vont guider ses recherches. Il y présente et y développe la notion d'écart narcissico-objectal, à la base de ses conceptions sur les processus adolescents, leurs développements, leurs achoppements. Pour l'auteur, la problématique centrale de l'adolescence réside dans l'antagonisme possible entre le narcissisme et l'investissement objectal: l'investissement objectal pouvant revêtir un caractère anti-narcissique. Mais alors que pour E. Kestemberg, la question de l'écart narcissico-objectal se pose en terme d'équilibre, pour P. Jeammet, le terme approprié serait plutôt celui de conflit narcissico-objectal. Pour ce dernier, les assises narcissiques se nourrissent de la qualité de la relation aux objets. Nous reprenons à notre compte son approche précisant qu'il est « difficile de concevoir un narcissisme indépendant de la qualité des échanges et des investissements objectaux » (P. Jeammet, 2008, p.3). Ces assises narcissiques se constituent à partir de la relation d'objet mais sans que la question de l'opposition sujet/objet ne se pose comme telle. Elles se présentent sous des formes très différenciées, d'éléments très primitifs aux mécanismes les plus secondarisés. Si les liens précoces aux objets sont de bonne qualité, il peut y avoir intériorisation et développement des capacités auto-érotiques, l'objet devenant constitutif du soi n'est alors pas perçu comme une menace, ce qui atténuera la dépendance aux objets extérieurs. L'objet devient pour partie interne au sujet par le biais des auto-érotismes (constituant les assises narcissiques) et des identifications (servant de support à la constitution de structures différenciées intra-psychiques). L'accent est porté sur l'importance de disposer d'images différenciées pour que s'individualisent un Surmoi, un Idéal du moi permettant un investissement des objets moins massif, moins menaçant pour le narcissisme. Mais, lorsque les assises narcissiques s'avèrent peu solides, notamment sous l'effet de traumatismes précoces, "l'appétence objectale" peut être ressentie comme "anti-narcissique", comme une mise en danger de l'intégrité, de l'identité. La problématique centrale n'est plus celle du conflit psychique, mais celle de la sauvegarde de l'identité. Aussi, tout ce qui fait ressentir à l'enfant son impuissance à l'égard de l'objet, sa dépendance, que ce soit par défaut ou par excès de présence, peut être intolérable et jeter les bases d'un antagonisme entre le sujet et ses objets d'investissement.

Enrichissant cette approche, R. Roussillon (2010) souligne que l'adolescence ramène à la surface psychique des expériences de la toute première enfance, voire du nourrisson, « la sexualité adolescente retrouve le corps à corps qui caractérisait les premières expériences du tout petit enfant » (2010, *ibid*, p.243). Alors qu'un éloignement progressif des expériences de contact corporel premier se déploie tout au long de l'enfance, la sexualité adolescente inverse ce processus. R. Roussillon souligne la possibilité d'un court-circuit entre expériences actuelles et vécus primitifs analogues. Il évoque la présence du fantasme du "retour dans le sein maternel". Ce "retour des expériences primaires" sur le plan corporel, s'accompagne d'un retour de la détresse primaire, de

l'impuissance de tout petit, de la vulnérabilité du bébé. L'adolescence, malgré ou plutôt, grâce à sa vulnérabilité propre et à son pouvoir créatif permet une éventuelle transformation et une réinscription des vécus d'impuissance du petit dans la réalité psychique actuelle du sujet. Pour R. Roussillon, le plus grand danger encouru par l'adolescent réside dans le refus de cette vulnérabilité. Nous évoquons pour notre part, une possible conjoncture traumatique venant effracter des assises narcissiques fragilisées.

P. Jeammet précise que dans cette situation, les assises narcissiques ne se construisant pas avec l'objet mais contre lui, ce travail d'exclusion de l'objet se développe non pas tant du fait de sa qualité pulsionnelle agressive mais avant tout parce qu'il menace l'intégrité du sujet. Une des manifestations observée est la qualité altérée de l'auto-érotisme qui de positif, libidinal, liant, se décline alors sous la forme d'auto-stimulation négative, destructrice, à la fonction d'anti-projection et d'anti-pensée liées aux objets, et remplacés par une quête de sensations, de stimulations essentiellement somatiques qui tiennent lieu d'objet. La relation se désobjectalise et le lien est remplacé par un investissement du cadre environnant ou une partie du corps. Il existerait un lien très fort entre absence de relation objectale et attaque contre le corps propre. Si les défaillances dans les premières relations viennent souligner la différence sujet/objet de manière massive, jouant comme des empiétements de l'autre dans le monde interne de l'enfant, elles peuvent entraver l'autonomisation et la différenciation des instances psychiques et amener l'enfant à une dépendance aux objets externes. « L'Objet, le désir et le Moi se confondent dans un mouvement de régression vers "l'archaïque" (Green, 1982), c'est à dire vers la perte des différenciations intra-psychiques ». Citant J. B. Pontalis (1981) Jeammet parle d'« inceste entre appareils psychiques ».

P. Jeammet souligne la passivité première, la passivation première à laquelle est confronté l'adolescent face aux modifications corporelles de la puberté. R. Roussillon s'est penché sur cette question avec tout le savoir-faire qu'on lui connaît. Pour lui, les modifications subies par l'adolescent entraînent des conséquences non seulement narcissiques mais également relationnelles et intersubjectives (2010). La puberté et le moment où elle survient confrontent l'adolescent à sa passivité; une des facettes du travail de l'adolescence consistera en une réappropriation, une reprise subjective. Ce travail pose la question de l'acte et de l'agir. D'autre part, cette transformation corporelle, ce renforcement de l'excitation liés à la sexualité vont confronter le moi de l'adolescent à la passivation, c'est à dire à un vécu infantile qu'il pensait dépassé, passivation qui peut s'avérer intolérable. Un des buts des agirs violents serait le retournement de cette passivité en activité. L'adolescence, en révélant des failles de la première enfance, notamment dans la constitution du soi et de l'auto-érotisme, ainsi que dans le processus de séparation-individuation met à jour les

achoppements précoces dans l'équilibre narcissico-objectal.

Cette conception sera à la base de la théorisation de P. Jeammet sur la manifestation de la violence comme réponse à une menace sur l'identité que nous verrons ultérieurement.

Un autre concept particulièrement opérant à l'adolescence est celui de subjectivation.

III.4. La subjectivation

Depuis une trentaine d'années, le concept de subjectivation occupe une grande place dans les travaux, les colloques, les écrits de nombreux chercheurs. Cet intérêt s'est singulièrement accru depuis la publication de l'article de R. Cahn: *Les déliaisons dangereuses: du risque psychotique à l'adolescence* paru en 1985. Ce texte amènera son auteur à l'élaboration du concept de subjectivation qu'il présentera dans son rapport au XXXIème Congrès des psychanalystes de langue française, *Du sujet*. Modifié à maintes reprises, ce concept sera particulièrement discuté, approfondi, dans l'ouvrage collectif publié sous la direction de F. Richard et S. Wainrib en 2006 dans la collection *Inconscient et culture*, dans lequel différents auteurs apportent leur contribution à l'enrichissement de la définition de ce concept.

Comment le concept de subjectivation se définit-il et quelle est sa participation, son rôle dans la construction des processus adolescents? Comme souvent, il se décline à plusieurs voix.

Un concept nouveau?

Une question posée par ce concept et qui amène plusieurs remarques concerne la pertinence même de son existence. Dans quels prolongements ce concept s'inscrit-il? Est-il si nouveau?

Ces questions ont fait l'objet de nombreux débats dont nous nous ferons ici l'écho lointain. Comme le rappellent F. Richard et S. Wainrib, « en psychanalyse, le concept de subjectivation s'est d'abord imposé en creux, lorsqu'il a fallu rendre compte de forme de souffrance singulières, liées à la construction d'un espace psychique différencié » (2006, p.1). Pour R. Roussillon (2006), si Freud n'a pas utilisé le terme de subjectivation, il y fait allusion dans sa théorie sur l'appropriation psychique. R. Roussillon distingue trois conceptions dans l'histoire psychanalytique concernant la question de la subjectivation; un temps où "la prise de conscience" est le processus essentiel de la subjectivation et de l'appropriation subjective, temps où ces deux termes sont superposés, un deuxième temps où Freud (1923) évoque un processus de "devenir conscient" faisant appel à un

travail de transformation d'un processus psychique le rendant conscient, et enfin un troisième en 1932, où Freud précisera que le processus est celui d'une conquête et d'une transformation du ça en un "moi-sujet" (2006, *ibid*).

Si, pour C. Chabert (2005), ce concept n'apporte rien de nouveau par rapport aux théorisations psychanalytiques et ne peut être considéré comme un nouveau paradigme, s'il s'agit plus d'une revisite des dits concepts, il a le mérite d'englober en une seule notion plusieurs processus mis en jeu en tant qu'être séparé.

R. Cahn, profondément inscrit dans la lignée freudienne, rappelle « que de tous les concepts freudiens, l'identification est un de ceux qui témoignent le plus clairement de la conception freudienne d'un sujet en devenir » (2006, *ibid*, p.23). Par là, il souligne le rôle fondamental de l'identification dans sa conceptualisation de la subjectivation.

Malgré les controverses, le concept de subjectivation rencontre un réel succès: cela est probablement lié au fait qu'il vient combler un manque dans la prise en compte de certaines organisations psychiques avec leur cortège de symptômes qui en sont les caractéristiques: états dits limites, psychoses, problématiques narcissiques-identitaires (M. Bertrand, 2005).

Définitions de la subjectivation

Pour R. Cahn, la sublimation, "concept nomade" non réservé au champ de la psychanalyse s'inscrit dans une approche conceptuelle plus large de l'adolescence, approche dans laquelle le corps et la puberté sont au centre de la problématique identitaire de l'adolescent, au cœur des processus de changement et de l'équilibre entre le narcissisme et les relations objectales. Si, chez Freud, le moi est avant tout un moi-corporel, pour R. Cahn, il est un "moi de chair". La dimension subjectale englobe à la fois le corps et la pensée. Il insiste sur le fait qu'il s'agit d'un sujet processuel, se situant au-delà du Moi et de ses mécanismes de défense tendant à l'unification, prenant naissance dans la rencontre avec un objet/autre sujet, dans la relation mère enfant, dans l'échange de regards réciproques. La subjectivation permet l'instauration d'une continuité de soi et tient à la rencontre avec un sujet subjectalisant: créativité radicale de la psyché et nécessité absolue de l'autre ne s'opposent pas, mais se répondent. A. Ciccone (2005) propose de considérer la subjectivation comme un processus de partage, d'une relation à l'autre, d'un travail sur le rythme, un partage émotionnel, affectif, un partage d'expérience. Cette rythmicité donne au bébé une illusion de continuité.

Le processus de subjectivation est défini comme un processus de différenciation autant que d'individuation-séparation, « permettant, à partir de l'exigence interne d'une pensée propre,

l'appropriation du corps sexué, l'utilisation des capacités créatives du sujet et l'aptitude à s'autodédoubler en quelque sorte, y compris au niveau de l'action, aptitude allant de pair avec le désengagement, la désaliénation du pouvoir de l'autre ou de sa jouissance et, par la même, avec la transformation du surmoi et la constitution de l'idéal du moi » R. Cahn (2002, p.112).

R. Roussillon préfère utiliser, quant à lui, le terme d'appropriation subjective. Pour lui, ce processus d'appropriation subjective s'appuie sur le processus de symbolisation qui passe par un sujet. La symbolisation sans sujet est impossible. Pour R. Roussillon, si la question de l'appropriation subjective s'est toujours posée pour la psychanalyse, la modification des pratiques, en direction de la psychose, de la somatose ou de la criminalité notamment, obligent à un ajustement théorique et métapsychologique. Il se réfère, entre autres, "aux situations limites" (1991).

Comme on le sait, l'étude et la prise en charge de la souffrance narcissique-identitaire, souffrance au centre du passage pubertaire, animent R. Roussillon depuis toujours. La prise en compte du narcissisme et de ses formes aliénantes conduisent à ouvrir la question de la perlaboration de la différenciation moi/non-moi (2006). Reprenant en partie les apports conceptuels de R. Roussillon, M. Bertrand insiste sur le fait qu'aujourd'hui, l'attention doit être portée sur les situations où le déni, le clivage, voire le délire sont au premier plan. Cela signe très souvent, la présence de formations traumatiques, ne permettant pas l'inscription d'un événement dans les processus de la représentation et de la pensée, d'une symbolisation primaire (Roussillon, 1999). La trace psychique de "quelque chose" à l'état brut, sans représentation est présente, mais non symbolisable et se traduit par des agirs compulsifs, hors de toute possibilité de métaphorisation, de toute réminiscence.

La subjectivation en tant qu'appropriation subjective, implique le rappel de souvenirs, de pensées ayant subi le refoulement mais également des trous, des failles et une inscription dans le psychisme passant par une construction ou une reconstruction (Bertrand, *ibid*, 2005).

Subjectivation et adolescence

R. Cahn, qui, s'il n'a pas créé le concept de subjectivation est à l'origine de son élaboration, s'est fondé sur sa pratique clinique avec des adolescents, pratique clinique qu'il a théorisée dans son livre *Adolescence et folie: les déliaisons* dangereuses, paru en 1991, livre fondamental pour la compréhension de la psychopathologie de l'adolescence.

Avant tout, comme le rappelle Térésa Rebelo (2012), il faut considérer R. Cahn comme un clinicien optimiste pour qui le travail psychique étayé par un dispositif thérapeutique approprié est toujours envisageable. Pour lui, le temps de l'adolescence rend possible un remaniement de toutes les pathologies même les plus sévères. Le temps de l'adolescence, considéré comme le temps de la

quête du soi, des remaniements tant biologiques que psychiques est à comprendre comme le temps privilégié de la subjectivation. R. Cahn rappelle que ce temps est aussi celui confrontant le psychanalyste au caractère labile du fonctionnement mental de cet âge. Il souligne que celui-ci est toujours susceptible de basculer dans un autre registre. L'importance du contexte socioculturel dans les tableaux cliniques, en lien avec les pathologies adolescentes actuelles, notamment celles en relation avec le corps, est également souligné et devrait encourager à une grande relativité dans l'appréhension des troubles observés. L'adolescence connaît également des obstacles à la subjectivation. Un des aspects en est la mise en place tant sur le plan familial que social, de circonstances favorables au développement de troubles narcissiques-identitaires: remise en cause de la fonction paternelle, hyper-investissement des enfants par les parents, remise en cause identificatoire des parents... Comme le rappelle, R. Cahn, « c'est à l'adolescence, en effet, que s'exacerbent les obstacles internes et externes à l'appropriation par le sujet de ses pensées et désirs propres, de son corps, de son identité propre » (Cahn, 2006, *ibid*, p.10).

Dans son livre, *L'adolescent dans la psychanalyse*, paru en 1998, R. Cahn étudie particulièrement le processus de subjectivation à l'adolescence ainsi que ses impasses lors des décompensations psychotiques. Y est évoqué notamment le rôle joué par l'intrication narcissco-oedipienne dans le processus de subjectivation, avec une question concernant la fréquence des défenses narcissiques chez les adolescents d'aujourd'hui. Devant une telle fréquence, R. Cahn se demande s'il est encore pertinent de parler d'inachèvement du processus de subjectivation ou bien s'il faut abandonner la référence au modèle "névrotico-normal" et considérer ce type d'organisation comme une issue possible au processus adolescent, ayant également sa propre pathologie.

Dans cette perspective, ce second modèle, « forme supérieure du narcissisme » (Kohut,1982), pourrait constituer une des modalités principales de l'organisation de l'adolescent: « Une issue qui, peut-être, constitue une autre forme de subjectivation, une identité autre, une autre forme de rapport à soi et à autrui où prédominent l'éprouvé sur le pensé, la réalité de l'objet sur sa représentation, les exigences de l'Idéal du Moi sur celles du Surmoi... » (Cahn, 1998, *ibid*).

Comme on l'a vu, R. Cahn accorde une place privilégiée au rôle joué par le contexte socio-culturel dans ses dimensions spatiales et temporelles, dans les aléas du processus de subjectivation à l'adolescence. L'insistance portée sur ce rôle du contexte socioculturel, de l'espace groupal, au moment de l'adolescence, se retrouve également dans l'approche de R. Roussillon. Il rappelle, se référant à Freud en 1921, que la psychologie de l'enfant et de l'adolescent est une psychologie "sociale". Mais, à la différence de la psychologie de l'enfant, le trajet de la psychologie de l'adolescent est de conquérir l'accession à la "psychologie individuelle" (Freud, 1921).

L'adolescence serait le chemin traversant la psychologie sociale des origines à la conquête d'une psychologie individuelle rendue possible (R. Roussillon, 2010, *ibid*). Il propose « l'hypothèse selon laquelle ce passage était en large partie subordonné à la métabolisation de deux expériences subjectives déterminantes, la capacité de paraître "seul face au père" et la capacité d'être "seul face au groupe" » (R. Roussillon, 2010, *ibid*, p.249).

Nous verrons lors de la présentation de la suite de notre partie théorique, toute la pertinence que revêt cette hypothèse, particulièrement lors de recours à des agirs violents.

IV. LE SENS DE L'ACTE

« *Au commencement était l'action.* » (S. Freud, Totem et tabou, 1913)

Dans ce chapitre, après un bref rappel des conceptions de l'agir, de l'action, de l'acte chez Freud, nous étudierons en quoi l'acte dans ses différentes définitions est inexorablement associé à l'adolescence. Nous différencierons ensuite les concepts de passage à l'acte, de recours à l'acte, de langage de l'acte.

IV.1. Conception freudienne

J. L. Donnet (2013) a relevé toute l'ambiguïté de la perspective métapsychologique freudienne dans ce *Au commencement était l'acte* qui clôt *Totem et tabou*. La parole y est saisie dans son rapport au hors-langage; elle est envisagée tour à tour comme ce qui s'oppose à l'acte, en est un équivalent, ou comme ce qui le prépare: perspective qui privilégie une visée radicalement contextuelle, dynamique, transformationnelle. Pour G. Bourdellon et M. Papageorgiou (2006), on peut voir dans cette conclusion comme une prescription faite à l'homme d'en passer par l'acte ontologiquement et phylogénétiquement. Dans la conceptualisation freudienne et, notamment dans la seconde topique, la motricité est une des fonctions du Moi qui consiste à différer les décharges motrices grâce à l'investissement des processus de pensée. Il s'agit d'un « transport moteur qui pendant la domination du

principe de plaisir avait servi à la décharge de l'appareil psychique des surplus d'excitations et qui s'était acquitté de cette tâche par les innervations inscrites dans l'intérieur du corps (mimiques, expressions d'affects) [et qui] s'acquittent maintenant de cette nouvelle fonction en s'appliquant à la transformation efficace de la réalité. Il se transforme en agir » (Freud, 1911, p.233).

Différents agirs, comme l'acte manqué ou l'agir obsessionnel, constituent des agirs plus ou moins réussis dans la recherche d'un compromis entre le désir et le refoulement mais sont porteurs de sens. Freud voit dans la pensée une possibilité de différer la décharge motrice. La mise en place de cette secondarisation se fait conjointement aux premières identifications.

Comme le rappelle F. Houssier (1999), Freud a centré sa réflexion sur l'acte, essentiellement dans ses rapports avec l'inconscient (acting out, acte manqué, acte symptôme névrotique). Il se présentait ainsi en rupture avec le courant psychiatrique de son époque. Cependant, il n'a pas traité l'acte, notamment l'acte violent sur le plan topique.

La conception de Freud portant sur l'action a, comme toujours chez lui, énormément évolué tout au long de ses écrits. Dès 1895, dans *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, il distingue deux sortes d'action visant à la décharge des excitations internes: l'une, non spécifique et inadéquate (voie courte de la décharge), par voie motrice (action réflexe) l'autre spécifique, par voie de frayage associatif qui permettra une résolution durable. Plus tard, quand Freud introduira la notion de *Hilflosigkeit* du nourrisson, la présence de l'objet extérieur s'avérera indispensable pour la réalisation de l'action spécifique, plus élaborée, liée à l'expérience de satisfaction. Cette première configuration fera l'objet de multiples remaniements. Une notion fondamentale est que la pensée, sa mise en scène fantasmatique, apparaît comme antinomique de l'action. On peut relever que la notion d'acte réflexe, marqué par une pulsionnalité débordante, se retrouvera peu ou prou, et de façon arbitraire, dans nombre de définitions du passage à l'acte, expression d'une pulsionnalité non contenue, signant les avatars d'une organisation prégénitale.

En 1911, dans *Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques*, Freud considère l'action comme un compromis entre la pure décharge motrice de l'excitation et la prise en compte de la réalité: « La décharge motrice qui, pendant la domination du principe de plaisir, sert à débarrasser l'appareil psychique de l'accroissement des excitations et parvient à cette tâche par des innervations envoyées à l'intérieur du corps (mimique, extériorisation d'affects), prend alors une nouvelle fonction, dans la mesure où elle est employée à une modification appropriée de la réalité. Elle se change en action » (Freud, 1911, p.1).

Dans ce texte, Freud désigne le processus de pensée, comme indispensable pour permettre la suspension de la décharge motrice. La pensée est ici considérée comme la fondation de l'intégration

du principe de réalité liant ce dernier au principe de plaisir. Pour lui, la pensée est une action d'essai exigeant une moindre dépense énergétique.

Dans *Remémoration, répétition et perlaboration* (1914), Freud définit le terme d'*agieren*, déjà utilisé en 1905 pour le cas *Dora* comme une mise en action de quelque chose que le patient a oublié et réprimé, mais qu'il reproduit, sans savoir qu'il s'agit alors d'une répétition. Cependant, si l'on peut traduire *agieren* par *acting*, il s'agit de distinguer *acting-out*, (concept qui sera développé par P. Blos) qui a lieu hors cure, de l'*acting-in* qui se déroule dans la cure. La traduction littérale de "passage à l'acte" venant de l'anglais *acting-out* qui est lui-même une traduction de l'allemand *agieren*, ajoutant parfois à la confusion! F. Houssier (2008) souligne que La planche et Pontalis (1967) ont posé le problème quant au flou de la définition de l'*agieren* freudien. Pour lui, ce terme recouvrant différentes significations liées au contexte est pour le moins opaque. F. Houssier précise que cette opacité demeure à travers le terme d'*acting-out* plus ou moins rattaché à la cure suivant les auteurs. C'est dans ce contexte que F. Houssier réserve le terme d'*acting-out* à la cure, et propose l'utilisation de l'expression "recours à l'acte" en référence à P. Blos pour les problématiques agies à l'adolescence. Nous précisons en quoi ce "recours à l'acte" se distingue du "passage à l'acte".

A partir de 1920 dans *Au-delà du principe de plaisir*, l'acte sera rattaché à la compulsion de répétition et non plus à la traduction du refoulé. Le Moi est passivé par la force du traumatisme.

Comme le soulignent G. Bourdellon et M. Papageorgiou: « La répétition agie et le rêve traumatique ne sont plus réalisations de désir. Modes de décharge et de reproduction de traces non symbolisées d'un passé traumatique clivé, ils vont servir à maîtriser le traumatisme. Mais l'agir-décharge, par son rôle évacuateur, peut court-circuiter la représentation intolérable, empêcher la mentalisation et servir la résistance » (2006, *ibid*, p.5).

Dans *Inhibition, symptôme, angoisse*, Freud (1926), insiste sur les processus de défense du Moi, vis-à-vis du danger interne pulsionnel. Il souligne les liens entre fantasme, refoulement, relations aux objets externes, vie interne dépressive et action. Ce qui est au premier plan concerne les fantasmes et l'action nécessaire à leurs réalisations. M. Perron-Borelli (1997, 1999) étudiera particulièrement ce lien entre action et fantasme. Elle souligne que les deux visent à la réalisation d'un désir, rappelant cependant que si le fantasme est une représentation d'action, il n'est pas pour autant une action effective (1997). Elle interroge les rapports antagonistes entre le pôle de l'action et celui de l'hallucinoire. Elle introduit la notion de démétaphorisation de l'acte.

F. Houssier rappelle que « l'utilisation de plus en plus répandue du terme de "passage à l'acte" n'interroge plus sur les rapports singuliers de cet acte avec la pensée et le fantasme » (1999, *ibid*, p.1). Dans cette optique, et comme nous l'avons déjà vu, F. Houssier propose, avec d'autres, de

distinguer les concepts de passage à l'acte, de recours à l'acte, de langage de l'acte, de passage par l'acte.

IV.2. L'adolescence: un passage, un temps, un lieu, des actes

Comme nous l'avons vu précédemment, nous situons le corps au centre du mouvement pubertaire. Ce corps ne peut être un corps passif, figé. Nous considérons l'acte comme une des modalités principales de l'expression adolescente. "Agir pour être" pourrait constituer la devise de l'adolescence dans sa propension à l'acte rencontrée si fréquemment. Le processus adolescent tend à favoriser le mécanisme d'agir comme un procédé homéostatique. Le sujet adolescent, est dans l'acte "corps et âme". Une question posée par J-Y. Chagnon (2012) concerne l'observation du caractère organisateur ou non de la conduite comportementale sur le fonctionnement psychique. R. Roussillon (2006) rappelle qu'à l'adolescence, l'acte et le corps, occupent souvent une très grande place, en creux ou en plein, par un trop d'absence ou un trop de présence. Il se réfère ici au cadre des souffrances narcissiques-identitaires, mais il nous semble légitime de pouvoir élargir ce constat à l'ensemble du processus adolescent. Pourquoi l'acte est-il une des modalités privilégiée d'expression à l'adolescence?

Les remaniements identitaires-identificatoires, la lutte contre la passivité, la résurgence des traumatismes infantiles réactivés par l'effraction pubertaire, la recherche de limites entre l'interne et l'externe, le rôle de l'environnement, la place du masochisme sont autant de pistes de recherches explorées depuis de nombreuses années.

Comme le souligne R. Roussillon « la question de la polysémie de l'acte renvoie à ce qu'il présente de meilleur mais qui peut aussi être son malheur, ce qui en fait sa vulnérabilité potentielle. L'acte est "à l'interprétation près" » (Roussillon, 2010, *ibid*, p. 243). Il rappelle que pour Freud (1915) la "décharge" est l'aboutissement d'un processus accompli entièrement, y compris dans la sphère psychique. Dans l'optique de R. Roussillon, l'acte est impliqué dans des "processus mutatifs" comprenant une forte valeur intégrative. Il se réfère à Freud pour qui le fantasme est traduit dans le "langage moteur", projeté "sur la motilité". (Freud, *Considérations sur l'attaque hystérique*)

B. Brusset estime lui que la valeur anti-dépressive de l'acte ne doit pas être négligée.

C. Chabert (1999) est particulièrement sensible à la dimension sacrificielle très présente à l'adolescence notamment chez les filles. La grande difficulté à exprimer des affects dépressifs

associés à des états de détresse trouverait une voie de résolution dans les actes. Pour de nombreux auteurs, l'acte est dû à une caractéristique structurelle du Moi stimulé, précipité par un événement crucial, la puberté, qui comme le rappelle R. Roussillon, «vient quand elle veut » et faisant effraction tant dans sa dimension corporelle que psychique confronte le sujet à la passivité, voire à la passivation. L'acte peut revêtir les habits de la lutte contre la passivité inquiétante inhérente à la puberté. C'est sur cet aspect de l'acte considéré comme un refus de la passivité, que nous nous attarderons, avant de développer la notion d'acte comme mode de régulation des résidus traumatiques.

Enfin, nous insisterons sur l'importance des réponses apportées par l'environnement, qu'il soit de proximité ou plus élargi. Ainsi, nous poserons la question de la dimension messagère de l'acte.

L'acte comme refus de la passivité

De nombreux auteurs ont écrit sur cette conception de l'acte considéré comme témoin de la lutte contre la passivité. Parmi les plus récents, les travaux de J-Y. Chagnon (2000, 2005, 2010, 2011, 2012), F. Houssier (2002, 2008), F. Marty (2002) et R. Roussillon (1999, 2010) sont dans ce domaine considérés comme particulièrement pertinents.

R. Roussillon (2010) rappelle qu'il faut toujours avoir à l'esprit la grande vulnérabilité identitaire à l'adolescence. Il n'hésite pas à employer le terme de précarité donnant ainsi tout son sens à la profonde fragilité narcissique de l'adolescence. Il souligne que la puberté choisissant "son" moment assigne l'adolescent à un rôle passif le limitant à la constatation « qu'il s'est passé quelque chose » dans son corps, « à son corps défendant ». La confrontation à cette passivité première, à cette passivation première, bouleversant l'équilibre narcissico-objectal, avec son lot de conséquences relationnelles et intrasubjectives, est un aspect minoré pour R. Roussillon dans la prise en compte du travail de réappropriation demandé à l'adolescent, dont l'acte est une des modalités. L'acte permet le retournement de la passivité en activité, agir pour ne pas être agi. F. Houssier rappelle que pour P. Blos, déjà, les adolescents n'acceptaient le monde extérieur que dans la mesure où il rend crédible leur réalité interne. Nier son impuissance à travers l'action serait une des fonctions de l'acte. Il permettrait également de s'opposer à l'attraction régressive de la passivité en niant sa dépendance à la réalité. Sur le plan intrapsychique, l'activité joue un rôle prépondérant quand l'attraction régressive à la mère phallique, préoedipienne et l'identification à la mère déterminent l'organisation de la conduite du garçon ou de la fille.

Mais comme le souligne J-Y. Chagnon (2012), le "travail de l'adolescence" suppose une certaine capacité à occuper des positions passives, à tolérer une certaine dépendance afin d'intégrer la

nouvelle identité sexuée et le travail de séparation inhérents au temps pubertaire. Il souligne que chez certains adolescents, garçons de type "narcissique phallique", agresseurs sexuels notamment, cette acceptation est impossible. Ce qui est mis en avant est l'angoisse d'être agi ainsi que le fantasme homosexuel d'être pénétré. Assimilée à une passivation mortifère, la passivité est refusée; se développe alors chez ces sujets une dimension psychopathologique valorisant à l'extrême une lignée virilité/activité/sadisme au détriment de la lignée féminité/passivité/masochisme. On retrouvait déjà ces notions chez M. Fain (1990) dans son article consacré aux "rouleurs de mécanique".

Si la lutte contre la passivité est une des entrées pour la compréhension de l'acte à l'adolescence, le retour à la surface psychique des expériences précoces, notamment des expériences traumatiques en est une autre.

L'acte et les traumatismes

Comme le rappelle R. Roussillon (2010), si l'adolescence est le temps d'une réorganisation après-coup de la sexualité infantile, elle n'en est pas moins une reprise des expériences du nourrisson. Dans cet ordre d'idée, si ces expériences ont été traumatiques, l'acte peut être considéré comme un mode de régulation des résidus traumatiques qui émergent de façon très particulière pendant l'adolescence (F. Houssier). L'acte provoque ainsi à la fois une liaison entre le passé et le présent, entre mémoire et langage, favorisant le développement d'une pensée réflexive et témoigne également de l'échec du processus de liaison entre l'actuel et l'infantile. Pour Guillaumin, le traumatisme a un effet de choc qui ne désorganise pas nécessairement l'appareil psychique mais constitue une blessure narcissique que l'adolescence vient raviver, remettre à vif. Si ces traumatismes infantiles précoces empiètent sur la capacité du Moi, ils poussent le sujet à traiter les traces traumatiques récurrentes en les réactivant sur l'environnement. Si le traumatisme n'est pas accessible au refoulement, il revient par l'agir rendant possible une métabolisation. R. Roussillon, émet l'hypothèse que tout ce qui est « têt soustrait, par refoulement, clivage ou projection au processus de symbolisation langagier va chercher et trouver des formes d'expressivité non verbales » (2006, *ibid*, p.39). Il constate qu'une pathologie de l'affect ou de l'agir vient témoigner de la "réminiscence" d'expériences précédant l'émergence du langage verbal. L'acte prendrait une place essentielle dans l'économie psychique de l'adolescent.

Y. Morhain (2009) souligne également toute l'importance des événements traumatiques primaires dans l'externalisation des conflits chez des adolescents fragilisés narcissiquement. Il précise que le télescopage entre ces événements traumatiques primaires et l'effraction pubertaire peut conduire à

des agirs destructeurs.

R. Roussillon, J-Y. Chagnon ou F. Houssier quant à eux, insistent sur le rôle d'interrogation à l'égard de l'environnement que recouvrent ces actes.

Le rôle de l'environnement

Depuis les travaux de Winnicott, on connaît l'importance du rôle joué par l'environnement des adolescents et plus particulièrement par les réponses qu'il va apporter aux sujets en adolescence. Cet environnement qui dans un premier temps peut se circonscrire à l'entourage immédiat, va de plus en plus prendre des allures plus ouvertes. Bien entendu, comme le souligne R. Roussillon (2010), ces réponses seront complètement tributaires des appartenances sociales, voire ethniques des adolescents. D'autre part, si le "premier cercle" constitué par les parents et l'entourage immédiat garde une certaine importance, la confrontation à un socius "extra-familial" occupe une place fondamentale dans la construction de l'adolescent. Une des questions, tensions, essentielles réside dans cette confrontation entre un espace culturel élargi, pouvant être vécu comme très différent, étrange, voire hostile et un monde familial, partie intégrante de l'identité du sujet.

D. W. Winnicott (1971) a proposé le modèle de la "survivance de l'objet" pour illustrer la manière dont les adultes survivent à l'expression pulsionnelle du sujet. R. Roussillon (2010) a élargi ce concept aux différents âges de la vie et plus particulièrement au moment de l'adolescence. Il souligne que les réponses aux différents modes d'expression pulsionnelle des adolescents vont être primordiales. Il rappelle que l'adolescent « doit mettre en acte des potentialités qui ne dévoileront leur nature que par la réponse qu'elles provoqueront, qui dépendent de cette réponse » (2010, *ibid*, p.249).

Dans un récent article J-Y. Chagnon et F. Houssier (2012) soulignent à leur tour que « la réponse de l'environnement reste essentielle pour soutenir le fonctionnement psychique du sujet: de sa faillite ou non dépend que l'adolescent ne se structure à travers un itinéraire psychopathique dont le destin reste encore mobilisable si l'environnement "éprouvé" peut survivre à la destructivité » (2012, p.926). Ils soulignent que dans les agirs, mêmes destructeurs, existent une attente, un espoir. Les auteurs élargissent le rôle fondamental des réponses de l'environnement à l'espace thérapeutique. Ils dénoncent l'attente illusoire, témoin d'une grande méconnaissance du fonctionnement psychique des adolescents, d'une "demande" manifeste clairement exprimée... alors que l'une des fonctions de l'acte est l'expression même de cette demande.

L'acte dans sa fonction messagère

Tout acte est langage. Ainsi pourrait se résumer notre point de vue sur le sens des actes, particulièrement ceux produits à l'adolescence. Comme on le voit, si l'environnement, de par ses réponses joue un rôle primordial, c'est bien que l'acte a une fonction messagère. R. Roussillon (2006) rapporte que l'acte est le témoin visuel d'une pensée, d'un fantasme et que comme tel il raconte quelque chose à quelqu'un... mais à quelqu'un de significatif. R. Roussillon rappelle que pour Freud, les actes, mêmes dans les cas de démence précoce apparaissaient comme « des reliquats d'actes mimiques sensés mais archaïques » (Freud, 1913).

R. Roussillon travaillant sur les souffrances narcissiques-identitaires rappelle que les actes mêmes les plus révoltants qu'il puisse rencontrer dans sa clinique témoignent de tentatives de "liaisons significantes", de tentatives de liaisons par l'acte d'un pan de l'histoire traumatique du sujet. Il émet l'hypothèse que les sujets ayant vécus des traumatismes précoces, vont utiliser des formes d'expression tels les actes de manière à communiquer et faire reconnaître ces traumatismes.

Considérer l'acte comme un langage est une conceptualisation qui s'est faite par avancées successives. Nous distinguerons les notions de passage à l'acte, de recours à l'acte et enfin de langage de l'acte.

IV.3. Le passage à l'acte

Différentes définitions du passage à l'acte se sont succédées au cours de l'histoire de la psychiatrie et de la psychanalyse.

Dans un premier temps, il est considéré comme se rapprochant de l'acte réflexe dont parle Freud (1895): un trop plein d'excitations internes débordant les capacités du Moi et qui nécessite une décharge par l'agir. Cependant, cette notion fut discutée (F. Houssier, 1999) car si le passage à l'acte est le signe d'une pulsionnalité débordante rattachée aux avatars d'une organisation prégénitale, il est sans correspondance avec ce que propose Freud. F. Houssier envisage d'affilier le passage à l'acte avec l'action non spécifique de Freud. Il pense que le passage à l'acte est une trace de l'acte réflexe et non sa duplication. Il souligne que « l'instauration du paradigme reliant un trouble du penser au surgissement de l'acte transgressif conserve toute sa validité... et est relayé par une conception psychanalytique qui reconnaît essentiellement l'*acting out* et le passage à l'acte pour qualifier les problématiques de l'acte » (1999, *ibid*, p.4).

Dans le même ordre d'idée, R. Roussillon est peu satisfait de la notion psychiatrique de passage à l'acte. Dans son article *Précarité et vulnérabilité identitaires à l'adolescence* (2010), il remet en cause l'idée que le "passage à l'acte" contiendrait une "décharge" tendant à soustraire les processus psychiques au travail de mise en sens. Cette idée est pour lui « marquée du coin du contre-transfert que les actes tendent à induire » (2010, *ibid*, p.244). Il rappelle que « la notion de "décharge" n'a pas chez Freud le sens d'un processus qui chercherait à se soustraire à la métabolisation psychique, comme sa reprise dans le langage de l'institution psychiatrique tendrait à le proposer. Pour Freud (1915), la "décharge" signifie qu'un processus est conduit jusqu'à son terme, qu'il "s'accomplit" entièrement, donc y compris dans la sphère psychique » (2010, *ibid*, p.244).

C. Balier (2005) a essayé de clarifier l'abord psychiatrique et l'interprétation psychanalytique du passage à l'acte. Il relève la fréquence des états crépusculaires et oniroïdes qui débordent le Moi avant et pendant l'acte; ainsi si l'acte vise à balayer le conflit inconscient, celui-ci préexiste à l'accomplissement de l'acte.

F. Houssier (1999) rappelle que toute réflexion sur le passage à l'acte doit prendre en compte l'existence d'un lien avec le traumatisme. Il pourrait s'agir d'un aspect "miroir" dans le passage à l'acte qui permettrait de faire vivre à l'autre ce qu'on a subi soi-même et qui renverrait à la notion d'identification à l'agresseur.

Pour P. Jeammet, le passage à l'acte est par essence une régression narcissique, une régression du Moi au temps du narcissisme primaire. Il n'y aurait pas d'appel à l'objet dans cette optique. J. J. Rassial (1998) considère que le passage à l'acte correspond à un moment psychotique, le sujet ne pouvant plus s'identifier à autrui, ne pouvant s'empêcher d'agir et étant bien incapable de ressentir le moindre sentiment de culpabilité. A. Green (1993), considère que le passage à l'acte viendrait dans une fonction de liaison pulsionnelle comme étayer une certaine forme de vie psychique, sans aller toutefois jusqu'à permettre une pleine métaphorisation. Pour M. Perron Borelli (1997), par contre, le passage à l'acte peut être considéré comme une forme de régression du fantasme à l'action ou encore comme une démétaphorisation de l'action.

J-Y. Chagnon et F. Houssier (2012, *ibid*, p.925) ont retenu trois conceptions théoriques, non contradictoires, souvent complémentaires, du passage à l'acte impulsif et systématique que nous présentons schématiquement:

- une théorie économique de la décharge de pulsions destructrices ou encore d'une tension interne (de nature traumatique ou dépressive). Le passage à l'acte court-circuite la mentalisation, la conscientisation des affects dépressifs

et des représentations déplaisantes.

- une théorie de la défense où la violence (Jeammet, 1997) prend la valeur d'une défense identitaire, quand les aménagements habituels ne peuvent être maintenus et que les angoisses narcissiques-identitaires, de fragmentation ou de dissolution du Moi menacent le sujet.
- une théorie "traumatique" (Roussillon, 1999, 2007 a, 2009, 2010) où l'*acting* délinquant ou criminel, proche de l'hallucination, serait une tentative de liaison signifiante de l'histoire traumatique du sujet. Il pourrait délivrer des potentialités symbolisantes.

Les auteurs soulignent avec force, que la réponse de l'environnement, de "l'objet/autre sujet", pour reprendre la formulation de R. Roussillon est un facteur essentiel, fondamental, pour soutenir le fonctionnement psychique du sujet adolescent.

IV.4. Le recours à l'acte

« Par langage on ne doit pas comprendre simplement l'expression des pensées en mots, mais aussi le langage des gestes et toute forme d'expression de l'activité physique... »

(Freud, Intérêt de la psychanalyse, 1913)

Définition

F. Houssier propose une définition du recours à l'acte prenant en compte les différentes dimensions de cette notion. « Le recours à l'acte est une modalité défensive propre au processus adolescent. La régression motrice dans un registre symptomatique est antagoniste à la mise en mots. Davantage que la capacité à fantasmer, c'est la possibilité de dire qui est remplacée par l'acte. Le recours à l'acte préfigure et prépare la névrotisation des conflits car il relève d'un langage symbolique d'action. Le vécu d'expériences renforce les frontières du Moi par la mise en jeu du corps » (F. Houssier, 2008, p.23). Il complétera cette définition, en y intégrant de façon plus précise la dimension régressive et la dimension d'appel à l'environnement « propre aux oscillations narcissico-objectales de l'adolescence » (F. Houssier, 2012, p.94). La notion de travail de l'après-coup est également présente dans cette approche. Le recours à l'acte peut se définir comme un recours

privilegié pour solliciter une demande relationnelle; c'est une action organisée par le désir d'appeler une image tierce.

R. Roussillon (2010, *b*) propose également l'utilisation du terme de recours à l'acte plutôt que celui de passage à l'acte. Le passage à l'acte induit une dimension de "décharge" bien trop restrictive, alors que dans le recours à l'acte, la dimension d'appel à l'objet/autre sujet est concomitante à la dimension régressive. Mais comment le concept de recours à l'acte a-t-il peu à peu remplacé le passage à l'acte?

Du passage à l'acte au recours à l'acte

Devant les difficultés liées à l'utilisation du terme *agieren* utilisé par Freud (trop de significations différentes liées au contexte), difficultés que l'on retrouve pour le terme d'*acting out* (dans la cure ou hors cure), F. Houssier a proposé le terme de "recours à l'acte" (1998) en s'inscrivant dans la lignée de P. Blos pour spécifier les problématiques de l'agir chez les adolescents. Différents auteurs ont abordé et utilisé le terme de recours à l'acte mais, comme le précise F. Houssier (2008), ce terme est employé dans un sens quasi synonyme chez P. Jeammet (1985) et chez C. Balier (2003). Cependant, chez ce dernier, on notera que le recours à l'acte est employé comme une variation de passage à l'acte. La principale distinction, voire l'opposition entre le recours à l'acte et le passage à l'acte réside, entre autres, dans la place accordée au fantasme. Alors que dans le passage à l'acte, le fantasme est évacué et où on assiste à un brutal retour de traumatismes du passé n'ayant pas fait l'objet de métabolisation, d'élaboration, le recours à l'acte est accompagné d'un fantasme qui contribue non pas au surgissement brutal d'un acte délictueux mais à son émergence.

Pour F. Houssier cette définition du recours à l'acte s'inscrit dans la logique freudienne. Il rappelle que Freud (1916) a utilisé le terme de "recours à l'acte" pour définir les actes transgressifs de l'adolescent. Tout acte a une fonction relationnelle (P. Aulagnier, 1986). R. Roussillon considère l'acte dans sa fonction messagère, comme une tentative de mise en forme d'un message d'espérance. On peut parler d'une adresse "identitaire" dirigée vers l'extérieur, l'environnement: « dites-moi qui je suis », ainsi qu'une adresse au Surmoi: « Qui suis-je? ». Ainsi, alors que dans le passage à l'acte, l'autre est dénié, assimilé narcissiquement, éventuellement considéré à titre d'objet partiel, le recours à l'acte est un appel à l'objet. Par son "passage par l'environnement", l'acte permettrait une réorganisation psychique rendant la rencontre avec le monde interne plus supportable. Le recours à l'acte jetterait un pont entre les conflits inconscients et l'environnement (Houssier, 2008, *ibid*). Ainsi, il serait un symptôme à valeur structurante, symptôme dont l'après-coup constitue un moment élaboratif rendant pensable le passage dépressif inhérent à toute adolescence en cours. Il aurait

fonction de "médiation par le réel". Le recours à l'acte aurait également une fonction essentielle, celle d'ouvrir l'espace de la dépression à l'adolescence; il préfigurerait et préparerait la névrotisation des conflits car relevant d'un langage symbolique d'action (Houssier, 2008, *ibid*). Ce point nous semble essentiel, dans la mesure où aujourd'hui, il paraît acquis, parfois de façon inconsidérée, que les problématiques de délinquances adolescentes aient "à prendre langue" avec le modèle des états-limites. Cette approche, parfois considérée comme un paradigme, nous semble encore discutable aujourd'hui car ne prenant pas en compte les spécificités inhérentes au processus adolescent.

Le langage de l'acte

Comme nous l'avons vu, si tout acte est langage, si le recours à l'acte relève d'un langage symbolique d'action, quels sont les rapports entre corps, acte et langage?

F. Houssier (2010,b) rappelle qu'acte et langage sont intimement liés et que lorsqu'on parle de langage de l'acte, on considère en fait l'acte comme une forme particulière du langage passant par la motricité. R. Roussillon a particulièrement étudié cette question. A travers une relecture de la notion de langage chez Freud, il souligne à quel point celui-ci considérait l'acte comme un élément de langage, adressé à soi et à l'autre. L'acte entre ainsi sur la scène intersubjective en se donnant une fonction symbolisante. « Toute la pratique psychanalytique suppose cette conception messagère de la vie pulsionnelle, c'est-à-dire une pulsion en quête de reconnaissance par l'objet » (Roussillon, 2004 a, p.7).

R. Roussillon (2006) défend l'idée selon laquelle une forme messagère et signifiante est présente dans tout acte. Cette proposition s'étend aux actes anti-sociaux dont les scénarios sont traversés par des formes signifiantes potentiellement organisables en langage. Cette notion de potentialité nous semble particulièrement réjouissante dans la façon de considérer le problème.

Bien que Freud, ait abordé la question des formes non verbales du langage dans un univers névrotique (*L'hystérie et la névrose de contrainte*), le langage doté de sens est une notion s'étendant aux actes quelle que soit les fonctionnements psychiques des sujets et quelque soit leur éventuelle pathologie. Cependant, R. Roussillon remarque que si, dans l'univers névrotique le corps "dit", met en scène ce que le sujet ne peut dire mais qu'il pourrait dire à "un spectateur indifférent" (Freud, 1895), on retrouve les mêmes conclusions dans des tableaux cliniques autres, proches des perversions. Cependant, le "spectateur indifférent" à qui le symptôme névrotique s'adresse devient un "spectateur anonyme" appartenant à l'univers narcissique du pervers. Une distinction doit être opérée entre les expériences archaïques, vécues avant l'apparition de l'appareil du langage, pouvant être reprises et signifiées secondairement lors d'expériences tardives, et celles qui n'ont pu être

suffisamment reprises dans le langage. Le terme "suffisamment" est important car même dans des "états" narcissiques voire psychotiques, une certaine reprise est possible. L'hypothèse soutenue par Roussillon (2006, *ibid*) est que ces expériences non signifiées dans le langage vont avoir tendance à se manifester sous des formes de langage non-verbaux empruntant au corps, à l'acte notamment. Cette conjoncture se retrouve particulièrement chez les sujets en proie à des souffrances narcissiques identitaires liées à des traumatismes précoces qui vont utiliser ces registres d'expression afin de faire reconnaître ces traumatismes. R. Roussillon souligne que ce langage de l'acte et du corps est profondément ambigu et que son sens potentiel est très dépendant du sens que lui donne le sujet à qui il s'adresse. La lecture, la réponse éventuelle de l'environnement est donc encore une fois fondamentale.

Pour conclure ce chapitre, nous soulignerons les observations faites par R. Roussillon à l'occasion de travaux portant sur la criminalité: « les actes criminels commis par des sujets rencontrés n'apparaissent jamais comme des évacuateurs de tensions internes mais comme des tentatives de "liaisons signifiantes", tentatives de liaisons par l'acte d'un pan de l'histoire traumatique du sujet » (Roussillon, 2006, *ibid*, p.40).

V. LES DELINQUANCES ADOLESCENTES AU FEMININ

V.1. Adolescence et violence

Étymologie (Larousse, 1989)

En français:

Du latin *violenta* (force (du vent), ardeur (du soleil), rigueur (de l'hiver), violence (de caractère), fougue, emportement), dérivé de *violens* ("violent", lui-même de *vis* ("vigueur", "force").

En latin:

De l'indo-européen commun *vei* ("être fort", "puissant") qui donne le grec ancien *ις is* (muscle, nerf, vigueur). La forme étendue donne *vita* (vie), d'où le sens très abstrait de "vis" en tant que "essence de l'énergie vitale" que l'on retrouve de façon très concrète en grec.

Le mot violence (1215) est emprunté au latin classique *violenta* qui désigne "un caractère emporté, farouche, indomptable" et, en parlant du vent ou d'un vin, une "force violente", dérivé de *violentus*.

Construction historique du mot violence (Le Robert, 1992)

Au XVI^e siècle, le mot se dit de l'abus de la force pour contraindre, en particulier dans "faire violence à quelqu'un" (1538). Le terme "violence" reprend le sens latin de "force irrésistible, néfaste ou dangereuse" (1600) puis s'emploie en parlant de l'effort que l'on fait sur soi, en particulier dans "se faire violence" (1662).

Il désigne, par métonymie et d'abord au pluriel un "acte brutal", un "acte de violence". De là, l'emploi sorti d'usage pour "viol", faire violence à une femme, c'est à dire "la violer"(1748).

Le terme s'applique également à un sentiment (la violence d'une passion) ou à un phénomène (la violence d'un ouragan) d'une particulière intensité ainsi qu'au langage, avec la valeur de "caractère excessif" (1774). L'adjectif violent, ainsi que le verbe violer, sont dérivés de *vis*, qui désigne d'abord "la force en action". Le pluriel *vires* désigne lui concrètement les forces physiques, en particulier les forces militaires.

Vis, à partir de Cicéron, traduit les valeurs techniques du grec *dunamis*: "dynamique, vigueur, puissance", mais aussi "vertu, valeur, abondance, essence ou caractère essentiel d'une chose ou d'une personne". *Vis* est intimement lié à l'idée même de la vie, à la force vitale.

Si l'on se réfère à une étymologie plus ancienne du mot violence, il semble se dégager de la connotation agressive. Il est tiré d'un radical archaïque *Biawo* qui a donné naissance à *bia*; la violence, et *bios*: la vie. Vie et violence sont donc inséparables.

« La vie est violence et ne saurait être tenue pour pathologique seulement, tant elle est au cœur de notre vie psychique. Mais elle peut être destructrice quand le travail de la psyché est entravé dans sa fonction symbolisante » (F. Marty, 2007, *a*, p.10).

V.2. Tentatives de définition

Ayant assisté à de nombreux colloques sur le thème de la violence, la question de son appartenance au champ métapsychologique nous est apparue importante, dans la mesure où elle pointe un aspect central: l'articulation entre la réalité interne du sujet et la réalité externe du *socius*.

Comme le souligne F. Marty (1997), le terme de violence n'appartient pas directement au vocabulaire de la psychanalyse. Il est importé de la criminologie, de la sociologie, du vocabulaire de la justice. F. Marty émet l'hypothèse que l'emploi de ce terme est directement lié à l'intérêt croissant porté à une psychanalyse de l'adolescence. Les avancées théoriques doivent beaucoup aux travaux

des psychanalystes d'adolescents qui, s'ils reconnaissent l'influence des éléments socio-économiques et culturels dans l'apparition et le déclenchement de la violence, l'inscrivent dans une perspective plus large en la resituant dans le cadre de l'adolescence, moment où elle surgit le plus souvent.

L'homme Moïse et la religion monothéiste (1939), *Malaise dans la culture* (1929) et *Pourquoi la guerre?* (1933) constituent les textes de référence freudien sur la question de la violence. Freud y souligne combien l'incomplétude narcissique de l'humain trouve sa solution de deux façons: soit par la barbarie, où le comblement de son incomplétude se fera par les armes, soit par le droit et la parole. Là est la civilisation que Freud oppose à la barbarie. Dans *Malaise dans la culture* (1929), Freud écrit que la conscience morale et les motions pulsionnelles se jouxtent sans cesse; les motions pulsionnelles viennent faire le pendant à la censure, à la conscience morale et ce, dans une dialectique où, selon la pensée psychanalytique de l'économie libidinale, depuis des siècles, l'une passe sa force à l'autre, sa libido à l'autre. La conscience morale s'accapare la libido de la motion pulsionnelle pour la refouler et la motion pulsionnelle suivante augmentera en énergie pour passer dans la réalité. Et ainsi de suite.

Concernant la violence, il y a risque à un moment de rupture de la conscience morale telle que l'énergie psychique cesse de circuler de l'une à l'autre. Pour Freud, la haine est antérieure à l'amour et peut être positive dans la mesure où, pour se séparer, il faut haïr l'Objet. F. Millaud (1989) rappelle que Freud séparait la tendance sadique, composante de la libido, de la pulsion de destruction liée à la pulsion de mort. On voit ici le poids accordé à l'intrication pulsionnelle que l'on retrouvera notamment dans l'approche de R. Roussillon (2007, a) pour qui la violence serait un avatar de la dualité des pulsions, le symptôme d'un échec de l'intrication pulsionnelle. Pour lui, les formes de l'agressivité ne sont pas négatives; ce qui peut être négatif, c'est l'usage qui peut en être fait.

La conception de P. Jeammet est autre: pour lui, il n'est pas nécessaire de se référer spécialement à une dualité pulsionnelle pour rendre compte de la violence mais beaucoup plus à un rapport structurel intra-psychique.

Pour A. Green (1983), la violence serait naturelle; elle serait la puissance latente. Toute pulsion est par nature potentiellement violente par frustration, par contrôle. Elle serait marquée par le couple liaison/déliaison; toute pulsion dont la potentialité destructrice serait non liée pourrait être violente.

J. Bergeret (1984) a développé une conceptualisation dans laquelle il opère une distinction entre violence fondamentale et agressivité. Rappelons que pour lui, la violence est présente dès le début de la vie, qu'elle est naturelle et relevant quasiment de l'instinct plus que d'une pulsion. Le sujet n'en tire aucune joie particulière alors que l'agressivité, vitale également, renferme une part de

satisfaction de la souffrance de l'autre. Il existe une problématique œdipienne, libidinale, même partielle dans l'agressivité, alors que la violence fondamentale renvoie au registre de l'archaïque, du prégénital, au narcissique et à l'inné. Dans un développement normal, la violence fondamentale se transforme grâce à l'amour des parents en un processus créateur, donnant naissance à l'agressivité, s'intégrant secondairement à la problématique libidinale. Cependant, cette intégration n'est jamais complète, parfaite et définitive. Pour lui, le sujet agressif est un frustré narcissique et/ou victime de traumatismes.

V.3. Aux origines de la violence

Comme on le sait, le processus adolescent, portant en lui sa propre part de violence, nécessitant un temps d'élaboration psychique, révèle les fragilités psychiques antérieures et vient ébranler les défenses mise en place pendant l'enfance, fragilisant les assises narcissiques. P. Jeammet (1990) souligne que les failles dans la constitution du soi et de l'auto-érotisme, du processus de séparation-individuation, de l'intériorisation sont révélées à l'adolescence. Les défaillances dans les premières relations peuvent entraver le processus de séparation-individuation en faisant ressentir à l'enfant une différence massive dans la construction soi/autrui, créant une dépendance aux objets externes altérant l'autonomisation et la différenciation des instances psychiques (2008). Il rapproche ces situations de celles dont parle J. B. Pontalis (1981), celles d' « inceste entre appareils psychiques ». P. Jeammet postule l'existence de systèmes énergétiques différenciés et susceptibles de le rester dans le cours du développement et pose la question de la violence qui pourrait rester pendant l'enfance comme une énergie statique enclose et resurgir tout aussi "fondamentale" à la puberté. La pulsion peut être à l'origine de la violence dans la mesure où elle fait effraction dans le Moi, où elle le traumatise par manque d'épaisseur narcissique et de défaillance de la fonction pare-excitation de cette dernière. Pour lui, est violence toute force qui "agit" le sujet qui se retrouve dans une sorte de passivité, qui est emporté et dépossédé de lui-même par cette force qui le déborde. Cette force est étrangère au Moi dans une dimension d'effraction qui fait vivre au Moi un sentiment de dépossession de lui-même. Ainsi la violence apparaît comme "déssubjectivante" tant pour celui qui la subit que celui qui l'agit.

R. Roussillon (2010), quant à lui, émet l'hypothèse que l'adolescent peut mobiliser les potentialités pour tenter de différencier les instances psychiques menacées de confusion. Pour lui, destructivité et violence ne peuvent être considérées comme l'expression d'une "pulsion destructrice". Bien qu'il

admette que leur manifestation ne puisse s'accomplir sans une motion pulsionnelle, il précise que ce n'est pas là une fin en soi du mouvement psychique. Il existerait un sens inconscient à l'expression de la violence et de la destructivité; le fait de dégager quels sont les enjeux inconscients ou latents de ces manifestations les rend "analysables" et "interprétable" (2007, *ibid*). Pour R. Roussillon, la question à se poser concerne la place de cette violence, de cette destructivité dans les stratégies narcissiques de la psyché et au sein de la différenciation Moi/non-Moi. Il précise que la question de la différenciation Moi/non-Moi est au cœur des interrogations de la clinique actuelle, ce qui l'amène à considérer que cette différence résulte d'un processus de conquête psychique. Ce sont les traumatismes affectant son organisation qui sont au centre de l'exploration clinique. Il se réfère à son concept de "traumatisme primaire" au cœur de son approche théorique. L'une des particularités de ce traumatisme primaire concerne l'échec de son intégration dans le temps et la temporalité. Il ne se présente pas comme un événement datable, il est "structural" ce qui contribue à l'échec de son élaboration et est typique des problématiques narcissiques-identitaires. Pour R. Roussillon, ce qui caractérise la clinique des souffrances narcissiques identitaires est l'exacerbation d'une violence manifeste, non-conflictualisée; le conflit d'ambivalence ne peut s'organiser comme tel. Dans l'observation clinique de la souffrance narcissique identitaire résultant d'un trauma primaire, il relève un trait particulier: l'exacerbation de la violence et de la destructivité qui apparaissent à ciel ouvert sans retenue, signant ainsi l'absence de conflictualité. Il n'y a pas de frein à cette manifestation de violence ou de conduite de réparation.

Comme on le voit, tous les auteurs considèrent la violence comme la remise en scène d'un traumatisme précoce non élaboré et subi par le psychisme, remise en scène qui va entrer en collision avec les effets traumatiques de la puberté et mettre à l'épreuve les capacités du Moi à accéder à une résolution, partielle ou totale de ces traumatismes.

Comme le rappelle M. Emmanuelli (2005), les adolescents présentant des conduites violentes ou des troubles du comportement, ont une histoire marquée « par des ruptures relationnelles multiples, des carences affectives » (Emmanuelli, 2005, *ibid*, p.78).

V.4. Violences de l'adolescence

Tout d'abord, il nous semble important de rappeler que si un certain nombre de violences émergent à l'adolescence, si ce moment est privilégié pour la mise en place de comportements auto ou hétéro-agressifs, on ne peut assimiler violence et adolescence, bien qu'ils aient été associés de tous temps.

La question du rapport entre mouvement interne de l'adolescence et perception externe est une des problématiques de l'adolescence. Pour P. Jeammet (1980), la violence s'inscrit dans une double appartenance de réalité externe perceptive, moyen de figuration et de maîtrise d'une réalité interne, et de réalité interne quasiment virtuelle tant que que le sujet ne la reconnaît pas.

F. Marty (2007) souligne l'incapacité dans laquelle peut se trouver la psyché dans sa fonction symbolisante et en quoi la réalité externe peut être éprouvée comme menaçante par le sujet. La violence sera une défense vitale contre l'objet menaçant, mais aussi contre la menace présente en soi d'un effondrement possible: la violence agie, manifeste, se "double" d'une autre violence, interne, directement liée aux transformations pubertaires. Deux phrases clés condensent l'approche de F. Marty: « la violence manifeste serait le manifeste d'une autre violence » (Marty, 2000, *ibid*, p.8) et: « S'il y a de la violence à l'adolescence, elle est d'essence pubertaire, et si cette violence peut être transformée, utilisée dans le courant libidinal, c'est grâce au travail de « *l'adolescent* » (Marty, 1997, *ibid*, p.12). F. Marty souligne le rôle des fantasmes pubertaires comme organisateurs de la vie psychique de l'adolescent par l'étude de cas de parricides dont il se demande s'il ne serait pas le paradigme de toutes les violences à l'adolescence.

Dans la lignée de F. Marty qui décrit l'adolescence comme une « véritable déchirure du corps infantile » (Marty, 1997, *ibid*, p.17), A. Birraux (1997) expose la tâche à accomplir pour l'adolescent de manière très claire qui consiste en « la gestion (...) par le jeune pubère, de la violence interne, de ses vœux incestueux et parricides, de son agressivité légitime et structurante aussi bien que des expressions problématiques de ses pulsions de mort. La question dialectise violence agie et violence subie, impuissance primitive et unification du moi » (Birraux, 1997, *ibid*, p.132). Elle insiste sur « l'insensé des transformations pubertaires » auxquelles est soumis l'adolescent. Elle place au cœur du processus ce qu'on retrouve chez tous les psychanalystes de l'adolescence: la négociation narcissico-libidinale et la gestion des forces de déliaisons exceptionnellement réactivées par la puberté. On retrouve cette attention portée sur l'équilibre narcissico-objectal dans la conception de P. Jeammet considérant l'axe narcissico-objectal comme organisateur essentiel de la vie psychique de l'adolescent. S'appuyant sur son expérience clinique avec des patients en institution, il remarque que le passage à l'acte fait souvent suite à une tentative de rapprochement de la part de celui qui agit la violence. Il fait l'hypothèse que c'est l'intensité même du transfert qui est impossible à maîtriser pour le patient; il existerait un caractère anti-narcissique dans l'investissement objectal et ce paradoxe aurait des effets sur les conduites d'agir et de façon plus générale sur la violence. Les assises narcissiques se construisant à partir de la qualité de la relation aux objets, P. Jeammet considère que plus les assises narcissiques sont solides plus "l'appétence objectale" sera ressentie

comme moins "anti-narcissique". L'adolescence poussant le sujet à l'autonomie, les conditions de celle-ci doivent être assurées, le risque étant pour le sujet, par la recherche de la force nécessaire dans l'achèvement de ses identifications, de favoriser la mise en place de conditions renforçant les processus d'intériorisation et l'éveil de "l'appétence objectale" contradictoire avec la nécessaire prise de distance avec les objets d'attachement antérieurs. De façon plus générale, la violence peut faire son apparition chaque fois que l'extérieur fait effraction dans l'espace psychique interne; elle est considérée comme « une réponse à une attaque du narcissisme et une défense contre ce qui est perçu comme une menace sur l'identité. C'est ce qui nous apparaît comme la condition essentielle de l'émergence de la violence » (Jeammet, 1997 b, *ibid*, p.36). Pour P. Jeammet toutefois, l'essentiel de cette violence est adressée au sujet même sous forme d'autosabotage visant à réduire ou détruire un certain nombre de ses potentialités. Cependant, il n'y voit rien de pathologique et considère ces mouvements comme faisant partie intégrante du processus adolescent tant que le comportement ne se rigidifie pas et ne s'inscrit pas dans la répétition réduisant la liberté de choix du sujet. Ce serait les conditions d'émergence de la violence qui permettraient le mieux d'en saisir la signification. Si pour P. Jeammet, le comportement de violence contient une tentative de renversement en son contraire visant à transformer une passivité en activité, de faire subir à l'autre ce qu'on a subi soi-même, il réalise également un compromis. Ainsi le coup porté, marque à la fois l'attaque, l'opposition mais également le rapproché corporel. Une autre façon de lier la violence serait le masochisme, qui permettrait, malgré ses effets destructeurs, de conserver un lien avec l'objet en le préservant d'une attaque destructrice (Jeammet, 1997, *ibid*).

C. Balier souligne la contradiction intense vécue par les adolescents « entre une fascination pour la passivation, ce qui revient à se fondre dans l'univers maternel, et le désir d'affirmation, d'ordre phallique » (Balier, 1997, *ibid*, p.92). Il fait également référence au masochisme dans la place qu'il occupe dans les conduites à risques et les passages initiatiques à l'adolescence, faites d'un mélange d'excitations, de sensorialité et de recherche de l'Autre.

Si nous partageons la conception de F. Marty (1997, *ibid*), considérant que violence et vie s'inscrivent d'emblée dans une épigénèse interactionnelle où l'on peut passer par un travail, du "système" de relation, du registre d'une violence brute, "instinctuelle" à une violence civilisée et civilisatrice pour l'humain, force est de constater que les modifications et évolutions sociales ne favorisent pas un tel mouvement. Dans un espace social et culturel où les exigences idéales sont fortement sollicitées au détriment des contraintes surmoïques, on constate une élévation du niveau d'excitations issues du *socius*, des exigences narcissiques parentales accrues et un effacement des limites liées à l'autorité (Chagnon, 2005).

Dans l'introduction, nous posons la question suivante: « Dans un espace social qui marchandise de plus en plus les corps, les mots, les choses où l'on observe une sexualisation de plus en plus précoce, où la confusion est extrême entre féminité et féminin, où l'on peut repérer une injonction paradoxale créant une tension certaine entre une exposition crue des corps et une répression tant morale que religieuse, comment l'adolescence au féminin, véritable lieu de la perplexité peut-elle endosser ce corps sexué? » . La réponse se trouve peut-être en partie dans cette phrase: « L'acte et le comblement magique par la consommation sous la pression de l'économie deviennent des solutions magiques appuyées par les nouvelles valeurs narcissiques d'efficacité et de performance précoces » (J-Y. Chagnon, 2007, *ibid*, p.143).

V.5. Les délinquances

« Il n'est pas de groupe social sans délinquants, ni sans jeunes délinquants ».

(D. Lagache, 1949)

V.5.1 Définitions

En introduction de ce chapitre, nous voudrions rappeler avec J. Dayan (2012), que la délinquance a toujours donné lieu à des analyses divergentes. Deux conceptions du rapport de l'homme déviant à son environnement s'opposent. Une, plus normative, est centrée sur la recherche des déterminants des comportements propres à l'individu, voire à une classe d'individus. Dans cette optique, la part de l'influence du *socius* est négligeable voire inexistante. La seconde est fondée sur l'analyse des processus de développement, admettant les notions de hasard, de conflit. Le *socius* y occupe une place prépondérante. C'est dans ce second courant de pensée que nous nous inscrivons.

Nous avons choisi de présenter la délinquance séparément de la violence car si l'une est irrémédiablement liée à la vie, l'autre est référée de façon tout aussi indubitable au *socius*. Or, il est très fréquent d'observer les amalgames réalisés entre violence, délinquance et adolescence.

Le terme de délinquance revêt une grande hétérogénéité conceptuelle, où concepts psychologiques et psychiatriques s'insèrent régulièrement au cœur de théories sociales avec un fondement scientifique pour le moins discutable (J. Dayan, *ibid*, 2012).

Si pour E. Durkheim: « Il ne faut pas dire qu'un acte froisse la conscience commune parce qu'il est criminel, mais qu'il est criminel parce qu'il froisse la conscience commune » (Durkheim, 1893), d'autres approches, moins sociales, moins "humanistes" proposent des théories innéistes, héréditaires faisant leur retour à grand bruit dans l'espace social. M. Emmanuelli (2005) relève que dans l'étude des violences et de la délinquance, nous nous situons à l'intersection du champ psychopathologique et du champ psychosocial.

En ce qui nous concerne, nous ferons nôtre l'approche de J. de Ajuriagerra qui estimait qu'il était impossible de comprendre la délinquance sans tenir compte des facteurs sociaux dont la nature de l'environnement familial (Dayan, 2012, *ibid*, p. 896). Ceci pose la question du statut de la délinquance dans la théorie psychanalytique.

En fait, la délinquance s'avère être un objet transdisciplinaire qu'aucune approche isolée ne semble en mesure de définir et d'étudier. Nous allons proposer différentes définitions en portant une attention particulière à l'articulation entre adolescence et délinquance.

Selon Harrati (2006), le délinquant se définit comme celui qui commet l'infraction et qui rompt le lien ou le pacte social. Partant de cette affirmation, J-Y. Chagnon définit la délinquance « comme un concept socio-juridique qui désigne à la fois une conduite caractérisée par la commission d'un délit ou d'un crime et l'ensemble des délits et crimes commis dans une communauté sociale » (2010, p.213). L'auteur relève que la délinquance interroge autant les représentations individuelles que collectives, les normes morales et sociales. Le rapport à la violence et à la transgression, les conflits des générations, les différentes réalités cachées derrière ce terme amènent J-Y. Chagnon à ouvrir cette notion en l'employant au pluriel. Pour lui, il faut parler des délinquances plutôt que de la délinquance. Nous adopterons ce point de vue en le complétant par une distinction entre faits de délinquance et "figure du délinquant". Ce délinquant se trouve souvent accompagné de l'adjectif "jeune"; adolescence et délinquances ont une relation privilégiée. La délinquance se situe au cœur de l'histoire, des hommes et des champs théoriques ainsi qu'au cœur d'une autre histoire: celle de l'adolescence. Celle-ci que nous pouvons également décliner au pluriel, objet d'une pratique thérapeutique originale pourrait donner aux psychanalystes des idées sur la façon de penser le monde, et notamment les délinquances. (Marty, 2002)

La compréhension des adolescents et délinquants a été abordée dès les années 1920 avec les travaux d'A. Aichorn à partir des apports de la théorie psychanalytique. Beaucoup d'autres ont suivi, dont nous ne développerons pas ici les travaux mais auxquels nous nous référerons: S. Bernfeld, P. Blos et son concept d'*acting out*, D. W. Winnicott et ses travaux sur la déprivation et la tendance antisociale notamment. Les conceptualisations de ces auteurs sur les délinquances à l'adolescence,

sont présentées et discutées par plusieurs psychanalystes contemporains dans un ouvrage qui fait référence: *Le jeune délinquant* (2002) écrit sous la direction de F. Marty.

V.5.2. Données épidémiologiques

En préambule à des analyses cliniques plus approfondies, et après avoir présenter différentes définitions des délinquances, il nous semble utile de se pencher sur les données de différentes études portant sur la délinquance des mineurs, recueillies entre 1972 et 2011 et regroupées par M. Emmanuelli (2005), J-Y. Chagnon (2010) et L. H. Choquet (2012). Ces études ne portent pas tout à fait sur les mêmes points. Cependant, nous pouvons en tirer quelques constats:

- On note une augmentation constante des crimes et délits imputables aux mineurs: moins de 10% des mises en cause en 1972, contre près de 18% en 1998 avec une augmentation de 62% entre 1994 et 1998.
- Cependant, on note que la délinquance des mineurs augmente moins vite proportionnellement que celle des majeurs: 12,9% d'évolution contre 27,3% entre 2002 et 2007.
- Pour la période 2002-2009, on constate une augmentation plus importante pour le nombre de majeurs (+32%) mis en cause que pour les mineurs (+19%). Un taux de récurrence de 40% pour les mineurs mis en cause était observé en 1998.
- En 2007, le nombre de mineurs représentait 18% de la population totale des personnes mises en cause, alors que ce chiffre étant stable ces quatre dernières années (il était de 21% en 2001). Cependant, selon un rapport de INHES/OND de 2008, on observe une hausse plus importante de l'implication des mineurs pour les atteintes aux biens et les atteintes à l'intégrité physique (violences physiques, sexuelles et menaces). Cependant, un autre rapport pour la période, une étude sur la période 2002-2009 constate que les violences contre les personnes restent en majorité le fait de majeurs, ce qui est également le cas pour les stupéfiants (16% pour les majeurs, 11% pour les mineurs).
- On note une tendance très forte concernant les vols (40% pour les mineurs contre 20% pour les majeurs) et les destructions de biens (13% contre 5% pour les majeurs). Toutes les études sont concordantes sur les domaines où les mineurs

sont présents: « atteintes aux biens très typés, soit par le mode opératoire (vol à la tire, extorsion, vol violent sans arme, incendies volontaires), soit par l'objet visé (vol de deux roues, dégradations de biens publics) ». (Y. Tyrode et S. Bourcet, 2006, p. 87), les mineurs étant sous représentés pour les homicides, les escroqueries, la délinquance économique et financière.

- Des études rendent compte de la "délinquance cachée", avec une fréquence et une banalisation des comportements illicites ("la petite délinquance"). Plusieurs études (de 1995 à 2002) attestent que 75% voire jusqu'à 90% des jeunes de 10 à 18 ans admettent avoir commis au moins un acte défendu dans l'année précédent l'investigation. 20% des mineurs détectés se dirigent peu à peu dans l'antisocialité, par répétitions des actes délinquants et violents.
- Si un taux de récidive de 40% pour les mineurs mis en cause était observé en 1998, il est à noter que dans des études plus récentes, seulement 10% des mineurs appréhendés réalisent la moitié des infractions répertoriés et les trois-quarts des actes de violence: la délinquance commise par des récidivistes ne concernerait qu'un petit groupe de sujets.
- On observe une évolution très marquée de la réponse judiciaire, de 78,5% en 2002, jusqu'à 92,9% en 2009. La part des mineurs détenus condamnés a augmenté de 43% résultant de l'augmentation de la réponse pénale. Durant la même période (2002/2009) le nombre de prises en charge au sein d'établissements et services de la PJJ dans le secteur public, ou le secteur associatif a largement augmenté.

Enfin, toutes les études rapportent que les faits de délinquance sont commis essentiellement par les garçons, les filles ne représentant qu'entre 10 et 14% de l'ensemble (15% pour les majeures). Au-delà de toutes considérations qui se voudraient prédictives, enfermant le sujet dans une irrémédiable destinée, nous avons relevé ce qui pourrait aujourd'hui être considérés comme des facteurs favorisant l'entrée dans une délinquance que le moment de l'adolescence viendrait permettre.

V.5.3. Facteurs favorisants

Une question semble tarauder de façon récurrente la société concernant les "jeunes délinquants": « Est-ce prévisible? » J. Dayan (2012) s'appuyant sur les résultats d'études prospectives confirme que l'existence de troubles du comportement durant l'enfance augmente de façon importante le risque de comportements violents quelques années après. Cependant, le poids de ce facteur doit être pondéré car il apparaît modéré en regard des autres facteurs qui peuvent contribuer au risque de délinquance, tels les facteurs sociaux, les carences précoces et les traumatismes. On peut d'ailleurs s'interroger sur le poids de ces derniers facteurs dans la construction même de troubles du comportement repérés pendant la première étude!

Cependant, J-Y. Chagnon (2007), évoquant une étude qu'il a entrepris et portant sur des adolescents (entre 12 et 20 ans) mis en examen pour viol ou agression sexuelle, constate qu'au cours des entretiens avec ces adolescents, les trois-quarts déclarent avoir été des enfants instables, agités voire hyperactifs. La remarque faite précédemment reste valable, mais pose la question de la prise en charge précoce des difficultés durant l'enfance. Les facteurs sociaux sont au premier plan quant à la fréquence de la délinquance infanto-juvénile. Elle est plus fréquente dans les milieux socio-économiques et culturels défavorisés. D'autre part, quand existe un trop grand décalage entre les aspirations sociales et les possibilités de réalisation, la délinquance peut être comprise comme un mode de survie plus ou moins adapté à la situation. La délinquance, phénomène essentiellement urbain, mais plus uniquement, se développe sur un fond de misère sociale, dans des lieux souvent "abandonnés" par les pouvoirs publics. Les phénomènes d'identification groupale ou communautaire, voire ethniques sont au premier plan. Ces phénomènes d'identification collectives s'étayaient sur la propension depuis longtemps reconnue des adolescents à la grégarité, au conformisme (Dayan, 2012). Les enquêtes portant sur la délinquance juvénile indiquent que 60 à 80% des infractions sont commises à plusieurs. Cette question des identifications transversales est majeure dans les passages à l'acte violents. Cependant, si les "facteurs ethniques" sont à considérer, c'est avec la plus grande prudence de par leur intrication avec d'autres facteurs psychosociaux, familiaux, psychopathologiques.

Si les facteurs sociaux sont déterminants, les facteurs familiaux tels la carence, la violence parentale, les problématiques incestuelles et transgénérationnelles altérant les capacités à tolérer la frustration et à contenir la violence pulsionnelle occupent une place prépondérante dans les traumatismes narcissiques. D'autre part, les modifications sociales et culturelles valorisant l'expression d'un individualisme et d'un narcissisme exacerbés, contribuent au développement d'une

délinquance adolescente. Enfin, M. Emmanuelli, citant R. Muchembled (2001), fait remarquer que les médias se focalisent sur deux catégories particulièrement désignées dans les comptes du crime: les 16-25 ans et les immigrés, dont la combinaison des deux donne une figure réelle à la délinquance: celui du jeune immigré délinquant.

Différentes études (D. Salas (1998), L. Mucchielli (2001), C. Samet (2001)) font apparaître depuis les années 1980 l'émergence d'une nouvelle délinquance se démarquant des deux formes antérieures, la violence liée à l'adolescence initiatique, transitoire et la délinquance pathologique relevant de la psychologie voire de la psychiatrie. Celle nouvelle forme appelée « délinquance d'exclusion » (D. Salas, 1998) prend naissance et se développe sur un fond de précarité touchant certains quartiers et ses habitants.

V.5.4. Psychopathologie de la délinquance

La faillite du Surmoi a souvent été évoquée comme tentative de compréhension des actes de délinquances; cependant, si aujourd'hui encore la délinquance est pensée comme une pathologie névrotique, il faudrait davantage la considérer sous l'angle des pathologies limite, voire de la psychose pour certains agirs particulièrement violents (Marty, 2007). Pour notre part, il nous semble indispensable de distinguer les conditions, la nature de l'acte délinquant plus que l'éventuelle structure du sujet. « L'acte de délinquance isolé peut être le fait de n'importe quel sujet si certaines circonstances narcissiquement douloureuses auxquelles sont très sensibles les adolescents se produisent, qui plus est dans un groupe à risque sur le plan social » (Chagnon, 2010, *ibid*, p.216).

Comme on le voit, la question du narcissisme et de ses atteintes sont au premier plan.

L'adolescence étant un révélateur « des malaises dans la civilisation », il nous semble peu étonnant qu'une des formes contemporaines des délinquances adolescentes s'exprime sur un mode addictif de consommation, sur fond de profondes failles narcissiques, failles que l'acte délinquant chercherait à combler. F. Marty commentant P. Givre (2002) privilégie la thèse selon laquelle, aujourd'hui, on serait en présence non plus de délinquants mais de « jeunes en quête d'addiction, aux ressources narcissiques fragiles qui les poussent sans cesse vers des modèles d'identification grandiose » (2002, *ibid*, p.19). La délinquance des adolescents d'aujourd'hui serait celle de sujets en panne dans le processus d'adolescence, sujets qui ne pouvant intégrer la violence interne, perdent les repères symbolisants donnant sens à la traversée adolescente. On serait devant des pathologies du processus de subjectivation (Marty, 2002).

V.5.5. "Devenir" des délinquances

Aujourd'hui, et dans la lignée de T. E. Moffit (1993), la plupart des auteurs, distinguent deux groupes: celui dont les passages à l'acte délictueux apparaissent de façon soudaine à l'adolescence, sans délinquance inaugurale, au cours d'une "crise" ou d'un conflit, et celui dont les activités délinquantes s'inscrivent dans la durée, voire dans une carrière chronique. Pour les actes limités à l'adolescence, ils s'étendent de la puberté à la post-adolescence et se concentrent sur une dizaine d'années (Sélosse, 1995, p. 2417). Ces actes de délinquance peuvent être considérés comme un « épiphénomène de l'adolescence », un « trouble transitoire du développement social » (Leblanc, cité par Sélosse, 1995, p. 2415). Ce premier groupe est le plus nombreux et est formé d'adolescents qui cesseront tout acte de délinquance une fois adulte. Très souvent, ce délit est unique. Toutefois, s'il se répète, il se reproduit vers l'âge de dix-huit-dix-neuf ans pour les actes de violence et vers vingt-cinq/trente ans pour des délits mineurs (Dayan, 2012, *ibid*). L'engagement dans le travail, la parentalité, éventuellement la religion sont des facteurs bien connus contribuant à l'arrêt des actes délictueux. Pour les adolescents commettant des délits en groupe, la prise de conscience d'une possible vie sans le groupe permet, entre autres, l'arrêt des actes de délinquance. On peut rapprocher cette donnée de ce qu'écrit R. Roussillon (2010) à propos du passage adolescent subordonné à la métabolisation de deux expériences dont une consiste en la capacité « d'être seul face au groupe ». Pour lui, l'accession à la sexualité adulte est tributaire de la capacité qu'a le sujet de s'affranchir de l'étayage du groupe pour affronter les "dangers" de l'intimité sexuelle du couple. Il doit affronter les conformismes groupaux pour oser avancer dans une position individuelle.

V.6. Les délinquances au féminin

« ... la criminelle-née est pour ainsi dire une exception à double titre, comme criminelle et comme femme (...). Elle doit donc, comme double exception, être plus monstrueuse ».

(C. Lombroso, La femme criminelle et la prostituée, Paris, Félix Alcan, 1896)

« La délinquance féminine juvénile n'étant que marginale, en parler, l'étudier, ne serait que supercherie scientifique ».

(S. Rubi, Des adolescentes délinquantes, Les cahiers dynamiques, 2010/1 n°46, p. 27-33)

V.6.1. Contexte social

Comme nous l'avons vu précédemment, les délinquances ne peuvent se concevoir hors du contexte social dans lequel elles s'expriment. La délinquance féminine adolescente n'échappe pas à cette obligation, bien au contraire. Comme les données épidémiologiques l'indiquent, les actes de délinquances commis par des adolescentes et répertoriés par les services de police représentent une faible part de la globalité des actes délictueux. Cependant, S. Rubi (2010) interroge ces données et, les croisant avec d'autres études, émet l'hypothèse d'une criminalité cachée, d'un "chiffre noir" de la délinquance féminine. Cette mise au secret, tiendrait à la "double transgression" réalisée par ces jeunes filles: l'acte de délinquance en lui-même et la « transgression des comportements de genre » opérée; ce que nous soulignons dans l'introduction de notre recherche, et que résume parfaitement Bard (2002) citée par S. Rubi: « Crimes dits familiaux ou crimes politiques sont nécessairement vus à travers le prisme des représentations dominantes de "la femme": ange et démon, maman et putain "monstrueuse". La criminelle paie non seulement pour ses actes, mais pour la transgression qu'elle opère ». Ainsi, existerait un processus accolé aux comportements délictueux des adolescentes: celui de la sexualisation des actes qui aurait à voir avec l'identité de genre. La violence des garçons serait une violence "naturelle", acceptée socialement alors que la violence des filles serait contre-nature "contre-genre". S. Rubi (2010) souligne le rôle fondamental des médias dans la perception et peut être dans l'intériorisation d'une certaine construction de la délinquance féminine. En effet, on assiste à une dramatisation, une "hystérisation" médiatique dès qu'il s'agit d'actes délictueux commis par des filles, avec une criminalisation de certains groupes sociaux, dont "le groupe des filles". Une des critiques faites aux médias est l'assimilation des filles délinquantes aux "garçons manqués" (il leur manque quelque chose!).

Ce qui est souvent mis en avant est le mimétisme supposé dont font preuve les filles vis à vis des garçons. Or, nous verrons que cette explication, bien trop simpliste, a probablement pour fonction de nier une spécificité délinquante féminine, renvoyant ainsi à une indifférenciation sexuelle. Ces jeunes filles, dont les actes pourraient traduire une impossibilité, peut-être temporaire, à intégrer un féminin apaisé, réussiraient au-delà de leurs espérances. Le paradoxe vient du fait que dans les médias, les actes délinquants féminins renvoient très fréquemment les jeunes filles au corps, à la sexualité. Les phénomènes de groupe font aussi partie des "rendez-vous médiatiques" sous forme de "gangs de filles plus violentes que les garçons" et autres. Or, comme le rappelle, S. Rubi, on ne peut ignorer que les actes délictueux peuvent s'insérer dans un mécanisme de socialisation juvénile. D'autre part, le groupe représente dans certains quartiers une protection indéniable et coûteuse tant

pour les filles que pour les garçons. Il nous semble important d'avoir toujours à l'esprit cette dimension.

En effet, comme le souligne J. Mazzocchi (2007), dans une étude sur les placements d'adolescentes, il ne faudrait pas procéder à un amalgame entre filles dangereuses et filles en danger. Quand on fait référence aux comportements dangereux ou délinquants de jeunes filles, on écarte la notion de jeunes filles en danger. Or, la majorité de ces jeunes filles sont rarement placées pour des actes de délinquance mais plutôt mesure de protection, en les éloignant d'un milieu délinquant ou dangereux pour elles. On note que les filles sont plus sujettes à la dépression, au suicide, à la prise de drogues, aux fugues multiples. Mais si le placement a un rôle protecteur et est une réponse à des comportements à risque, il transmet une image de délinquante très présente tant pour l'adolescente que pour l'entourage.

Existe-il une spécificité de la délinquance féminine à l'adolescence? Pour nous, cela ne fait aucun doute. Cette spécificité se manifeste à la fois dans le type d'actes commis et dans l'organisation psychopathologique sous-tendant ces agirs.

V.6.2. Description et spécificité

Moyano (2008) fait l'hypothèse que la spécificité des filles dans l'expression de la violence est sans doute issue, en partie, des conséquences de la construction sociale de la déviance (Picca, 1983 ; Cusson, 1998 ; Moyano, 2008, *ibid*).

Sur le plan descriptif, on observe une évolution progressive vers la violence physique. Dans un premier temps, on note de petits actes déviants, agressifs, intimidants évoluant vers un possible passage à l'acte violent. P. Verlaan et M. Déry (2006) en citant Crick (1997) soulignent que les gestes de violence exercés par les adolescentes sont principalement de nature relationnelle. Moyano (2008) et S. Rubi (2010) font le même constat. Les filles déclarent préférentiellement s'être battues suite à des "histoires" avec d'autres filles essentiellement. Les filles utilisent plus régulièrement une violence dite "indirecte", ce que toutes les études confirment. Cependant, de même que les violences sexuelles, il semble que les violences physiques soient en augmentation; si les condamnations restent stables depuis 1994, on observe une augmentation régulière des violences sexuelles et des viols commis par des adolescentes.

Sur un plan plus sociologique, Moyano (2008) constate que l'augmentation des activités hors maison des filles a un effet automatique sur la délinquance dans la mesure où elle est extérieure et

repérée. Un élément important à prendre en compte est l'influence du groupe telle que nous l'avons décrite précédemment. Nous précisons que la construction de la féminité de certaines adolescentes avec des adolescents garçons dans des groupes mixtes a une influence certaine. De même, les rencontres amoureuses avec des garçons délinquants plus âgés ainsi que la prise de substances psychoactives contribuent à l'augmentation des actes de délinquance, voire à un engagement vers un "parcours déviant". La dimension narcissique de l'acte délinquant "sous le regard des garçons" est très présente dans les phénomènes de bandes dans lesquelles se trouvent des filles. El. Larsen et Er. Larsen (2006), soulignent que bien loin de vouloir rejeter la gente masculine, les filles la sollicitent par des actes de violence.

Enfin, B. Doyon et M. Bussièrès (1999) soulignent que l'influence de la famille est nettement plus importante pour les filles que pour les garçons; elles seraient plus sensibles aux conflits familiaux, aux violences conjugales, aux séparations. L'intériorisation sociale du rôle de la femme, passive, attentionnée et dépendante entrerait directement en conflit avec les processus pubertaires à l'œuvre. L'excitation de la violence, la rébellion ayant comme figure l'amazone, la sexualisation des mots, la jouissance de la transgression sont des modes de réponses possibles dans ces situations.

V.6.3. Dimension psychopathologique de la délinquance chez les adolescentes

S'il existe une délinquance féminine adolescente, comme nous avons pu l'observer dans sa dimension sociale, quels en sont les aspects psychopathologiques?

Nous tenterons de répondre en nous appuyant sur une étude clinique de O. Moyano, (2008) auprès de huit jeunes filles rencontrées à la Protection Judiciaire de la Jeunesse adressées par un magistrat, juge des enfants ou juge d'instruction, après une mise en examen pour délit ou crime. Cette étude illustre cliniquement de façon fine les enjeux des problématiques délinquantes.

Moyano ne retrouve pas de pathologie grave mais des troubles comportementaux et des conduites antisociales et un trouble des acquisitions scolaires. Il observe pour deux cas le registre des troubles névrotiques; une de ces deux jeunes filles présentait une personnalité hystérique assez marquée. Une autre souffrait d'une dysmorphophobie importante, de troubles de l'identité lui faisant revêtir des habits masquant toute féminité. Moyano s'étonne de la diversité des troubles constatés. Nous ferons de cette diversité le fondement d'une de nos hypothèses.

Moyano énumère ce qui semble rassembler les histoires communes de ces jeunes filles:

- la relation au couple parental faite sur une apparente absence du père
- deux sur huit des adolescentes vivaient avec leurs deux parents, les six autres avec leur mère seule (sans nouveau mari ou compagnon)
- on note une présence active de la mère avec une relation passionnée, mêlée de surprotection et de rejet
- la relation œdipienne pose problème à ces six jeunes filles
- la figure paternelle n'occupe pas de place rassurante, contenante ou réparatrice.

O. Moyano, à partir de ces données propose différentes hypothèses et développe une théorisation articulée autour de la métaphore de "l'éclipse du père" que nous ne reprendrons pas entièrement à notre compte, malgré son grand intérêt. Cependant, cette approche souligne, en creux, la place prépondérante, voire omnipotente occupée par la figure maternelle. Moyano relève « que la fille n'est pas dans un rapport identificatoire au père comme modèle pour son futur statut d'adulte, mais elle joue, à travers la figure maternelle, son lien à l'image paternelle comme étant à la fois le modèle de la relation à la figure masculine, donc comme prototype à ses relations hétérosexuelles, et comme modèle de la figure maternelle à laquelle l'adolescente s'identifie » (Moyano, 2008, *ibid*, p.30). Pour nous, cette question des identifications, particulièrement l'identification à la mère est au premier plan.

En effet, comme l'a écrit A. Anzieu (2004), l'enjeu principal pour l'adolescente est de « déchirer l'hymen commun ». Pour P. L. Assoun (2001), il s'agit de « régler son compte à la mère, règlement de compte dont la violence donne à l'adolescence au féminin le sens d'une exécution en règle de la figure maternelle », pour Guillaumard, l'adolescente doit se dégager de la relation fusionnelle mère/fille, de "l'effet mère".

F. Houssier (2009) a souligné l'approche d'auteurs comme K. Eissler pour qui la délinquance au féminin serait une lutte contre l'homosexualité primaire. L'hypothèse principale serait que les actes transgressifs sont la conséquence d'une attraction régressive homosexuelle envers la mère. L'adolescente, devant la prise de conscience de ses désirs incestueux, serait prise de panique et se précipiterait dans des actes de violences, de fugues, de vols ou de relations pseudo-hétérosexuelles, ces dernières « ayant une valeur symbolique de différenciation défensive avec l'imago maternelle » (Houssier, 2009, *ibid*, p. 601). Un point souligné par l'auteur, et que nous avons pu observé au cours de notre recherche est le vécu de relations carencielles avec la mère favorisant un besoin vital de tendresse, et une re-sexualisation excessive du lien à l'adolescence. O. Moyano (2008) remarque

par ailleurs que l'opposition violente aux adultes est souvent une recherche de punition avec une resexualisation de la relation œdipienne, la punition prenant place comme substitut régressif de l'érotisation.

Dans l'article de 2009 déjà cité, F. Houssier présente le concept d'*acting out* sexuel de P. Blos dont les travaux s'inscrivent dans la lignée de ceux de K. Eissler. L'accent est porté sur la conduite sexuellement perverse comme spécifique de la fille alors que chez le garçon, elle n'est qu'une des expressions possibles de la délinquance. L'identification à la mère phallique active serait une des sources de régression de la jeune délinquante. L'acte serait utilisé par la jeune fille contre la mère phallique, en même temps qu'elle s'identifie à son omnipotence. Dans cette optique, l'*acting out* sexuel serait une pseudo-sexualité hétérosexuelle "précipitée" et transitoire, permettant de se protéger du réveil des désirs homosexuels incestueux.

L'auteur précise que l'identification à la mère primitive aurait également comme fonction de lutter contre la passivité. Cette lutte contre la passivité est également mise en avant par S. Lesourd (2001). O. Moyano relève que la scène pubertaire, en décalant la scène primitive dans un sens où l'adolescente n'est plus dans une totale position passive, ce passage de la passivité à l'activité, dans un surplus d'excitation peut donner lieu à une décharge agressive et à des actes violents auto ou hétéro-agressifs. L'acte auto-agressif irait dans le sens d'un refus du féminin alors que l'acte hétéro-agressif indiquerait un possible éloignement de la mère.

Pour P. L. Assoun, l'adolescente serait dans une revendication active de possession phallique. Un des buts de la violence agie serait la lutte contre la passivité inhérente au processus pubertaire comme le rappelle M. Ravit (2012). Elle souligne l'opposition du « travail du féminin » (J. Schaeffer 1997, *ibid*) résultant d'un « travail de passivité » antérieur, à la « passivation pulsionnelle » d'A. Green (1999), qui serait une sorte de forçage de la passivité sur le modèle du traumatisme provoquant détresse et impuissance. M. Ravit (2012), à partir d'un cas clinique (une adolescente ayant participé à un viol en réunion, et ayant commis des actes de tortures et de barbarie), déploie une conceptualisation des relations entre féminin, refus du féminin et passage à l'acte sexuel violent particulièrement fine. Elle précise le rôle fondamental du noyau traumatique contenu dans des scènes de séduction et d'exposition à des violences paternelles.

L'auteur souligne notamment comment la reconnaissance du rôle passif, l'impossibilité de reconnaître « l'effet de l'autre » (C. Chabert, 2003, *ibid*), le travail de passivité, peuvent être refusés par des auteures d'agressions sexuelles. M. Ravit cite A. Ciavaldini (1999, 2005) pour qui « le délit sexuel reste une tentative d'échapper à une passivation entraînant un vécu de détresse profonde » (M. Ravit, 2012, *ibid*, p.939). Il s'avère impossible de traiter « de façon interne de grandes quantités

pulsionnelles qui sont vécues comme des effractions traumatiques » (Ravit, 2012, *ibid*, p.936). J. Schaeffer (1997, *ibid*) reconnaît au féminin une place fondamentale dans la négociation de la poussée pulsionnelle; on observe ici un refus extrême du féminin. Ce refus du féminin, peut conduire à une véritable attaque du féminin perçu comme un élément externe désorganisateur, par identification projective et porteur de grandes quantités d'excitation qu'il faut à tout prix détruire. Il nous semble dans ce cas, qu'une non intégration du féminin, qu'un non accès à une passivité tempérée ouvre la voie aussi bien à la destruction « des signes extérieurs de féminité » chez l'autre, qu'à la figure du féminin, séducteur, excitant, mélange de fascination et de terreur, fautif, coupable et devant être absolument puni, "mis à mort" ce que M. Ravit propose de nommer « le féminicide ». Il est à noter que dans le cas clinique qu'elle présente, la haine des femmes et du féminin érotique s'accompagnent d'une certaine adoration, idéalisation pour le féminin maternel (« elles sont horribles sauf ma mère » M. Ravit, *ibid*, p. 938) que l'on peut rapprocher de ce qu'ont développé S. Proïa et B. Chouvier (2008): le concept de Tirésias.

VI. APPORTS DES EPREUVES PROJECTIVES EN CLINIQUE AVEC DES ADOLESCENTS

VI.1. Considérations générales sur les épreuves projectives

Après cette longue partie consacrée aux délinquances, nous présentons les épreuves projectives que nous utiliserons pour cette recherche, d'un point de vue général tout d'abord, puis nous soulignerons l'intérêt de leur utilisation en clinique avec des adolescents.

Les épreuves projectives ont pour particularité d'être fondées sur le concept de projection et sur l'entière liberté laissée au sujet pour donner ses réponses. La psychologie projective s'intéresse aux rapports que l'individu entretient avec son monde interne.

« Un test projectif est comme un rayon X qui, traversant l'intérieur de la personnalité, fixe l'image du noyau secret de celle-ci sur un révélateur (passation du test) et en permet ainsi une lecture facile par agrandissement ou projection grossissante sur un écran (interprétation du protocole). Ce qui est caché est ainsi mis en lumière; le latent devient manifeste; l'intérieur est amené à la surface; ce qu'il y a de stable mais aussi noué en nous se trouve dévoilé » (Anzieu/Chabert: *Les méthodes*

Projectives, p.17.18).

Le terme de projection selon la théorie freudienne comporte deux sens: un sens évoqué par Freud en 1896 et repris en 1911 dans *Le cas Schreber* où la projection représente l'expulsion d'un désir intolérable et son rejet au-dehors de la personne; il y a projection de ce que l'on refuse d'être ou de reconnaître comme vous appartenant.

Freud a élargi ce concept de projection en 1904 dans le dernier chapitre de *La psychopathologie de la vie quotidienne*. Ici, le second sens du terme projection correspond à un mécanisme psychique partagé par un grand nombre d'individus et qui ne possède plus de caractère pathologique comme dans le premier sens. A partir d'exemples, il montre qu'il existe un déterminisme psychique sous-tendu par la projection d'un élément personnel devant un choix à faire. Pour lui, la superstition provient également d'une projection renvoyant à la méconnaissance et non plus à l'expulsion par le sujet de désirs et d'émotions qu'il n'accepte pas comme siens, dont il est partiellement inconscient et dont il attribue l'existence à des réalités extérieures.

Il existe un point commun à ces deux sens: le déplacement de sentiments de la réalité interne vers la réalité externe.

C'est Franck qui, en 1939, a utilisé le terme de « techniques projectives » pour rendre compte de la spécificité de ces techniques standardisées visant la "projection" de la personnalité entière, au sens où celle-ci viendrait s'imprimer (comme une image projetée sur un écran) sur un stimulus ambigu et neutre, dénué a priori de significations. (J-Y Chagnon, 2009, p.2)

L'interprétation psychanalytique des méthodes projectives propose une théorie qui permet de rassembler des données éparses et de comprendre et d'analyser le fonctionnement de l'appareil psychique conçu comme un appareil à traiter les excitations. Elles essaient de rendre compte et d'expliquer la dynamique de fonctionnement psychique sous-tendant les symptômes ou troubles pour lesquels le sujet vient consulter.

La consigne faisant appel à la fois aux mécanismes perceptifs et projectifs, permettent également l'étude entre processus primaires et processus secondaires, entre perception et projection.

Elles confrontent le sujet aux exigences de la réalité externe ainsi qu'aux pressions de la réalité interne et lui donnent alors l'occasion de montrer comment il pourra s'organiser pour faire face à cette double prise en compte. Les consignes aux épreuves projectives font presque toujours figure d'injonction à imaginer à partir du voir, susceptible d'enclencher la mobilisation de conduites perceptives et de conduites projectives.

« Ainsi la visée des épreuves projectives en psycho(patho)logie de l'enfant et de l'adolescent quelles qu'elles soient, concerne:

- l'appréciation du rapport au réel, des processus de socialisation et des capacités d'utiliser adéquatement les capacités cognitives;
- le dégagement des capacités à jouer entre l'imaginaire et le réel sans inhibition, débordement ou confusion, ce qui rend compte de l'existence d'un espace psychique clairement délimité et de capacités de mentalisation;
- l'étude des processus de séparation et d'individuation d'identité et d'identification, de l'équilibre entre investissements narcissiques et objectaux;
- l'évaluation de la nature de l'angoisse, de l'organisation défensive et de son efficacité, ainsi que du registre des conflits (problématiques) prépondérants et de leur élaboration en référence à la relation d'objet et au niveau du développement libidinal » (Chagnon, 2009, *ibid*, p.4).

Le but des épreuves projectives est de permettre, dans une perspective dynamique, l'étude du fonctionnement psychique individuel, l'appréciation des conduites psychiques repérables, notamment les capacités de maîtrise des pulsions et de l'angoisse grâce à un travail psychique, les articulations de ses conduites psychiques et leurs potentialités de changement.

L'interprétation de ces épreuves repose en référence au modèle psychanalytique, sur l'étude des contenus manifestes et latents et particulièrement dans leurs écarts tant au Rorschach qu'au TAT.

Le Rorschach

Le Rorschach a été "découvert" par H. Rorschach né en 1884 et mort en 1922. Il était à la fois peintre et médecin. Il s'est spécialisé en psychiatrie sous l'influence d'E. Bleuler et C. Jung et a fréquenté le groupe psychanalytique de Zurich. En 1911, il commence à s'intéresser au test des tâches d'encre, en 1917 il se met à travailler à l'élaboration de sa théorie et en 1921 publie le *Psychodiagnostik* qui fut un échec complet. Ce n'est que dix ans après la mort de H. Rorschach que son test et sa théorisation commencèrent à rencontrer un certain succès. De nombreuses écoles virent le jour dont les plus importantes sont les écoles suisses, américaines et françaises.

En France, N. Rausch de Traubenberg, récemment décédée, a publié le premier manuel du Rorschach en 1970 avant plusieurs mises au point (1977; 1982; 1983). Depuis, C. Chabert (1983; 1987; 1998), M. Emmanuelli (2001; 2004; 2009; 2012) ou C. Azoulay (1999; 2000; 2009; 2012) ont largement contribué au renouvellement et à l'actualisation de cette épreuve dans une perspective très dynamique.

C'est en référence à ces auteurs que nous allons présenter quelques points essentiels concernant la

passation, la cotation et l'interprétation du Rorschach.

Le test comporte dix planches numérotées de I à X en chiffres romains. Il existe deux dimensions fondamentales du stimulus: la dimension structurale liée à la construction "formelle" de la tâche (compacte, ouverte, bilatérale) et la dimension "sensorielle" liée à la couleur (achromatiques: blanc, gris, noir et chromatiques: rouges, pastels).

Deux types de planches sont à distinguer en fonction de leur forme:

- les planches compactes unitaires (I, IV, V, VI, IX) sous-tendues par l'image du corps organisées symétriquement autour d'un axe
- les planches à configuration bi-latérales chez lesquelles on note une symétrie plus frappante dans la répétition du double comme un miroir (II, III, VII)
- la planche VIII est à la fois compacte dans sa masse centrale et bilatérale sur les côtés; la planche X est également singulière car très éparpillée

On distingue quatre types de planches en fonction de leur couleur:

- les "planches noires" (I, IV, V, VI) susceptibles de donner lieu à des manifestations d'inquiétude, d'anxiété ou d'angoisse
- les "planches rouges" (II, III) frappantes par le contraste Rouge, Noir, Blanc. La présence du Rouge stimule l'émergence de mouvements pulsionnels intégrés ou non à des scénarii relationnels sexuels et/ou agressifs.
- les "planches pastels" (VIII, IX, X) engageant des mouvements régressifs
- la planche VII a un statut à part étant gris clair et ouverte sur un large espace blanc

A partir de ces dimensions, on analyse la projection de l'image du corps, engageant la qualité de l'investissement narcissique de la représentation de soi et le dégagement de l'identité (premier axe); le deuxième axe renvoyant à la représentation de relations engageant le registre des identifications et le traitement pulsionnel libidinal et /ou agressif.

Pour l'école de Paris, ce qui est important n'est pas seulement le contenu de "ce qui est dit" mais aussi le contenant, à savoir, "comment c'est dit".

Les différentes composantes de la réponse, symbolisées à travers un système de cotation, l'étude des facteurs et leurs intrications singulières constituent le temps de l'analyse.

Les significations des facteurs sont multiples et modulées par leurs associations.

- "Les localisations" renvoient à la mise en place des limites entre dedans/dehors et permettent ou non la constitution d'une enveloppe psychique, investie comme surface d'échanges entre le sujet et son environnement.

- "Les déterminants" peuvent être interprétés selon les deux principes du fonctionnement mental (Plaisir/ Réalité): les réponses formelles relèvent du principe de réalité (efficace ou non), le rapport entre les kinesthésies et les réponses sensorielles renvoie au système de représentations et d'affects, et donc au destin des pulsions.

- "Les contenus" révèlent ou non l'existence d'un travail d'élaboration mentale et peuvent être considérés comme un indice du fonctionnement du préconscient qui permet la figuration, la représentation et la mise scène des mouvements fantasmatiques.

La synthèse des données, l'analyse du psychogramme, aboutit, après plusieurs étapes (étude des processus de pensée, traitements des conflits), à des hypothèses générales sur le fonctionnement psychique. Chez l'enfant comme chez l'adolescent, l'interprétation des facteurs est forcément modulée en fonction de l'âge.

La méthodologie de cotation et d'interprétation de l'École de Paris comporte plusieurs étapes après cotation et établissement du psychogramme:

- première étape: la comparaison avec les normes
- deuxième étape: le regroupement des facteurs
- troisième étape: la mise en place d'hypothèses de fonctionnement psychique en vue de l'analyse qualitative

Cette méthodologie conduit à une interprétation clinique et psychopathologique (ou analyse qualitative) qui comprend plusieurs thèmes:

- les processus de pensée
- les traitements des conflits
- l'organisation défensive
- les problématiques psychiques
- les hypothèses diagnostiques

Une fois les problématiques psychiques, et les hypothèses diagnostiques dégagées, elles sont comparées avec les données recueillies lors de la passation du TAT.

Le TAT

Le *Thematic Apperception Test* (TAT) a été conçu en 1935 par H. Murray, médecin et biochimiste

de formation. Le test, originellement constitué de 31 planches est administré en deux fois; le sujet est invité à imaginer une histoire aussi riche et dramatique que possible, tenant compte du passé, du présent, de l'avenir, ainsi que des sentiments des personnages. La "méthode Murray" interprète les histoires racontées comme des situations reflétant la conduite du sujet dans la réalité et non comme des récits imaginaires relevant de scénarii fantasmatiques. L. Bellak (1953) propose une interprétation du TAT prenant appui sur la seconde topique freudienne. En ce sens, il a été le premier à reconsidérer ce test sous l'angle de la théorie psychanalytique.

En France, V. Shentoub (1960) seule dans un premier temps puis en collaboration avec R. Debray (1969; 1970-71), a jeté les bases d'une véritable approche "à la française" dont une des originalités réside dans la prise en compte de la forme du récit, c'est à dire son organisation et sa construction. Ces travaux seront prolongés et approfondis par F. Brelet (1983; 1986, 2003), C. Chabert et N. Rausch de Trautenberg (1982), et M. Boekholt (1993).

Aujourd'hui, et dans cette filiation, de nombreux auteurs contribuent à l'expansion du TAT et des méthodes projectives dont M. Emmanuelli (2000; 2004; 2009) et C. Azoulay (2000; 2002; 2009). Ayant travaillé avec ces deux dernières à l'Université Paris Descartes, c'est tout naturellement que nous emploierons leur méthodologie.

Selon la démarche de l'École française, les planches peuvent être analysées selon la réactivation d'un triple niveau de problématiques universelles mais dont l'élaboration, structurante ou non reste singulière:

- le dégagement de l'identité
- le traitement de la perte d'objet ou position dépressive
- le conflit œdipien

Le contenu latent des planches renvoie au maniement pulsionnel libidinal ou agressif, dans le registre œdipien ou dans celui de problématiques plus archaïques.

Dans un premier temps, il y a dégagement des procédés d'élaboration du discours rassemblés dans une grille à travers quatre séries (rigidité, labilité, évitement du conflit, émergence des processus primaires).

On retrouve dans ces procédés l'expression des mécanismes de défense. Ainsi, quand les récits sont construits, que le langage est cohérent, stable, l'histoire racontée témoigne d'un travail effectif du Moi et des processus secondaires sur les représentations et affects inconscients. Mais si le langage est flou, confus, désorganisé, l'émergence des processus primaires signe des troubles transitoires ou répétitifs dans les modalités d'organisation du Moi.

Dans notre démarche, nous utiliserons la grille élaborée par l'équipe de Rosine Debray.

La démarche d'analyse d'un protocole de TAT comporte plusieurs étapes:

- analyse des impressions cliniques de la passation
- analyse planche par planche, dégagement des procédés, problématique de la planche
- regroupement des procédés, modalités défensives prévalentes, problématique(s) essentielle(s): œdipienne, narcissique, perte d'objet, identitaire
- hypothèses concernant le fonctionnement psychique (à comparer avec le Rorschach et d'autres épreuves éventuelles)

La complémentarité des deux épreuves (Rorschach / TAT) est fondamentale dans toute perspective d'utilisation de méthodes projectives.

VI.2. Les épreuves projectives à l'adolescence

« La pertinence de l'utilisation et de l'apport des méthodes projectives dans la recherche de compréhension du fonctionnement psychique des adolescents n'est plus à démontrer. Cette question s'articule autour de l'appréciation des organisations psychopathologiques définies, en essayant de dégager ce qui se réfère à une période particulièrement instable certes, mais s'inscrivant dans un développement normal, de processus pathologiques risquant de s'amorcer au cours de cette période » (C. Chabert, 1983, *ibid*).

Comme le rappelle J-Y. Chagnon (2001) se référant à C. Chabert, deux pôles jouent un rôle essentiel dans le maintien de l'identité et la mise en place des identifications sexuelles: la réactivation des processus de séparation-individuation et celle du conflit œdipien. Or comme nous l'avons présenté précédemment le Rorschach et le TAT permettent précisément d'analyser ces deux problématiques et d'apprécier la qualité de l'organisation des mécanismes de défense.

Concernant les processus de séparation-individuation, C. Chabert (1983) souligne qu'il faut distinguer ce qui relève d'une fragilité narcissique, de menaces d'atteinte à l'identité et à l'intégrité corporelle, plus sollicitées au Rorschach, alors qu'au TAT, sont attendues, des problématiques de perte ainsi que des procédés témoin de défenses maniaques contre la dépression; l'articulation entre procédés névrotiques et émergences en processus primaires est à apprécier de façon fine, les émergences en processus primaires renvoyant directement à un rapport au réel perturbé, et

soulignant une absence d'unité et des limites insuffisantes de l'image de soi.

La qualité des identifications sexuelles est appréciée au TAT à partir de la capacité à manier et élaborer l'angoisse de castration à partir du contenu latent des planches. Au Rorschach, c'est l'étude des kinesthésies et des réponses sensorielles qui donne des éléments sur la sensibilité relationnelle et l'intégration ou le refus des affects.

Cette approche a été complétée par C. Chabert, insistant sur l'axe narcissique et la qualité des défenses de ce type particulièrement sollicitées à l'adolescence.

Avant de souligner l'apport d'études plus spécifiques concernant la féminité à l'adolescence au travers d'épreuves projectives (Martin, 1995) et de conclure ce chapitre par la présentation de travaux plus récents (Emmanuelli, Azoulay, 2009), il nous semblait intéressant de présenter rapidement une recherche sur " la clinique du normal" opérée par N. Rausch de Traubenberg et ses collaboratrices en 1993.

Cette recherche, citée dans la thèse de J-Y. Chagnon (2001) s'est effectuée à partir de l'analyse de 73 protocoles de Rorschach (37 filles, 36 garçons) d'adolescents de 16-19 ans non consultants, normalement scolarisés. En voici quelques éléments qui nous semblent pertinents pour notre travail:

- on observe une productivité élevée, avec une aisance à parler et un besoin de communiquer plus important que chez des adolescents plus jeunes
- on constate une élévation du G% (38% chez les filles, 43 % chez les garçons)
- si le F% est celui attendu (65-63%), le F+% est plus bas que prévu (62-60%)
- les banalités sont peu nombreuses (4 par sujet)
- les k sont privilégiées par rapport aux K chez les filles
- les filles utilisent d'avantage les Clob à la planche IV et les garçons la couleur à la planche III

De grandes similitudes sont observées entre les protocoles des garçons et ceux des filles. Toutefois, on observe que:

- les points de fragilité sont différents chez les garçons et chez les filles
- le plaisir de fonctionnement serait plus manifeste chez les garçons, les filles ne montrant ce plaisir qu'à la planche X
- chez les filles, les craintes d'agression ou les risques de désorganisation sont recouverts par un maniement souple et ludique
- face aux représentations de puissance virile ainsi que face aux images du corps

féminin sexué renvoyant au maternel, les filles présenteraient plus de manifestations émotionnelles; elles seraient plus sensibles au climat dysphorique

- les filles manifestent une crainte d'effraction très présente et très difficile à vivre avec une angoisse très présente à la planche IV, mais accompagnée de nombreuses défenses, des fantasmes de relations symbiotiques désorganiseurs à la planche VII et des mouvements contradictoires adaptatifs et déréalisants, de recherche d'image humaine et de déni de l'atteinte à la planche VIII

En 1995, M. Martin et ses collaboratrices ont étudié la question de « la féminité à l'adolescence: renoncement ou conquête » à partir de protocoles d'adolescentes hospitalisées après une tentative de suicide comparés à ceux de jeunes filles normalement scolarisées et non consultantes. On relève plusieurs différences significatives d'intégration de la féminité.

Chez les adolescentes normatives, on observe que:

- la revendication phallique est encore dominante, l'accès aux identifications féminines stables étant différé
- il existe une rareté des représentations féminines bien campées
- il n'y a pas de compensation par un attachement aux représentations symboliques de la féminité ou par la valorisation d'attributs narcissiques féminins
- la position active est valorisée et dominante permettant un dégagement réussi à travers des capacités d'adaptation et de créativité narcissisantes
- quand le pôle actif s'effondre, le retrait se fait sur des positions infantiles et régressives
- l'absence de pôle actif renvoie vers la dépression
- il existe une lutte active contre l'expression des représentations de castration, qui sinon laisse le champ libre à des manifestations d'atteinte et d'effraction corporelle

Dans ce groupe, l'acceptation des positions passives ne semble pas impliquer le renoncement à la revendication phallique. J-Y. Chagnon (2000) fait remarquer « qu'on peut voir dans cet hyper-investissement phallique des représentations féminines, une confirmation des positions développées par M. et J. Cournut (1993; 1997; 1998) ou encore J. Schaeffer (1997, *ibid*) » (Chagnon, 2000, *ibid*, p.113), positions que nous avons reprises à travers la présentation des concepts de féminité considérée comme "un leurre phallique", de féminin plus intérieur d'intériorité et de réceptivité

active.

Dans le second groupe, on observe une impossibilité à renoncer à une toute puissance combinant un masculin et un féminin archaïques: l'atteinte du corps propre pouvant alors être comprise comme un mode de résolution du conflit.

Chez ces adolescentes suicidantes, on constate que:

- la différence des sexes n'est pas organisatrice, les attributs et les fonctions étant cumulables et interchangeable
- ces attributs sont en fait des attributs narcissiques de toute puissance déniaient la castration massive
- le conflit activité/passivité serait remplacé par les forces d'engendrement et de destruction
- il existerait un dysfonctionnement de l'intrication pulsionnelle que J-Y. Chagnon (2000, *ibid*) considère être le masochisme érogène primaire

Ces deux recherches sont particulièrement intéressantes, mais nous semblent un peu "datées". En effet, il est probable que les constats seraient différents aujourd'hui. En une vingtaine d'années, les conceptions sociales du féminin et de la féminité ont été bouleversées notamment par le développement de l'accès à l'informatique, par le développement des réseaux sociaux, données dont on ne peut aujourd'hui nier l'influence.

En 2001 est paru un ouvrage sur la pratique des épreuves projectives à l'adolescence écrit conjointement par M. Emmanuelli et C. Azoulay. En 2009, la seconde édition, préfacée par C. Chabert est augmentée d'un chapitre consacré aux troubles de l'humeur à l'adolescence et de la présentation en annexe des Normes du Rorschach à l'adolescence. L'approche théorique des auteurs, illustrée par de nombreuses présentations cliniques fait le point sur l'utilisation de la méthodologie projective avec des adolescents. C'est en référence à cet ouvrage que nous présentons ce chapitre.

« Les caractéristiques de l'adolescence centrent les problématiques ainsi réactivées selon trois organisateurs du psychisme: complexe d'Édipe, narcissisme, élaboration de la perte d'objet, dont les remaniements et leurs vicissitudes servent de support à l'élaboration ou à l'échec du processus d'adolescence » (Emmanuelli, Azoulay, 2009, *ibid*, p.3).

Ces différentes problématiques sont analysées à travers le prisme de la méthodologie projective en référence à la théorie freudienne du fonctionnement psychique et notamment son fondement sexuel. Nous n'allons pas ici présenter en détail l'ensemble des différentes problématiques et leurs manifestations aux épreuves projectives.

Cependant, nous allons procéder à une présentation un peu plus précise de ce que la méthodologie projective peut apporter, notamment à la compréhension des mécanismes en jeu de la réactivation pulsionnelle liée à l'Œdipe. Les problématiques narcissiques, ainsi que les problématiques liées à la réactivation de la perte d'objet, si actives à l'adolescence ne sauraient être négligées mais seront présentées de manière plus succincte.

La réactivation pulsionnelle liée à l'adolescence

Les pulsions partielles à la puberté sont regroupées sous le primat de la zone génitale. Les épreuves projectives permettent de dégager les traces des investissements antérieurs à ce regroupement.

Au Rorschach, les planches II (problématique du manque) et III (problématique identificatoire) « sont des planches privilégiées pour rendre compte de la manière dont se joue l'angoisse de castration et dont sont réactivés les mouvements pulsionnels, ce qui permet d'approcher la problématique œdipienne » (Emmanuelli, Azoulay, 2009, *ibid*, p.26).

En ce qui concerne les identifications, les planches IV et VI sont considérées comme porteuses d'un symbolisme phallique, alors que les planches VII et IX concernent plutôt les identifications féminines.

Au TAT, quasiment toutes les planches ont à voir avec la situation œdipienne. Cependant, les planches 4 et 13 MF (liaison entre érotisme et agressivité dans le couple), les planches 8BM (agressivité et rivalité père/fils) et 9 GF (rivalité mère/fille) peuvent être considérées comme des planches privilégiées. Les planches 2, 5, 6 BM, 6GF, 7 BM et 7 GF sont également très marquées par les relations œdipiennes.

Au Rorschach comme au TAT, la réactivation pulsionnelle liée à l'Œdipe peut soit:

- être "représentable" (réactivité aux planches II et III du Rorschach sans sidération, souplesse des procédés du discours au TAT)
- être "évitée" (F% élevé, absence de kinesthésies, K narcissiques, absences de réponses couleur, identifications marquées par la neutralité sexuelle au Rorschach, faible présence de procédés concourant à la mise en scène de conflits, procédés de la série C, identifications manquant de souplesse au TAT)
- se présenter sous un "aspect désorganisant" (réactivité sans nuances, présence de F- aux planches II, III, IV, VI, VII au Rorschach, présence importante de procédés C, CF, CL, E, E3/1, E/3/2)

L'angoisse de castration à l'adolescence

« Les épreuves projectives permettent d'évaluer les modalités d'élaboration de l'Œdipe à partir des modalités de traitement ou d'abord de l'angoisse de castration » (M. Emmanuelli et C. Azoulay, 2009, *ibid*, p.43). Ce traitement de l'angoisse de castration au Rorschach et au TAT se présente sous la forme de deux modalités: elle peut être représentable ou évitée. Une troisième modalité existe, le retentissement massif de l'angoisse, qui met à jour le défaut de symbolisation du scénario de castration. L'angoisse de castration peut être:

- représentable par le travail de la pensée au Rorschach rendant représentable l'angoisse de castration (augmentation des réponses organisées, des K, des réponses symboliques, réactivité accrue aux planches IV, VI, VII "planches sexuelles" et planches II et III "en rapport avec le manque et le maniement de l'agressivité". Chez les filles essentiellement, la planche VII a un impact spécifique, "d'angoisse d'effraction, éveillée par la planche II"). Au TAT, c'est surtout aux planches 1 et 8 BM que s'exprime l'angoisse de castration
- évitée par un refus ou par des réponses plaquées aux planches II, III, IV, VI, VII au Rorschach et une non-reconnaissance de l'immaturation fonctionnelle à la planche 1 du TAT

Au Rorschach, quand l'angoisse de castration est trop massive, on relève aux planches évoquées, des chocs, des refus, une inhibition importante. Au TAT, l'angoisse se traduit par de la sidération et/ou de l'idéalisation extrême ou une forte désorganisation.

Les problématiques narcissiques à l'adolescence

Comme on le sait, l'adolescence est un moment crucial au cours duquel la position narcissique des sujets se modifie sous l'influence de facteurs tant internes qu'externes. A. Green (1992) rappelle que les changements concernant le narcissisme ont lieu dans une temporalité lente alors que ceux concernant la lignée objectale ont lieu dans une temporalité rapide. D'autre part, toute modification des relations objectales implique tout d'abord une révision préalable du narcissisme.

Nous utiliserons de façon préférentielle le terme d'assises narcissiques telles que définies par P. Jeammet. A l'adolescence, ces assises narcissiques sont fragilisées sous la poussée pubertaire. De par cette fragilisation, l'adolescence induit une centration narcissique agissant comme un révélateur de la qualité des assises narcissiques. Comme nous l'avons déjà vu, l'équilibre entre les deux axes, narcissique et objectal est particulièrement sollicité à l'adolescence. Les épreuves projectives

s'avèrent particulièrement sensibles pour l'étude des différents mouvements psychiques impliquant le narcissisme. Les problématiques narcissiques s'observent de différentes façons, par différents éléments:

- "l'investissement narcissique" rendant nécessaire pour le sujet de se reconnaître comme une entité séparée d'autrui avec des limites bien démarquées mais sans excès, cet investissement des limites peut être révélé aux épreuves projectives (qualité des F%, F+%, F% élargi, prégnance de la forme dans les réponses Couleur, au Rorschach, présence des procédés A1/1, CN/4, CF/1, CL/2 au TAT)
- "l'investissement libidinal de la représentation de soi" impliquant dans son aboutissement l'intégration d'images de soi bonnes et mauvaises comme des représentations d'objets également bonnes et mauvaises (l'attention portée à la planche V du Rorschach est particulièrement indiquée, l'investissement narcissique de la représentation sexuée à "symbolique masculine, pl. IV et VI" et à "symbolique féminine, pl VII et IX" est éclairant)
- Au TAT, l'observation des identifications mises en jeu dans l'ensemble du protocole est à considérer (avec une attention particulière à la planche 1), ainsi que la présence d'un certain nombre de procédés du discours (particulièrement les procédés B)
- "les effets de l'investissement narcissique sur la relation d'objet" permettent de distinguer un narcissisme autorisant l'investissement objectal d'un narcissisme moins constructif, refermé sur soi ; ils s'observent au Rorschach par les associations alternant éventuellement des centrations narcissiques et une reprise des relations humaines ou animales rendant compte des capacités de déplacement de l'investissement narcissique sur l'investissement des relations d'objet. Au TAT, on sera attentif à la présence de procédés rendant compte de la dynamique relationnelle, dans les registres "labilité" et "rigidité" (B1/1, B3/2, A2/4), dans le registre narcissique (CN/5), dans le registre des émergences des processus primaires (E2/3)
- "l'utilisation de défenses narcissiques et les effets de ces défenses" est un élément crucial à l'adolescence, la fragilisation narcissique inhérente à l'adolescence pouvant avoir des effets positifs, il s'agit d'apprécier les effets des mécanismes de défense mis en place. Trois défenses principales se

repèrent permettant de lutter contre les réactivations pulsionnelles et contre la représentation d'objet: le gel des mouvements pulsionnels (absence de kinesthésies relationnelles libidinales ou agressives, absence d'intégration de la couleur aux planches II et III , présence de K narcissiques au Rorschach, les items C/N et C/M du TAT permettent d'évaluer les défenses narcissiques des sujets

La réactivation de la perte d'objet

Comme nous l'avions écrit en introduction de ce chapitre consacré aux épreuves projectives, nous procéderons à une présentation succincte de la problématique de perte d'objet.

Ce qui est apprécié à travers l'utilisation des épreuves projectives est la capacité que le sujet a, ou non, d'élaborer la perte. Cette appréciation s'articule autour de quatre grands axes:

- "Les aménagements positifs de la situation de perte": alors qu'au Rorschach, des représentations directes de la perte se rencontrent rarement, de par la nature du matériel, au TAT, on peut en observer plus facilement. C. Chabert (1992) rappelle que c'est davantage dans l'ensemble du fonctionnement psychique que l'on pourra déterminer le degré de difficulté de confrontation à la perte. Cependant l'accès à l'ambivalence des sentiments, la sensibilité à la perte objectale et/ou narcissique, l'utilisation de modalités défensives en tant qu'indices de lutte contre la dépression laissent supposer un accès structural à la position dépressive.
- "L'accès à l'ambivalence; liaison entre affects et représentation": c'est par l'analyse de l'ensemble du protocole que l'abord de la position dépressive est apprécié.
- "La sensibilité à la perte objectale et/ou narcissique, tonalité affective dépressive et/ou évocation d'une situation dépressive": c'est essentiellement au TAT que se révèle la sensibilité à la perte particulièrement aux planches 3BM et 13B. Les planches 11, 19 et 16 sont également concernées mais à un degré moindre.
- "Utilisation de modalités défensives en tant que négociation des mouvements dépressifs, appréciation de la souplesse de ces défenses": au Rorschach, les défenses donnant accès à la négociation des mouvements dépressifs se traduisent par un fonctionnement à coloration hypomaniaque, la réactivité

spécifique aux planches pastel (surtout la X), l'émergence kinesthésique et les contenus à valeur anti-dépressive. Au TAT, la qualité des aménagements défensifs est appréciée par la présence suffisante ou non de procédés du discours labiles et dramatisés mettant en jeu le conflit entre désir et défense, ainsi que la capacité du sujet à associer l'affect de tristesse à la représentation de perte (sans envahissement, ni déni) aux planches 3BM, 13B, 16 particulièrement et aux planches 12 BG et 19.

VII. RESUME

A ce stade de notre travail et avant de présenter notre partie méthodologique, il nous paraît utile de procéder à un bref rappel des principaux éléments théoriques auxquels nous nous référons.

Après une recherche initiale sur la transmission transgénérationnelle de traumatismes parentaux, traumatismes dont les agirs violents des enfants pourraient être l'une des expressions privilégiées, et confronté depuis à une clinique auprès d'adolescentes dont les actes transgressifs, majeurs pour certains, semblent les entraîner dans des spirales marginalisantes, la question de la place du féminin dans ces agirs violents nous semble devoir être posée.

Après avoir rappelé les enjeux de l'adolescence, nous avons présenté différentes conceptions du féminin, en développant notamment les concepts de féminité, de refus du féminin, de clivage entre féminin maternel et féminin érotique, avant d'interroger la place de ce féminin dans les agirs violents des jeunes filles.

Les adolescences

L'adolescence est un concept initialement social, qui s'est peu à peu affirmé et affranchi des craintes freudiennes pour être considéré aujourd'hui comme un concept métapsychologique. Le travail des précurseurs (A. Aichorn, S. Bernfeld, A. Freud) a été repris et développé en France notamment par des auteurs tels E. Kestemberg, A. Birraux, Ph. Gutton, R. Cahn.

L'adolescence est considérée comme un véritable processus de transformations tant physiologiques que psychiques, la difficulté résidant dans l'intégration de ces bouleversements. Le processus adolescent, par les mouvements propres au "tangage et roulis pubertaires", les régressions et les progressions qui l'accompagnent mettent particulièrement à mal les notions de normal et de

pathologique.

Annie Birraux définit l'adolescence « comme un temps et un travail: temps psychique, psychologique et socioculturel de la puberté, travail essentiellement psychique d'intégration de nouvelles données que la puberté inaugure dans l'histoire du sujet » (1990, *ibid*, p.18.).

R. Cahn a souligné l'importance de ce qui a trop souvent été négligé: la place du corps dans ces remaniements identitaires-identifiatoires.

E. Kestemberg a précisé l'importance et la fragilité de l'équilibre narcissico-objectal, concept central pour elle, au moment de l'adolescence, temps qu'elle considère comme un véritable organisateur psychique. Ce processus adolescent que P. Gutton considère en deux mouvements, celui du "pubertaire" et de "l'adolescent", suppose un « travail de l'adolescence » pouvant révéler des failles de l'enfance. Ces failles de l'enfance réactualisées en après-coup par le processus pubertaire, porteur en lui-même de potentialités traumatiques, favoriseraient l'émergence de conjonctures fragilisantes.

Nous avons retenu quatre enjeux majeurs du temps de l'adolescence:

- **la socialisation de la pulsion sexuelle** mettant en jeu notamment l'homosexualité primaire et secondaire
- **le rééquilibrage infantile/pubertaire**
La relecture du passé infantile à l'aune de la puberté se ferait-elle brusquement de façon traumatique ou progressivement? Nous considérons que l'événement pubertaire dans son effraction corporelle est traumatique. Par contre, les remaniements de l'infantile lors du "cheminement psychique" accompagnant les transformations sont réalisées, dans les meilleurs des cas, progressivement et de façon périodique permettant l'équilibration de l'infantile et du pubertaire au sein de la psyché.
- **le rééquilibrage de la valence masculine-féminine**
« La grande découverte de la puberté serait celle du vagin ignoré, méconnu pendant l'enfance » (S. Freud). Une position défendue par J. Schaeffer est que le vagin ne peut plus être nié et signe l'entrée en scène du sexe féminin en tant que nouveauté pubertaire.
- **l'intégration du féminin**
Pourquoi, l'avènement du féminin érotique est-il vécu comme traumatique? Pour J. Schaeffer, au-delà du constat que nous sortons tous du ventre d'une femme, la terreur

profonde, est liée à la proximité du sexe de la mère pour les deux sexes. Pour A. Anzieu, il s'agit de rompre l'hymen commun. Un des achoppements majeurs est l'accès perturbé, barré, à un féminin apaisé intégrant le courant maternel et le courant érotique de jouissance.

Le féminin

Nous avons mis en tension différentes approches du féminin dans la littérature psychanalytique à travers des auteurs tels que S. Freud, M. Klein (phase féminine primaire), D. W. Winnicott, (éléments féminins et masculins à l'adolescence), H. Deutsch (traumatisme génital). Certains concepts étudiés plus récemment sont particulièrement à l'œuvre dans notre problématique: la distinction entre féminin et féminité, l'antagonisme entre maternel et érotique, la place des différentes formes du masochisme, le noyau mélancolique féminin, le refus du féminin.

Le féminin à l'adolescence

Nous avons présenté plus particulièrement l'antagonisme féminité/féminin: M. Cournut Janin notamment distingue ainsi, une féminité de surface et de séduction, de l'ordre du registre du visuel, de ce qui se donne à voir, la "mascarade phallique", dont la fonction défensive est destinée à rassurer l'homme sur sa puissance phallique, d'un féminin intérieur, porteur de tous les fantasmes dangereux. Moins le féminin est intériorisé, plus la féminité est accrue.

Nous avons également développé différentes approches dont celles de F. Guignard, J. Schaeffer, concernant l'antagonisme, l'alternance entre féminin maternel et féminin érotique.

S. Proïa et B. Chouvier ont développé cette notion, en la liant au refus du féminin à travers ce qu'ils nomment "le complexe de Tirésias", à savoir une exaltation du féminin maternel au détriment du féminin érotique.

Ce complexe de Tirésias, possiblement commun aux deux sexes, est beaucoup plus fréquent chez les hommes. Pour les filles, et particulièrement pour des filles dont les traumatismes précoces ont barré l'accès à un féminin apaisé, intégrant les deux courants, on peut y voir une modalité défensive prenant la forme d'une véritable "excision psychique", d'un "clivage du féminin par procuration", entre un féminin maternel sanctifié, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Il nous semble possible de rapprocher ce clivage du féminin de ce que M. Ravit nomme "le féminicide", à savoir la destruction du féminin érotique, mouvement où les phénomènes d'identification à l'agresseur et d'identification projective sont au premier plan.

Le recours à l'acte

Après avoir développé les problématiques liées aux équilibres narcissico-objectaux et aux mouvements identitaires-identificatoires à l'adolescence tels que discutés par E. Kestemberg et P. Jeammet, nous nous sommes interrogés sur le sens des actes délinquants à l'adolescence et plus particulièrement ceux commis par des jeunes filles.

Le recours à l'acte, que nous privilégierons à la notion de passage à l'acte sera ici considéré, en référence aux travaux de R. Roussillon, comme une tentative de symbolisation, une tentative de liaison signifiante de l'histoire traumatique du sujet et comme le témoin d'une lutte contre la passivité, la dépendance du sujet face aux transformations/pubertaires.

F. Houssier considère que ces actes peuvent être compris entre autres, chez l'adolescente, comme une lutte contre l'homosexualité primaire.

Concernant les jeunes filles rencontrées, ces recours à l'acte, en tant que modalité défensive, auraient fonction de rempart contre une possible mélancolisation du féminin.

Le rôle des traumatismes précoces

Tous les auteurs s'intéressant à l'adolescence estiment que la violence est une remise en scène d'un traumatisme précoce non élaboré, subi par le psychisme; ce "retour" va entrer en collision avec les effets traumatiques de la puberté et mettre à l'épreuve les capacités du Moi à accéder à une résolution, partielle ou totale de ces traumatismes, ceci dans des milieux n'en permettant pas toujours l'élaboration.

R. Roussillon insiste sur la précocité des expériences archaïques, notamment par rapport à l'apparition du langage. La signification des actes futurs sera différente mais restera toujours dépendante des réponses de l'environnement auxquels les actes sont adressés.

DEUXIEME PARTIE

LA METHODOLOGIE

I. LES HYPOTHESES

A ce moment de notre recherche, il nous semble important de rappeler les questions que nous nous sommes posées au départ de celle-ci et nous ont guidé tout au long de notre travail.

Une première question concerne le sens que pourrait prendre des agirs violents de jeunes filles délinquantes. Alors que les manifestations d'agressivité se rencontrent essentiellement sous une forme d'auto-agressivité, "d'agressivité interne", d'attaques du corps propre chez les adolescentes, quelles conjonctures traumatiques pousseraient certaines à avoir recours à une externalisation de cette agressivité? Serait-ce la manifestation d'un refus du corps sexué, d'un refus du féminin, se présentant à l'adolescence en réponse à la rencontre vécue comme potentiellement traumatique de l'effraction pubertaire et de la réactualisation dans l'après-coup de traumatismes de l'enfance?

Sans anticiper les résultats de notre recherche, nous avons pu constater que les jeunes filles rencontrées avaient certes commis des actes de délinquance, des actes où la violence pouvait s'exprimer sans retenue, mais avaient avant tout commencé par s'en prendre à elles-mêmes sous différentes formes.

Il existe un lien très fort entre précocité des traumas et forme d'expression de ces traumas à la période adolescente; en reprenant les apports de R. Roussillon, on peut distinguer des agirs où le corps dit ce que le sujet peut dire mais ne dit pas, et des agirs où le corps dit ce que le sujet ne peut pas dire. Dans un cas on serait en présence d'une possible névrotisation des conflits alors que dans l'autre, l'intensité des traumas, leur précocité, pourraient amener à la mise place de défenses plus archaïques. Il nous semble que le recours à l'acte hétéro-agressif, que nous distinguons du passage à l'acte, par la dimension d'appel à l'objet qu'il contient, se situe dans le registre de la possible mentalisation des conflits. Ce recours à l'acte serait une tentative désespérée de liaisons significantes par l'acte de l'histoire traumatique du sujet (R. Roussillon, 2006, *ibid*) et d'appel à l'objet.

A l'adolescence, la réponse de l'objet étant primordiale, si cette réponse n'existe pas, si elle est impossible ou décevante, le recours à l'acte peut s'avérer être le dernier rempart avant une éventuelle mélancolisation du féminin chez des jeunes filles ayant connu des traumas précoces.

Une autre question concerne l'éventuelle spécificité de l'acte délictueux au féminin. Sur le plan épidémiologique, les plus récentes études pointent le fait que cette violence féminine ne s'exprime pas de la même manière que celle des garçons. Mais outre ce constat, nous nous sommes attachés aux processus sous-jacents à l'expression de ces agirs avec une nouvelle question: s'il existe une spécificité à l'expression délinquante au féminin, comment se manifeste-t-elle sur le plan psychique?

Nous supposons, en référence aux travaux de M. et J. Cournut et J. Schaeffer que, chez ces jeunes filles, existerait une certaine radicalisation entre une féminité de surface phallique à valeur défensive et un féminin intérieur réceptif, l'accès à un féminin apaisé étant barré du moins provisoirement.

D'autre part, devant la précocité des traumatismes, se mettraient en place différents mécanismes de défense archaïques dont le clivage, en lien avec l'impossibilité de la symbolisation d'un féminin intégrant à la fois le courant tendre et le courant érotique. A l'adolescence, et de façon particulière, ce clivage pourrait prendre la forme d'un clivage du féminin, c'est à dire d'une séparation stricte entre un féminin maternel sacralisé et un féminin érotique de jouissance sacrifié, tel que conceptualisé par B. Chouvrier et S. Proïa (complexe de Tirésias). M. Ravit quant à elle, a développé le terme de "féminicide" pour rendre compte de l'attaque et la destruction du féminin érotique chez l'autre.

Ces deux derniers points (confusion féminité/féminin, clivage du féminin) nous semblent illustrer de manière très claire la spécificité des problématiques de délinquance au féminin.

D'autre part, la question de la spécificité du fonctionnement psychique et de l'éventuelle particularité psychopathologique chez des "sujets délinquants" s'est imposée à nous, au fil de notre recherche. En effet, alors que de nombreuses études concluent à une sur-représentation des fonctionnements limites dans les problématiques d'agirs violents, nous considérons que les recours à l'acte sont une modalité défensive observable dans différentes organisations psychiques, la place du féminin étant ici à considérer comme primordiale.

Enfin, avant de présenter nos hypothèses, il nous semble primordial de rappeler que l'adolescence est à la fois un moment de réaménagements conflictuels et remplis de souffrances, mais elle est également une période de grande créativité et d'ouverture vers l'avenir.

Les hypothèses:

- 1. Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.**
- 2. La précocité des traumatismes (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.**

3. Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

4. Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé et un féminin érotique sacrifié.

II. LA METHODE UTILISEE, LA POPULATION, LES OUTILS

II.1 Présentation de l'institution

Pour des raisons d'éthique et de déontologie, et par respect pour la parole donnée, le nom de l'établissement ainsi que ceux des différentes personnes rencontrées pour cette étude (équipe éducative et jeunes filles) ont été anonymés. Le terrain d'étude que nous avons choisi pour le recueil de nos données est un foyer d'accueil de l'association J. Cotxet, agréementé par l'A.S.E qui a ouvert en 1982 et dont la réputation est de recevoir des jeunes filles dites "incassables" ayant connu un parcours long et chaotique dans différentes structures.

Le foyer comporte une grande et spacieuse maison. Au rez-de-chaussée se trouve la grande "salle de vie", avec la cuisine, où se prennent les repas en commun et où ont lieu les regroupements ainsi que trois petites pièces permettant des entretiens plus individualisés. Les bureaux, administratifs, de consultation et de la direction sont situés au sous-sol. A l'étage se trouvent les chambres des jeunes filles.

Deux autres maisons très proches l'une de l'autre et beaucoup plus petites sont situées à proximité et viennent compléter le dispositif. Elles jouxtent un jardin et une grande bâtisse, qui sert de salle de réunion pour l'équipe et de lieu pour différents ateliers.

Nous présentons ces lieux car leur aménagement est très important dans la circulation des jeunes filles et dans le sentiment d'appartenance créé par ces différents espaces.

L'équipe éducative est constituée d'une direction (une directrice et un adjoint qui est également psychologue), d'une psychiatre référente, d'une équipe d'éducateurs, de personnels administratifs et de personnels "chargés de l'intendance". Chacun, à sa place, participe activement à la prise en

charge des jeunes filles.

Comme le souligne M. T (2010), (le nom est anonymé volontairement), trois axes guident la démarche éducative de l'accompagnement proposé:

1. L'espace est conçu comme une parenthèse, un relais, un lieu protégé pour les adolescentes accueillies et de ce fait l'équipe n'a pas de contacts directs avec les familles. Le projet de retour dans la famille n'est pas un objectif lors de l'admission. Un service de suite pour assurer le suivi des anciennes résidentes a été mis en place depuis 1999.
2. La continuité constitue le second axe de l'action menée. Lors de l'admission, l'équipe s'engage à ne jamais renvoyer une adolescente (ce qui est parfois impossible à tenir!). Cependant, aucun règlement intérieur n'existe "à priori", les règles étant négociées au cas par cas, en fonction des capacités et des problématiques de chaque jeune fille. Le travail entrepris est un travail sur la durée, seul capable de porter des changements. Toute l'équipe est investie dans cette fonction.
3. La prise en charge de la souffrance individualisée des adolescentes constitue le troisième axe de travail, avant tout centré sur les difficultés propres à chacune. A la thérapie individuelle en face à face, toujours très difficile à engager, sont préférées, bien souvent, des prises en charge corporelles (massages, coiffure, balnéothérapie...), des ateliers (théâtre, peinture, écriture...), un des objectifs principaux résidant dans le soin que ces jeunes filles prendront d'elles-mêmes particulièrement sur le plan de l'intégrité physique.

II.2. La population

La trentaine de jeunes filles accueillies ont entre 15 et 21 ans et ont connu plusieurs autres lieux d'accueil avant que leur soit proposé ce foyer sur décision judiciaire. Bien souvent, elles sont considérées comme "incassables" dans la mesure où elles refusent de façon virulente et souvent violente toute prise en charge, tout étiquetage, toute aide. Ce sont des jeunes filles dont les parcours de vie sont jalonnés de viols, de maltraitances, d'abandons, de souffrances et de désespoirs qu'elles exposent souvent sans ménagement pour elles et pour les autres. Ces adolescentes ont été placées

par mesure de protection et ont connu un long parcours de prises en charge institutionnelles. Elles ont toutes commis des actes de délinquance marqués par des comportements hétéro et auto-agressifs. Ces jeunes filles viennent d'horizons culturels très divers et sont pour la plupart issues de l'immigration.

La directrice de l'institution Mme P. souligne qu'une évolution s'est faite sentir quant aux adolescentes accueillies. Pour elle, on observe de plus grandes difficultés psychiatriques aujourd'hui, comme la boulimie et l'anorexie avec une tendance beaucoup plus forte vers des conduites d'auto-agression plutôt que d'hétéro-agression. Elle fait part également d'une certaine rigidification de la part des professionnels qui sollicitent plus régulièrement des exclusions qu'auparavant. Mme P. souligne également que le travail des équipes est souvent délicat: les éducateurs sont au milieu des jeunes et vivent au quotidien avec elles.

Concernant le règlement, elle précise que parfois, des mesures ont dues être entreprises, suite à des actes très graves tels que des incendies volontaires du foyer. Elle note que les agressions se déroulent le plus souvent entre les jeunes filles plutôt que vis-à-vis des éducateurs. Cependant, des insultes, des menaces existent et confrontent les adultes à une situation très difficile dans un tête à tête où personne ne veut perdre la face. La souplesses de fonctionnement et le fait de disposer de trois unités permet alors de procéder à des permutations.

II.3. Présentation de la recherche dans l'institution

Après plusieurs rencontres avec la psychiatre, qui restera notre interlocutrice privilégiée, nous avons soumis notre projet à la directrice et au directeur adjoint; enfin, nous l'avons présenté à l'équipe d'éducateurs. Le retour qui nous a été fait de cette présentation concernait essentiellement la difficulté attendue pour obtenir l'adhésion des jeunes filles et la grande méfiance dont elles faisaient preuve vis-à-vis de la "sphère psy" en général.

Ayant choisi de ne pas consulter les dossiers, il a été convenu que la meilleure approche consistait en une "immersion" dans la vie quotidienne de l'institution.

II.4. Méthode utilisée

Nous avons utilisé différents outils pour cette recherche: l'observation, les entretiens, les épreuves

projectives.

II.4.1. Immersion, observations

Nous avons partagé les repas avec les jeunes filles et l'équipe dans les différents lieux du foyer, ainsi que participé sporadiquement à un atelier pendant sept mois pour une première période et trois mois pour une seconde, à raison d'une fois par semaine.

Au cours de cette période, nous avons été observé puis questionné sur notre présence dans les lieux par les jeunes filles. Les réponses concernant notre recherche ont suscité un mélange de curiosité, de méfiance, d'indifférence et de séduction, la plupart ne voulant surtout pas être considérées comme "des objets d'étude". Petit à petit, des relations de confiance se sont installées... pouvant être remises en cause à tout moment! Ainsi, nombre de rendez-vous prévus ont été annulés au tout dernier moment.

Notre principal écueil a résidé dans les difficultés rencontrées par ces adolescentes pour s'inscrire dans la continuité et dans la méfiance éprouvée par celles-ci vis-à-vis d'un adulte, homme, psychologue, étranger à l'institution, leur demandant de s'investir dans une relation, alors qu'une de leur problématique consiste dans la difficulté à la rencontre avec l'autre.

Que pouvions-nous leur apporter a été une question souvent entendue? Au cours de ces moments partagés, nous avons pu observer les tensions très vives existant entre les jeunes filles ou entre elles et l'équipe, un simple regard pouvant parfois dégénérer en provocations, insultes, fuites, cris... Entre les deux périodes où nous étions présents, le lieu principal a été très endommagé par un incendie volontaire commis par une des jeunes filles résidentes. Lors de cette période de recueil de données qui a duré environ un an, nous avons pu également observer des évolutions positives chez ces jeunes filles.

Nous avons rencontré individuellement huit des jeunes filles accueillies dans l'institution, à qui nous avons proposé un entretien et les épreuves projectives.

II.4.2. Entretiens

Au cours de l'entretien, nous avons décidé de laisser le choix à chacune de se présenter comme elle le souhaitait, puis nous avons abordé plusieurs thèmes en essayant, entre autres, de lier le passé, le présent, l'avenir, d'observer leurs investissements narcissiques et objectaux, ainsi que leur capacité à développer une pensée réflexive sur leur trajet.

Voici ces différents thèmes:

- les raisons de leur présence dans ce foyer
- leur parcours avant l'orientation dans ce foyer
- leurs réflexions vis-à-vis de ce foyer (relations, activités)
- la nature de leurs relations avec l'extérieur (famille, amis, relation amoureuse)
- la nature et les circonstances des délits commis ainsi que leur regard porté aujourd'hui sur ces actes
- leurs centres d'intérêts aujourd'hui tant sur le plan professionnel que culturel, leurs projets

Nous avons également procédé, dans un autre cadre, à une analyse des mouvements transféro-contre transférentiels inhérents à cette recherche.

II.4.3. Épreuves projectives

Après l'entretien, nous avons proposé à chacune les épreuves projectives, Rorschach puis TAT. Cependant, certaines jeunes filles n'ont pu s'investir dans ces passations; une a refusé le Rorschach, d'autres, le TAT. Toutefois, nous avons tenu à présenter les entretiens et les protocoles de ces jeunes filles.

Comme nous l'avons écrit précédemment, c'est l'ensemble de ces différentes données, observations, entretiens, épreuves projectives, qui nous permettra d'éclairer la problématique des liens entre les traumatismes, les agirs violents, l'adolescence, le féminin.

III. OPERATIONNALISATION DES HYPOTHESES

Afin de rendre opérationnalisable chaque hypothèse générale, nous utilisons une méthodologie visant à proposer pour chacune d'entre elles, différentes hypothèses spécifiques en fonction des outils utilisés présentés précédemment (entretiens, Rorschach, TAT). Les entretiens nous serviront surtout de "fil rouge clinique" au cours des présentations de chaque sujet; nous nous attacherons alors à l'analyse du contenu et à la forme du discours recueilli. Nous ne les utiliserons pas directement de cette façon pour l'opérationnalisation des hypothèses. Ces éléments seront croisés avec les données recueillies par les autres méthodes également présentées (rencontres avec les équipes, immersion dans l'institution, participation à un atelier).

C'est l'ensemble de ces éléments qui sera discuté dans un autre chapitre après présentation des résultats obtenus.

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.

Avant tout, nous tenons à rappeler que l'ensemble des éléments recueillis sera analysé en prenant en compte les variations et les modalités particulières liées au processus pubertaire. Pour cette hypothèse, l'analyse de l'ensemble des éléments recueillis lors de l'entretien et l'analyse des épreuves projectives sera nécessaire.

Lors des entretiens, nous nous attendons, en fonction de la diversité des fonctionnements psychiques, à des récits très divers mettant en jeu des éléments du réel et des émergences fantasmatiques de différents types (archaïques, incestueux, parricides). Nous nous attendons, au Rorschach, à l'expression de différents niveaux de fonctionnements psychiques: non pathologique, névrotique, limite, psychotique. Nous nous attarderons particulièrement aux liens entre processus de pensée et traitements des conflits avec une question: de quelle façon la pensée a-t-elle pu être préservée pour ces jeunes filles ayant vécu des traumatismes précoces?

Au TAT, nous nous attendons également à une diversité des registres de fonctionnement observables par l'analyse de la forme des récits, par l'élaboration des contenus latents, par l'utilisation des procédés utilisés et par les mécanismes de défense privilégiés.

Hypothèse 2: La précocité des traumatismes (avant la mise en place du langage), altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Cette hypothèse lie la constitution du moi et le fonctionnement psychique directement à la précocité des traumatismes. De façon générale, en fonction de la précocité des traumatismes, nous nous attendons à observer des failles dans le processus de séparation-individuation et de l'intériorisation, des fragilités des assises narcissiques, un défaut de refoulement, notamment des fantasmes incestueux et parricides. En fonction de la précocité des traumatismes et comme l'écrit R. Roussillon, le corps dit ce que le sujet pourrait dire mais ne dit pas ou le corps dit ce que le sujet ne peut dire.

D'autre part, l'utilisation de mécanismes de défense archaïques (déli, clivage, projection massive) sera privilégiée en cas de traumatismes précoces.

Dans cette optique, l'analyse de l'ensemble des protocoles Rorschach et TAT, sera nécessaire; cependant, au Rorschach, certaines planches sont particulièrement concernées: les planches identitaires (planche I, relations précoces et planche V, identité et représentation de soi), les planches de séparation/individuation (planche IX, références maternelles précoces, planche utérine et planche X, planche d'individuation et de séparation).

Au TAT, en cas de traumatismes précoces, nous nous attendons tout d'abord à la présence importante de procédés du discours de la série C (mécanismes d'évitement du conflit) et plus particulièrement de la série C/N (modalités narcissiques du fonctionnement psychique) et C/C (conduites agies, en référence au Manuel d'utilisation du TAT de Vica Shentoub, première édition en 1990) ainsi qu'à la présence de procédés de la série E (émergences des processus primaires).

D'autre part, certaines planches sollicitent particulièrement les problématiques évoquées précédemment:

- la planche 1, pour laquelle nous nous attendons à l'expression d'une blessure narcissique imposée et liée à une éventuelle angoisse de perte
- la planche 5, sollicitant des mouvements archaïques liés à l'angoisse de perte d'amour
- la planche 8 BM, où les représentations entre position active et position passive sont particulièrement sollicitées, ainsi que l'expression des désirs parricides et des fantasmes d'attaque mortifère
- la planche 11, concernant les problématiques prégénitales singulières, imago

maternel archaïque

- la planche 13 MF, liée à une fantasmagorie mortifère
- la planche 16, évoquant la structuration des objets internes et externes

Avant de poursuivre, nous tenons à rappeler que l'utilisation de cette méthodologie (hypothèses spécifiques en fonction des outils) ne saurait rendre compte à elle seule de la méthode utilisée. Elle doit nécessairement être croisée avec les autres éléments fournis par les observations relevées pendant la "période d'immersion", les entretiens cliniques, les différentes rencontres, les épreuves projectives considérées et analysées dans leur globalité et leur complémentarité.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi

Cette hypothèse met en jeu différentes problématiques.

Elle renvoie aux processus d'identité et d'identification sexuelle. Outre l'intégration du féminin, la négociation devant l'angoisse de castration est également sollicitée, avec une question corollaire: comment est intégré le féminin, et sous quelle forme? S'agit-il d'un contre investissement contre l'angoisse de castration sous la forme d'une "féminité phallique narcissique" ou bien de "l'intégration d'un féminin apaisé"? Il nous semble que cette dernière conjoncture soit peu probable pour certaines jeunes filles au moment de la recherche ; nous nous attacherons à la possibilité d'accès à cette intégration, en accord avec notre approche théorique, considérant l'adolescence comme une période où toutes les possibilités sont encore imaginables. La question des incidences de la fonction interdictrice du surmoi se pose.

Au Rorschach, nous avons choisi de porter notre attention sur les réponses à certaines planches mettant particulièrement ces différentes problématiques à l'œuvre.

- A la planche II, où la problématique du manque, de l'atteinte est centrale, nous nous attendons à une non reconnaissance de l'angoisse de castration avec une centration défensive sur la pointe médiane (symbolisme phallique) et l'expression d'investissements pulsionnels dans une valence agressive.
- A la planche III, où sont en jeu les processus d'identification sexuelle, nous nous

attendons à des contenus valorisant une féminité narcissique grandiose et/ou agressive.

- A la planche VI, nous nous attendons à des réponses n'associant pas sensibilité passive, réceptive à des images sexuelles féminines.

- A la planche V, nous nous attendons à des réponses traduisant une grande fragilité narcissique.

Le TAT, comme le Rorschach, sera considéré dans son ensemble. Toutefois certaines planches, mettant en jeu angoisse de castration et identifications féminines (1, 2, 4, 13 MF) sont à même d'illustrer au mieux les problématiques soulevées par notre hypothèse.

- A la planche 1, nous nous attendons à une non reconnaissance de la castration.
- A la planche 2 nous nous attendons à une identification massive au personnage de la jeune femme.
- A la planche 4, nous nous attendons à l'expression d'agressivité forte du personnage féminin sur un fond d'angoisse d'abandon.
- La planche 13MF enfin, nous fournira des éléments sur la capacité à lier agressivité et sexualité dans une relation de couple.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Cette hypothèse se référant directement aux notions de complexe de Tirésias et de féminicide peut s'illustrer aux épreuves projectives par l'observation des mouvements identitaires-identificatoires, la prise en compte des relations précoces et l'appréciation de la solidité des assises narcissiques.

Les planches I et IX du Rorschach favorisent particulièrement l'évocation des relations précoces; nous nous attendons à des réponses évoquant une certaine altération de ces relations précoces. A la planche III, planche des processus d'identification sexuelle, nous nous attendons à l'expression d'identifications féminines négatives dans leur valence sexuelle alors qu'à la planche IV nous nous attendons à l'évocation d'une image maternelle archaïque potentiellement dangereuse. Mais c'est la planche VII qui retiendra particulièrement notre attention. Cette planche, dite "planche maternelle"

permet l'évocation de toutes les modalités possibles des relations à l'image maternelle, des plus archaïques au plus évoluées. D'autre part, elle permet au sujet de se situer par rapport au modèle féminin: opposition, conflit ou soumission passive, valorisation ou dévalorisation des images féminines. Nous nous attendons à cette planche à des réponses survalorisant les images maternelles et dévalorisant de façon manifeste les images féminines érotiques.

Au TAT, notre attention se portera sur les planches évoquant les processus d'identification, sur celles mettant en jeu les relations précoces, enfin sur celles où les relations mère/fille apparaissent directement.

Nous avons choisi six planches mettant en jeu ces différentes problématiques: les planches 5, 7 GF, 9 GF, 11, 13B et la planche 19.

- A la planche 5, nous nous attendons à la représentation d'une image maternelle idéalisée.
- A la planche 7 GF, nous faisons l'hypothèse que les réponses exprimeront une identification massive au personnage de la fille mais en tant que future mère ou fille et non en tant que femme.
- A la planche 9 GF, nous nous attendons à la mise en avant d'une rivalité massive entre les deux femmes, mais avec un déplacement mère/fille incluant une différenciation des générations, absente de façon manifeste à cette planche.
- La planche 11 nous amène à supposer des réponses évoquant une image maternelle idéalisée éventuellement archaïque.
- A la planche 19, nous nous attendons à un clivage entre les "bons objets", attachés à l'imago maternel idéalisé, sollicité par la maison et la neige et des "mauvais objets" rejetés à l'extérieur.

TROISIEME PARTIE

LES RESULTATS

I. PARAGRAPHE INTRODUCTIF AUX RESULTATS

Pour la lecture des résultats, nous procéderons en plusieurs temps. Premièrement, nous ferons une présentation de chaque sujet, en tenant compte de nos observations lors des différentes rencontres informelles qui ont permis l'accord pour la participation à la recherche. Puis nous analyserons les différents outils utilisés. Cette présentation aura lieu pour chaque sujet.

Pour l'entretien, nous dégagerons les points qui nous semblent déterminants dans la compréhension du fonctionnement psychique de chaque participante.

Pour le Rorschach, nous dégagerons les impressions cliniques ressenties lors de la passation, puis procéderons à l'analyse des processus de pensée et du traitement des conflits à travers deux axes (narcissique et objectal) ; enfin, après une rapide synthèse, nous confronterons le protocole à chaque hypothèse spécifique comme présenté dans le chapitre consacré à l'opérationnalisation des hypothèses.

Concernant le TAT, nous nous appuierons sur l'analyse du climat de la passation, sur celle des procédés utilisés permettant de dégager les problématiques singulières, nous amenant à la présentation d'une synthèse rapide.

Enfin, nous mettrons en tension les protocoles avec les hypothèses spécifiques.

Le dernier point de l'analyse consistera en une synthèse globale au vu de l'ensemble des données.

II. ILLUSTRATIONS CLINIQUES

II.1. Maïna 18 ans: refus du féminin et quête identitaire

II.1.1. Présentation

Maïna est une grande jeune fille âgée de 18 ans dont le regard est sans cesse en mouvement. Souriante, d'allure masculine, elle présente une légère surcharge pondérale. Elle alterne les moments de grande agitation et de calme, avec une certaine excitation sur le plan relationnel, s'emportant facilement tant à l'égard des autres résidentes que des membres de l'équipe éducative. Maïna intervient souvent dans les discussions et les conflits divers. Elle porte son sourire comme on porte un masque protecteur. Nous avons pu observer qu'elle était régulièrement en quête d'une relation privilégiée avec les adultes, dans une sorte de collage entre séduction et agressivité. Lors des différentes rencontres informelles, elle s'avère très curieuse vis-à-vis de notre recherche, semblant hésiter entre intérêt et rejet. Elle nous questionnera sur la possibilité d'être rémunérée pour sa participation.

II.1.2. Entretien (Annexe I.1)

Lors de l'entretien, Maïna fait preuve d'une grande impulsivité dans son entrée en relation. D'emblée, elle se situe par rapport aux différentes personnes de sa famille. Les traumatismes précoces sont évoqués rapidement (séparation précoce, ruptures diverses). Maïna a connu un long parcours de placements dans différents établissements.

Plusieurs thèmes peuvent être relevés :

En premier lieu, apparaît une grande fragilité identitaire, sur le plan de la sexuation « *j'aurais pas aimé être un garçon* », que l'on peut entendre comme une dénégation, « *si j'aurais été un garçon* » gagnée par une sorte d'indifférenciation « *je tapais n'importe qui, des filles, des garçons, des jeunes, des vieux* ». Cette problématique se retrouve également sur le plan des origines « *j'aime pas les blancs, déjà les noirs aussi. Moi, je préfère les rebeus* ». « *Je suis née ici malheureusement; j'aurais préférée être algérienne, je suis française malheureusement* ».

Maïna fait preuve de pensée réflexive sur le passé, sur les actes commis et leur inscription dans sa

vie, avec un certain fatalisme devant l'enchaînement des événements, sans possibilité réelle de lier les différents éléments.

On relève également un certain refus de la passivité, une revendication narcissique active, « *moi, je suis auteur* », avec une banalisation de l'agressivité « *quand je me bats, je me bats, je tapais, dans la rue, partout* », « *je n'ai pas tapé d'adulte...si une éduc une fois, enfin battu, enfin une gifle* ».

Maïna fait également preuve d'une certaine sacralisation du maternel très investi, en lien avec l'appartenance ethnique « *sauf les daronnes, renois et rebeus* », alors que la sexualité est évitée: « *j'ai pas encore eu de relations sexuelles. Les filles en parlent toute la journée mais j'écarte* ».

Les relations sont en général évoquées sur un mode plutôt agressif.

II.1.3. Le Rorschach (Annexes I.2 b et I.3)

Première étape d'interprétation

La passation se déroule dans une ambiance où alternent adhésion et refus. Le matériel surprend Maïna et la déstabilise. Cela se traduit par un nombre important de manifestations comportementales (rires exagérés, grattage de tête, nombreux retournements) et verbales (interpellations, critiques du matériel, commentaires, remarques). Comme observé précédemment, Maïna fait preuve d'une certaine séduction et recherche une complicité, contre un objet perçu comme persécuteur et menaçant: le matériel. Une certaine agressivité se manifeste également à l'encontre du clinicien: « *et vous vous voyez quoi?* »

La productivité est très restreinte, restrictive, (11 réponses alors que la norme est de 26), et signe une inhibition massive. La verbalisation est pauvre et à minima. Le nombre peu élevé de réponses doit rendre très prudent quant à l'interprétation de celles-ci; toutefois, on peut noter quelques éléments marquants.

Les réponses "tâches", très collées au matériel, témoignent d'une réactivité particulière, signant la difficulté à jouer avec ce même matériel dans une aire transitionnelle. Il n'y a pas ici de réel engagement dans la passation. Maïna, manipule les planches et fait souvent appel au clinicien dans un mouvement défensif. On peut observer dans ses réponses "tâches" réitérées, une certaine rigidité de fonctionnement. Cependant, plusieurs planches échappent à cette "chosification" (planche III: *deux personnes, par contre vous dire qui elles sont, j'en sais rien. Je vois personne; ah si un nœud papillon!* ; planche V, *un petit papillon, je sais pas dans quel sens il est mais c'est ça*).

Les données du psychogramme vont dans le sens d'une grande restriction: types d'appréhension

répartis uniquement entre réponses globales (9 G) et grands détails (2 D) avec une sur-représentation des réponses en G (82%, normes 43%).

Le pôle kinesthésique n'est pas investi: aucune réponse K et aucune k. Le pôle sensoriel est représenté par deux réponses combinées en FC (+/-).

Le TRI est un TRI coarté que l'on retrouve chez les sujets psychologiquement rétractés, manifestant un rétrécissement de la personnalité, des intérêts vitaux et des investissements psychiques.

On relève une certaine réactivité aux couleurs (RC à 27%) et des réponses couleurs aux planches IX et X.

Sur le plan des contenus, on observe une pauvreté quant à la variété de ceux-ci, marquée par la présence des nombreuses réponses "tâches" et l'utilisation minimale des réponses humaines (H% à 9% très inférieur aux normes 16%).

Processus de pensée

L'importance du nombre de réponses globalisantes (G% à 82) ainsi que le F% à 81 témoignent d'un surinvestissement des limites, traduisant une suradaptation défensive. Le F% élargi à 100% va dans le même sens. Cependant, cette tentative de contrôle échoue, comme en rend compte le F+% à 45. L'ensemble de ces données témoigne d'une menace d'effraction des limites corporelles.

La présence de nombreuses réponses en F+/-, ainsi que de réponses "tâches" interroge quant à la capacité de Maïna à maintenir une contenance contre le pulsionnel.

Cependant, le F+% élargi, dans les normes, du fait de la présence de réponses FC vient tempérer cette première impression. On ne note pas de différence entre les modes de perception aux planches noires et aux planches rouges.

La dernière réponse « *ah elle est jolie la dernière! Franchement une œuvre d'art. Une œuvre d'art* », de par son contenu grandiose sur un versant hystérique, permet également de révéler certaines potentialités créatrices chez Maïna.

Cependant, les processus de pensée sont peu investis et surtout mobilisés dans la lutte contre le flou identitaire et l'émergence du pulsionnel.

Traitement des conflits

Il s'agit d'étudier la façon dont le sujet va traiter les représentations et les affects suivant deux axes intriqués: l'axe narcissique et l'axe objectal.

Concernant l'axe narcissique, nous allons observer plus particulièrement le pôle identitaire et la qualité des enveloppes psychiques.

Dans le registre narcissique, les assises semblent fragiles chez Maïna comme vu précédemment. L'investissement des limites, par l'utilisation quasi exclusive de réponses globales et par le recours dominant au formel, commun chez les adolescents pour préserver le narcissisme ébranlé par le matériel, est ici très présent. Il pourrait être inquiétant sans la présence de plusieurs éléments rassurants. Tout d'abord, la réponse de bonne qualité à la planche V, planche de la représentation de soi, même si elle est un peu minimisée « *un petit papillon, je sais pas dans quel sens il est mais c'est ça. C'est tout* ». Cette réponse nous semble bien illustrer la problématique de Maïna! La réponse à la planche I « *un monstre ...je rigole...* » renvoie à une représentation de soi altérée entraînant un contre investissement agi. La planche IV conduit à un évitement et à une certaine agressivité à l'encontre du clinicien; à l'enquête, les manifestations comportementales sur un versant maniaque, traduisent la prise en compte du percept; on serait ici dans un évitement plutôt que dans un déni.

Au plan identificatoire, le protocole de Maïna révèle une véritable difficulté. Puisqu'il n'existe pas de réponse kinesthésie, ni de réponse H, nous allons nous pencher plus particulièrement sur les planches à symbolisme sexuel (II, III, IV, VI, VII).

Aux planches rouges (II, III), stimulant l'émergence de mouvements pulsionnels, appelant à des affects forts, violents, on ne relève pas de particularités. Cependant, la planche III, porteuse de symbolisme sexuel, est la seule qui amène deux réponses après de multiples retournements. A cette planche, si dans un premier temps, l'identification sexuelle est masquée derrière un anonymat protecteur « *deux personnes* », l'enquête permet de reconnaître l'identité sexuelle « *deux femmes* ».

La planche IV suscite des commentaires projectifs agressifs et des manifestations comportementales; la planche VI, outre de nombreux retournements, semble perturber Maïna, dont les persévérances traduisent l'embolie associative. A la planche VII, "planche maternelle", on observe comme une sidération, marquée par une inhibition massive. Alors que devant d'autres planches, on remarque une certaine agitation marquée par des retournements, des questions, celle-ci engendre une atonie certaine.

En conclusion, il semblerait que les difficultés de Maïna soient autant d'ordre identificatoire qu'identitaire.

Sur le plan objectal, on n'observe aucune représentation de relation dans le protocole, la tentative à la planche III étant rapidement avortée. La seule relation que peut établir Maïna au cours de la passation est celle la reliant au clinicien qui, bien que sous la forme d'une relation d'étayage, mêle séduction et agressivité, ce qui nous semble un accès à l'ambivalence plutôt positif.

La planche II, amène une réponse "tâche", marquant l'évitement que l'on retrouve régulièrement tout au long du protocole, alors qu'à la planche VIII, planche des contacts avec le monde extérieur, on relève la présence de deux entités différentes « *un lion et un iguane* », qui ne peuvent entrer en relation « *en même temps et puis c'est tout* ».

A la planche VII, planche maternelle, Maïna oppose un refus de planche tant au spontané qu'à l'enquête.

A la planche IX, "planche utérine", on observe également une réponse inhibée sans élaboration. On remarque une certaine sensibilité aux couleurs révélée par une augmentation du nombre de réponses aux planches pastels ainsi qu'une élaboration plus marquée des réponses.

Cette sensibilité se retrouve à l'épreuve des choix où la planche X fait partie des choix positifs. A cette épreuve, l'autre choix est la planche IV, ce qui peut sembler étonnant mais évoque plutôt au discours spontané à un refoulement devant la massivité de la planche.

Les choix négatifs renvoient à une première expérience négative (planche I) et des difficultés devant la question de l'identification sexuelle (planche VI).

En conclusion, le fonctionnement actuel de Maïna est marqué par une grande restriction et une forte inhibition, où la verbalisation est pauvre. On constate un certain hermétisme et des persévérations, notamment sur le plan identificatoire et relationnel. Ce refus manifeste de la relation et de la conflictualité, est tempéré par une recherche d'étayage vis-à-vis de l'autre lors de la passation.

La question des limites se pose également et mobilise l'essentiel de l'énergie de Maïna.

Enfin, malgré certaines fragilités narcissiques, des éléments plutôt rassurants sont présents. Toutefois, la question de l'intégration du féminin, sous la forme d'une image féminine érotisée se pose actuellement chez cette jeune fille.

On observe la présence de défenses rigides, une forte inhibition et des recours à l'agir tout au long de la passation.

II.1.4. Le TAT (Annexe I.4)

Clinique de la passation

D'emblée, le matériel semble plus facilement abordable pour Maïna, ce qui l'autorise à de nombreuses constructions narratives. Le matériel TAT semble plus à même de mobiliser les capacités associatives de Maïna.

Le protocole est assez fourni et témoigne de la bonne adaptation à la réalité ainsi que d'un réel investissement. On retrouve les critiques sur le matériel (planches 6GF, 19), ainsi qu'une certaine agressivité à l'encontre du clinicien (planche 9GF). Maïna, outre ces différentes manifestations d'agressivité, semble vivre les situations proposées sans retenue. Cela semble signifier la levée de l'inhibition massive constatée au Rorschach ainsi qu'un certain accrochage au réel immédiat.

Les mouvements projectifs sont intenses, le manque de distance témoignant de capacités d'identification certaines est évident. La question de la nature de ces mouvements identificatoires peut se poser, notamment par le recours incessant à des références de l'ordre de l'agressivité.

Modalités défensives et procédés d'élaboration du discours

Les modalités défensives consistent essentiellement dans l'évitement du conflit, mais on note l'utilisation importante de procédés de la série B venant nuancer cette première observation.

Les procédés utilisés sont majoritairement ceux de la série C, particulièrement ceux de la série portant sur l'instabilité des limites (CL-1) signant la porosité des limites entre le narrateur et le sujet « *Aïe! Je viens de me faire taper, j'ai mal! Ils m'ont pris toutes mes affaires. Il faut que j'aïlle porter plainte. Fin de la petite histoire.* » (Planche 3 BM). « *Euh! Je vois double peut-être. Elles sont jumelles? Je vois pas grand chose à dire! Vous montrez des images, vous savez pas ce que c'est?* » (Planche 9 GF)

D'autres procédés de la série C sont utilisés mais de façon moins massive et témoignent d'un surinvestissement de la réalité extérieure (CF-1) tel à la planche 13MF où l'accent est porté sur le factuel en total décalage avec le contenu, tant latent que manifeste, de la planche: « *Le mec, il se réveille, il va au taf et puis c'est tout!* » ou à la planche 12 BG: « *Ben un arbre, une barque? C'est le printemps, c'est tout.* » Le registre anti-dépressif est très présent par la recherche constante de l'étayage du clinicien.

Un autre pôle fortement sollicité est celui des défenses labiles. L'accent est porté sur la dramatisation, particulièrement par l'entrée directe dans le discours (Procédés B2-1). « *Y-a quelqu'un? Elle rentre dans une pièce et elle constate que non, il y a personne* ». (Planche 5)

Cette présence importante de procédés labiles vient nuancer l'utilisation massive des procédés de la série C. Cependant, le recours à ces procédés a lieu sur un mode de réassurance narcissique: la dimension objectale est gommée et soigneusement évitée.

Problématiques principales.

Ce protocole est marqué par des mouvements projectifs très intenses. Les problématiques

principales nous semblent concerner la fragilité des limites, la perte d'objet, davantage sur un mode narcissique phallique que réellement objectal. La fragilité narcissique et l'aspect dépressif des récits, sont manifestes dans ce protocole générant une recherche d'étayage constante, exprimé de façon spectaculaire à la planche 5: « *Y a quelqu'un?* ».

On peut également se poser la question de la place de l'angoisse de castration, non reconnue à la planche 1 et de la qualité de l'organisation œdipienne, ignorée à la planche 2, où l'identification narcissique érotisée est présente.

Maïna, semble éviter toute mise en relation, autre que sur un mode agressif, qui la menacerait sur le plan narcissique. Cette menace est particulièrement frappante concernant les rapprochés homme/femme (planches 6 GF, 10). Les relations, quand elles sont évoquées, sont marquées par des mouvements projectifs agressifs, particulièrement du côté masculin, la place de la femme étant celle de la passivité, de la passivation. L'ambivalence affective dans les relations n'est pas accessible, la conflictualisation activité/passivité étant remplacée par le couple domination/soumission (planches: 4, 7 GF, 8 BM, 13 MF, 16).

D'autre part, la qualité des identifications est problématique. L'identification narcissique phallique (planches: 2, 4, 8 BM, 13 MF, 16) est privilégiée et vient faire le pendant à une impossibilité de régresser vers une imago maternelle archaïque (planche 11). Les images féminines sont dévalorisées ou ignorées, particulièrement dans leurs déclinaisons autres que maternelles (planches: 4, 7 GF, 13 MF).

La dimension dépressive est particulièrement transparente aux planches 3, 4, 7 GF, 13 MF. Cette dimension s'accompagne d'un sentiment de persécution manifeste.

II.1.5. Synthèse

L'inhibition et la restriction sont au premier plan (Rorschach) mais cette remarque est à nuancer par l'apport du TAT. La problématique des limites, s'accompagnant d'une recherche constante d'étayage nous incite à poser une hypothèse de fonctionnement limite chez Maïna, hypothèse confortée par l'utilisation des procédés C au TAT. Cependant, la présence importante des procédés de la série B vient témoigner de possibles réaménagements psychiques. On retrouve chez Maïna une angoisse de perte et d'abandon massive sur un versant narcissique. La dimension relationnelle est évitée ou marquée par une forte agressivité. Les identifications se déclinent sur un versant narcissico-phallique dévalorisant la position féminine.

La dimension dépressive, bien que partiellement masquée est très présente; la lutte anti-dépressive est marquée par le recours à l'agir de façon transparente lors de la passation des différentes épreuves.

II.1.6. Confrontation aux hypothèses

Après avoir rappelé chaque hypothèse générale, nous allons interpréter nos résultats pour chaque jeune fille au regard des hypothèses opérationnelles.

Dans la partie "discussion", nous reviendrons sur l'ensemble des résultats au regard des hypothèses générales.

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans différents fonctionnements psychiques.

Entretien

Maïna s'exprime de façon directe mais secondarisée; cependant l'expression d'affects, particulièrement sur le versant libidinal est beaucoup plus aléatoire. Les éléments recueillis sont marqués par une revendication narcissique semblant tenter de combler des failles importantes. La sensibilité dépressive s'exprime chez elle sur un mode narcissique. Maïna introduit dans son discours un clivage entre bons et mauvais objets, entre ceux que l'on peut agresser et les autres. On peut également percevoir une problématique identitaire. La violence joue un rôle protecteur contre une menace sur l'identité, réelle ou fantasmée, conduisant à une banalisation des agirs violents qui est au premier plan « *l'inspiration me venait, je tapais* ». L'ensemble de ces éléments nous conduit à faire l'hypothèse d'un fonctionnement limite.

Rorschach

Comme nous l'avons écrit par ailleurs, l'ensemble des éléments fournis par le protocole nous oriente vers un fonctionnement limite. Toutefois, la présence de modalités névrotiques, alternant séduction et agressivité, bien qu'en petit nombre, nous incite à envisager une réelle possibilité de réaménagements psychiques. L'agressivité peut être secondarisée; d'autre part, Maïna a un véritable discours réflexif sur son passé. Bien que les assises narcissiques soient fragilisées, la réponse à la planche V du Rorschach témoigne d'une certaine consistance.

On ne relève pas d'émergences fantasmatiques désorganisantes bien que la pensée soit réellement touchée.

Toutefois, l'ensemble de ces éléments sont à considérer avec précaution de part le peu d'investissement témoigné par Maïna dans la passation de cette épreuve.

TAT

Comme nous l'avons vu précédemment, l'ensemble des données nous font supposer un fonctionnement limite (nombreux procédés de la série C) mais avec un aménagements possible (procédés de la série B).

Hypothèse 2: La précocité des traumas (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Entretien

Le récit de Maïna fait référence à une très grande précocité des traumas « *j'ai été placée depuis l'âge de un mois* ». Maïna a été retirée à sa famille quasiment dès sa naissance; par la suite on note une grande discontinuité dans la prise en charge « *j'ai fait toute l'Ile de France* ». D'autre part, on note une absence criante de référence paternelle, qui bien que ne pouvant être considérée comme traumatique, peut éventuellement entraver l'élaboration des traumatismes.

On notera que Maïna ne peut établir de lien entre le traumatisme initial et ses comportements ultérieurs.

Rorschach

Au Rorschach, outre les considérations déjà formulées précédemment, on retrouve une altération des relations précoces: « *un monstre* » (Planche I, choix négatif), « *rien, c'est trois tâches colorées sur une feuille de carton. Une cartonnette* » (Planche IX, planche "utérine").

Cependant, la réponse de bonne qualité à la planche V, ainsi que celle fournie à la planche X, sur un versant hystérique (planche de l'individuation, choix positif) viennent nuancer quelque peu ce propos en témoignant d'une certaine vitalité psychique. Cependant, on retrouve une grande fragilité dans la dévalorisation à la planche V « *un petit...* » et dans une certaine forme de réitération à la planche X « *une œuvre d'art* » (trois fois).

TAT

Au TAT, nous nous attendions à une présence importante de procédés de la série C et plus particulièrement de la série C/N (mécanismes d'évitement du conflit) et C/C (conduites agies), ainsi qu'à la présence de procédés de la série E.

Si l'ensemble du protocole va dans le sens de cette hypothèse, avec une utilisation largement préférentielle de procédés de la série C et plus particulièrement de procédés C/N, le recours important aux procédés de la série B vient apporter une "dimension névrotique" atténuant le premier constat.

La lecture des planches retenues pour cette hypothèse (1, 5, 8 BM, 11, 13 MF, 16) apporte un certain nombre d'éléments intéressants.

A la planche 1, si Maïna fait bien référence à un sujet entier devant un objet entier, elle ne peut reconnaître l'immaturation fonctionnelle, et s'emploie à dénier la castration et son élaboration. L'anxiété de perte, sur un versant dépressif, est majeure à la planche 5 « *Y-a quelqu'un? Elle rentre dans une pièce et elle constate que non il y a personne* ».

L'expression crue de fantasmes d'attaque mortifère contre les objets « *Allez éventre-le!* » (planche 8 BM), vient témoigner d'une fragilité narcissique mise à l'épreuve par le contenu du matériel. D'autre part, la souplesse dans le jeu entre position active et passive n'est pas permise et est remplacée par le couple domination/soumission déjà repéré par ailleurs.

La planche 11, choisie car génératrice de problématiques prégénitales souvent référées à une imago maternelle archaïque, suscite une réponse marquée par une certaine grandiloquence teintée de dévalorisation « *Un champ! Les ruines de Petra!* ».

La réponse « *Le mec, il se réveille, il va au taf et puis c'est tout* » (planche 13 MF), a été analysée précédemment; elle ne va pas dans le sens de ce qui était attendu.

La planche 16 « renvoie à la manière dont le sujet structure ses objets internes et externes et organise ses relations avec eux » (Brelet-Foulard F. et Chabert C., 2003, p. 50).

Maïna construit un récit se référant directement à son vécu immédiat transparent, toujours fortement marqué d'agressivité, de problématique actif/passif, de départ.

La précocité des traumatismes, le fonctionnement très clivé de Maïna, les recours à l'acte proches de la décharge pulsionnelle où s'expriment peu les capacités de mentalisation et de symbolisation des conflits, nous permettent de valider notre hypothèse.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Comme nous l'avons vu au chapitre concernant l'opérationnalisation des hypothèses, nous nous servons des réponses à certaines planches du Rorschach et du TAT pour rendre compte de nos hypothèses.

Rorschach

L'inhibition est remarquable pour l'ensemble des planches choisies. L'angoisse de castration n'est pas reconnue (planche II), ce qui était attendu. En revanche, nous nous attendions à des contenus valorisant une féminité narcissique marquée à la planche III, or les réponses à cette planche se réfèrent à une indifférenciation certaine: « *deux personnes, par contre, vous dire qui elles sont, j'en sais rien* ». Toutefois, l'enquête amène un enrichissement fondamental: « *deux femmes, mais je ne vois pas ce qu'elles font* ».

La planche V était attendue comme une planche mettant à jour des fragilités narcissiques supposées; Maïna y répond par une banalité traduisant une certaine solidité psychique.

Par contre, on peut interpréter, le refus à la planche VI, planche porteuse de symbolisme sexuel comme une certaine sidération devant le contenu latent de la planche. A l'épreuve des choix, cette planche fait partie des choix négatifs, ce qui irait dans le sens de notre hypothèse.

TAT

Comme attendu, la castration et l'immaturation fonctionnelle ne sont pas reconnues (Planche 1), mais c'est le récit de la planche 2 qui nous semble le plus marquant: « *Il fait un peu chaud aujourd'hui. C'est tout...désolée pour cette histoire courte. Elle (au premier plan), elle m'inspire (elle a chaud), les autres non* ».

Les manifestations sensorielles témoignent d'affects directs, le chaud étant là considéré comme une enveloppe corporelle et ayant une fonction narcissique. Si l'identification au personnage de la jeune femme est présente, elle se fait sur mode phallique; la femme est considérée comme un objet. La dimension érotisée est très présente dans « *elle, elle m'inspire* ». La triangulation œdipienne n'est pas reconnue, les autres personnages étant scotomisés.

La planche 4 est révélatrice des mouvements identificatoires de Maïna et de ses difficultés à accéder à l'ambivalence. Maïna entre directement dans l'expression par une identification

narcissique/phallique à l'homme qui bien que pouvant être prévenant « *dis moi ce qui ne va pas* » lui inflige une punition marquée par l'abandon « *il l'a laissé dormir dehors* ». On peut y voir une identification relevant de l'identification à l'agresseur. Tandis que le mouvement identificatoire vers la femme se fait sur un versant maternel fautif « *elle a oublié de lui donner à manger* ».

A la planche 13 MF, l'identification narcissico-phallique à l'homme est massive et accompagnée du scotome du personnage féminin. La dimension dépressive, abandonnique est manifeste à cette planche et vient témoigner de la grande fragilité de Maïna quant à sa capacité à lier agressivité et sexualité dans une relation de couple.

L'ensemble va plutôt dans le sens d'un refus du féminin dans sa globalité et notamment celui de la féminité, plutôt que dans la radicalisation de l'opposition entre féminin et féminité.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Entretien

Les données de l'entretien vont dans le sens de notre hypothèse.

Les clivages sont multiples et évoquent un clivage du moi. Tout est sur le même plan garçon/fille, jeune/vieux, noir/blanc dans une indifférenciation certaine, « *sauf que les garçons, c'est mes potes* » On peut observer un refus du féminin s'exprimant par une identification aux garçons malgré une dénégation utilitaire: « *j'aurais pas aimé être un garçon car sinon j'aurais été en prison* ». La dimension sexuelle érotique est déniée au profit d'une répartition des rôles fonctionnelle: « *j'aurais été un garçon j'aurais fait des braquages, dealé des stup; mais parce que je suis une fille, j'ai fait du recel, des braquages, passé des stup, mais que ce qui se fume..* », sans que l'on voit très bien la différence!

Seule est préservée l'image de la mère, de la mère algérienne dans un mouvement identificatoire massif. L'évitement du féminin érotique est affirmé à plusieurs reprises: « *j'ai pas encore eu de relations sexuelles...les filles en parlent tout le temps mais j'écarte* ».

Rorschach

Au Rorschach, nous nous attendions aux planches I et IX à l'évocation de relations précoces

altérées. La planche I « *un monstre* » va dans ce sens alors qu'à la planche IX, il y a un évitement massif, voire un refus.

La planche III ne donne pas lieu à l'expression d'identifications féminines négatives mais à une certaine hésitation puis à l'affirmation d'une identification féminine. L'évocation d'une imago maternelle, potentiellement dangereuse à la planche IV, n'est pas reconnue bien que cette planche suscite nombre de manifestations comportementales (retournements de planches, rires) et des défenses maniaques agressives « *et vous vous voyez quoi?* ».

La planche VII, centrale dans nos hypothèses, est marquée par un refus malgré les efforts de Maïna.

TAT

Pour cette hypothèse, au TAT, nous nous attendions à des réponses exprimant une idéalisation de l'imago maternel au détriment du féminin érotique.

On ne retrouve pas cette image maternelle idéalisée, mais plutôt l'expression d'affects dépressifs marqués par une quête d'objet: « *Y-a quelqu'un? ... non il n'y a personne* » (planche 5).

A la planche 7 GF, on voit, après une première identification au bébé sur un mode dévalorisé « *c'est un bébé ça ?* », une identification à une mère autoritaire, tyrannique. La fille disqualifiée, a l'air perdue, dans l'impuissance, et ne peut répondre à sa mère. On observe ici une survalorisation maternelle sur un mode agressif et une disqualification de la fille.

A la planche 9 GF, la rivalité, la conflictualité n'est pas reconnue au profit d'une relation spéculaire indifférenciatrice.

Nous nous attendions, à la planche 11, à des réponses évoquant une image maternelle idéalisée, éventuellement archaïque. Nous observons dans la réponse, « *Un champ! Les ruines de Petra!* », un accès à une certaine ambivalence, entre destruction et idéalisation.

On retrouve un certaine agressivité à la planche 19 marquée par le dénigrement, la dévalorisation.

En définitive, l'ensemble des éléments va dans le sens de notre hypothèse: le féminin érotique est sacrifié, dénigré alors que le féminin maternel est la seule entité préservée des affects destructeurs.

II.2. Patricia 16 ans: le corps dans tous ses états

II.2.1. Présentation

Patricia est une jeune fille blonde plutôt effacée dans l'institution. Au moment des repas, elle intervient peu. Elle est décrite par l'équipe éducative comme présentant des difficultés relationnelles, ce qui se traduit par un certain retrait vis-à-vis du reste du groupe; cependant par moments, elle peut présenter les signes d'une certaine agitation.

Elle a tout de suite été volontaire pour la recherche; d'autre part, alors qu'elle n'avait pu se rendre à un rendez-vous convenu ensemble, elle m'a fait prévenir contrairement à la plupart des jeunes filles rencontrées.

II.2.2. Entretien (Annexe II.1)

Lors de cet entretien, Patricia est plutôt volubile et active. Plusieurs points méritent d'être soulignés. Comme la plupart des jeunes filles rencontrées, Patricia a connu un parcours marqué par de nombreux placements: « *j'ai fait six familles d'accueil plus trois foyers* ».

Patricia décrit une suite d'errances, de fugues, de mises en danger, de violences à partir de son installation chez son père, quand elle avait 14 ans. Elle décrit son père comme très violent envers elle. Depuis le divorce de ses parents, survenu alors qu'elle avait 9 ans, elle vivait chez sa mère. La période précédant ce déménagement est quelque peu idéalisée: « *j'étais une enfant sage* ». Ceci est à rapprocher de l'absence de souvenirs en amont de la séparation parentale.

Patricia décrit des scènes de grande violence, violence agie, violence subie. Cette violence subie est dans un premier temps essentiellement le fait de son père: « *mon père, il m'a virée de chez moi à coups de pieds, à coups de poing ...il m'a lancé une télé dans la figure* », de garçons par la suite: « *j'ai eu des relations sexuelles non consenties avec des garçons de la cité...* ». Patricia exprime une haine tenace envers les hommes tout en recherchant leur protection: « *j'avais la haine envers les hommes...je me suis battue avec des profs, des surveillants, plutôt des hommes...j'ai eu beaucoup de petits copains...mes potes, c'étaient toujours des majeurs...avant, j'étais avec les grands de la cité* ».

La dimension de protection et de contenance ne pouvant être assurée par son père, père habitant dans une caserne de gendarmes, c'est à l'extérieur que Patricia est allée chercher cette protection quitte à se mettre en situation dangereuse pour elle: « *je sortais dans les bars quand j'avais 14/15*

ans toute la nuit ».

La dimension sexuée est très présente dans le discours: « *avec les garçons, je donne de vrais coups; quand je tape une fille, j'ai un peu pitié d'elle car je me dis, la pauvre, elle est en train de se faire taper* ». D'autre part, Patricia fait référence à de nombreux actes délictueux: « *des violences envers les éduc, des insultes, des fugues...* ». Un a particulièrement retenu notre attention: « *j'ai tapé une éducatrice enceinte avec deux autres filles* ». Nous rapprocherons ceci d'une "révélation" de Patricia lors de la passation du Rorschach: « *y'a pas longtemps j'étais enceinte et j'ai avorté* ».

Patricia confiera également que c'était la première fois qu'elle parlait de ce fait ainsi que des relations sexuelles non consenties: « *je n'ai parlé à personne des relations sexuelles.* »

Ici, la dimension transférentielle est transparente, toujours marquée par l'ambivalence: « *les psy ça ne m'intéresse pas* »!

Un dernier élément de cet entretien, concerne les actes violents décrits par Patricia comme des réponses protectrices face à des agressions: « *je donne jamais le premier coup...dans ma chambre, j'ai une barre de fer. Avant, j'avais une gazeuse et je me servais d'elle* ».

II.2.3. Le Rorschach (Annexes II.2 et II.3)

Première étape d'interprétation. Impressions cliniques

La passation a lieu dans une ambiance plutôt détendue, Patricia démontrant un réel investissement. Cependant, le Rorschach faisant suite à un entretien, riche sur le plan émotionnel, la passation est rapide. Patricia est à l'aise; la verbalisation est assez riche, sans problème tant sur le plan lexical que syntaxique. Le lien avec le clinicien est maintenu tout au long de la passation dans le cadre d'une aire transitionnelle, Patricia alternant l'affirmation de soi (Planche V: « *je vois, maintenant je sais* »), et un recul plus précautionneux (Planche VII, IX: « *on dirait* »).

Bien que la productivité soit faible (nombre de R en deçà des normes), on note de nombreux commentaires (Planche II: « *ça fait bizarre des tâches. Ça me perturbe les tâches rouges* ») au spontané comme à l'enquête. Cependant, l'enquête vient plutôt confirmer ce qui est dit dans un premier temps qu'enrichir les propos initiaux. On observe un refus à la planche IV (planche à symbolisme phallique).

Malgré une certaine restriction, Patricia associe assez librement et avec souplesse; elle utilise le matériel dans sa dimension projective sans se laisser déborder par des perceptions désorganisantes, malgré une certaine difficulté à s'engager, par un recours à un flou perceptif (planches II, III, IV:

« *je sais pas* »); à partir de la planche IV, on ne retrouve aucune réponse de ce type, témoignant d'une mobilisation associative. Le protocole est marqué par la présence de nombreuses réponses rendant compte d'une difficulté pour se positionner: (Planche V: « *soit un papillon, soit une chauve-souris* »; Planche VI: « *ça fait vite fait un totem là si on oublie les côtés* »).

Les contenus s'enrichissent au fil du protocole, laissant le pulsionnel émerger de façon criante, évoluant d'une réponse initiale un peu sèche (planche I: « *un monstre* ») au foisonnement d'une réponse haute en couleurs, et en mouvements: (planche X: « *des feux d'artifice de toutes les couleurs avec de la fumée rose* »). Le protocole est marqué par cette alternance de restriction et d'exaltation.

Patricia se montre très sensible à la bilatéralité favorisant l'évocation de relations tant spéculaires (planche VII: « *deux visages féminins qui se regardent encore face à face* ») que soutenues par des mouvements libidinaux (planche II: « *des ours qui se font un bisou* »).

Sur le plan des contenus, les réponses et le commentaire apporté lors de l'épreuve des choix à la planche VII, au-delà de l'aspect émotionnel très fort, rendent compte de la dimension projective et transférentielle de la passation, ainsi que de l'ambivalence caractérisant le protocole.

Les données du psychogramme vont dans le sens d'une restriction, sur le plan quantitatif global mais témoignent également d'une certaine richesse de fonctionnement: types d'appréhension répartis uniquement entre les réponses globales et grands détails, pôles kinesthésiques assez investis et variés (2K, 1kan, 1kob), vu le nombre total de réponses, un pôle sensoriel également investi, avec une quasi égalité couleurs/kinesthésies pour le TRI et une prévalence des kinesthésies pour la formule complémentaire.

On observe un double registre de fonctionnement, à la fois centré sur l'intériorisation et perméable aux sollicitations externes. Ce double registre s'accompagne d'une adaptation formelle de bonne qualité comme en témoignent le F% et le F+% égaux aux normes.

La grande variété des contenus (avec un H% à 35) et la présence de 3 Ban, confirme la capacité à s'inscrire dans le monde socialisé et la souplesse de fonctionnement de Patricia.

Processus de pensée

Toutes les données (G simples, F%, F+%, H% , Ban) soulignent l'appui aisé sur le cadre perceptif, allié à une adaptation souple aux normes sociales. L'hypothèse d'une suradaptation peut être émise mais est non validée par l'utilisation variée des différentes sollicitations du matériel permettant la

prise en charge des problématiques réactivées. La diversité des contenus, la sensibilité sensorielle ainsi que l'investissement du pôle kinesthésique témoignent de l'investissement des processus de pensée non entravés par l'adaptation constatée. Ainsi, à la planche VII, on perçoit très clairement le cheminement associatif: *« Là je vois quelque chose. Deux visages féminins qui se regardent encore face à face. On dirait qu'elles sont enceintes car elles ont un gros ventre. C'est tout »*.

Cette souplesse de fonctionnement est également visible par les contenus divers et les nombreuses réponses doubles: (Planche V: *« soit un papillon soit une chauve-souris »*). On relève une grande liberté associative traduisant un réel investissement, Patricia utilisant le matériel dans toute sa dimension projective.

Si les sollicitations sensorielles s'avèrent parfois désorganisantes (Planche II: *« Des tâches rouges! Ça fait bizarre. Ça me perturbe les tâches rouges »*), elles peuvent conduire à des réponses très symbolisées: (Planche II: *des ours qui se font un bisou*; Planche VII: *Deux visages féminins qui se regardent encore face à face. On dirait qu'elles sont enceintes car elles ont un gros ventre*; Planche VIII: *Je vois des deux côtés. Un animal, une tique avec le reflet dans l'eau*; Planche IX: *Pareil. On dirait un paysage avec des reflets dans l'eau*; Planche X: *Des feux d'artifice de toutes les couleurs avec de la fumée rose*). La symbolisation peut être quelque peu malmenée par l'impact sensoriel comme en témoigne la présence de plusieurs réponses formelles de mauvaise qualité:(Planche II: *un cœur en mode éclaté*).

Les mouvements kinesthésiques surviennent aux planches féminines/maternelles (planches III, VII) et laissent voir un réel investissement des processus de pensée.

L'impact des sollicitations sensorielles (Planche II; III; VII; IX; X; choix positifs: planche VIII) est manifeste mais ne désorganise pas la symbolisation, les processus de pensée étant ainsi préservés.

Traitement des conflits

Dans le registre narcissique, les données rendent compte d'une bonne intégrité de l'image de soi.

Les réponses formelles de bonne qualité dans l'ensemble, les kinesthésies, les représentations humaines nombreuses et intègres abondent dans ce sens.

Cependant, on note parfois de discrètes fragilités (Planche V: *Ça ressemble à un animal avec les ailes...soit un papillon, soit une chauve-souris*).

Cette planche est d'ailleurs assez significative des mouvements associatifs de Patricia. Après une première proposition marquée par le doute, elle formule une réponse traduisant l'investissement d'une représentation intègre et positive, marquée par une double proposition.

Au plan identificatoire, la diversité des contenus, ainsi que le fort investissement des représentations humaines, montrent la façon dont Patricia peut utiliser les différents supports. Elle fait preuve d'une bonne intégration des différentes positions identificatoires féminines positives.

La planche II rend compte du maniement de l'investissement pulsionnel sur un versant libidinal « *des ours qui se font un bisou* » mais aussi d'une réponse « *un cœur en mode éclaté* » tenant lieu de contre-investissement aux possibles références féminines plus crues sur un mode passif. Toutefois, l'expression « *en mode* », si courante chez les adolescents aujourd'hui, vient tempérer cette première impression.

Cette sensibilité pulsionnelle mettant à mal les limites (« *un cœur en mode éclaté* ») se retrouve à l'enquête de la planche X (« *ça éclate de tous les côtés* »).

Devant la bisexualité suscitée à la planche III, on observe un léger trouble conduisant à une perception vague, puis à une affirmation de bon aloi toutefois marquée par le besoin d'énumérer les différentes parties amenant la réponse. D'autre part, on note un évitement devant la représentation sexuée « *à cause des jambes* » provoquant la réponse. A l'enquête, Patricia réitère ses doutes et sa confusion avec une perception vague, troublée: « *oui, elles sont vraiment bizarres* ».

Les planches sexuelles rendent compte d'un double mouvement. Alors qu'à la planche IV, la massivité phallique du percept n'est pas assumé et conduit à un refus affirmé et confirmé, la planche VI témoigne d'un certain maniement du symbolisme sexuel. La dimension phallique est reconnue « *ça fait vite fait un totem là* » mais au prix de la mise hors-scène de la sensibilité passive, réceptive, évoquée par la partie inférieure de la planche, faisant l'objet d'une véritable castration (*si on oublie les côtés*).

L'identification au féminin maternel est manifeste à la planche VII. On observe de façon limpide le cheminement de Patricia, qui après une perception affirmée « *là je vois quelque chose* », puis un certain maniement de l'agressivité, « *encore face à face* » partielle et narcissique « *elles se regardent* » conduit à une projection massive (en décalé par rapport à la réalité perceptive F-). Finalement, la réponse témoigne d'une identification massive, confirmée à l'épreuve des choix. L'impact de cette planche mobilisant le féminin maternel, conduit à des réponses où le symbolisme féminin est très présent dans une représentation à la fois spéculaire et apaisée (réponses « *dans l'eau* » aux planches VIII et IX).

Au plan objectal, la sensibilité au sensoriel est manifeste et assumée (Planche II: *ça me perturbe les tâches rouges!*; planche X: *des feux d'artifice de toutes les couleurs!*). On relève également de nombreuses remarques couleur (planches II, VIII, X) malgré un faible RC %.

L'épreuve des choix confirme cette sensibilité: « *Pour les couleurs. J'aime les couleurs chaudes, j'aime bien et direct j'ai trouvé, pas besoin de réfléchir* ». On voit ici une certaine difficulté de contention.

Concernant les représentations de relations, les planches "rouges" donnent lieu à des réponses kinesthésiques (kan à la planche II et K à la planche III) témoignant ainsi de la capacité de Patricia à élaborer des représentations à partir des aspects sensoriels du matériel.

Les représentations de relations se font sur un plan libidinal (planche II: *des ours qui se font un bisou*) ou spéculaires (planche VII: *deux visages féminins qui se regardent encore face à face*).

Cette problématique spéculaire se retrouve dans les réponses où toute autre forme de relation est soigneusement évitée: (planche VIII: *un animal, une tique avec le reflet dans l'eau*).

Actuellement, le pôle sensoriel est très investi par Patricia et traduit une grande réceptivité aux affects. Cependant, les représentations sont présentes et s'incarnent dans des réponses kinesthésiques qui, bien que rares, sont dynamiques. Bien qu'il y ait prévalence des affects sur les représentations, c'est la liaison des deux qui donne une configuration très vivante au protocole. Les planches couleurs, amènent des réponses bien construites.

La problématique sexuelle est très présente dans le protocole, de par l'investissement du féminin, notamment dans sa valence maternelle (planches VII) et une certaine ambivalence à l'égard des représentations phalliques (planches IV, VI) qui peuvent être angoissantes.

Les réponses où les relations sont essentiellement spéculaires (planches VII, VIII, IX) témoignent d'un certain travail quant à l'investissement narcissique.

Patricia utilise des défenses variées (doutes, érotisation symbolisée) pour aborder les différentes problématiques (investissement narcissique, intégration du féminin essentiellement maternel, négociations avec les imagos maternelle et paternelle) qui l'occupent actuellement.

Bien que révélant certaines fragilités, la passation du Rorschach témoigne d'une souplesse de fonctionnement permettant l'investissement des processus de pensée ainsi qu'une certaine créativité.

II.2.4. Le TAT (Annexe II.4)

Clinique de la passation

Patricia s'investit pleinement dans la passation. La verbalisation est de qualité, soutenue par une syntaxe adaptée et par l'utilisation d'un lexique de bonne facture. La qualité figurative du matériel

joue manifestement un rôle bénéfique pour Patricia. On note cependant, à la planche 12 BG un double mouvement illustrant l'ambivalence du fonctionnement de Patricia. Elle énonce une critique envers le matériel, se référant à sa difficulté à se situer devant un matériel figuratif incluant des personnages, alors qu'il n'y a pas de personnages à cette planche. Elle construit un récit où l'aisance associative est caractéristique (passage de doutes à l'anonymat complet des personnages, puis à une représentation relationnelle sexuée). Dans l'ensemble, les récits proposés font l'objet d'une grande dynamique associative. Les sollicitations latentes mobilisent Patricia dans ses processus élaboratifs. On retrouve des points communs avec le Rorschach: si la productivité est plutôt faible, le contenu est riche, varié et cohérent. Les sollicitations latentes sont prise en compte par Patricia, toutefois la problématique œdipienne est évitée de façon majeure à la planche 2. L'insistance sur la dimension narcissique, se traduisant par de multiples réponses où le regard est en jeu, est manifeste (planches 4, 6 GF, 11, 7 GF).

Modalités défensives et procédés d'élaboration du discours

Les procédés dominants appartiennent au registre labile, Patricia utilisant de façon prioritaire les procédés B1, B2 et B3 qui marquent l'investissement important accordé à la relation (B1), à la dramatisation (B2), et à l'utilisation de procédés de type hystérique (B3) particulièrement ceux relevant de l'érotisation des relations (B3-3) « *Comment elle le regarde! Une dame elle est avec son homme, elle le regarde de façon amoureuse. Lui, il regarde autre chose, ça se trouve il regarde une autre femme* » (planche 4) ou à la planche 12 BG « *Plus difficile avec les personnages. Je ne sais pas pourquoi il y a une barque. Il y a de l'eau avec des reflets. Quelqu'un il veut l'emmener comme dans les films. Un homme qui veut emmener une femme faire un tour de barque* ».

Les procédés C appartenant au registre de l'évitement du conflit sont également largement utilisés par Patricia, particulièrement ceux de la série CN marquant l'investissement narcissique (CN-1: Accent porté sur l'éprouvé subjectif et les références personnelles, CN-2: Détails narcissiques-Idéalisation de la représentation de soi et/ou de la représentation de l'objet valence + ou -) comme à la planche 11: « *Je sais pas quoi dire moi. Je vois le paysage. Là y a quelque chose mais je sais pas ce que c'est, là aussi mais...là un ravin,un petit. C'est nous et on doit venir sur le chemin pour voir ce que c'est* » ou à la planche 13 MF: « *Là je sais pas trop; un homme avec sa femme il vient de se lever pour aller au travail. Ça me fait penser à moi et à mon copain. Il se lève plus tôt pour aller au travail et moi je reste au lit* ».

De manière très ponctuelle, Patricia a recours également à l'utilisation de procédés relevant de la série A (Rigidité) et plus particulièrement à ceux de la série A2 (Investissement de la réalité

interne). « *Un enfant qui réfléchit, pense en regardant son instrument, un violon. Peut-être il essaie d'inventer une musique. Un peu un petit garçon à l'ancienne. C'est tout* » (planche 1).

Les procédés utilisés sont majoritairement du côté labile avec une utilisation importante des défenses de l'ordre de l'évitement du conflit, du côté de l'investissement narcissique. On relève le recours à quelques procédés du registre rigide. Aucun procédé de la série E n'apparaît.

Problématiques principales

Les désirs et défenses s'expriment dans la dynamique pulsionnelle. Les problématiques principales relèvent du conflit œdipien; une des manifestations évidentes se traduit par une impossibilité d'élaboration à la planche 2. La triangulation œdipienne, excluant l'enfant de la relation de couple ne peut être reconnue. La configuration œdipienne, particulièrement difficile à élaborer pour Patricia entraîne un refus, que l'on peut rapprocher du refus à la planche IV du Rorschach.

La réactivation de l'angoisse de castration à la planche 1, entraîne une réponse faisant appel au conflit intra-psychique « *un enfant qui réfléchit, pense* » à une intellectualisation un peu magique « *peut-être, il essaie d'inventer une musique* » et à une certaine mise à distance temporelle « *un peu un garçon à l'ancienne* ». L'immaturation fonctionnelle n'est pas reconnue et amène à une idéalisation narcissique.

Une autre problématique concerne la relation à l'imgo maternelle, hésitante entre possibilités d'identification et régressions. Ainsi, à la planche 7 GF, le lien mère/fille est dénié, par le remplacement de la mère par un autre personnage féminin (« *une nourrice* »); d'autre part, l'éviction du bébé « *je sais pas ce qu'elle a dans la main* » empêche toute triangulation et conduit à une relation duelle observée par ailleurs. On retrouve un attachement à une image féminine maternelle sur un mode régressif à travers des réponses infantiles (« *maman* » aux planches 5 et 7 GF).

Si la configuration œdipienne est difficilement élaborable, les identifications sexuées sont bien campées, ainsi que les relations masculin/féminin érotisées et marquées par la séduction. Cet appel contraignant au relationnel, doublé d'une certaine considération stéréotypée des relations amoureuses où le maniement du couple activité/passivité est sans nuances (planche 4: *Comment elle le regarde! Une dame elle est avec son homme, elle le regarde de façon amoureuse*; planche 6 GF: *Une femme qui s'attend pas à voir ce monsieur, à sa venue. Elle est choquée. Il la regarde avec insistance*; planche 10: *Une femme dans les bras d'un homme*; planche 12 BG: *Quelqu'un il veut l'emmener comme dans les films. Un homme qui veut emmener une femme faire un tour de barque*; planche 13 MF: *Là je sais pas trop; un homme avec sa femme il vient de se lever pour aller au travail. Ça me fait penser à moi et à mon copain. Il se lève plus tôt pour aller au travail et moi je*

reste au lit) peuvent servir de défenses contre une certaine fragilité narcissique repérée par l'insistance du regard dans nombre de réponses.

II.2.5. Synthèse

Les deux protocoles nous montrent les modalités d'un fonctionnement souple chez cette jeune fille. S'appuyant sur des bases narcissiques solides malgré quelques fragilités, Patricia fait preuve d'une dynamique psychique de vie. Très sensible à la sensorialité, elle n'est cependant pas désorganisée par l'émergence pulsionnelle. Les processus de pensée sont ainsi préservés.

Les deux protocoles proposent une certaine cohérence entre eux, notamment vis-à-vis des identifications sexuées bien campées tant au Rorschach qu'au TAT. Cependant, si la problématique de l'intégration du féminin, tant érotique que maternel, fait l'objet d'un travail psychique sur lequel nous reviendrons, la dimension phallique de certaines planches perturbe Patricia et semble faire effraction. On retrouve cette perturbation au Rorschach (planche IV) et au TAT (planche 2). La triangulation œdipienne n'étant pas envisagée au TAT, la dimension relationnelle ne peut être déclinée que sur un mode de relation duelle fortement érotisée.

En conclusion, Patricia utilise un mode défensif labile prévalent lui permettant de traiter psychiquement nombre de sollicitations inhérentes au processus pubertaire. Cependant, la question de la dimension structurante de l'Œdipe, réactivée dernièrement (place de la femme dans les relations sexuées, maternité précoce...) reste posée.

II.2.6. Confrontation aux hypothèses

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.

Nous rappellerons que la dimension comparative est un élément d'analyse important pour cette hypothèse. Nous nous attendons à observer une variété de fonctionnements psychiques chez des jeunes filles ayant eu recours à des agirs violents. La place et le rôle de ces recours à l'acte notamment dans leurs dimensions messagères pourraient varier suivant l'architecture psychique des

sujets.

L'entretien recueilli confirme à la fois, la fonction messagère et la fonction d'appel à l'objet des recours à l'acte chez Patricia. En effet, Patricia, objet de violences avérées de la part de son père, a recours à des actes hétéro-agressifs plutôt vis-à-vis de figures d'autorité (professeurs, surveillants, éducateurs) conduisant à divers signalements et finalement à un placement par mesure de protection. La fonction messagère ne fait ici pas de doute; on repère cette démarche lors des errances nocturnes de Patricia avec des garçons plus âgés, entre mises en danger et recherche de protection. Au-delà, du simple besoin de protection auprès de majeurs, tous masculins, on peut également y voir un appel à l'objet paternel réactivé par la dimension pulsionnelle pubertaire.

Pour conclure, l'ensemble des éléments présentés, la teneur de l'entretien, les défenses utilisées rendent compte d'un fonctionnement névrotique plutôt sur un versant hystérique.

Les données recueillies aux épreuves projectives confortent cette hypothèse,

Hypothèse 2: La précocité des traumas (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

La question posée ici, concerne le poids de la précocité des traumas et le retentissement de cette précocité dans la capacité de symbolisation et de mentalisation des conflits. Elle concerne également la capacité d'élaboration des traumas dans des milieux ne la favorisant pas.

Entretien

L'entretien ne fournit pas d'élément faisant référence à des possibles traumas précoces chez Patricia. Par contre son récit est envahi par les violences commises par son père. L'emménagement au domicile paternel après cinq ans de vie chez la mère semble avoir été particulièrement douloureux pour Patricia. On peut se poser la question du poids de cette séparation parentale. Pour Patricia, il existe clairement une certaine idéalisation de la vie avec sa mère: « *Avant j'étais une enfant sage. Après chez mon père, je sortais dans les bars quand j'avais 14/15 ans toute la nuit* ». Nous n'avons aucun élément concernant la période antérieure à la séparation parentale et aux raisons qui ont conduit cinq ans plus tard Patricia à être confiée à son père. On peut émettre l'hypothèse que la séparation mère/fille ait pu résonner en après-coup de la séparation parentale.

Dans l'entretien, comme dans les épreuves projectives, on ne relève pas d'altération majeure des capacités de symbolisation et de mentalisation, sans que l'on sache si cela correspond à une

"inexistence" de traumatismes précoces ou à une élaboration de ceux-ci.

Rorschach

Au Rorschach, les processus de pensée retiendront particulièrement notre attention car porteurs des capacités de symbolisation des sujets. D'autre part, nous prendrons en compte les planches renvoyant aux relations précoces (I et IX) ainsi qu'aux planches de la représentation de soi (V) et de l'individuation/séparation (IX) pensant y rencontrer des altérations en fonction de la précocité des traumatismes.

Comme nous l'avons déjà vu, les processus de pensée sont préservés et de bonne qualité chez Patricia.

La planche I, donne lieu, d'entrée, à des représentations maléfiques persécutrices « *Un monstre, au Shaitan, le Diable* » confirmées à l'enquête « *Vraiment un monstre* », sans que l'on puisse pour autant y repérer une altération affirmée des relations précoces, mais plutôt une atteinte de la représentation de soi. Cependant, la planche V est rassurante sur ce plan malgré une légère hésitation dans un premier temps.

Les planches pastel (VIII, IX, X) facilitant la régression et la réactivation d'un vécu antérieur au langage verbal ne donnent pas lieu à des réponses traduisant une altération des capacités de symbolisation et de mentalisation.

TAT

Au TAT, nous nous attendions à une utilisation préférentielle de certains procédés en fonction de l'existence de traumatismes précoces. Cette perspective renvoie à une cohérence entre précocité des traumatismes et défenses primaires. Nous avons bien conscience que cette façon de considérer la problématique peut être perçue comme trop mécaniciste. C'est pourquoi nous tenons à préciser que nous nous référons aux travaux de R. Roussillon cités dans la partie théorique.

Les procédés utilisés sont majoritairement ceux de la série B ce qui est cohérent avec les autres données. L'utilisation importante de procédés de la série C et de quelques procédés de la série A indique une diversité traduisant une certaine souplesse de fonctionnement. A noter qu'il n'y a pas de procédé de la série E.

Alors que l'entretien ne fournit pas d'indication concernant la présence de traumatismes précoces, ces données sont confirmées par le TAT où n'apparaissent pas de défenses tels que le déni, le clivage.

A la planche 1, si la castration est reconnue et conduit à une réponse où l'intellectualisation est

privilegiée, l'angoisse de perte, comme à la planche 5 n'est pas au premier plan. On retrouve un certain maniement de l'ambivalence à la planche 8 BM entre position active et position passive, entre l'agressivité et le versant libidinal. On n'observe pas de mouvements projectifs envahissants.

A la planche 11, concernant la relation à l'imgo maternel archaïque, on retiendra une réponse au féminin symbolisé non persécutrice « *un ravin, un petit* ». La dimension transférentielle est très présente « *C'est nous et on doit venir sur le chemin pour voir ce que c'est* ».

Les mouvements projectifs, l'érotisation de la relation sont repérables aux planches 13 MF et 16 sans effraction psychique. Il s'agit plutôt d'un jeu, dans l'aire transitionnelle, de bon aloi.

L'ensemble des données va dans le sens de notre hypothèse, à savoir qu'il y a un lien direct entre précocité des traumatismes et altération des capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Si, au cours de l'entretien, on observe une différenciation prononcée des lignes féminines et masculines, on ne repère pas de radicalisation entre une féminité exhibée et un féminin réceptif. Cependant, le corps, en tant que porteur de la féminité, peut être considéré comme un objet que l'on peut instrumentaliser pour obtenir des contreparties protectrices auprès de certains hommes.

Rorschach

A la planche II, nous nous attendions à une problématique où l'angoisse de castration ne serait pas reconnue ainsi qu'à l'expression d'investissements pulsionnels dans une valence agressive. Cette planche suscite chez Patricia de grandes perturbations liées à la couleur, perturbations qu'elle assume complètement. C'est la réactivité sensorielle bien plus que la lacune intermaculaire qui provoque cette perturbation. Les investissements pulsionnels sont mobilisés dans leur valence libidinale « *des ours qui se font un bisou* » contrairement à ce qui était attendu.

La perception à la planche III est floue, inhérente au matériel, mais les processus d'identification conduisent à la représentation de personnages féminins. La réponse n'est pas celle attendue "une féminité narcissique grandiose", mais s'appuie sur des détails anatomiques notamment érotico-maternels (la poitrine).

A la planche VI, la réponse se situe de côté de la reconnaissance du symbolisme sexuel phallique « *ça fait vite fait un totem* », sans référence au symbolisme sexuel féminin.

On ne retrouve pas de fragilité narcissique attendue à la planche V.

TAT

L'ensemble du protocole ne permet pas de valider un tant soit peu notre hypothèse. Alors que nous nous attendions à une non reconnaissance de l'angoisse de castration (planche 1), celle-ci fait l'objet d'un traitement faisant appel à l'intellectualisation. L'accès à l'ambivalence dans les relations amoureuses ainsi que le maniement souple de la relation sexualité/agressivité dans le couple ne vont pas dans le sens de notre hypothèse.

Une question demeure toutefois en suspend, celle de la triangulation œdipienne. La planche 2, où nous nous attendions à une identification massive au personnage féminin central conduit à un refus.

En conclusion, l'ensemble des éléments (entretien, Rorschach, TAT) ne permet pas de valider notre hypothèse. On n'observe pas de radicalisation dans l'opposition féminité/féminin mais plutôt une certaine souplesse dans l'expression des deux.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

L'entretien nous conduit à plusieurs considérations: on peut se demander si les multiples relations sexuelles de Patricia « *mes potes c'était toujours des majeurs. J'ai eu beaucoup de petits copains* » aussitôt dénigrées, « *J'avais la haine envers les hommes* », les risques encourus « *je sortais dans les bars quand j'avais 14/15 ans toute la nuit* » conduisant finalement à différentes conjonctures traumatiques « *J'ai eu des relations sexuelles non consenties avec cinq garçons de la cité* » ne seraient pas la manifestation brutale de la chosification, de la déréliction du corps que la maternité vient restaurer dans sa dimension libidinale: « *Y a pas longtemps j'étais enceinte et j'ai avorté; je vois deux sens: d'un côté ça me fait mal et d'un autre c'est un bon souvenir. J'en ai parlé à personne* ».

D'autre part, on observe que c'est essentiellement avec les hommes que les conflits se déploient de manière aiguë pour Patricia (père, copains, rencontres, proviseurs, profs, surveillants), dans des relations où le féminin érotique est convoqué, mais également dans une recherche de contenance, d'appel à l'objet.

L'expression du féminin maternel sous plusieurs formes est présente et marquée d'une grande ambivalence: la mère de Patricia est préservée « *ma mère, je m'entends bien avec elle* », Patricia a été enceinte puis a subi une interruption de grossesse « *j'étais enceinte et j'ai avorté; je vois deux sens: d'un côté ça me fait mal et d'un autre c'est un bon souvenir* »; elle a frappé une éducatrice enceinte (quelque chose d'insupportable de sa propre grossesse interrompue?).

La question du sens est au cœur de la problématique des grossesses adolescentes et de l'articulation féminin érotique/féminin maternel. Pour Patricia, il semble que cela puisse se traduire par un désir d'être la mère idéalisée d'un enfant idéalisé; on peut y voir également un recours à l'acte potentiellement signifiant sous la forme d'un recours au corps. La question de la réactivation du conflit œdipien se pose également dans cette problématique.

Rorschach

Nous nous attendions à l'expression d'une certaine altération des relations précoces (planches I et IX), ce qui n'est pas vérifié. A la planche III, on observe une bonne reconnaissance sans identification féminine négative.

Alors qu'à la planche IV nous faisons l'hypothèse de l'expression d'une image maternelle archaïque potentiellement dangereuse, cette planche a conduit à un refus. Il nous semble que la massivité de la planche dans sa dimension phallique, a été plutôt associée à une image masculine.

A la planche VII (planche que nous avons étudié longuement par ailleurs), les mouvements identificatoires maternels sont massifs. Cependant, on ne note pas de clivage entre un féminin érotique et un féminin maternel mais plutôt une continuité prenant forme dans la construction même du récit.

On n'observe pas de dévalorisation ni de l'un ni de l'autre, mais plutôt l'expression d'un féminin érotico-maternel.

TAT

Nous avons choisi de porter notre attention sur plusieurs planches (5, 7 GF, 9 GF, 11, 13 B, 19) évoquant les processus d'identification, les relations précoces, certaines mettant en jeu directement

les relations mère/filles.

A la planche 5, l'image maternelle n'est pas idéalisée mais plutôt banalisée avec toutefois une certaine régression dans la formulation « *une maman* ».

La planche 7 GF nous semble particulièrement intéressante. Alors que Patricia, d'emblée, ne reconnaît pas la relation mère/fille « *ça fait pas maman et sa fille* », elle fait référence à un tiers féminin « *ça fait nourrice* » permettant une mise à distance. D'autre part, le bébé n'étant pas reconnu, on retrouve une relation duelle où Patricia s'identifie à la fille, dans une position enfantine non érotique, non maternelle. Nous nous attendions à une identification massive à la fille, mais ce cheminement est plutôt original.

A la planche 9 GF, la rivalité attendue est mise sous silence dans un jeu de séduction et d'érotisation de la relation. La planche 11, mettant à jour des problématiques en général référées à une imago maternelle archaïque, conduit à une réponse où le symbolisme maternel est évoqué de façon manifeste dans une double valence potentiellement dangereuse « *un ravin* » mais contrôlé « *petit* », dans lequel on peut tomber mais qui peut également soutenir « *un chemin* ».

La planche 19 n'amène pas un clivage entre imago maternel idéalisé (maison, neige) et mauvais objets mais à une séparation entre intérieur qui se donne à voir et extérieur qui observe.

En conclusion, notre hypothèse n'est pas confirmée pour Patricia. S'il y a bien une différenciation, une distinction entre féminin érotique et féminin maternel, il existe une dynamique, un jeu entre ces deux pôles.

II.3. Sihem 17 ans: quand l'acte dit, quand faire c'est dire

II.3.1. Présentation

Nous avons peu vu Sihem avant l'entretien car elle venait d'arriver dans l'institution.

C'est une grande jeune fille, plutôt calme qui a souhaité participer très rapidement après une discussion avec un éducateur qui lui a présenté la recherche. D'après celui-ci, « Sihem était en demande ».

II.3.2. Entretien (Annexe III.1)

La discontinuité de la prise en charge apparaît très rapidement lors de l'entretien « *J'ai été virée de mon dernier foyer; puis je suis allée à l'hôtel. J'ai fait plusieurs foyers* », Sihem se retrouvant dans ce foyer après un passage à l'acte dans le précédent « *J'ai été virée car j'ai couru avec un couteau après une meuf, parce qu'elle n'avait pas de respect* ».

Lorsqu'elle évoque son passé, elle se positionne en bon objet défenseur des plus fragiles « *Je défendais les autres* ».

Les bagarres auxquelles elle fait référence sont quotidiennes, souvent avec armes et plutôt avec des garçons. Le point de départ est très souvent lié à la sexualité: « *En fait, je me bagarrais souvent entre 13 et 16 ans, tous les jours; beaucoup de face à face en un contre un ou avec d'autres avec des armes, couteaux, poings américains, bombes lacrymogènes. C'était plutôt avec des garçons... ça commençait souvent sur des trucs sexuels* ».

On ne sait pas vraiment quel est le point de départ de ces actes violents avec le garçons, mais la question se pose quant à la place des adolescentes par rapport aux garçons, le respect auquel fait référence Sihem et la question de la sexualité.

Quand Sihem évoque les raisons qui l'ont conduites la première fois dans un foyer, la violence paternelle est mise en avant, violence s'exerçant contre tous les membres de la famille.

Lors de l'entretien, une ambiance très pesante et pleine de non-dits s'est installée quand Sihem a évoqué la place de sa sœur et les relations que son père entretenait avec elle « *j'ai une grande sœur qui est partie de chez moi (elle avait 26 ans). En fait mon père s'en prenait à elle et puis quand elle est partie, ça a été moi* »

Sihem indique qu'elle sortait beaucoup dans une sorte de conduite addictive, que l'on retrouve dans la fréquence des bagarres (tous les jours): « *Moi je sortais beaucoup le soir avec mes potes et mes*

copines; je prenais de l'alcool, un flash par jour, (de la vodka, du J&B, du Jack Daniel, pas de rhum) et du shit. Des fois, j'en prenais seule; personne ne savait ça dans le quartier. Je sortais beaucoup aussi le soir jusqu'à 3h du matin ».

Au moment de la rencontre, Sihem déclare aller plutôt bien: *« maintenant je me sens bien...avec ma mère ça va bien et maintenant avec mon père aussi...je verrais le juge le 15 mai pour un retour à la maison »* ce qui semble quelque peu contradictoire avec l'acte lui ayant valu l'exclusion de son ancien foyer.

II.3.3. Le Rorschach (Annexes III.2 et III.3)

Première étape d'interprétation. Impressions cliniques.

Le climat de la passation est plutôt serein. Sihem investit le matériel mais est très surprise par celui-ci. La productivité presque dans la norme, est marquée par une verbalisation hésitante et par une grande restriction associative. On remarque une succession de réponses courtes, sans mouvements associatifs, ce qui donne un caractère haché au protocole. On observe une grande réactivité aux planches rouges qui conduisent Sihem à apporter des commentaires à la planche II et à donner cinq réponses à la planche III; cette réactivité s'observe également à la planche VIII avec trois réponses alors que les autres planches ne suscitent qu'une, voire deux réponses. Cette hypersensibilité aux caractéristiques sensorielles du matériel est mise sous contrôle par la suite (RC% légèrement en dessous des normes). On relève de très nombreux commentaires et appréciations (planches I, II, IV, VIII) marquant la surprise ainsi qu'une certaine excitation. Les types d'appréhension sont variés (G, D, Dd, Dbl) même si la globalité est surévaluée au détriment du grand découpage en D.

Plusieurs points posent question: le fort investissement de la forme (F%:76) accompagné d'une faiblesse du F+ %, le sens des nombreuses réponses "peau" (planches VI, VII, choix de la planche V) et l'absence de représentations humaines alors que le pôle animal est surdimensionné (76%).

Processus de pensée

Les données quantitatives (G élevé, F% élevé mais F+% faible) vont dans le sens d'une mauvaise qualité du cadre perceptif. L'affaiblissement du F+% (50 %) est tout à fait révélateur de cette mauvaise qualité. Cependant, la présence de cinq réponses banales rend compte de la capacité à adhérer à la pensée collective.

Les G simples sont répartis dans tout le protocole hormis à la planche III ou l'impact des

sollicitations sensorielles, très déstabilisant, incite Sihem à utiliser le grand découpage en D. Le pulsionnel ne pouvant être pris en charge, elle a recours à ce moyen afin d'en limiter les effets. Après cette grande réactivité aux planches II et III, Sihem se réorganise et peut de nouveau avoir recours à la globalité.

Les G simples sont associés à une forme correcte sur le plan perceptif dans la plupart des cas (planches I, V, VI) et témoignent d'une adaptation perceptive de base.

Cependant, l'effraction pulsionnelle est très prégnante par la présence de nombreuses réponses de mauvaise qualité formelle (6 F -; 4 F +/-). On remarque également une grande fragilité corporelle se traduisant par des réponses incertaines (planche I, VIII: *une sorte*; planche II, V, VIII, X: *on dirait*), témoignant d'un flou perceptif. Les réponses à la planche VIII nous semblent illustrer ces différents mouvements. Sihem est d'abord saisie par l'impact du pulsionnel « *beaucoup de couleurs* » puis construit une réponse à partir du découpage « *là, un animal* », avant de proposer une réponse peu sûre dans la globalité « *on dirait une sorte d'arbre* » la conduisant à une tentative de contrôle par une réponse symbolisée dans un premier temps « *des animaux qui montent dans un arbre et voilà* » avant finalement de montrer ses fragilités devant le pulsionnel « *ils vont changer de couleur* ». On retrouve ces mouvements à la planche X, où Sihem par une perception partielle « *déjà, je vois un crabe* » cherche visiblement le contrôle, qui étant relativement efficace, la conduit à formuler une réponse globale: « *on dirait des fruits de mer, voilà c'est tout* ».

Une autre caractéristique de ce protocole concerne l'absence de K et la présence d'une seule kan, et d'une seule kob rendant compte ainsi de la pauvreté associative.

Le surinvestissement défensif des réponses animales (A: 76%) permet la non représentation humaine (H: 0) et questionne quant à la qualité des identifications primaires et secondaires.

Pour les réponses animales, on observe une oscillation entre réponses de bonne qualité (Réponses: 2, 4, 6, 12, 13) et réponses vagues ou de mauvaise qualité (10, 11, 14, 15, 20).

Cette alternance pour les réponses A, associée à des perceptions de bonne qualité (nombreuses Ban) rend compte de la fragilité perceptive et est typique des fonctionnements limite.

Le travail de pensée est essentiellement défensif et est mis au service d'une lutte contre le débordement pulsionnel sous-tendu par une grande fragilité narcissique.

Traitement des conflits

L'étude de l'axe narcissique rend compte d'un double mouvement déjà constaté lors de l'analyse des processus de pensée. Si on observe une grande instabilité narcissique (mauvaise qualité des F, absence de K, une seule kan, pas de H), ces données sont à mettre en perspective avec d'autres

éléments, (G simples, nombre important de Ban, réponses A, absence de réponse anatomique).

D'autre part, les planches unitaires (I, IV, V, VI) donnent lieu à des réponses en G, F+ et Ban (hormis la planche IV sur laquelle nous reviendrons).

Les réponses à la planche V rendent compte de ces mouvements contradictoires. Si, au spontané, la réponse est de bonne qualité, bien que marquée d'un discret doute « *on dirait une chauve-souris* », l'enquête révèle un aspect dysphorique absent dans un premier temps « *une chauve-souris dans le noir; c'est là* », que l'on retrouve à l'épreuve des choix, doublé d'une projection narcissique « *c'est un animal, il vit que dans la nuit...comme moi* ». La formulation « *dans la nuit* » interroge quant à la porosité des limites dedans/dehors; cette interrogation est confortée par les réponses aux planches VI et VII. A chaque fois, Sihem propose une réponse de bonne qualité « *une peau d'animal* » (planche VI); « *je vois la forme d'un animal* » (planche VII) aussitôt altérée « *qui a été enlevée en fait et qui est posée sur le sol* » (planche VI) « *et découpée au milieu* » (planche VII) traduisant ainsi la fragilité des limites corporelles.

L'alternance des réponses de bonne qualité formelle, rendant compte d'une représentation de soi intègre, et d'autres réponses de mauvaise qualité donne un aspect quelque peu clivé au protocole de Sihem.

Le recours itératif aux déterminants formels constaté, la fragilité de ce recours aux planches rouges, ne pouvant endiguer les émergences sensorielles, confortent l'hypothèse d'une porosité des limites.

Sur le plan des identifications, l'absence de réponse humaine, rendant compte du peu de degré de vie du protocole, nous conduit à analyser les planches rouges (II, III) ainsi que les planches à symbolisme sexuel (IV, VI, VII).

L'effraction pulsionnelle à la planche II « *Hou c'est quoi ça* » (retournements de planche) amène une réponse où l'impact sensoriel est manifeste « *Bouh que du rouge et du noir* » puis contrôlé « *on dirait une coccinelle* » où le noir est contenu dans le rouge. Cette sensibilité aux sollicitations sensorielles, conduit Sihem à tenter de l'endiguer à la planche III par un recours au découpage, de façon progressive « *je vois de la fumée; un papillon; une tête; une carte; un pays* ». Les deux dernières réponses, par leur recours aux limites, aux frontières, posent encore une fois la question de la porosité des limites. La progressivité dans l'altération des réponses formelles rend compte de l'échec de la tentative de contrôle devant l'émergence pulsionnelle.

La sensibilité sensorielle est telle que ces deux planches sont désignées comme étant les choix négatifs: « *j'aime pas, ça ressemble à rien* ».

La planche IV conduit tout d'abord à une réponse de mauvaise qualité formelle et de contenu

inapproprié « *un animal* », permettant à Sihem de tenter de mettre à distance les sollicitations latentes de la planche. Cette tentative de contrôle se poursuit sous la forme d'un attachement à un détail (Dd), avec une réponse se référant à l'agressivité « *Avec des grandes dents, des dents chelous d'un animal* ». On note une capacité à se réorganiser à la planche VI, la réponse étant une banalité. Il est intéressant de remarquer que cette planche fait suite à la planche V où Sihem a également répondu par une banalité. L'enchaînement des planches V, VI, VII permet une reprise de contrôle que la fin de la réponse à la planche VII « *et découpé au milieu* » vient ébranler. On peut repérer que cette tentative de contrôle ne tient pas devant l'émergence pulsionnelle sollicitée à la planche VIII.

La problématique identificatoire est majeure pour Sihem qui ne peut s'appuyer sur des assises narcissiques suffisamment stables.

Sur le plan objectal, l'absence de toute représentation humaine limite les possibilités relationnelles. Cependant, le fort investissement du pôle animal aurait pu conduire à des mises en relations conséquentes. Or, la seule réponse où l'ouverture relationnelle aurait pu avoir lieu (planche VIII: réponse 17: « *des animaux qui montent dans un arbre et voilà...ils vont changer de couleur* »), s'achève par un retour sur la couleur. Cette absence relationnelle donne au protocole une tonalité aride.

L'épreuve des choix rend compte d'un type de relations narcissiques basées sur les éprouvés subjectifs. (choix positifs: la planche V « *c'est un animal, il vit que la nuit...comme moi* »; planche VI: « *la peau, ça m'a rappelé le bled* »).

D'autre part, l'absence de kinesthésie, la pauvreté associative des rares kinesthésies mineures signent la difficulté à se situer dans une aire transitionnelle. L'hypersensibilité aux sollicitations sensorielles, conduisent à des réponses plus proches de la décharge, du passage à l'acte que du défaut de refoulement propre aux fonctionnements névrotiques.

Ces observations ainsi que l'alternance constatée précédemment entre mouvements hyperadaptatifs et mouvements projectifs témoignent d'une impossibilité au compromis permettant la liaison des mouvements pulsionnels malgré les tentatives de Sihem.

Le clivage prend ainsi le relais entre représentations animales figées et objets comme à la planche III: « *Je vois de la fumée. Un papillon. Une tête. Une carte. Un pays* ».

II.3.4. Le TAT (Annexe III.4)

Clinique de la passation

D'emblée, le matériel figuratif permet une entrée directe dans l'expression. Sihem commence un récit en se référant à la première planche, le garçon en sera le héros. Elle va dérouler une histoire jusqu'à la planche 6 GF, avec un rappel à la planche 10, prenant en compte les changements temporels et spatiaux. Toutefois, on se perd quelque peu dans l'identification des personnages, navigant entre une dénomination référée et un anonymat permettant une certaine mise à distance. Sihem donne l'impression d'être comme accrochée, à son personnage, à son histoire. La verbalisation est plutôt pauvre et caractérisée par l'anonymat des personnages. On relève une insistance majeure sur le qualitatif "jeune", cité onze fois, dans un mouvement projectif majeur. Cette problématique de la différence des générations s'avérera centrale tout au long de la passation, posant la question de la fonction structurante de l'Œdipe.

Modalités défensives et procédés d'élaboration du discours

Les procédés de la série C "évitement du conflit" sont majoritaires et se répartissent entre le surinvestissement de la réalité externe (CF), l'inhibition (CI) et l'investissement narcissique (CN). Alors que l'on pouvait attendre, en référence au Rorschach l'utilisation de procédés de la série CL (instabilité des limites), ceux-ci apparaissent peu.

L'ensemble des procédés C utilisés sont au service d'une lutte contre des affects dépressifs et une angoisse de perte, présents surtout au début du protocole comme à la planche 1: « *il était une fois un jeune garçon assoupi à une table... Les yeux baissés, fixés sur son violon (?) On croyait qu'il se sentait mal, qu'il réfléchissait à un truc. Ça me rappelle le français* » ou à la planche 2 « *le petit garçon, il pense à sa famille, sa sœur, sa mère, son frère. On dirait qu'il est loin d'eux* ».

Il est à noter que si quelques procédés anti-dépressifs (CM) sont présents, ils apparaissent peu comme à la planche 3 « *il pleure là non? Il est en manque de sa famille* », Sihem utilisant d'autres procédés.

Les procédés labiles (série B) sont présents dans ce protocole (surtout B1-2: introduction de personnages non figurant sur l'image) mais plus sur un versant de réassurance narcissique que sur un versant de véritable investissement de la relation comme à la planche 6 GF: « *Nous voyons la jeune et belle femme fixant son, son, son homme. Lui, il a une pipe le jeune homme. On dirait qu'ils sont en train de se comprendre sur un truc* ». Le symbolisme sexuel est transparent.

Les émergences des processus primaires se rencontrent vers la fin du protocole, à la planche 13 MF

par exemple: « *Une femme nue...on dirait qu'elle est morte avec un homme. On dirait qu'il pleure (?) Je sais pas* », inscrite dans la massivité de la projection, quand le débordement fantasmatique vient effracter les limites de la pulsion comme c'est le cas à cette planche. Ces processus primaires se retrouvent également sous la forme d'une altération du discours, avec une problématique du dedans/dehors à l'œuvre à la planche 16: « *Une jeune fille qui est debout et qui verse une larme sur un œil* ».

Problématiques principales

Différentes problématiques se font jour à la lecture du protocole, dont la principale est l'angoisse de perte sur un fond dépressif.

Cette problématique apparaît dès la planche 1 où la dimension dépressive est manifeste « *les yeux baissés, fixés sur son violon, on croyait qu'il se sent mal, qu'il réfléchissait à un truc* ».

Cette angoisse prend une forme particulière à la planche 2 avec une éviction de la figure paternelle « *le petit garçon, il pense à sa famille, sa sœur, sa mère, son frère. On dirait qu'il est loin d'eux* ».

La planche 3 « *il pleure là non? Il est en manque de sa famille* » conduit également à l'expression de la perte avec une formulation particulière, que l'on peut rapprocher du caractère addictif anti-dépressif des agirs violents « *je me bagarraais souvent entre 13 et 16 ans (tous les jours)* » et de la consommation d'alcool « *un flash par jour* ». L'angoisse de perte s'exprime à la planche 4 par l'entremise du personnage féminin « *on dirait qu'il l'évite, elle essaie de parler avec lui* » comme à la planche 6 GF « *...belle femme fixant son homme* ». Cette angoisse de perte et cette lutte antidépressive se retrouve également dans l'accrochage au premier personnage dans le récit de Sihem.

Une autre problématique est d'ordre narcissique et plus particulièrement identificatoire du côté féminin: à la planche 4 la femme est quasiment perçue comme une "femme trophée" « *10 ans plus tard, le jeune garçon le voilà grandi, accompagné d'une jeune et belle femme* » alors que le jeune garçon a, lui, grandi.

On observe une grande fragilité des identifications sur le versant féminin. A la planche 3, le personnage est perçu comme masculin alors qu'il est le plus souvent identifié comme personnage féminin, surtout chez les filles. A d'autres planches, les personnages féminins sont très passifs et très demandeurs de relations (4, 6 GF).

On peut remarquer également qu'au cours du récit, le personnage féminin passe indifféremment du statut de "jeune et belle femme" (planche 4) à celui de jeune maman avec de nombreux allers et retours.

Une autre problématique concerne l'absence de liaisons entre les représentations et les affects que l'on peut constater à la planche 9 GF « *On voit deux femmes qui courent. On dirait qu'elles sont furieuses!* » mais surtout aux planches 8 GF « *Un garçon habillé proprement et derrière des hommes qui découpent un corps Voilà. (?) Je sais pas* » et 13 MF « *Une femme nue...on dirait qu'elle est morte avec un homme. On dirait qu'il pleure (?) Je sais pas* ».

La liaison entre représentations et affects ne peut s'exprimer qu'en rapport avec la perte, comme à la planche 2 « *le petit garçon, il pense à sa famille, sa sœur, sa mère, son frère. On dirait qu'il est loin d'eux* » ou à la planche 3 « *il pleure là non? Il est en manque de sa famille* ».

La différence des générations semble problématique pour Sihem avec une insistance accrue sur les termes de "jeune" notamment. Cette insistance est particulièrement visible à la planche 7 GF « *Une jeune maman avec sa petite fille assise dans le salon et qui regarde le bébé de sa petite fille. Pourtant si jeune* » et pose la question de la structuration œdipienne.

La problématique sexuelle apparaît peu dans ce protocole, mais à travers un symbolisme transparent (planche 6 GF: « *Nous voyons la jeune et belle femme fixant son, son, son homme. Lui, il a une pipe le jeune homme* »; planche 11: « *Une montée d'une montagne avec plein de cailloux. On rentre dans une forêt* »; planche 12 BG: « *Un arbre, un bateau, un lac...ça me fait penser à des vacances, à la campagne...à des amoureux* »; planche 13 B: « *Une grande porte d'entrée avec un tout petit garçon devant qui est assis. Il attend (?). Je ne sais pas* »).

II.3.5. Synthèse

Pour conclure, les données recueillies au Rorschach vont clairement dans le sens d'un fonctionnement limite, la fragilité identificatoire, la problématique relationnelle et l'hypersensibilité sensorielle soutenant cette hypothèse. Cette problématique des limites est beaucoup moins prégnante au TAT où apparaît plus clairement l'angoisse de perte sous-tendue par une lutte anti-dépressive omniprésente. Cependant, la problématique identificatoire est également très présente au TAT, le rôle structurant de l'Œdipe pouvant ici être interrogé.

Si au Rorschach, l'effraction pulsionnelle est souvent constatée, notamment aux planches sexuelles, le matériel figuratif du TAT permet certains aménagements.

L'ensemble des données recueillies met en avant la possibilité de jeu dans l'aire transitionnelle.

II.3.6. Confrontation aux hypothèses

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.

Si les données du Rorschach permettent de poser une hypothèse de fonctionnement limite (la fragilité identificatoire, la problématique relationnelle, l'hypersensibilité sensorielle), le TAT irait plutôt dans le sens d'un fonctionnement où la lutte anti-dépressive est au premier plan. Cependant, si le psychisme est mobilisé contre l'émergence des affects dépressifs, une certaine souplesse de fonctionnement reste possible et permet d'envisager la possibilité de certains aménagements psychiques. Il semble que pour Sihem, les recours à l'acte aient clairement une fonction messagère qui pourrait se décliner de la façon suivante: "quand l'acte dit" ou "quand faire c'est dire".

Hypothèse 2: La précocité des traumatismes (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Entretien

Comme pour toutes les jeunes filles rencontrées, il est bien sûr difficile de situer la précocité des traumatismes. Sihem fait référence à une violence paternelle permanente à laquelle elle est soumise, ainsi que l'ensemble de la famille depuis son plus jeune âge. Il n'existe pas ici de "traumatisme inaugural" mais plutôt ce que l'on rencontre régulièrement, à savoir des traumatismes cumulatifs. D'autre part, une question se pose quand aux types de violence commises par le père de Sihem. *« J'ai une grande sœur qui est partie de chez moi, (elle avait 26 ans). En fait mon père s'en prenait à elle et puis quand elle est partie, ça a été moi »*. Lors de l'entretien, un silence très lourd a suivi cette phrase, ce qui nous laisse penser que Sihem pourrait s'investir dans un suivi thérapeutique régulier.

Rorschach

Le cadre perceptif est de mauvaise qualité mais on ne relève pas de désorganisation perceptive massive. Le psychisme est mobilisé dans une lutte contre le débordement pulsionnel; cependant, on ne note pas de mécanismes de défense type clivage ou déni.

Les réponses à la planche I ne permettent pas de poser l'hypothèse d'une altération des relations

précoces et témoignent d'une bonne adaptation à la réalité comme en rend compte la banalité. Cette bonne adaptation se retrouve également à la planche V même si l'on note une légère altération « *on dirait* » et « *dans le noir* ». D'autre part, on relève un fort mouvement projectif narcissique à l'épreuve des choix: « *c'est un animal, il vit que dans la nuit...comme moi* ».

La planche IX, favorisant l'évocation des relations maternelles précoces donne lieu à un afflux pulsionnel très difficilement géré par Sihem, avec une certaine incapacité à fournir des réponses de bonne qualité formelle.

La planche X, celle de la séparation/individuation, donne lieu à des réponses en F- et F+/- très restrictive. De même, la réponse additionnelle est également de mauvaise qualité formelle. L'ensemble de ces données vont dans le sens d'une certaine altération des relations précoces, n'ayant cependant pas empêché la construction d'un narcissisme de base suffisamment solide. La question de l'impact des traumatismes cumulatifs semble en revanche au premier plan.

TAT

Au TAT, les procédés majoritaires sont ceux de la série C, particulièrement ceux de la série CN (investissement narcissique). Nous nous attendions à une utilisation importante de procédés de la série C/C (conduites agies), que nous ne retrouvons pas.

A la planche 1, la castration n'est pas reconnue; on peut souligner l'expression d'un affect dépressif, accompagné d'un mouvement projectif narcissique. La planche 5 conduit à un évitement marqué, alors que la planche 8 BM suscite un récit beaucoup plus riche. On relève une mise à distance importante vis-à-vis des sollicitations latentes de la planche avec une absence manifeste de liaison entre affects et représentations. Sihem semble se raccrocher à un détail narcissique protecteur, "habillé proprement", conférant au déni.

La planche 11, concernant les problématiques prégénitales singulières, généralement référées à une imago maternelle archaïque, amène une réponse où le symbolisme sexuel est manifeste sans être persécutant.

La réponse à la planche 13 MF est significative de l'ensemble du protocole du TAT. La perte est violente, la destruction évidente, avec une grande difficulté à lier affect et représentation, et pour le cas présent, sexualité et agressivité. On observe un clivage entre la mort de la femme et l'affect dépressif exprimé par l'homme.

La planche 16, évoquant la structuration des objets internes et externes, nous semble particulièrement intéressante et conduit à une fantaisie originale quelque peu surréaliste, avec une inversion contenant/contenu, une fragilité des limites et une parcellisation de la perception.

En conclusion, on observe une absence de liaison entre affect et représentation, l'utilisation ponctuelle du clivage et du déni. Cependant, l'ensemble des données fournies par le TAT ne permet pas de valider notre hypothèse.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Entretien

La lecture de l'entretien ne permet pas de vérifier notre hypothèse.

Rorschach

L'angoisse de castration n'est pas reconnue à la planche II, appréhendée plutôt comme un tout éclaté. L'afflux pulsionnel est difficilement contenu dans un premier temps. Cependant, la réponse "coccinelle" témoigne du cheminement associatif dont peut faire preuve Sihem dans sa tentative de contrôle. A la planche III, alors que nous nous attendions à la représentation d'une valorisation narcissique féminine grandiose, celle-ci n'est pas observable. Ce qui est au premier plan à cette planche est la grande réactivité au pulsionnel, dans la prolongation des réponses à la planche II, avec une tentative de contrôle par le découpage en D.

La réponse à la planche V, pour laquelle nous attendions l'expression d'une fragilité narcissique, témoigne au contraire d'une certaine consistance et va à l'encontre de notre hypothèse. La planche VI, quant à elle, donne lieu à une réponse associant sensibilité passive, réceptive et images sexuelles féminines.

Au Rorschach, seule la planche II donne lieu à une réponse attendue, allant dans le sens de notre hypothèse. Les réponses aux autres planches (III, V, VI) ne permettent pas de valider notre hypothèse.

TAT

Rappelons que le TAT est une épreuve dont une des particularités concerne l'identité et les identifications, éléments sur lesquels repose notre hypothèse.

Nous avons retenu les planches 1, 2, 4 et 13 MF.

Les réponses à deux des planches (1 et 13 MF) correspondent à celles attendues, contrairement aux deux autres (2 et 4). Cependant, ce constat doit être nuancé et considéré plus en détails.

Si, à la planche 1, la castration n'est pas reconnue, comme attendu, c'est la représentation d'affects dépressifs qui prédomine. La planche 2 nous semble particulièrement intéressante. Alors que nous nous attendions à une identification massive à la jeune fille centrale sur un mode narcissique, on observe une non reconnaissance de la triangulation œdipienne, une absence de lien entre les personnages, une absence de figure paternelle, remplacée par le frère, le tout dans un contexte d'abandon et de perte. On n'observe pas d'identification à un personnage féminin, comme attendu, mais plutôt au personnage initiant le récit (jeune garçon).

La planche 4 donne lieu à une représentation stéréotypée du personnage féminin (le garçon est accompagné par elle) ainsi que de la représentation narcissique de la féminité (jeune et belle femme). D'autre part, alors que nous nous attendions à l'expression d'agressivité du personnage féminin sur fond d'angoisse d'abandon, on constate une tentative de liaison, intégrant la passivité (« *elle essaie de parler avec lui* »), où si le conflit est reconnu, l'agressivité est secondarisée. Cependant, l'angoisse d'abandon reste présente (« *il l'évite* »). Cette problématique de la perte et de l'abandon se retrouve à la planche 13 MF, perte violente et destruction sans affect, sans liaison affect/ représentation.

L'ensemble du protocole est marqué par une valorisation phallique narcissique du personnage féminin (« *jeune et belle* »).

En définitive, aucun des éléments recueillis ne permet de valider notre hypothèse.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

L'entretien ne permet pas de valider notre hypothèse concernant un éventuel clivage entre féminin maternel et féminin érotique.

Au Rorschach, nous nous attendions aux planches I et IX, planches favorisant l'évocation de représentations de relations précoces, à des représentations altérées. Or, si la planche IX témoigne d'une très grande sensibilité au pulsionnel via les réponses couleurs, on ne peut évoquer des relations précoces altérées.

Les identifications féminines négatives dans leur valence sexuelle attendues à la planche III ne sont pas présentes. Cependant, cette planche donne lieu à une grande réactivité, où la question de l'effraction pulsionnelle se pose. L'absence de toute représentation sexuée, masculine ou féminine confine à une certaine forme de déni.

A la planche IV, la massivité phallique évoquée n'est pas assumée et est soigneusement évitée. Toutefois, on peut déceler de l'anxiété devant ce qui peut être perçu comme potentiellement dangereux et se référant plutôt à une imago maternelle phallique: « *avec des dents, des dents chelous d'un animal...oui c'est là, des, des dents en bas* ».

Alors qu'à la planche VII, dite planche maternelle, nous nous attendions à l'évocation d'un certain clivage entre images maternelles très valorisées, et images féminines érotiques dévalorisées, la réponse évoque plutôt une fragilité des contenants, et un flou quant aux limites corporelles « *je vois la forme d'un animal et découpé au milieu* ». Manifestement, la planche précédente a influencé Sihem dans sa réponse.

En conclusion, on n'observe pas quelque forme que ce soit d'un clivage entre féminin érotique et féminin maternel, mais plutôt un déni de toute représentation d'images féminines.

TAT

Le TAT, par sa constitution même, fournit un cadre plus rassurant et contenant à Sihem. Elle déroule une histoire, traversée par différents mouvements identificatoires, notamment féminins, où l'on passe du féminin érotique au féminin maternel de façon soudaine (planches 4, 5, 6 GF, 7 GF).

Alors qu'à la planche 5, nous nous attendions à l'expression d'une idéalisation de l'image maternelle; le récit est d'une grande banalité. Cependant, il est intéressant de noter que si la planche 4, donne lieu à une identification érotique, liée à la présence du personnage masculin, cette planche 5 amène une réponse "spontanément maternelle". On passe du féminin érotique au féminin maternel, pour revenir ensuite au féminin érotique (planche 6 GF) sans prévenir. On retrouve cette instabilité des identifications, à la planche 7 GF, où la différence des générations est problématique : (jeune maman, petite fille, bébé de sa petite fille). Le récit construit à cette planche 6 GF, correspond en grande partie à ce que nous attendions, à savoir une identification massive au personnage féminin.

Mais nous nous attendions à une identification en tant que future mère ou fille et non en tant que femme comme nous le constatons. De manière générale, le protocole est marqué non pas par un clivage entre féminin érotique et féminin maternel mais par une grande difficulté de liaison entre ces deux pôles.

A la planche 9 GF, on n'observe pas le "glissement générationnel" attendu mais une réponse

traduisant un évitement de toute relation. La réponse à la planche 11, comme indiqué précédemment amène une réponse où le symbolisme sexuel est manifeste sans être persécutant.

La planche 19 donne lieu à une réponse difficilement interprétable.

L'ensemble du protocole du TAT, ne permet de valider notre hypothèse. On peut y voir cependant un certain mouvement dans les processus identificatoires entre pôle érotique et pôle maternel.

II.4. Catherine 16 ans: vers un féminin mélancolique?

II.4.1. Présentation

Catherine est la première jeune fille à avoir accepté de participer à notre recherche, dont la thématique l'a beaucoup intéressée... ce qui ne l'a pas empêchée de faire preuve d'une grande réserve, particulièrement lors de la passation du Rorschach. C'est une grande jeune fille, d'origine africaine, semblant plus mûre que son âge qui, lors des différentes rencontres informelles, s'est montrée plutôt discrète, effacée.

II.4.2. Entretien (Annexe IV.1)

Plusieurs thèmes sont abordés lors de l'entretien. Catherine explique très bien les raisons qui l'ont amené au foyer (violence, impulsivité, mises en danger). L'auto-agressivité est très présente « *la nuit je traînais, je buvais beaucoup d'alcool...j'ai fait plusieurs TS à 15 ans...je me suis scarifiée, j'ai pris des médicaments, des somnifères, je suis tombée dans le coma, j'ai eu beaucoup d'hospitalisations* ». Il est à noter que ces actes auto-agressifs ont été commis avec les médicaments utilisés par la mère de Catherine pour stabiliser ses états dépressifs. L'hétéro-agressivité est un autre thème très présent: « *quand je me bats, je frappe, j'insulte* ». Cette auto-agressivité peut être protectrice « *une fois quand j'avais 12/13 ans, je me suis défendue avec un couteau; il a eu 25 points de suture* ».

Les traumatismes s'ancrent dans la petite enfance, avec une violence paternelle omniprésente: « *mon père frappait ma mère devant moi, elle était souvent hospitalisée suite aux violences...une fois mon père m'a frappé quand j'étais à terre* ».

Catherine semble avoir été et être toujours dans une reproduction traumatique, très banalisée: « *Mon copain, il peut être violent, des gifles, des coups de poing mais ça a rien à voir avec mon père* ». Cette identification de l'ami au père se retrouve également dans un autre thème très présent dans l'entretien, celui de la sexualité: « *il faut dire que je le pousse à bout (mon copain), je le traite de pédé, mon père, lui, il me traitait de salope* », l'érotisation de la relation est ici manifeste.

Les références sexuelles sont très nombreuses: « *Une fois il y a eu une bagarre avec des filles. Je recevais plein de messages de plein de garçons car elles donnaient mon numéro à des garçons, elles m'ont poussé à bout. Je me suis fait amocher...On était trois filles et trois garçons; les*

garçons ils avaient 17/18 ans, on s'échangeait les garçons à l'hôtel » .

L'identification maternelle semble avoir été très compliquée pour Catherine, sa mère étant régulièrement frappée, dévalorisée: *« elle était dépressive, elle ne se rendait compte de rien »*.

Un autre thème infiltrant l'entretien est celui des références religieuses et culturelles auxquelles nous n'aurons pas accès: *« j'avais le diable en moi...je suis de Centrafrique, c'est compliqué, j'ai pas envie de l'évoquer »* donnant lieu à une belle dénégation *« j'ai rien à cacher »*.

Devant ce chaos décrit par Catherine, celle-ci fait preuve de réassurance narcissique peut-être salvatrice: *« J'ai été interdite dans le quartier, mais j'avais peur de rien...Ma sœur n'a jamais été tapée, mais moi j'ai de la bouche... Je travaillais à 15 ans, je me suis faite moi »*.

Enfin, peut-être grâce à un travail thérapeutique entrepris auparavant, Catherine peut évoquer sa souffrance et les sentiments l'accompagnant: *« Ce qui me fait mal; c'est le fait d'avoir vu et senti les coups en fait. J'avais beaucoup de haine, j'en ai toujours un peu »*.

II.4.3. Le Rorschach (Annexes IV.2 et IV.3)

Première étape d'interprétation

La passation a lieu dans une ambiance plutôt lourde, Catherine étant visiblement sidérée par le matériel proposé.

La première constatation est bien entendu la grande pauvreté du protocole tant dans sa productivité (12 réponses) que dans ses contenus. Catherine fait preuve d'une grande restriction associative, donnant à ce protocole très appauvri, sans contenu pulsionnel, une sensation d'absence de vie.

On observe la présence de quatre refus. Cependant, de nombreux retournements, marquant une curiosité pour l'objet frappé de refoulement, des manifestations comportementales (rires à la planche VI), une alternance entre réponses immédiates et temps de latence assez long atténuent quelque peu l'impression engendrée par les réponses. Cependant, cette inhibition massive, pourrait signer ici "le désert psychotique" décrit par C. Chabert (1987).

Il est à noter que la planche V, planche de la représentation de soi, suscite un tiers des réponses de l'épreuve et quasiment la moitié des réponses en F+.

Le type d'appréhension est uniquement global, le déterminant est formel à 100%. Cependant, cette tentative de contrôle par la forme ne tient pas, les F+ ne représentant que 40% du protocole.

Les contenus sont essentiellement en A (A %: 83) et témoignent d'un repli infantile afin de mettre à distance le pulsionnel déstabilisant.

Processus de pensée

Le cadre perceptif est défaillant: l'ensemble des facteurs adaptatifs et de socialisation sont quantitativement chutés (F+ %: 40, Ban: 1, H%: 0, D%: 0). Seul le pôle animal (A%: 83) est sur-représenté et constitue dans ce contexte une modalité défensive.

Aucune réponse ne traduit une quelconque élaboration perceptive.

L'utilisation massive des réponses G et F, bien qu'inopérante, traduit un surinvestissement des limites, précaires et non contenant.

L'absence de kinesthésies, majeures ou mineures, le recours persévérant au schéma (G, F, A), le champ sémantique réduit à un seul registre, donnent une impression de grande rigidité. La pensée est appauvrie avec une absence de liberté associative. L'absence de manifestations kinesthésiques marque l'impossibilité pour Catherine d'évoluer dans une aire transitionnelle, dans une forme de jeu créatif entre monde interne et monde externe. Cette absence de mouvement, renvoyant à l'extinction de la pulsion, au déni majeur de l'existence de l'autre, représente un signe patent d'inhibition psychotique.

Les réponses à la planche V, amenant 4 réponses en F+ pourrait nuancer ce propos; cependant, on observe une persévération, une verbalisation quasi automatique (4 réponses en G F+ A) venant nuancer cette observation.

En conclusion, la "menace identitaire" est présente, mobilisant l'ensemble du psychisme et affectant de façon manifeste les processus de pensée. D'autre part, l'affaissement du F+% (40) témoigne d'un rapport à la réalité très perturbé.

Traitement des conflits

L'étude de l'axe narcissique rend compte d'une menace identitaire certaine, ainsi que de mouvements psychiques visant à maintenir intègre une l'identité menacée.

L'absence de réponses humaines donnant une impression de rigidité morbide, est un indice majeur de troubles identitaires. Les réponses animales sont intègres mais témoignent d'une grande fragilité avec des réponses discrètement altérées: (planche I: « *mi-papillon* », planche IV: « *une chauve-souris quand on la voit à l'envers* », planche V: « *un oiseau, non à l'envers...il a deux facettes* », planche VIII: « *un scarabée bizarre* ».

Les planches unitaires (I, IV, VI, IX) donnent lieu à deux refus (VI et IX) et à une réponse formelle de mauvaise qualité (I) illustrant ainsi la grande fragilité des limites, voire un déni face à l'impact pulsionnel.

La planche V est à cet égard particulièrement intéressante. Si elle donne lieu à des réponses de

bonne qualité formelle, elles sont immédiates, avec une certaine précipitation, donnant lieu à une bonne représentation « *un oiseau* » aussitôt déniée « *non à l'envers* »; puis une nouvelle réponse « *ça peut être un papillon* » également fragilisée « *plus comme ça, ouais. Il a deux facettes, un oiseau* » et encore contredite « *un papillon* ». Finalement, l'impression qui prédomine est celle d'une désorganisation importante.

Ces réponses traduisent la grande fragilité des limites dedans/dehors et la grande difficulté à se constituer une unité interne.

Sur le plan des identifications, les planches à symbolisme sexuel (IV, VI et VII) donnent lieu à deux refus (VI et VII), l'impact du pulsionnel ne pouvant être assumé, et à des manifestations comportementales (détournements de tête, rires aux planches IV et VII), faisant suite à un temps de latence assez important.

En conclusion, la représentation de soi est de mauvaise qualité. Catherine présente une grande fragilité narcissique, tant sur le plan de l'identité que des identifications malgré des tentatives désespérées repérées par un accrochage aux limites inopérant.

L'étude de l'axe objectal confirme les constatations présentées précédentes. L'absence de relations, de représentations humaines, de kinesthésies confirment le manque de vie du protocole. Les planches bilatérales donnent lieu à deux refus (III et VII) ainsi qu'à la planche IX. L'émoussement affectif se traduit par une absence totale de réactivité sensorielle illustrée par l'absence radicale de réponses C. Ceci est confirmé par un défaut de réactivité à la couleur comme en témoigne un RC % très bas. L'épreuve des choix confirme l'ensemble des données. Le choix positif ne fait l'objet d'aucune élaboration psychique, d'aucune vitalité associative, alors que le choix négatif témoigne de la profonde inhibition de pensée, notamment l'incapacité à lier affects et représentations, frappant l'ensemble du psychisme.

Enfin, l'indifférence avec laquelle sont traitées aussi bien les planches rouges, noires que pastels, rend compte d'une quasi absence émergence d'affects, d'une dévitalisation.

En conclusion, ce protocole marqué par une inhibition massive, va dans le sens d'une désorganisation psychotique. Cependant, ce constat entre en contradiction avec les éléments recueillis lors de l'entretien, notamment sur la capacité associative, inexistante au Rorschach, alors qu'elle émerge à l'entretien. La passation du TAT, s'avère donc primordiale ici.

II.4.4. Le TAT (Annexe IV.4)

Clinique de la passation

La passation a lieu dans une atmosphère beaucoup plus détendue, l'aspect figuratif du matériel permettant visiblement à Catherine un meilleur investissement. Alors qu'au Rorschach, Catherine avait besoin de relances, de questions pour élaborer (si peu!), le TAT lui permet de déployer ses associations, dans un véritable espace transitionnel.

Ainsi, si le protocole est restrictif, on constate néanmoins une levée partielle de l'inhibition. La verbalisation est plutôt de bonne qualité mais marquée par certains dérapages syntaxiques, avec des confusions de genre: (planche 9 GF: « *je sais pas. Peut-être ils jouent à cache-cache* », planche 3: « *il ou elle* »), un anonymat des personnages, une fluctuation dans les identifications et des scotomes manifestes d'objets. La fragilité narcissique, la quête des limites sont repérables à la planche 16 « *Un rond, une photo dedans. Une photo de moi et de mon copain et de mon enfant, pourquoi pas?* », où le recours à la maternité, déjà évoqué à la planche 6 GF semble un peu magique et s'inscrire dans un mouvement projectif de réparation "être la bonne mère idéale d'un enfant idéal".

Les mouvements projectifs sont massifs et tous marqués d'une grande destructivité; aucune relation ne peut s'établir sans être placée sous le sceau de l'agressivité, de l'emprise. Des mouvements persécutifs ainsi qu'une souffrance abandonnique exprimée posent la question de la dépression, de la lutte anti dépressive, et de la place des agirs dans cette lutte.

Modalités défensives et procédés d'élaboration du discours

Les procédés employés sont peu variés. Si l'on trouve quelques procédés de la série rigide et quelques autres de la série labile, leur utilisation à la marge et principalement au début du protocole, traduit une tentative de contrôle devant le pulsionnel. Cependant, cette tentative échouant, on observe la présence de nombreux procédés du registre évitement du conflit, surtout en CF (Surinvestissement de la réalité externe), en CI (Inhibition) et CL (Instabilité des limites).

Mais c'est surtout l'utilisation des procédés de la série E "émergences des processus primaires", essentiellement ceux concernant la massivité de projection qui inquiète. Catherine a recours régulièrement aux procédés en E2-2 (Évocation du mauvais objet, thème de persécution, recherche arbitraire de l'intentionnalité de l'image et/ou des physionomies ou attitudes. Idéalisation de type mégalomane) ou E-3 (Expression d'affects et/ou massifs; Expressions crues liées à une

thématique sexuelle ou agressive).

Le recours à ces procédés ainsi que de nombreux scotomes d'objets manifestes (E1-1) témoignent de la violence pulsionnelle effractant les défenses. On peut observer une progressivité dans l'utilisation des différents procédés. L'utilisation de procédés labiles et rigides ne témoigne pas d'une réelle activité de pensée. Alors qu'au tout début du protocole, Catherine a recours à quelques procédés de la série A et B, très rapidement, cette modalité défensive ne résiste pas et est submergée à partir de la planche 5, comme en témoigne le recours exclusif aux procédés C et E.

En effet, aux planches où ils apparaissent, ils sont accompagnés d'autres procédés en lien avec une grande violence pulsionnelle.

Problématiques principales

Une des problématiques principales réside dans la massivité des projections s'exprimant particulièrement sur le plan de l'agressivité et de la destruction et ce, dès la planche 1 « *il a cassé son violon* », que l'on retrouve régulièrement et de façon très crue dans l'expression (planche 3: « *elle est à bout et elle a voulu se taillader, je vois que ça* »; planche 5: « *elle est parano...elle est en panique...elle croit aux esprits bizarres* »; planche 6: « *un gars de la mafia, il l'a kidnappé...il l'effraie...tu vas mourir, elle a peur* »; planche 8 BM: « *Eux c'est des sadiques, c'est des sadiques. Ils ouvrent ici pour vider tout ce qu'il a ici. En fait c'est des cannibales. Ils se nourrissent que d'organes humains* »; planche 11: « *On dirait l'enfer. Là c'est des éclairs non? Des corbeaux qui surveillent l'entrée. Le dragon qui mange les gens* »; planche 13 MF: « *Ça c'est un garçon qui est en manque d'affection on va dire. Alors il a forcé sa femme. Il l'a violé, elle l'a giflé. Il l'a tué* »).

Si l'on se réfère aux éléments fournis par l'entretien, on voit que ces projections massives ne sont pas toutes de l'ordre du fantasme et viennent heurter de plein fouet la réalité.

On peut relever que les fantasmes sont très archaïques (dévoration, destruction, réponses anatomiques...). On repère également des mécanismes de défense tels que le clivage qui, très présent, permet d'éviter toute relation autre que celle basée sur la domination, l'emprise, la destruction: (planche 4 « *entre homme et femme* »; planche 6 GF « *gars de la mafia et femme* »; planche 8 BM « *nazis et juifs* »; planche 13 B « *riche et pauvre* » « *solitude et groupe* »; planche 13 BM « *garçon et femme* »). D'autre part, la réponse "photo" à la planche 12 (procédé CN 3) témoigne d'une inhibition pulsionnelle par un recours à l'immobilisation, le figement temporel permettant le figement pulsionnel.

On retrouve ce phénomène de clivage dans le déroulement même du protocole où des réponses

crues alternes avec des réponses très banalisées (planche 2; planche 7 GF; planche 9 GF; planche 19; planche 16). Le clivage s'exprime également dans la façon dont Catherine appréhende les relations entre les sexes, clairement fondées sur une domination masculine fortement marquée par l'emprise et une soumission féminine sans recours: (planche 4: « *Hum! Elle a trompé son mari, elle essaie de lui expliquer mais lui il veut rien savoir, il veut partir* »; planche 6 GF: « *Lui on dirait (il a une pipe dans la bouche) un gars de la mafia, il l'a kidnappé pour avoir une rançon, il l'effraie. Il lui dit si tu ramènes pas l'argent tu vas mourir, elle a peur* »; planche 10: « *Lui c'est le contraire. Le soir, il rentre un peu tard, elle, elle est inquiète. Lui il l'a trompé, il culpabilise, il fait un visage serré* »; planche 13 MF: « *Ça c'est un garçon qui est en manque d'affection on va dire. Alors il a forcé sa femme. Il l'a violé, elle l'a giflé. Il l'a tué. Il pleure car il regrette* ».

Il est à noter que les expressions de culpabilité sont le fait des hommes (planche 10 et 13 MF)... après un meurtre!

L'autre grande problématique, certainement la principale, concerne la confrontation à l'image maternelle qui donne lieu à des évocations terrifiantes (planche 11: « *On dirait l'enfer. Là c'est des éclairs non? Des corbeaux qui surveillent l'entrée. Le dragon qui mange les gens. C'est mon imagination* »; planche 5: « *C'est le soir. Je pense qu'elle est parano en fait. Elle a entendu du bruit, elle a tout éteint, elle voit de la lumière. Des yeux ronds parce qu'elle est en panique. En fait on dirait elle croit aux esprits bizarres* » et des scotomes manifestes (planches 2 et 7 GF, 13 B).

D'autre part, cette impossibilité de confrontation à l'image maternelle est sous-tendue par une problématique dépressive difficilement élaborable.

Cette confrontation impossible à l'image maternelle, se traduit également par une non reconnaissance de la différence des générations et de toute relation intergénérationnelle (planche 2, 6 GF, 7 GF, 8 BM, 13 B).

Un dernier point qui est évoqué à la planche 16 « *Un rond, une photo dedans. Une photo de moi et de mon copain et de mon enfant, pourquoi pas?* ». On y retrouve la fragilité des limites, l'affirmation narcissique, et le recours un peu magique à la maternité évoqué à la planche 6 GF.

II.4.5. Synthèse

Alors qu'au Rorschach, la violence pulsionnelle, ne pouvant être un tant soit peu élaborée, conduisait à une inhibition massive touchant l'ensemble du psychisme, l'aspect figuratif du TAT a permis à Catherine de pouvoir donner corps à des fantasmes où l'on a pu observer la prégnance de

la problématique dépressive, sous-tendue par une confrontation à l'image maternelle impossible. L'expulsion projective de la haine et de l'angoisse, allant dans le sens d'une "dépression blanche" est à considérer. De nombreux éléments plaident en faveur d'une identification à une image maternelle déprimée englobant l'objet et le sujet.

Au total, l'ensemble du Rorschach témoignant d'une inhibition massive à dire et à penser, la fragilité identitaire manifeste, la destructivité omniprésente, associée à la massivité de la projection au TAT, évoquent une désorganisation d'allure psychotique, sous-tendue par une problématique dépressive.

II.4.6. Confrontation aux hypothèses

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.

Entretien

L'ensemble des éléments recueillis témoigne d'une grande souffrance s'ancrant dans la toute petite enfance. La construction identitaire reposant sur les identifications parentales a été altérée de façon majeure pour cette jeune fille. L'identification maternelle rendue impossible n'a pu servir de support à l'intégration du féminin. Les attaques récurrentes du corps (scarifications, tentatives de suicide répétées) peuvent être "entendues" comme un appel et comme une attaque de l'objet maternel. La "solution" peut se trouver dans la religion à laquelle fait référence Catherine, que ce soit lors de l'entretien ou lors du TAT. Cet appel à d'autres entités « *Diable en moi* » « *elle croit aux esprits bizarres* » peut également évoquer une certaine vulnérabilité des enveloppes mais également témoigner d'une transmission qui a pu s'opérer "malgré tout".

Les épreuves projectives

Comme nous l'avons déjà présenté, l'ensemble des éléments du Rorschach va dans le sens d'une problématique d'allure psychotique marquée par une inhibition massive touchant l'ensemble du fonctionnement psychique. Il nous semble voir ici, le rôle des traumatismes, s'ancrant dans la toute petite enfance et réactualisés à l'adolescence.

Ces éléments sont confirmés par la passation du TAT qui, permettant la levée partielle de l'inhibition, a mis à jour différentes problématiques confirmant cette hypothèse.

En conclusion, l'hypothèse d'une désorganisation d'allure psychotique semble confirmée.

Hypothèse 2: La précocité des traumas (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Entretien

Les éléments fournis lors de l'entretien ne permettent pas de connaître la précocité des traumas. Cependant, les parents se sont séparés alors que Catherine était âgée de 4/5 ans dans un contexte que l'on peut supposer violent. D'autre part, l'aspect cumulatif des traumatismes est bien connu. Il est probable qu'ils aient été réactualisés au moment de l'adolescence. Catherine fait part d'ailleurs, d'une scène très violente à l'âge de 12/13 ans au cours de laquelle elle blesse son père à coups de couteau. On sait également qu'assister à des violences intrafamiliales pour un enfant (généralement des actes commis par le père contre la mère), a le même effet traumatique que des épisodes traumatiques vécus en période de guerre.

Ces traumas conduisent souvent à un défaut de refoulement, à la mise en place de modalités défensives de type clivage, déni, projections massives. Le passage à l'acte, passage par le réel, signe également une absence de fantasmatisation que l'on peut repérer chez Catherine.

L'ensemble de ces éléments va dans les sens de notre hypothèse.

Les épreuves projectives

Au Rorschach, nous nous sommes penchés plus particulièrement sur les planches favorisant les représentations de relations précoces (I et IX), la planche V (planche de la représentation de soi) et la planche X (planche de séparation-individuation).

La planche I amène une réponse de mauvaise qualité formelle « *une araignée* » et une autre altérée « *mi-papillon* » témoignant d'une fragilité identitaire. La planche X sera refusée par Catherine, après des rires, une longue période de latence, et une insistance prononcée « *Je sais pas du tout . Non je vois pas là* » témoignant d'une sensibilité marquée mais pas assumée.

La fragilité identitaire se retrouve à la planche V qui suscite beaucoup d'agitation motrice. La réponse est double traduisant l'indécision dont fait preuve Catherine régulièrement.

La planche X, celle de la Séparation/Individuation, est la planche préférée à l'épreuve des choix, sans explication possible. Elle est également la seule planche où existe une élaboration minimale: «

un arbre avec des oiseaux ».

L'ensemble témoigne cependant d'une grande fragilité identitaire en lien avec les représentations de relations précoces.

Si la précocité des traumatismes était avérée nous nous attendions à une prédominance des procédés de la série C, ainsi qu'à une présence importante des procédés de la série E, signant ainsi la mise en place de modalités défensives du type "évitement du conflit" ou "émergence en processus primaires".

Les procédés utilisés par Catherine sont majoritairement ceux rencontrés dans des problématiques de traumatismes précoces, ce qui va dans le sens de notre hypothèse.

A la planche 1, nous nous attendions à l'expression d'une blessure narcissique imposée et liée à une éventuelle angoisse de perte. La réponse de Catherine témoigne d'une angoisse de castration, mais comporte également des éléments dépressifs infiltrant tout le protocole.

Ainsi, à la planche 5, les affects de peur sont très présents, liés à une angoisse de perte d'objet sur un mode persécutif. La massivité des projections est très repérable à la planche 8 BM dont la réponse est construite sur un clivage (« juif/nazi ») avec une persévération (« *c'est pas les mêmes* »). L'angoisse est très présente, avec des fantasmes archaïques de dévoration. D'autre part, la différence des générations n'est pas reconnue; ainsi la conflictualité intergénérationnelle est niée.

La planche 11, où sont sollicitées les problématiques génitales singulières généralement liées à une imago maternelle archaïque, donne lieu à une réponse où l'agressivité le partage aux représentations persécutantes.

La planche 13 MF, quant à elle, amène une réponse dominée par la destruction, sans possibilité de lier agressivité et sexualité, sans perte violente, sans destruction.

La recherche de contenant, de limites, est évoquée de façon explicite à la planche 16, sur un mode un peu figé, sans vie « *Un rond, une photo dedans* », et narcissique « *Une photo de moi et de mon copain et de mon enfant, pourquoi pas?* »

L'ensemble des différents éléments (Entretien, Rorschach, TAT) semble valider notre hypothèse selon laquelle, la précocité des traumatismes altérerait la symbolisation et la mentalisation des conflits.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Entretien

L'entretien marqué par de nombreux éléments de réassurance narcissique ne permet pas de vérifier notre hypothèse. Cependant, on relève que le point de départ des actes de violence ont tous un rapport avec les relations sexuelles réelles ou fantasmées. Toutes les relations sont basées sur la domination, la violence. La relation de Catherine avec son ami semble elle aussi fondée sur ce principe. Catherine ayant assisté à de nombreuses scènes de violence intrafamiliales, violence dont elle a elle-même été l'objet, on peut se poser la question de l'intériorisation de ce mode relationnel, sous-tendu par la dynamique identificatoire.

Finalement, il n'y a pas de place pour une relation tendre; la féminité, dont le corps est le vecteur, est ici mise en avant au détriment de l'intégration d'un féminin apaisé.

Rorschach

A la planche II, Catherine fait preuve d'une grande agitation motrice avec de nombreux retournements signant ainsi la curiosité pour l'objet du refoulement, mais n'évoquant pas l'angoisse de castration. Nous nous attendions à l'expression de références féminines sur un mode agressif, mais Catherine ne fournit aucune réponse évoquant ces références. La réponse additionnelle, la seule en D du protocole, souligne la perception, mais aboutit finalement à une réponse un peu plaquée, en écho à la réponse au spontané.

Les planches III (mettant l'accent sur les processus d'identification sexuelle) et VI (porteuse de symbolisme sexuel) sont refusées par Catherine. La planche VI, suscite des rires, une insistance dans la négation, indiquant que la perception ne peut être dite mais est réelle. A cette planche, nous nous attendions à une association entre sensibilité passive et images sexuelles féminines, ce que Catherine ne peut concevoir.

A la planche V, on observe une certaine agitation psychique, avec une précipitation pour répondre qui amène Catherine à formuler plusieurs réponses (près de la moitié des réponses du protocole). Cependant, si la banalité est reconnue, toutes les réponses, sauf la dernière, sont altérées, d'une manière ou d'une autre, comme s'il y avait une grande difficulté à donner une réponse entière immédiate.

TAT

A la planche 1, si la castration est reconnue, ce qui nous semble le plus important est l'affect dépressif, lié à la perte brutale, à la destruction de l'objet, exprimé par Catherine.

Nous nous attendions à la planche 2 à une identification massive au personnage de la jeune fille, ce

que nous constatons. Cette identification a lieu sur un mode narcissique. Le personnage masculin, réduit à la portion congrue, arrive en fin de récit, le tout dans un discours très factuel. Le plus intéressant reste cependant le scotome du deuxième personnage féminin, généralement considéré comme personnage maternel. Peut-on y voir une certaine radicalisation, entre le personnage de la jeune fille, chez qui la féminité exhibée, assumée est très présente et le personnage d'une femme d'âge mûr en lien avec le maternel qui est refusé ?

On remarque à cette planche, l'absence totale de relation entre les différents personnages.

Nous nous attendions, à la planche 4, à l'expression d'une forte agressivité du personnage féminin sur un fond d'angoisse d'abandon. Si l'angoisse d'abandon est massive, témoin d'affects dépressifs importants, l'agressivité est présente mais sous forme de trahison amoureuse, sexuelle.

Le personnage féminin est actif et fautif « *elle a trompé son mari* », alors qu'à cette planche est en général associé un éventuel départ du personnage masculin. Il y a inversion de ce qui est attendu, ce qui nous semble intéressant concernant la place des recours à l'acte chez Catherine.

La planche 13 MF est à cet égard très parlante concernant les relations de couple. On observe une incapacité à lier agressivité et sexualité dans cette relation. Alors que la femme, objet de convoitise, est passive, sa réaction défensive entraîne une violence extrême de la part de l'homme.

L'homme est celui dont les affects sont reconnus « *il est en manque d'affection* », « *il pleure car il regrette* » alors que la femme semble dénuée de sentiment; elle agit par protection. Il n'y a pas d'accès à un féminin apaisé. On voit les mouvements projectifs majeurs dont fait preuve Catherine. On se situerait ici dans une conjoncture pouvant conduire à une mélancolisation du féminin, une haine du corps, des attaques du corps, du corps en soi comme l'a décrit C. Chabert.

L'ensemble de éléments nous conduit à valider notre hypothèse. Cependant, la question se pose concernant "la ligne de radicalisation". Se situe-t-elle entre féminité et féminin ou entre féminin érotique et féminin maternel? Cette interrogation se pose de façon cruciale pour Catherine.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Entretien

L'entretien nous indique que l'image maternelle est dégradée chez Catherine. Sa mère dépressive et victime des violences paternelles est souvent hospitalisée. Elle n'a pu avoir un rôle contenant pour sa fille (« *Ma mère était dépressive, elle ne se rendait compte de rien* ») qui s'est retrouvée très rapidement livrée à elle-même.

D'autre part, toutes les relations amoureuses/sexuelles de Catherine sont placées sous le signe de l'agressivité. « *Mon copain, il peut être violent, des gifles, des coups de poing mais ça a rien à voir avec mon père. Il faut dire que je le pousse à bout, je le traite de pédé. Mon père lui il me traitait de salope* ». On peut se demander si Catherine n'a pas été prise dans un double mouvement identificatoire contradictoire, identification à la mère/identification à l'objet du désir du père et identification au père/identification à l'agresseur, non résoluble actuellement.

D'autre part, les tentatives de suicide, les scarifications, ces attaques du corps, sous-tendue par une identification narcissique à une imago maternelle dépressive nous interrogent quant à une évolution possible vers une mélancolisation du féminin.

Rorschach

Au Rorschach, sur les cinq planches que nous avons considérées comme favorisant la validation de notre hypothèse (I, III, IV, VII, IX), trois (III, VII, IX) ont donné lieu à un refus... ce qui nous conforte dans notre choix de ces planches! Parmi ces trois planches refusées, la VII permet la découverte de toutes les modalités possibles des relations à l'image maternelle et permet « au sujet de se situer par rapport à un modèle féminin: opposition, conflit ou soumission passive, valorisation ou dévalorisation des images féminines » (C. Chabert, 1998, *ibid*, p.53).

Le Rorschach ne nous permet pas de faire l'hypothèse d'un clivage du féminin, dans la mesure où le féminin sous quelque forme que ce soit, brille par son absence.

TAT

Alors que nous n'avions pas choisi la planche 2 pour cette hypothèse, la lecture du protocole nous amène à considérer cette planche avec la plus grande attention. En effet, alors qu'existe une identification narcissique massive à la jeune femme, on observe un scotome du personnage de la femme plus mûre généralement considérée comme personnage maternel. On peut y repérer une forme de clivage. Ce double mouvement, identification massive à la jeune fille et scotome de l'image maternelle se retrouve à la planche 7 GF: « *Une jeune fille (16/17 ans). Elle a eu un bébé et voilà, c'est tout en fait* ».

A la planche 5, alors que nous nous attendions à une image maternelle idéalisée, la réponse fournie par Catherine renvoie plutôt à une image attaquée et inquiétante, objet de mouvements projectifs intenses: « *Je pense qu'elle est parano en fait. Elle a entendu du bruit, elle a tout éteint, elle voit de la lumière. Des yeux ronds parce qu'elle est en panique. En fait on dirait elle croit aux esprits bizarres* ».

A la planche 9 GF, on ne retrouve pas la rivalité entre femmes avec le glissement générationnel auquel nous nous attendions. Le glissement a plutôt lieu sur le plan identitaire ("ils" pour "elles"), et pourrait signer, outre la fragilité narcissique, un refus de la conflictualité entre femmes, confirmé par la banalisation infantile de la réponse: « *Je sais pas. Peut-être qu'ils jouent à cache cache* ».

Le récit à la planche 11: « *On dirait l'enfer. Là c'est des éclairs non? Des corbeaux qui surveillent l'entrée. Le dragon qui mange les gens. C'est mon imagination* », renvoie à une image maternelle qui loin d'être idéalisée est dévalorisée, inquiétante, dangereuse.

La planche 19, quant à elle donne lieu à un refus.

L'ensemble de ces éléments ne nous permet pas de valider notre hypothèse. En effet, entre un féminin maternel, attaqué, dénigré, dénié, et un féminin érotique placé sous le signe de l'agression, de la violence et de la destruction, on n'observe pas de clivage mais plutôt un prolongement entre identification et identité.

Une des "portes de sortie" pourrait consister en une idéalisation de la maternité narcissique et réparatrice (être la mère idéale d'un enfant idéal). Cependant, le clivage pourrait se constituer entre ce pôle et celui de l'identification à l'agresseur.

II.5. Salimata 17 ans: absence maternelle et identification féminine impossible

II.5.1. Présentation

Salimata est une jeune fille africaine, qui lors de nos rencontres informelles, s'est montrée très intéressée par notre recherche. Elle posait beaucoup de questions quant à ses buts et sa diffusion éventuelle. Elle alternait des moments où elle se montrait très enjouée, vive, pétillante et d'autres où elle présentait un air renfermé, déprimé. Elle aussi, comme Maïna, nous a demandé d'être rémunérée pour sa participation. Malgré notre refus, elle a accepté de nous rencontrer. Cependant, comme nous le verrons, sa participation s'est avérée très discontinuë!

II.5.2. Entretien (Annexe V.1)

Plusieurs thèmes sont abordés au cours de l'entretien. La situation traumatique initiale, abandon de la mère dès la naissance et absence réelle de celle-ci depuis, est évoquée sans manifestation particulière d'affect. Les raisons de ce départ, non évoquées et peut-être inconnues « *elle voulait partir* », posent la question de sa possible élaboration par Salimata. Des violences intrafamiliales dont Salimata semble être l'objet « *Ma belle mère elle est violente et mon frère et ma sœur aussi* », auraient commencé quand elle a commencé à s'absenter « *j'allais pas à l'école, j'étais à la bibliothèque* ». Salimata évoque d'autres situations où elle cherche à "échapper" au réel contraignant « *J'aimais bien dormir en cours* », « *je lisais* ». Cependant, Salimata reste en classe ou dans une bibliothèque, apparemment sans errance et sans avoir recours à des substances (alcool ou stupéfiant).

Salimata faisait preuve de violence dès son plus jeune âge « *il y avait aussi des bagarres en primaire; l'ASE a été prévenue* », même si elle est arrivée à maintenir un bon niveau scolaire jusqu'à la sixième. C'est à partir de ce moment que les actes violents ont pris une autre tournure, comme souvent, la rencontre entre situation externe changeante et moins contenante (passage de l'école élémentaire au collège) et interne (puberté) créant une perturbation dans la négociation entre réalité interne et réalité externe.

La violence dont fait preuve Salimata est extrême, avec des objets (couteau, ciseaux) et est toujours

dirigée contre des garçons, à l'intérieur de l'école et contre des filles à l'extérieur.

Quand Salimata parle de ses passages à l'acte, elle fait preuve d'une grande banalisation, faisant toujours porter sur l'autre la responsabilité du déclenchement, dans une réassurance narcissique : « *En fait je suis là car j'avais planté dans la classe un garçon avec un ciseau à bout pointu; je lisais et il veut faire du bruit (je l'ai prévenu). Il ne m'a pas cru* », et décrit des moments de colère qu'elle ne peut contenir « *quand on m'énervait je frappais* », « *quand je suis en colère, je m'énerve et après je sais plus...* », « *Des fois je me bagarre, je sais plus* ».

Les relations amoureuses sont évoquées a minima « *Je suis de Clamart; j'ai un copain qui a quinze ans* ».

II.5.3. Le Rorschach (Annexes V.2 et V.3)

Première étape d'interprétation. Impressions cliniques

Salimata entre facilement en relation et s'investit activement dans la passation. La productivité est limitée mais non restrictive, avec deux réponses additionnelles.

Cependant, la pauvreté associative du protocole est évidente. On relève qu'aux planches II et IV, les temps de latence sont élevés, mais donnent lieu à des réponses alors qu'on observe deux refus aux planches VI et IX.

Les modes d'appréhension sont variés avec une appréhension globale (33%) inférieure à la norme (43%), une surreprésentation du découpage (61%), la perception en Dd restant dans la norme (6%).

Ce recours au découpage permet le maintien du contrôle par un recours à la réalité objective, adaptative et socialisante. Il est un bon indicateur de la participation, à la fois au fonctionnement cognitif et à la socialisation de la pensée.

Le recours au formel est privilégié (72%) et est plutôt de bonne qualité (F+: 61%), malgré la présence de trois réponses en F- et deux en F+/. La sensibilité à la couleur s'exprime plus par une forte augmentation des réponses aux planches pastels (RC à 39%) que par des réponses directes qui ne concernent qu'une seule réponse, en C' de surcroît (planche II, réponse 6: « *et des tâches noires* »).

La présence de 3 K et d'1 kp témoigne d'une capacité élaborative. Cependant, la qualité de ces réponses devra être discutée.

Les contenus sont variés, avec toutefois un pôle humain bien au-delà des normes (50%).

Le recours élevé au formel, au découpage, à la sur-représentation des réponses humaines, la sensibilité au pulsionnel (RC%) posent question quant au fonctionnement psychique actuel de Salimata.

Processus de pensée

Toutes les données vont dans le sens d'un bon appui sur le cadre perceptif, une adaptation relativement souple aux normes sociales, mais une pensée associative pauvre. On peut noter un léger surinvestissement des représentations formelles qui, associé à un D fortement représenté, témoigne d'un maintien du contrôle sans que cela ait un caractère rigide ou inhibant. Toutefois, la perception globale est parfois impossible, même aux planches unitaires (planche I: « *Une personne les mains en l'air, et deux personnes sur les côtés qui l'attrapent* ») et la banalité non perçue.

A cette planche, comme à d'autres (III, IV), les personnages sont pourvus de détails phalliques (Planche I: « *une personne, les mains en l'air* »; Planche III: « *un visage avec des cornes* ») , témoignant de la difficulté à traiter les effets de l'angoisse de castration.

La prépondérance du pôle humain ainsi que celui, plus discret du formel, pourrait indiquer un léger surinvestissement des limites, non confirmé par le G%, mais surtout témoigner d'une forte auto-représentation.

Les réponses en F- sont données aux planches couleur (II et III) témoignant d'une sensibilité à l'impact des sollicitations sensorielles sans toutefois désorganiser la pensée. Ainsi, à la planche II, Salimata peut fournir une réponse traduisant le travail de la pensée « *deux personnes qui se frappent dans les mains qui marchent dans du sang* », après un temps de latence assez long.

Toutefois, une certaine prudence est nécessaire, cette réponse, relativement élaborée, étant la seule de ce type aux planches couleur.

Dans le protocole, on rencontre plusieurs réponses organisées mettant en jeu le pôle kinesthésique (aux planches I, IV et VII, planches d'identification) et le pôle sensoriel (planche II, et RC % élevé aux planches VIII et X). Toutefois, les sollicitations sensorielles font l'objet de mouvements contradictoires, témoignant d'une difficulté à gérer l'afflux pulsionnel (refus à la planche IX et cinq réponses à la planche X ce qui représente 27% du nombre total des réponses du protocole).

Les banalités, bien qu'en nombre limité (trois), rendent compte d'un investissement de la pensée, et d'une certaine souplesse: une à la planche V, celle de la représentation de soi, et deux autres associées planche VIII et X témoignant ainsi d'un possible travail d'élaboration en rapport avec le pulsionnel.

En conclusion, malgré un bon investissement des processus de pensée par Salimata, on observe parfois des difficultés associatives qui, cependant, n'entravent pas le travail de symbolisation, marqué par une certaine restriction.

Le fort investissement des représentations humaines pose cependant question: besoin prononcé de se mettre en scène? fragilité narcissique?

Traitement des conflits

Sur le plan identitaire, les données vont dans le sens d'une bonne intégrité de l'image de soi, de bonnes assises narcissiques comme en témoigne la banalité à la planche V. Toutefois, si le H% est de 50%, la part de représentations intègres est de 22%. Les représentations humaines sont souvent pourvues de détails phalliques (planches I, III, IV) traduisant un besoin d'investissement narcissique pouvant masquer une certaine fragilité. Ce constat peut être soutenu par le refus de la banalité à la planche I.

Cependant, l'ensemble des éléments va dans le sens d'une identité plutôt assurée, malgré l'existence de certaines fragilités.

Sur le plan des identifications, on remarque que si l'investissement narcissique est très présent, une analyse plus fine amène au constat suivant: alors que les nombreuses représentations humaines témoignent qu'il n'existe pas de problématique identitaire, on relève un anonymat des personnages qui ne sont jamais nommés en fonction de leur appartenance sexuée: (planche I: *une personne les mains en l'air, et deux personnes sur les côtés qui l'attrapent*; planche II: *deux personnes qui se frappent dans les mains qui marchent dans du sang*; planche IV: *une personne avec des grandes jambes assis sur un truc*; planche VII: *Une personne qui se regarde dans la glace*).

Les représentations sexuées sont comme frappées d'anonymat. Alors que Salimata évoque les représentations de puissance phallique, à la planche IV « *Une personne avec des grandes jambes assis sur un truc* », elle dévalorise cette représentation à l'enquête « *une tête de hamster* ».

D'autre part, les identifications féminines ne sont pas abordables comme en témoigne la planche VII: « *une personne qui se regarde dans la glace* ».

Cette difficulté d'intégration du féminin se retrouve avec un refus à la planche VI. En effet, alors que la dimension phallique, bien qu'attaquée, est abordée à la planche IV, la planche VI donne lieu à un refus, dont on peut penser qu'il est généré par la dimension féminine de la planche.

D'autre part, la planche II et la planche III particulièrement intéressantes, suscitent l'intérêt. La planche II donne lieu à un temps de latence très long, puis à une représentation symbolisée en G,

puis à d'autres réponses en D mais en F- et finalement à une réponse intégrant la couleur. Cette planche semble illustrer le cheminement associatif de Salimata, dont les processus de pensée permettent l'expression d'une représentation symbolisée, ambivalente, entre mouvement libidinal et agressivité, s'assouplissant sous la poussée du pulsionnel qui est finalement intégré.

La planche III, planche mettant l'accent sur les processus d'identification sexuelle et favorisant les représentations de relations, amène une réponse où la dimension identificatoire ne peut être abordée et donne lieu à une juxtaposition, phallique, agressive, de parties du corps.

En conclusion, les identifications sexuées ne peuvent être abordées chez Salimata, particulièrement l'identification féminine, comme en témoigne l'ensemble des planches et plus particulièrement la planche VII.

Sur l'axe objectal, on retrouve une certaine "sécheresse relationnelle". Les planches favorisant l'évocation de relations (II, III, IV) sont comme frappées d'immobilisme, comme nous l'avons vu précédemment.

On peut relever le scénario témoignant de l'accès à l'ambivalence à la planche II, valence libidinale « *deux personnes qui se frappent dans les mains* » et valence agressive « *qui marchent dans du sang* ». On constate une "désexualisation des représentations".

Sur le plan des affects, si on observe une sensibilité sensorielle, dont témoignent un RC % à 39, malgré la planche IX refusée, et les réponses à l'épreuve des choix (planche IX comme choix négatif), cette sensibilité sensorielle ne peut être complètement contenue dans un premier temps, Salimata étant capable d'aménagements par la suite.

L'épreuve des choix illustre parfaitement ce propos. Salimata ne peut se reposer sur la pensée pour expliquer ses choix positifs (planches I et II: « *je ne sais pas pourquoi* »), alors qu'après la planche IX « *Pasque je sais pas c'est quoi* » (choix négatif), elle peut se reprendre dans un deuxième temps, par un découpage en D à la planche X.

D'autre part, si les planches unitaires donnent lieu à un réel investissement, les planches rouges provoquent une certaine désorganisation qui n'affecte pas massivement les processus de pensée.

La planche VII donne lieu à une représentation spéculaire, sans identification féminine. On ne relève pas de déplacement du pôle narcissique au pôle objectal.

En conclusion, si sur le plan identitaire, on ne note pas de failles majeures, cette problématique peut se poser à terme, devant la fragilité des identifications, et questionne notamment quant à

l'intégration du féminin. Les défenses rigides et narcissiques tentent de combler ces fragilités sans toutefois y parvenir totalement.

II.5.4. Le TAT (Annexe V.4)

Clinique de la passation

La passation du TAT, est plus aisée que celle du Rorschach, le matériel figuratif semblant offrir à Salimata plus d'opportunités de projections. Cependant, le protocole reste restrictif comme frappé d'inhibition. De nombreuses relances ont été nécessaires, pas toujours suffisantes.

Le protocole est scindé en deux parties: la première allant du début de la passation jusqu'à la planche 8 BM, la deuxième de la planche 9 GF à la fin.

Lors de la première partie, les réponses s'avèrent construites et élaborées a minima, alors qu'ensuite on assiste à un véritable décrochage. La question de la réactivité aux sollicitations de la planche 8 BM se pose. En effet, après la présentation de cette planche, les réponses témoignent d'un véritable gel pulsionnel. On relève des scotomes à plusieurs planches (2, 7 GF). L'appartenance sexuée des personnages est reconnue mais altérée par des glissements syntaxiques (planches 3 BM: *une femme qui est assis par terre*; planche 7 GF: *un petite fille avec une femme de ménage*) entre autres.

Les relations existent, mais a minima (planches 4: *la femme qui retient le mari*; planche 6 GF: *un femme qui est assis et un monsieur qui vient l'aborder*). D'autres réponses témoignent de la grande difficulté relationnelle, déjà entrevue lors de la passation du Rorschach (planches 2, 9 GF, 7 GF). D'autre part, l'évocation de tous les personnages est placée sous le signe de l'anonymat.

Modalités défensives et procédés d'élaboration du discours

Les procédés dominants appartiennent au registre de l'évitement du conflit: Salimata utilise largement les procédés CI et CF qui marquent l'évitement du conflit par le surinvestissement de la réalité externe et l'inhibition. On relève l'utilisation de quelques procédés des registres labiles et rigides essentiellement au début du protocole. La présence de procédés de la série E, essentiellement E 4, témoignant d'altération du discours concerne la problématique identificatoire.

Problématiques principales

Une des problématiques principales, déjà mise à jour au Rorschach concerne la fragilité des identifications, constatée par l'anonymat des personnages, les dérapages syntaxiques. La relation à

l'imago maternelle, base des identifications féminines, est très altérée comme en témoigne les récits où la figure maternelle n'est pas reconnue, absente ou scotomisée (planche 2: *C'est à l'époque. Une dame qui surveille les gens qui travaillent. Devant une fille avec un livre. Elle pense à quelque chose. C'est tout*; planche 7 GF: *Un petite fille avec une dame de ménage. Elle lui tient compagnie. La petite fille elle boude. C'est tout.* ; planche 5: *Une femme qui vérifie les pièces avant d'aller se coucher*; planche 13 B: *Un petit garçon dans une cabane, il attend son père (?) On sait pas.*)

D'autre part, aucun personnage féminin n'est nommé en tant que mère (*petite fille, dame, femme*) alors que le personnage masculin peut être identifié en tant que père comme à la planche 13 B (*un petit garçon dans une cabane, il attend son père (?) On sait pas.*), bien qu'absent sur la planche.

Cette carence identificatoire ne permet pas à Salimata d'aborder la problématique œdipienne, comme en témoigne la planche 2: « *c'est à l'époque. Une dame qui surveille les gens qui travaillent. Devant une fille avec un livre. Elle pense à quelque chose. C'est tout* ».

On note également un évitement relationnel à différentes planches (2, 7 GF, 8 BM, 9 GF, 10, 13 MF) où les affects sont contenus, donnant lieu à un véritable gel pulsionnel. Cependant, d'autres planches amènent Salimata à construire des récits plus dynamiques où la dimension relationnelle est présente (4, 6 GF) essentiellement dans un registre de relation de couple.

Toutefois, cet immobilisme relationnel, ce non investissement libidinal pose la question de mouvements dépressifs sous-jacents très communs à l'adolescence.

II.5.5. Synthèse

Pour conclure, l'hypothèse diagnostique est délicate chez Salimata. Si le Rorschach et le TAT ne témoignent pas d'un rapport à la réalité altéré, l'inhibition massive, touchant plus particulièrement l'expression des affects sans désorganisation de la pensée et sous-tendue par une problématique identificatoire, ne permet pas à Salimata de véritable élaboration du conflit œdipien. La problématique identitaire n'est pas centrale chez cette jeune fille; cependant, la relation altérée à l'imago maternelle, la difficile intégration du féminin, la présence d'éléments dépressifs, témoignant d'une problématique abandonnique, donnent lieu à la mise en place de défenses narcissiques et rigides, conduisant à une hypothèse de fonctionnement narcissique. Cependant, la restriction des protocoles incline à la plus grande prudence.

II.5.6. Confrontation aux hypothèses

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.

Nous rappelons que pour cette hypothèse, nous nous attendons à une diversité des modes de fonctionnement psychique, névrotique, limite, psychotique.

Entretien

L'entretien révèle que Salimata a essentiellement commis des actes de violence dans le cadre d'une institution (l'école); on peut entendre ces actes dans une double dimension: une dimension messagère témoignant d'une souffrance et une dimension d'appel à l'objet institutionnel réclamant une réponse à cette souffrance.

Les actes de violence dont a pu faire preuve Salimata font écho à des traumatismes ancrés dans sa toute petite enfance (abandon, violence intrafamiliales multiples).

Les épreuves projectives

Les épreuves projectives rendent compte d'une inhibition massive, touchant les processus associatifs, tout en maintenant le contact avec la réalité. Sensible à la dimension sensorielle, Salimata met en place des mécanismes de défense de type narcissique et rigide qui peuvent être débordés sous l'afflux de la poussée pulsionnelle. La relation à l'image maternelle, la difficulté d'intégration du féminin, l'évitement relationnel vont dans le sens d'une problématique identificatoire majeure.

L'ensemble des données amène à formuler une hypothèse de fonctionnement narcissique sous-tendu par une problématique, abandonnique, dépressive.

Hypothèse 2: La précocité des traumatismes (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Entretien

Pour Salimata, on observe un enchaînement de situations traumatiques, ou de situations ayant fait trauma dans un après-coup. Elle a été séparée de sa mère à sa naissance, sans que l'on puisse avoir

accès aux circonstances exactes de cette séparation, décrite par elle comme un abandon. Salimata parle de nombreuses violences intrafamiliales dont elle est l'objet et d'une nouvelle séparation avec sa belle-mère. Bien qu'évoquant des bagarres en école primaire, elle a réussi à maintenir un certain niveau d'investissement dans les apprentissages jusqu'en sixième. Puis, au collège et au lycée, les conflits se sont accrus de façon spectaculaire. On peut établir un lien entre le processus pubertaire à l'œuvre et ces actes, notamment dans la dimension d'accès au féminin chez cette jeune fille dont la mère s'est séparée dès la naissance. La question des paroles posées par les adultes sur cette séparation se pose ainsi que celle ayant trait à la symbolisation de cette séparation.

D'autre part, on peut voir dans les actes commis par Salimata une altération des capacités de mentalisation, dans la rencontre entre conditions externes et traumatismes internes. Elle décrit au moment des actes, une perte de la conscience (un voile de la conscience?), ainsi que le recours fréquent à des objets servant d'armes, en complet décalage avec la situation initiale du conflit manifeste.

Cependant, il est à noter que Salimata parle de ses actes au passé, l'institution semblant offrir un lieu, un temps, pouvant initier un travail de distanciation.

Les épreuves projectives

Au Rorschach, alors qu'à la planche I, la perception en G est impossible, Salimata, par un recours au découpage, peut donner des réponses traduisant un travail d'élaboration et de symbolisation: *Une personne les mains en l'air et deux personnes sur les côtés qui l'attrapent.*

La planche V, planche de la représentation de soi, donne lieu à une réponse de bonne qualité: *Une chauve souris.*

Nous avons choisi pour opérationnaliser cette hypothèse, la planche IX, planche favorisant la représentation de relations précoces dite également planche "utérine", qui donne lieu à un refus, et à un choix négatif de la part de Salimata. La planche X, planche d'individuation et de séparation est l'occasion pour Salimata de formuler plusieurs réponses en D de qualité variable.

Au TAT, nous nous attendions, en cas de traumatismes précoces, à une utilisation importante de procédés de la série C.

Les procédés du discours du protocole de Salimata sont très largement ceux de la série C "évitement du conflit" (surtout CI et CF). D'autre part, les procédés de la série E sont très présents.

A la planche 1, nous nous attendions à l'expression d'une blessure narcissique imposée liée à éventuelle angoisse de perte. Le récit de Salimata est dominé par l'expression d'affects dépressifs ainsi qu'une grande solitude, sans angoisse de castration manifeste.

La perte d'amour sollicitée à la planche 5, ne se retrouve pas dans le protocole mais fait place à un accrochage à la réalité extérieure, avec une image féminine, sorte d'instance surmoïque qui contrôle, qui vérifie (l'image maternelle n'est pas évoquée), que l'on peut rapprocher de la réponse à la planche 2: « *Une dame qui surveille les gens qui travaillent* ».

A la planche 8 BM, on n'observe pas de relation, mais un anonymat des personnages, présent tout au long du protocole. L'expression est comme dévitalisée, sans affects, avec un évitement tel qu'il confère au gel pulsionnel.

Comme nous l'avions dit précédemment, à partir de cette planche 8 BM, on assiste à un décrochage de la part de Salimata, conduisant à des réponses pauvres telles que celle de la planche 11 renvoyant à l'imaginaire maternelle archaïque: « *Un chemin dans les bois* » ou à un refus comme à la planche 16.

Une exception toutefois à la planche 13 MF, convoquant une fantasmagorie mortifère, où le temps de latence très long semble indiquer une sensibilité au contenu proposé par la planche. Toutefois, le récit est pauvre, sans relation, avec une problématique sexuelle refoulée et sans lien entre représentations et affects.

L'ensemble des éléments ne permet pas de valider complètement notre hypothèse. En effet, alors que les traumatismes précoces sont présents, réactualisés par le processus pubertaire, certains secteurs du psychisme sont atteints. Si les identifications féminines sont particulièrement fragilisées, l'accès à la symbolisation et à la mentalisation des conflits semble, pour l'instant encore préservé.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Entretien

L'entretien ne permet pas de valider notre hypothèse.

Rorschach

A la planche II, comme attendu, l'angoisse de castration n'est effectivement pas reconnue dans un premier temps. Cependant, après l'expression d'une réactivité importante, la réponse fournie est une représentation symbolisée, ambivalente, intégrant à la fois la valence libidinale et la valence agressive et témoignant d'une certaine souplesse dans la gestion de cette angoisse de castration. Les

planches III et IV donnent lieu à des représentations humaines, non sexuées, pourvues de détails phalliques venant combler le manque lié à l'angoisse de castration. Il nous semble cependant, qu'au-delà de ce "manque à combler", il s'agit plutôt d'éléments témoignant d'un investissement narcissique à valence antidépressive. La planche V témoigne quant à elle d'une bonne intégrité de l'image de soi.

A la planche VI, nous nous attendions à des réponses n'associant pas sensibilité passive, réceptive à des images sexuelles féminines. Or cette planche sera refusée et comme nous l'avons dit précédemment, nous faisons l'hypothèse que c'est la "dimension féminine" de la planche qui est refusée.

TAT

Nous avons choisi les planches 1, 2, 4 et 13 MF afin de mettre à l'épreuve notre hypothèse.

Nous ne reviendrons pas sur la planche 1 qui a déjà été analysée par ailleurs. A la planche 2, nous nous attendions à une identification massive au personnage de la jeune femme sur un versant narcissique, or le premier personnage cité est celui de la femme d'âge mûr. La jeune femme arrive en second. Elle est décrite dans une position un peu figée, mais le rôle actif est reconnu dans une dimension intrapsychique, intellectualisée.

A la planche 4, nous nous attendions à l'expression d'une forte agressivité sur fond d'angoisse d'abandon. Le couple est reconnu comme tel d'emblée et affirmé. On ne relève pas d'agressivité de la part du personnage féminin. La tentative pour retenir l'homme est adaptée au contenu du matériel et n'exprime pas une angoisse d'abandon débordante.

La planche 13 MF, sollicitant la capacité à lier agressivité et sexualité dans une relation de couple, est marquée par un très long temps de latence, un anonymat des personnages et une absence de liens entre affects et représentations.

Notre hypothèse concernant une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, issue de l'extérieur et un féminin réceptif, n'est absolument pas vérifiée. En fait, c'est l'ensemble du processus identificatoire féminin qui est affecté.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Entretien

Au cours de l'entretien, rien ne permet d'affirmer qu'il existe un clivage entre une idéalisation du courant maternel et un sacrifice d'un féminin érotique.

Rorschach

Au Rorschach, on note que l'ensemble du processus identificatoire est affecté. Si le pôle humain est au-dessus des normes, seule la moitié de ces représentations sont intègres. On se retrouve placé devant une désexualisation des identifications.

Les planches I et IX, favorisant les représentations de relations précoces, donnent lieu à une certaine élaboration (planche I) et à un refus (planche IX).

A la planche III, nous nous attendions à l'expression d'identifications féminines négatives dans leur valence sexuelle. La dimension identificatoire ne peut être abordée; les juxtapositions phalliques, agressives, de parties du corps auraient valeur de contre investissement phallique contre l'angoisse de castration. La planche IV suscite également une réponse où l'investissement phallique est prédominant. Encore une fois, Salimata ne peut se positionner quant au sexe de la représentation évoquée (« *une personne* »).

Nous attendions beaucoup de la planche VII, planche ayant une résonance essentiellement maternelle et permettant également au sujet de se situer par rapport à un modèle féminin.

La réponse spéculaire, sans indication de sexe « *une personne qui se regarde dans la glace* », outre la dimension narcissique de la kinesthésie renvoie à l'indétermination de Salimata quant au féminin. On peut se poser la question de l'évitement du choix entre maternel et érotique.

TAT

Les récits, au TAT, sont marqués par l'absence de figure maternelle tout au long du protocole. Alors que le féminin érotique est présent à travers les relations de couple, les personnages pouvant servir de support à une identification maternelle (planches 2, 5, 7 GF, 11) sont scotomisés ou non reconnus comme images maternelles.

Alors qu'à la planche 5 nous nous attendions à une image maternelle idéalisée, le personnage est désexualisé et comme frappé d'anonymat. Cette non identification maternelle est à rapprocher de celle de la planche 2.

Le "personnage maternel" attendu à la planche 7 GF, est absent et ramené à une représentation chosifiée « *Un petite fille avec une dame de ménage. Elle lui tient compagnie* ». Le personnage de la fille est très infantile « *petite fille...elle boude* ».

La rivalité féminine n'est pas reconnue à la planche 9 GF et donne lieu à une représentation placée sous le signe du narcissisme sans autre relation que celle du regard.

La planche 11 est peu représentative comme déjà évoqué. Il nous semble intéressant de relever le récit de la planche 13 B: « *Un petit garçon dans une cabane, il attend son père (?) On sait pas* ». Là encore, la représentation maternelle est soigneusement évitée.

La planche 19 « *un tableau, c'est tout* », témoigne d'une inhibition pulsionnelle, d'une immobilisation, et permet par la fixation temporelle, le figement pulsionnel.

En conclusion, il n'existe pas de clivage du féminin, entre féminin maternel et féminin érotique, mais bien d'une altération des identifications féminines dont l'origine serait à chercher du côté des identifications maternelles.

Plusieurs jeunes filles ont souhaité participer à notre recherche sans toutefois pouvoir aller au terme du processus (entretien, Rorschach, TAT). Nous n'avons pu leur présenter les deux épreuves projectives. Malgré l'importance de la complémentarité entre ces épreuves, nous avons tenu à présenter les entretiens recueillis ainsi que l'épreuve (Rorschach ou TAT) à laquelle elles ont participé.

II.6. Tania 17 ans: la désintégration du féminin dans la répétition traumatique

II.6.1. Présentation

Tania est une grande fille d'origine haïtienne. Lors des différentes rencontres informelles, elle se présente comme très inhibée dans le groupe mais capable de gestes brusques, d'énervement, d'excitation soudaine, souvent sur un mode conflictuel. En surcharge pondérale, elle semble peu à l'aise dans ses déplacements et de façon générale dans son corps. Il est difficile d'entrer en relation avec elle, Tania alternant moments d'inhibition et moments d'excitation.

II.6.2. Entretien (Annexe VI.1)

Comme on le voit Tania livre sans retenue l'histoire de sa vie fracassée depuis son plus jeune âge. Tania entre dans l'entretien en faisant référence aux viols dont elle a été victime, dès l'âge de 7 ans chez sa grand-mère maternelle, qui recevait de nombreux hommes, sans que l'on sache quelle était la nature des liens entre la grand-mère et ces hommes.

Les traumatismes précoces sont de différente nature. Enfant non aimée dès sa naissance *« je n'étais pas aimée par ma mère »*, Tania ne peut compter sur son père *« Mon père était décédé; il nous a pas reconnu avec ma petite sœur »*. Elle semble livrée à elle-même ... et aux autres. Le contexte culturel est, ici, probablement fondamental afin de considérer l'ensemble de la situation.

Une fois en France, Tania, dans une sorte de répétition morbide se retrouve de nouveau violée *« Vers 14 ans, un soir, je me suis fait attaquer et violer vers minuit/une heure du matin par plusieurs garçons »*, alors qu'elle se retrouve dans une situation à risques. Elle est également au centre de chantages, dont le but est d'obtenir des relations sexuelles. Les rumeurs la concernant se focalisent autour d'une possible maternité suite aux viols. La haine ressentie se focalise sur une ex-meilleure copine, voulant séduire l'ami de Tania. Elle exprime cette haine de façon directe, tout en exprimant une autre haine beaucoup plus ancienne mise en acte: *« Ma haine je la passais sur elle. Ma haine d'elle, de ses copains. Avant, c'était ma meilleure copine. J'étais prête à leur rincer leur gueule »*.

Tania fait preuve de réassurance narcissique *« Y a pas grand monde qui peut m'obliger à faire ce que je ne veux pas »*.

Actuellement, alors qu'elle semble déprimée, sans grand intérêt pour l'extérieur *« Je ne m'intéresse*

pas à grand chose à part sortir en boîte et faire la fête », seule la religion semble lui offrir une ouverture « Mais non, sauf si Dieu le veut. Je suis croyante ».

La religion semble être, pour elle, le seul recours pour punir les hommes dont elle a été victime « *Les hommes qui m'ont violé je voudrais qu'ils aillent en prison mais il ne leur arrivera rien* » alors que sa grand-mère (dans une sorte de dénégation?) est préservée de sa colère: « *Je veux dire merci à ma grand-mère; je ne lui en veux pas* ».

II.6.3. Le Rorschach (Annexes VI.2 et VI.3)

Première étape d'interprétation

Le protocole est restrictif, non pas dans la productivité légèrement inférieure aux normes, mais dans la capacité associative, que l'on peut qualifier de véritable inhibition associative. On ne relève qu'une réponse élaborée (planche VIII). Cependant, l'enquête permet un certain enrichissement du protocole tant dans la quantité que dans la richesse associative.

Le débit saccadé, la sécheresse associative, donne au protocole une impression d'absence de vie.

Le protocole ne comporte qu'un refus, à la planche X, ce qui pourrait être le signe d'un désir impérieux à répondre pour Tania même si elle se trouve en difficulté.

Ce constat est renforcé par l'absence de K (une seule kan), et de représentations humaines intègres (présence de quatre réponses en H). Le pôle A est normatif et investi de manière globale.

Le surinvestissement de la forme, utilisé avec peu d'efficacité (5 F-), ainsi que le recours à deux modes d'appréhension (G et D) donnent une tonalité rigide, au détriment de la souplesse et de la réceptivité. Cependant, la variété des contenus utilisés vient tempérer cette première constatation.

La sensibilité sensorielle se manifeste par un RC% élevé (40%).

Processus de pensée

Les modes d'appréhension, G simples ou D, se répartissent de la façon suivante: les réponses globales sont exclusives jusqu'à la planche VI, le découpage prenant la suite. C'est également à partir de cette planche VII, que les réponses se font plus nombreuses, plus élaborées, plus variées. La planche VI semble avoir permis l'accès à une aire transitionnelle pour Tania.

Le recours élevé au formel (82%) peut s'inscrire dans un souci d'accrochage au cadre et aux limites, mais ce recours n'est pas opérant (F+ 49%). D'autre part, les réponses en FE (planche III)

témoignent d'une tentative d'adaptation plutôt que d'une adaptation réussie.

L'importance du G % et du F % rendrait compte d'un surinvestissement des limites. Cette fragilité perceptive est confortée par l'analyse des F-, dont les références sont très personnelles (planche VI: *Au truc de Rio, à la statue de Rio mais vu de derrière*; enquête: *Je crois que c'est Dieu à Rio*).

Cependant, le "bascullement" de la perception globale au découpage, au cours de la passation, signe d'une certaine vitalité, atténue cette proposition.

Les pôles A et H, dans les normes, avec des réponses entières majoritaires pour les réponses animales, témoignent d'une démarche adaptative; cependant, le recours exclusif à des représentations humaines non réelles traduit une grande fragilité identitaire.

Actuellement, il semble que les processus de pensée soient surtout mobilisés pour soutenir un narcissisme grandement fragilisé; d'autre part, alors que certains éléments vont dans le sens d'une désorganisation psychique majeure (restriction qualitative et quantitative, perception formelle quasi exclusive, peu de kinesthésie), d'autres données (RC%, réponses additionnelles) permettent d'infléchir quelque peu cette hypothèse, et de poser la question de la dépression.

Traitement des conflits

Dans le registre narcissique, les données vont dans les sens d'une instabilité de la représentation de soi: la qualité des réponses formelles, parmi lesquelles on dénombre de nombreuses réponses en F-, sont parfois très éloignées du percept (II, III, VII). L'absence de K ainsi que l'absence de réponse humaine franche, vont également dans le sens d'une représentation de soi altérée.

Les réponses globales simples, ainsi que le recours dominant au formel, témoignent d'un investissement des limites affirmé, mais peut s'assouplir par le recours au découpage (à partir de la planche VII).

Le traitement des planches unitaires (I, IV, V, VI, IX) rend compte de difficultés concernant la représentation de soi. Alors qu'à la planche V, la banalité n'est pas vue, deux planches (I et VI) conduisent à des réponses de mauvaise qualité formelle. Cependant, la planche V traduit une certaine valorisation narcissique.

Le traitement de la planche IX est particulier, dans la mesure où après de nombreux retournements, une réponse en G F+ est fournie, puis petit à petit, la réactivité à la couleur se manifeste par l'intégration de celle-ci.

Au plan identificatoire, l'absence de représentations humaines intègres pose question. Tania se réfugie derrière un recours aux personnages irréels, parfois franchement inquiétants, avec une forte

coloration dépressive (planche III: *un zombie ou un monstre*; planche IV: *un monstre... ça ressemble à Hulk*) ou faisant appel à la religion (planche VI: *Au truc de Rio, à la statue de Rio mais vu de derrière. Je crois que c'est Dieu à Rio*).

Ces réponses traduisent l'intensité des projections et l'angoisse face à des représentations phalliques massives.

Ce recours au féérique alterne avec des représentations phalliques plus contrôlées, plus aménagées (planche VII: *une trompe d'éléphant, le truc de Mario*; planche VIII: *une branche d'arbre*).

Il est à noter que c'est à partir de la planche VII que les modes d'appréhension vont se modifier (de G à D).

Les réponses aux planches à symbolisme sexuel (IV et VI) mettent en avant une représentation angoissante, menaçante, diabolique (*un monstre, Hulk*) à laquelle Tania peut échapper par un recours à une représentation asexuée et rassurante pour elle (*Dieu à Rio*).

Les représentations de relations sont très pauvres voire inexistantes. Le pôle kinesthésique est réduit à une kan, à la planche VIII, sans relation. Les planches rouges, bilatérales ne donnent lieu à aucun mouvement, à aucune représentation de relation mais renforcent plutôt la sensation d'immobilisme. C'est à la planche VII, autre planche bilatérale, que Tania commence à utiliser le grand découpage associé à des réponses formelles de mauvaise qualité. Il nous semble que c'est plus les sollicitations latentes de la planche (résonance maternelle, confrontation aux images féminines) que la bilatéralité qui induit les réponses.

Le traitement des affects semble très réduit dans un premier temps. Cependant, les présences d'une réponse C en FC, à la planche IX et d'une réponse additionnelle à la planche X, associées à un RC % à 40 et de nombreux retournements aux planches IX et X indiquent une grande sensibilité sensorielle. Les défenses rigides mises en place par Tania, ne tiennent plus et permettent l'expression, jusque là inhibée, des affects ce qui assouplit quelque peu un protocole très rigide et s'avère plutôt positif dans une perspective diagnostique.

Ceci est renforcé par l'épreuve des choix: les choix positifs (VIII et X) donnent lieu à la réponse la plus élaborée du protocole avec une position très affirmée de Tania (planche VIII: « *ce que j'ai dit; c'est très bien, ça correspond exactement à ce que je vois* ») et un choix où le pulsionnel semble avoir été déterminant (planche X: « *J'arrive pas à trouver* »).

Lors de cette épreuve des choix, Tania peut commencer à élaborer et à poser des mots sur des angoisses représentées par des figures monstrueuses, à travers ses choix négatifs (planches III et IV: « *ça ressemble à des monstres les deux* »).

En conclusion, la fragilité identificatoire sous-tendue par la menace identitaire, pourrait nous

orienter vers une hypothèse de troubles psychotiques. Cependant, Tania peut laisser entrevoir quelques possibilités d'assouplissement et d'élaboration vers la fin de la passation qui nous enjoignent à une grande prudence. Le TAT aurait certainement permis d'approfondir la dimension dépressive, ainsi que le maniement de l'agressivité infiltrant le protocole de Rorschach.

Citons les récits recueillis aux deux premières planches:

- Planche 1: « *Il était une fois un petit écolier, un bon élève, qui s'ennuyait parce que le prof le faisait chier.* »
- Planche 2: « *Ça me fait penser à une courtisane....* »

II.6.4. Confrontation aux hypothèses

La confrontation aux hypothèses sera à considérer avec beaucoup de prudence, devant l'absence de TAT et la pauvreté associative du Rorschach.

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.

Comme nous l'avons vu, l'hypothèse diagnostique est difficile à poser concernant Tania. On retrouve des éléments psychotiques, des données nous orientant plutôt vers un fonctionnement limite, avec un fond dépressif très présent. Ce qui ne fait aucun doute, est bien la destructivité des traumas réels vécus par Tania dès son plus jeune âge et répétés à l'adolescence.

Hypothèse 2: La précocité des traumas (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Il est très difficile de savoir ce qu'a vécu Tania, très précocement, avant la mise en place du langage, mais ceux, vécus par la suite, ont altéré les capacités de symbolisation, sans toutefois complètement atteindre les possibilités de mentalisation comme Tania le démontre dans l'entretien. Il est probable que les traumatismes précoces ont été réactualisés pendant l'adolescence.

Tania est capable d'établir des liens entre ce qu'elle a vécu dans son enfance et la haine des hommes

qu'elle a pu ressentir par la suite. Au Rorschach, les représentations angoissantes (*monstre, zombie, le loup, Hulk*) peuvent témoigner de l'effort de symbolisation, de figuration, des éprouvés traumatiques.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Il est très difficile de vérifier cette hypothèse dans la mesure où l'expression de la féminité et du féminin sont quasiment absents du protocole de Rorschach. Peut-être peut-on voir à la planche V du Rorschach, « *une libellule* » l'affirmation narcissique d'une féminité difficilement assumable par Tania.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Avant la question d'un éventuel clivage du féminin, c'est bien celle de l'intégration possible ou non du féminin qui se pose. On voit dans l'entretien comment le féminin se "partage" entre une représentation érotique (*une ancienne copine*), lieu de toutes les projections haineuses « *ma haine je la passais sur elle. Ma haine d'elle, de ses copains. Avant, c'était ma meilleure copine. J'étais prête à leur rincer leur gueule* », et une représentation maternelle, incarnée par la grand-mère, objet de toutes les ambivalences: « *Je veux dire merci à ma grand-mère; je ne lui en veux pas* ».

La figure maternelle réelle semble être peu investie: « *je n'étais pas aimée par ma mère* », *Je suis née à Haïti; je suis en France depuis l'âge de 11 ans. J'étais chez ma grand mère maternelle à Haïti* ». Tania ne parle pas de la séparation d'avec sa mère, de l'arrivée chez celle-ci: « *je suis en France depuis l'âge de 11 ans* ».

Le clivage pourrait s'observer au sein de la sexualité entre des traumatismes sexuels et un refuge asexué dans la religion qui semble très présent, mais que nous n'avons pu aborder.

II.7. Shirley 16 ans: les pairs plutôt que le père

II.7.1. Présentation

Shirley est une jeune fille antillaise, à l'air un peu perdu qui parlait beaucoup au moment des repas et des autres activités. Très curieuse, toujours en mouvement, elle participait très activement aux disputes et conflits ayant lieu dans le foyer, mais pouvait également être très observatrice et se situer en retrait.

II.7.2. Entretien (Annexe VII.1)

Plusieurs thèmes sont abordés au cours de l'entretien. Si l'on ne sait rien des traumatismes précoces, on peut supposer qu'ils existent « *Mon père frappait ma mère devant moi. Ma mère a fait deux arrêts cardiaques; un jour on l'a retrouvée inanimée. Mon père a été incarcéré à Fresnes pendant deux ans* ». Toutefois, Shirley fait référence à une époque où elle ne se battait pas « *Jusqu'à mes 14 ans j'avais jamais frappé* ». Il semble que ce soit le changement de mode de garde (de la mère au père, peut-être suite aux problèmes de santé de la mère) et les maltraitances commises par le père qui en aient été le déclencheur: « *Il me frappait, il m'a rasé la tête. A 14 ans j'ai fugué, je portais traîner, je fumais. Je faisais des fugues car j'avais peur de mon père et en même temps j'avais peur après* »; ce changement correspond également à la période pubertaire, point de départ des agissements violents de Shirley.

On voit ici la conjoncture traumatique conduisant Shirley à une recherche de protection, de contenant, dans un groupe, une bande, dont elle décrit les modes de fonctionnement: « *Je traînais à la Gare du Nord. On est toutes passées dans un groupe, dans une bande (Gare du Nord, Châtelet). On s'appelait les "massacreuses". On se sentait fortes. C'était une bande de filles. Le groupe quand tu y rentres c'est pour toujours. Pour rentrer dans le groupe il faut connaître des gens du groupe. Après tu passes des épreuves. Il fallait se battre avec une fille du groupe. Moi on m'a dit tu dois arracher le portable à quelqu'un* ».

Si les actes violents sont commis à l'égard de filles, de femmes, sans distinction d'appartenance ethnique « *J'ai déjà frappé des noires, des rebeus, des blanches* », la différence des générations est

prise en compte à minima « *moi je n'attaquais pas les vieilles, car une fois ma copine elle a tué quelqu'un, une petite vieille sans le faire exprès* ».

Si la recherche d'argent est la principale raison "visible" des actes, la valorisation narcissique lue dans le regard des garçons est également au premier plan « *Quand on frappait les filles, c'était le regard des autres, de la bande qui importait. C'était le regard des garçons du groupe* ».

Outre la valorisation narcissique, dont la dimension sexuelle est transparente, Shirley fait référence à l'importance de la sexualité, des angoisses liées à la maternité, qu'elle cite comme déclencheur de l'arrêt de sa fréquentation du groupe: « *Après, avec l'argent on allait à l'hôtel, avec des petits copains. Mais la plupart des filles sont tombées enceintes. Mais j'ai arrêté car je voyais toutes ces filles qui tombaient enceintes* ».

Aujourd'hui, Shirley semble avoir mis de la distance avec cette période, pouvant se traduire par "une relation affective stable": « *Maintenant, j'ai un copain* ». Elle n'est cependant pas à l'abri de répétitions, « *mais il est à Fleury pour un an* », faisant écho à « *Mon père a été incarcéré à Fresnes pendant deux ans* ».

II.7.3. Le Rorschach (Annexes VII.2 et VII.3)

Première étape d'interprétation

Le protocole de Shirley doit être considéré avec la plus grande prudence devant l'extrême faiblesse de la productivité (9 réponses). Les planches VI et IX sont refusées. Hormis la planche VII, toutes les planches ne donnent lieu qu'à une seule réponse. On observe une alternance de réponses très restrictives (I, V, VII, VIII) et d'autres plus élaborées (III, VII).

Les réponses sont une suite d'énumérations réduites, avec parfois une absence de verbe, d'adjectif. Ce protocole n'est pas enrichi par l'enquête, qui sert uniquement à renforcer les réponses du spontané. Cet ensemble donne une impression de grande inhibition, d'une restriction générale, d'une grande sécheresse associative, d'une absence de vie.

La comparaison avec les normes peut être intéressante mais, encore une fois, le nombre peu élevé de réponses relativise cette démarche. Devant cette restriction, nous allons raisonner non pas en terme de pourcentage, ce qui n'aurait pas beaucoup de sens, mais en nombre réel.

Le protocole est normatif, quant aux modes d'appréhension (G à 4 sur 8 et D à 4 également). Cependant, on note un mouvement dans les modes d'appréhension utilisés. Alors que Shirley utilise

principalement l'approche globale pendant la première moitié du protocole, le découpage prend le relais, après la planche VI (refus) qui semble témoigner chez Shirley d'une grande réactivité vis-à-vis de cette planche sexuelle.

On relève un surinvestissement formel (8 réponses sur 9) de bonne qualité (F+ 7), permettant la mise à distance du pulsionnel.

Les contenus sont plutôt variés (4 contenus différents sur 9 réponses). C'est toutefois le pôle animal (A: 5 réponses) et le pôle humain (H: 2) qui sont investis. On relève la présence d'une kinesthésie (planche III). On retrouve deux banalités, ce qui est un nombre élevé pour un protocole à 9 réponses.

Le TRI est peu exprimé (1 K// 0 C) caractérisant les sujets psychiquement rétractés (rétrécissement de la personnalité, des intérêts vitaux, des investissements psychiques).

Le RC% (22%, 2 réponses sur 9) témoigne de cette "restriction affective".

Enfin, l'épreuve des choix, amène un peu de vie:

- Choix positifs: planche VII (planche "maternelle": « *J'aime bien la grand-mère* » et planche V: « *je trouve que l'aigle est beau* »).
- Choix négatifs: IX (refus), et planche IV: « *je sais pas pourquoi* ».

Processus de pensée

Toutes les données (G simples, F%, F+%, A%, Ban) témoignent d'un appui aisé sur le cadre perceptif. Cependant, cette adaptation ne permet pas l'investissement des processus de pensée .

La kinesthésie est de bonne qualité mais rend compte d'un évitement du sexuel entre valence libidinale et valence agressive. La réponse en F- à la planche IV est plus à envisager comme le signe d'une réactivité aux sollicitations latentes de la planche qu'à une désorganisation perceptive.

Alors que l'ensemble du protocole est très restrictif, la variété des modes d'appréhension, des contenus, vient moduler quelque peu ce constat. Shirley peut faire preuve d'une certaine souplesse associative.

La planche II, où la perception rend compte de la problématique de la castration, puis le changement de mode d'appréhension après la planche sexuelle VI viennent donner un peu de vie au protocole et permettent d'envisager un certain assouplissement des défenses rigides. Cependant, le nombre de réponse globales associées au surinvestissement du formel pose la question des limites et de la menace d'effraction.

Traitement des conflits

Le protocole ne comporte qu'une seule représentation humaine complète, non sexuée, sur un mode relationnel pauvre, sans valence libidinale ou agressive (planche III: « *On dirait deux personnes qui mettent leurs mains sur quelque chose* »). La planche VII donne lieu également à une représentation humaine partielle « *On dirait une tête de grand mère* » et complète « *avec quelqu'un sur sa tête* ». Les représentations sont en relation, la représentation humaine anonyme, complète, reposant sur la représentation partielle qui semble très investie et étayante. A l'enquête, la représentation complète a disparu.

Le pôle animal (A: 55%) est très représenté et donne lieu à des représentations contrastées.

Aux planches unitaires, alors que la Ban est reconnue à la planche I, une problématique corporelle concernant l'intégrité de soi peut être relevée à la planche IV. La planche V donne lieu à une représentation phallique de puissance, agressive, majestueuse, témoignant d'un besoin de réassurance narcissique, alors que la Ban n'est pas perçue.

Les refus aux planches VI et IX, ainsi que l'ensemble des données vont dans le sens d'une fragilité de la représentation de soi, sous-tendue par une angoisse de castration s'exprimant a minima mais présente: (planche II: *Un vaisseau bizarre (le blanc)*; planche VII: *Une queue de chat*; Planche X: *On dirait la tour Eiffel là. La Tour Eiffel, le reste je vois pas*).

Sur le plan identificatoire, la pauvreté associative du protocole ne permet pas d'identifications secondaires franches. Les planches à symbolisme sexuel donnent lieu à une représentation à connotation passive, crue, d'où émerge une fragilité corporelle (planche IV), un refus (planche VI) ou une représentation partielle (planche VII) (permettant l'évitement de la représentation maternelle?).

Après l'expression d'un déni, l'angoisse de castration est présente à la planche II: « *Je comprends pas ce dessin; je vois rien du tout. Non. Un vaisseau bizarre (le blanc). Peut-être un vaisseau étrange comme dans Star Wars* », alors que la planche III, est la seule donnant lieu à une représentation humaine complète.

Au plan objectal, on se rend compte de la grande difficulté à établir des relations. La présence d'une seule représentation de relation, à la planche III, abonde en ce sens. Alors qu'à la planche II, Shirley est confrontée à l'angoisse de castration, symbolisée par le blanc central, elle est comme absorbée par celui-ci, ne percevant pas le reste de la planche et ne pouvant élaborer de mouvements relationnels.

Le traitement des affects est, lui, complètement soumis à une inhibition massive. On ne trouve pas de réponses sensorielles.

La réactivité aux planches rouges est à minima, la planche II confrontant Shirley à l'angoisse de castration sans que le rouge semble rentrer en compte. La réponse formulée à la planche III prend bien soin d'éviter toute dimension relationnelle sexuelle, les couleurs ne semblant pas permettre à Shirley d'élaborer des réponses prenant en compte cette dimension sensorielle.

Le RC% (à 22% pour des normes à 35 %) vient confirmer cette observation. La planche VIII suscite une réponse minimale « *une hyène* », alors que la planche IX est refusée, et que la X conduit à une seule réponse en grand détail « *on dirait la Tour Eiffel* » pour laquelle l'enquête renforce l'aspect d'inhibition massive, voire de déni.

L'épreuve des choix conduit à un peu plus de manifestation affective, notamment dans les choix positifs.

En conclusion, la restriction massive du protocole, l'absence de TAT, ne permettent pas d'émettre des hypothèses de fonctionnement psychique.

Cependant, nous pouvons faire plusieurs observations:

- le caractère restrictif, l'inhibition massive du protocole laissent malgré tout entrevoir quelques possibilités d'aménagements et n'altèrent pas de façon radicale les processus de pensée
- la problématique identitaire est présente et peut entraver le processus identificatoire.
- on observe une problématique objectale importante, les représentations de relations étant difficiles à évoquer
- la résonance affective est abrasée par le recours au contrôle massif, empêchant l'accès au jeu dans une aire transitionnelle

II.7.4. Confrontation aux hypothèses

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.

La fonction messagère des recours à l'acte n'est pas évidente. Il nous semble qu'on se trouve là dans le cadre d'une protection narcissique devant une menace sur l'identité, le groupe offrant un contenant protecteur, dont l'accès nécessite un prix à payer. C'est lors de la prise de conscience

angoissante que les règles du groupe ne peuvent empêcher les destins individuels (grossesse) qu'aura lieu la séparation.

L'ensemble des éléments dont nous disposons ne nous permet pas de nous prononcer de façon précise quant au fonctionnement psychique actuel de Shirley.

Hypothèse 2: La précocité des traumatismes (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Il est ici bien difficile de se prononcer quant à la précocité des traumatismes. On peut constater que Shirley a vécu une suite de traumatismes donnant à ceux-ci un aspect cumulatif certain. Devant la pauvreté associative du protocole de Rorschach, on peut supposer une altération des capacités de mentalisation des conflits sans qu'il y ait désorganisation manifeste, mais, encore une fois la passation du TAT nous aurait certainement permis d'avoir une idée plus précise.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Rien dans l'entretien, ni dans le Rorschach, ne permet de venir confirmer ou infirmer cette hypothèse. Toutefois, on peut noter que le regard des garçons (dans quelle mesure sont-ils les initiateurs?), les relations sexuelles (visiblement non protégées) campent un féminin peu intériorisé, dont la possible manifestation, et l'éventuelle réparation réside dans la maternité.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Aucun élément tangible ne permet de valider notre hypothèse. Toutefois, on observe que le courant érotique, très présent dans le récit de Shirley, se heurte à une réalité inacceptable par elle, la possibilité d'une maternité, l'ayant conduite à quitter le groupe dont elle faisait partie.

II.8. Alicia 17 ans: de l'enfant mal accueillie à l'enfant battue

II.8.1. Présentation

Alicia est une jeune fille que nous avons peu vu lors de notre période d'observation dans l'institution. Elle souhaitait participer à notre recherche activement, cette demande étant soutenue par l'équipe d'éducateurs. Lors de notre rencontre, Alicia a été très réticente devant le Rorschach, au point de le refuser mais a accepté facilement le TAT.

Alicia est une jeune fille très vive, souriante qui s'est montrée très participante, pendant l'entretien dans une séduction évidente, sous-tendue par un besoin de réassurance narcissique transparent.

II.8.1. Entretien (Annexe VIII.1)

Alicia fait référence à des traumatismes très précoces dont elle parle avec une certaine distance dans un premier temps *« A six mois j'ai été en famille d'accueil, il y avait beaucoup de problèmes familiaux mais je m'en souviens plus »* dans un mouvement d'affirmation de soi qui s'avérera très fragile par la suite: *« C'est pas facile pour une meuf de 16 ans, je cogite, je pense. Quand je vais pas bien je me renferme. Je suis mature mais des fois je fais la gamine car on ne m'a pas laissé faire dans ma petite enfance »*.

Les traumas précoces sont de l'ordre de l'instabilité maternelle: *« Ma mère, elle avait pas d'endroit fixe »* et de la violence paternelle (non-agie): *« il répétait sans cesse que nous n'étions rien; il faisait de la violence morale; ça faisait mal... il répétait quand on était petit que nous ne valions rien...il voulait pas qu'on existe »* qui rappelle « l'enfant mal accueilli et sa pulsion de mort » de Ferenczi.

On retrouve cette problématique de la discontinuité, "de l'endroit fixe" tout au long de l'entretien et du TAT, que nous verrons par la suite. Ce trauma initial s'est trouvé réactualisé en après-coup plusieurs années plus tard sous la forme d'une nouvelle rupture: *« Je suis restée dans ma famille d'accueil pendant 10 ans; c' était comme mes parents et je n'ai pas supporté qu'on me sépare. Tout le monde était en foyer, mon frère aussi et le juge a décidé que je devais suivre mon frère en foyer. Mon frère après il a été dans notre famille et moi en foyer »*.

Cette rupture sera le point de départ du seul épisode violent dont fait part Alicia: *« A 10 ans, j'ai*

foutu la merde. Je me suis battue avec une fille. Elle a pleuré beaucoup... je l'avais pas poussé fort, elle s'est blessée et comme le directeur déjà je lui cassais les couilles, il m'a fait ma valise. Je suis arrivée après la visite et j'ai vu ma valise qui m'attendait. On ne m'a pas demandé mon avis. » Cet épisode s'est déroulé alors qu'Alicia était certainement trop jeune pour être sous l'influence du processus pubertaire. On peut se demander à qui s'adressait ce passage à l'acte et qui était "appelé". Cette problématique de la relation à l'adulte homme (père, directeur, psychologue) est très présente tout au long de l'entretien.

Le retour dans le foyer familial s'accompagnera des mêmes difficultés: *« Mais à la maison c'était toujours moi qui était responsable de tout. On m'a reproché tout le temps plein de choses. Chez moi c'était la merde. On n'avait pas d'endroit fixe, pas de chambre fixe »*. On retrouve la discontinuité et l'appel récurrent à disposer d'un cadre contenant, rassurant. Alicia peut évoquer les moments douloureux qu'elle a traversé *« J'ai fait une dépression »*, tout en manifestant une certaine forme de réassurance narcissique, *« on m'a donné des cachets mais j'en ai pas pris, mais je fumais beaucoup, j'arrêtais pas »*, qui se manifeste également à d'autres moments de l'entretien: *« Pour moi je suis une enfant de la DASS... je suis habituée (...) J'arrive à faire ma place ici. »*

Ces tentatives de réassurance ne tiennent pas vraiment et Alicia manifeste alors toute sa fragilité: *« Au début j'ai pris une claque et j'ai rien dit. C'est pas facile pour une meuf de 16 ans, je cogite, je pense. Quand je vais pas bien je me renferme.(...) Ici c'est un bon foyer, il est souple mais moi je suis trop gentille.(...). Pour l'avenir, je fais une formation en ce moment. J'ai pas été au rendez-vous... je sais pas, je suis paumée, ouais c'est une formation auprès des enfants, des jeunes enfants »*.

Les éléments dépressifs, sa quête de l'objet, sont très présents comme ils le seront de façon massive au TAT.

Sur le plan relationnel, Alicia ne parle jamais de relations amicales, mais évoque une relation amoureuse où se manifeste, dans son vocabulaire, sa recherche de l'objet contenant: *« J'ai un homme... il a 25 ans; il faisait des conneries, il avait une meuf, il comprend »*. Il s'agit d'un homme et non d'un petit copain. On peut rapprocher cette phrase d'autres, où le rapport au masculin est en jeu: *« mon père, il était chiant, pas intéressant; il répétait sans cesse que nous n'étions rien. (...) Le directeur déjà je lui cassais les couilles, il m'a fait ma valise (...) J'ai vu plein de psys. Ils n'écoutent pas vraiment. Y en a beaucoup qui disent rien, ils font « hum hum... Moi, pour les psys je préfère quelqu'un qui a du vécu. Nous ce qu'on veut c'est des psys qui nous aident »*.

On voit ici, outre la dimension transférentielle, l'ambivalence vis-à-vis du masculin entre quête et

agressivité.

II.8.3. Le TAT (Annexe VIII.2)

Impressions cliniques et problématiques principales

Alicia participe aisément à la passation jusqu'à la planche 11, où elle exprime sa lassitude. Ensuite, les réponses seront brèves et restrictives, sauf à la planche 13 MF où la sollicitation du matériel a suscité une vive réaction. La verbalisation est en général de bonne qualité et adaptée, avec l'utilisation de formulations un peu enfantines (planche 10: « *Deux personnes qui se font un câlin* » ou faisant référence au "lexique psychologique" (planche 6 GF: « *On dirait un vieux pervers (...) lui on dirait un narcissique* »; planche 8 BM: « *en tout cas ils sont sadiques* »).

Dans ce protocole, l'insistance et la persévérance accordées au regard sont manifestes: (planche 2: « *Des paysans! On dirait la mère, elle regarde au loin (...) qu'elle regarde quelqu'un. Elle regarde mais elle est un peu étonnée* »; Planche 4: « *Soit ils sont amoureux, soit elle le regarde (...) En fait, on voit ça plutôt comme ça* »; Planche 5: « *elle veut voir si quelqu'un dort bien ...voir ce qui se passe* »; Planche 7 GF: « *Elle, elle regarde au loin, sa mère elle, elle regarde ce qu'elle a dans les mains (...) Elle regarde quelqu'un au loin ...je sais pas* »; Planche 8 BM: « *on voit ce qui se passe, elle non* ». Planche 9 GF: « *Car leurs regards n'expriment pas la même chose* »).

L'expression d'affects dépressifs, liés à l'angoisse de perte est très présente dans ce protocole: (planche 1: *il s'ennuie un peu (...) Il est seul (...) Il a l'air malheureux, triste; il s'ennuie...*; planche 3 BM: « *Un enfant puni, mis au coin, battu* »; planche 13 BG: « *Un garçon seul qui attend... je sais pas il attend rien* »). Cette problématique dépressive s'exprime particulièrement par la formulation d'attentes, sans objet, de regards au loin (planches 2, 7 GF, 8 BM, 9 GF, 13 BG, 13 MF), même si Alicia essaie de se sortir de cette situation par une pirouette à valence anti-dépressive à la planche 16 « *Des filles dans un foyer qui galèrent qui fument mais qui rigolent dans un jardin* ».

On retrouve cette problématique de manque, de mouvements dépressifs liés à ce manque, de recherche de l'objet, à la planche 9 GF entre angoisse (« *l'autre c'est tout le contraire, c'est pour fuir (...) elle, elle fuit* ») et recherche d'objet étayant (« *comme si c'était pour suivre quelque chose, pour courser quelqu'un (...) l'autre elle court derrière quelqu'un* »).

Un autre point remarquable concerne le recours à l'anonymat des personnages et à l'utilisation de références culturelles qui en figeant quelque peu le pulsionnel, permettent à Alicia de déployer différentes problématiques (fragilité narcissique, affects dépressifs, positionnement quant au féminin, solitude, relations parents/enfants, maniement de l'agressivité, relations de couple...).

Sur le plan des identifications, alors que les relations de couple sont marquées par l'emprise masculine sur un mode stéréotypé (planche 4: « *Soit ils sont amoureux, soit elle le regarde et il en a rien à foutre d'elle. Il est captivé par une autre femme peut-être* »; planche 6 GF: « *On dirait un vieux pervers qui lui fait des menaces (?) il lui parlerait et elle, elle l'écouterait avec de la peur, elle est craintive. Lui on dirait un narcissique; il lui fait peur mais tout doucement tout en finesse* »; planche 13 MF: « *ça c'est une femme, il l'a sautée et après il se barre comme tous les hommes. Non je rigole....et après il se lève, il a passé une bonne soirée. La femme? elle dort ou elle est morte* »), la figure maternelle est évoquée comme un personnage surmoïque plutôt absent (planche 2: « *On dirait la mère, elle regarde au loin* ») ou intrusif (planche 7 GF: « *sa mère elle, elle regarde ce qu'elle a dans les mains* ») alors que la reconnaissance massive d'une différence des générations, permet l'évitement de la relation érotique (planche 10: « *Deux personnes qui se font un câlin (?) On dirait une BD. On dirait une mère et son enfant. Hum!* »).

En conclusion, les problématiques principales concernent la fragilité narcissique, illustrée par le recours insistant à la dimension scopique et aux références narcissiques sur un mode phallique (planche 4: *elle est plutôt jolie la femme*; planche 5: *on dirait qu'elle veut s'affirmer*), la problématique de la perte d'objet, qu'Alicia exprime par une recherche d'étayage (planche 7 GF: *elle on dirait c'est un truc qu'elle veut pas lâcher*; planche 9 GF: *elle court derrière quelqu'un*; planche 11: *un truc qui se tient*), et la dimension dépressive, que nous avons déjà exploré.

Les identifications féminines alternent entre une représentation maternelle absente, ou trop intrusive, dont la seule expression relationnelle s'exprime par le regard, et des représentations féminines érotiques totalement sous l'emprise de la domination masculine.

La non élaboration de la position dépressive, en lien avec une image maternelle défaillante, absente, nous semble exprimée à la planche 3 BM: « *un enfant puni, mis au coin, battu... je sais pas, il a fait une bêtise* » et à la planche 2: « *on dirait la mère, elle regarde au loin* ».

Procédés d'élaboration du discours

Comme on pouvait s'y attendre, le recours aux procédés de la série C "évitement du conflit" sont majoritaires dans le protocole d'Alicia. Ces procédés se répartissent entre CF "surinvestissement des la réalité extérieure", CI "Inhibition" et CN "Investissement narcissique". Cependant, on relève l'utilisation importante de procédés de la série A aux planches mettant en jeu la dimension relationnelle.

II.8.4. Confrontation aux hypothèses

Hypothèse 1: Le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques.

Au vu des éléments dont nous disposons, absence de perte de contact avec la réalité, absence de mouvements projectifs majeurs désorganisant la pensée, nous faisons l'hypothèse d'un fonctionnement névrotique, dans lequel les mouvements dépressifs restent majeurs pour l'instant, mais ne semblent pas s'orienter vers une menace psychotique. Les aménagements défensifs, essentiellement narcissiques, ce qui est courant à l'adolescence, protègent pour l'instant d'une telle évolution.

Hypothèse 2: La précocité des traumatismes (avant la mise en place du langage) altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits.

Il est bien difficile de vérifier cette hypothèse. Manifestement Alicia a vécu des traumatismes précoces, réactivés à l'adolescence sous la forme de mouvements dépressifs, mais surtout lors de l'épisode auquel elle se réfère, venant en après-coup faire resurgir ce que nous considérons comme une fragilité devant l'angoisse de perte. L'aspect cumulatif des traumas, lié à l'angoisse de perte semble caractériser le fonctionnement psychique d'Alicia. Les capacités de mentalisation des conflits semblent altérées, mais non totalement désorganisées, comme en témoigne le recours prégnant à des défenses narcissiques pour l'instant opérantes.

Hypothèse 3: Chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Chez Alicia, la distinction entre le féminin et la féminité, ou plutôt le traitement de la féminité et du féminin s'expriment sur un mode masochiste, comme en témoignent les récits au TAT. On n'observe pas de radicalisation de l'opposition entre féminin et féminité. La relation d'emprise masculine est

massive, le féminin étant voué à l'angoisse, l'abandon, la destruction, la dépression.

Hypothèse 4: Chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Si la radicalisation de l'opposition entre féminité et féminin n'est pas observable, l'expression d'une opposition radicale entre féminin érotique et féminin maternel apparaît à de nombreuses reprises lors de la passation du TAT (planches 2, 5, 7 GF, 9 GF, 10, 13 MF) et va dans les sens de notre hypothèse sans toutefois nous permettre de la valider.

QUATRIEME PARTIE

DISCUSSION

I. ANALYSE GLOBALE DES RESULTATS

Après avoir présenté les résultats pour chaque jeune fille, ce qui s'inscrit dans une démarche clinique, nous allons procéder à une analyse globale des différents éléments recueillis. Nous commencerons par les entretiens, continuerons par les Rorschach et conclurons par les TAT avant de discuter de ces éléments au regard des données théoriques abordés dans la première partie.

I.1. Les entretiens

Les entretiens sont l'occasion pour les jeunes filles rencontrées de se présenter sous différents aspects. On retrouve une propension évidente à déployer leur histoire de façon tantôt labile, tantôt placée sous le signe d'une grande restriction. Rappelons que nous avons construit notre entretien en nous référant au présent, ce qui nous semble particulièrement nécessaire avec les adolescents. Nous avons ensuite abordé les raisons qui les ont conduites dans ce foyer, puis nous avons considéré le passé plus ou moins lointain, et enfin les perspectives d'avenir qui se dégagent pour elles.

Toutes les participantes connaissaient le thème de notre recherche qui était présentée comme "un travail de recherche universitaire autour de la question des actes violents commis par des adolescentes".

Nous avons retenu différents thèmes autour desquels étaient articulés les entretiens.

Partant du présent, nous avons évoqué les raisons de leur accueil dans l'institution, les circonstances dans lesquelles se déclenchaient les actes de violence, auxquels toutes ont fait référence, ainsi que les ressentis, les sentiments qui les animaient à ce moment là.

Nous avons également exploré avec elles les souvenirs marquants de leur enfance, à la "recherche" d'éléments traumatiques précoces. Un point a retenu particulièrement notre attention; il concerne la période où les recours à l'acte sont apparus comme une modalité défensive privilégiée, et la proximité des recours à l'acte avec la période pubertaire.

La question des relations, avec leurs parents ainsi qu'avec chacun d'eux, dans le passé et le présent a aussi retenu notre attention. Les relations, amicales, amoureuses, sexuelles ont largement été évoquées.

Enfin, le regard porté aujourd'hui sur le passé, et les désirs pour le futur ont servi de conclusion aux entretiens.

A partir des thèmes retenus, nous allons dégager les lignes générales nous permettant par la suite d'affiner notre réflexion, tout en ayant bien conscience qu'il peut être considéré comme arbitraire, illusoire ou vain, d'essayer d'établir quelque comparaison que ce soit, entre des destins aussi éloignés que ceux de Tania et Patricia, par exemple.

Nous observons la présence de traumatismes précoces chez sept des huit jeunes filles concernées, seule Patricia n'ayant pas fait mention de situation nous permettant de supposer une situation traumatique précoce.

Ces traumatismes se présentent sous la forme d'abandons, de séparations précoces avec les parents suite à des carences éducatives. Nous considérerons Tania à part, dans la mesure où après la séparation d'avec les parents (mère partie en France, père décédé) ont suivies des violences précoces (viols à l'âge de sept ans).

Il y a eu séparation parentale dans toutes les situations. Avoir assisté à des violences conjugales se retrouve dans la moitié des situations. Ces actes de violences paternelles, ont parfois lieu sans aucune limite comme en témoignent les récits de Sihem: « *Je me suis retrouvé en foyer car mon père me frappait beaucoup, moi, ma mère et mon petit frère (...) J'ai une grande sœur qui est partie de chez moi, elle avait 26 ans. En fait mon père s'en prenait à elle et puis quand elle est partie, ça a été moi.* », de Catherine: « *Mon père frappait ma mère devant moi. Ma mère était souvent hospitalisée suite aux violences* », ou Shirley « *Depuis février 2011, c'est que de la violence. Mon père frappait ma mère devant moi. Ma mère a fait deux arrêts cardiaques; un jour on l'a retrouvé inanimée. Mon père a été incarcéré à Fresnes pendant deux ans. Il ne me parlait pas*».

Des violences subies, généralement de la part du père, sont évoquées (Catherine: *Une fois mon père m'a frappée quand j'étais à terre*; Sihem: *Je me suis retrouvée en foyer car mon père me frappait beaucoup, moi, ma mère et mon petit frère*; Patricia: *Mon père me battait depuis que j'ai commencé à vivre avec lui à 14 ans. Il m'a lancé une télé dans la figure (...) Mon père, il m'a virée de chez moi à coups de pieds, de poings (...)*). Toutefois, pour Patricia, on ne peut évoquer de trauma précoce certain, les violences paternelles ayant commencé au moment de l'adolescence, comme pour Shirley *Jusqu'à mes 11/12 ans je vivais chez ma mère puis entre 12 et 14 ans chez mon père. Il me frappait, il m'a rasé la tête*. Salimata évoque, quant à elle, des violences subies par d'autres personnes de la famille *Ma belle mère elle est violente et mon frère et ma sœur aussi*; faisant suite à un abandon de sa mère *Ma mère est partie après ma naissance au Mali; je ne l'ai pas revue depuis. J'ai des nouvelles des fois mais peu; elle voulait partir* ».

Ces situations de violence paternelle s'accompagnent régulièrement d'une défaillance maternelle, parfois conséquence de ces violences, mais pas uniquement, créant de véritables conjonctures

traumatiques (Catherine: « *Mon père frappait ma mère devant moi. Ma mère était souvent hospitalisée suite aux violences; Ma mère était dépressive, elle ne se rendait compte de rien* »; Shirley: « *Ma mère est malade. Elle a une tumeur au cerveau. Mon père frappait ma mère devant moi. Ma mère a fait deux arrêts cardiaques; un jour on l'a retrouvé inanimée* »).

Ces conjonctures traumatiques se trouvent réactualisées au moment de l'adolescence par les réaménagements pubertaires imposés, particulièrement lors de la deuxième partie de l'adolescence (la deuxième latence) et trouvent dans les passages par l'acte une expression bruyante et une « tentative de liaison signifiante par l'acte d'un pan de l'histoire traumatique du sujet » comme le définit René Roussillon (2006, *ibid*, p. 40).

Les fugues, les errances (Shirley: « *A 14 ans j'ai fugué, je partais traîner, je fumais. Je faisais des fugues car j'avais peur de mon père et en même temps j'avais peur après* »; Patricia: « *Après chez mon père, je sortais dans les bars quand j'avais 14/15 ans toute la nuit. J'ai connu de l'errance (hall d'escalier, dans la rue* »; Catherine: « *Quand je traînais je sortais toute la nuit, j'avais 15 ans. Je rentrais vers 5/6 heures du mat et puis après j'allais au collège* »; Sihem: « *Moi je sortais beaucoup le soir avec mes potes et mes copines; Je sortais beaucoup aussi le soir jusqu'à 3h du matin* »), la prise de stupéfiants et d'alcool (pour six sur huit), pouvant conduire à des mises en danger (Tania: « *Vers 14 ans, un soir, je me suis fait attaquer et violer vers minuit/une heure du matin par plusieurs garçons* »; Shirley: « *On allait en garde à vue (...) moi je n'attaquais pas les vieilles car une fois ma copine elle a tué quelqu'un, une petite vieille sans le faire exprès* »; Patricia: « *J'ai eu des relations sexuelles non consenties avec cinq garçons de la cité* »; Catherine: « *Une fois il y a eu une bagarre avec des filles. Je recevais plein de messages de plein de garçons car elles donnaient mon numéro à des garçons, elles m'ont poussé à bout. Je me suis fait amocher* ».)

Les recours à l'acte peuvent être auto-agressifs (Catherine: « *J'ai fait plusieurs TS à 15 ans. Je me suis scarifiée, j'ai pris des médicaments, des somnifères, je suis tombée dans le coma* ».) mais sont le plus souvent hétéro-agressifs.

Les modalités de ces recours à l'acte sont de nature très variée. Cependant, on observe des points communs: ils ont été commis à l'aide d'arme dans plus de la moitié des cas (Patricia: « *Dans ma chambre, j'ai une barre en fer. Avant j'avais une gazeuse et je me servais d'elle* »; Sihem: « *avec des armes, couteaux, poings américains, bombes lacrymogènes* »; Catherine: « *Une fois quand j'avais 12/13 ans je me suis défendu avec un couteau; il a eu 25 points de suture* »; Salimata: « *je suis là*

car j'avais planté dans la classe un garçon avec un ciseau à bout pointu »; Shirley: « On se battait avec des couteaux, des béquilles, tout... »).

Si les modalités des agir violents sont variées, il existe également une grande variété quant aux personnes sur lesquelles ils sont exercés. Cela nous semble un point important par rapport aux hypothèses de fonctionnement psychiques envisagées. En effet, le sens des actes est différent suivant qu'il se rapproche comme pour Maïna, d'un défaut de mentalisation, de fantasmatisation, d'une décharge pulsionnelle, se rapprochant d'une réponse à une menace sur l'identité (P. Jeammet, 2008, *ibid*). « *Quand quelqu'un me bousculait je frappais. L'inspiration me venait, je tapais. Partout, dans la rue ... je tapais n'importe qui, des filles, des garçons des jeunes, des vieux ...* » décharge pulsionnelle toutefois soumise à certaines règles internes mettant en évidence une sacralisation du maternel et une fragilité identitaire « *tout le monde sauf les daronnes renois et rebeus... Les babtous je les tapais, les filles et les garçons de mon âge* », d'une répétition traumatique comme pour Tania « *Y avait une fille qui était à fond sur mon copain; y a eu des bagarres. Ma haine je la passais sur elle. Ma haine d'elle, de ses copains* », ou comme pour Patricia de mouvements projectifs agressifs rendant compte d'une tentative de liaison signifiante par l'acte (R. Roussillon, 2006, *ibid*) « *J'ai tapé une éduc enceinte avec deux autres filles* ». Chez Patricia, les recours à l'acte violents, de par leur adresse, rendent compte des mouvements projectifs qui les sous-tendent « *je me suis battue avec des profs, des surveillants. Plutôt des hommes* » ainsi que des mouvements identificatoires « *avec les garçons je donne de vrais coups; quand je tape une fille, j'ai un peu pitié d'elle car je me dis la pauvre elle est en train de se faire taper* ».

Pour Shirley, si les recours à l'acte sont guidés par une finalité (le vol de biens), les modalités de ces actes sont codifiées par les règles du groupe: « *On arrivait, on branchait. On disait: si tu veux pas donner ton téléphone, on te prend tout. On s'en prenait à tout le monde mais moi je n'attaquais pas les vieilles... J'ai déjà frappé des noires, des rebeus, des blanches, n'importe qui.. tout ça c'était pour l'argent. Mais pour taper il fallait avoir l'âge* ». Toutefois, cette finalité est très dépendante d'une réassurance narcissique lue dans le regard des autres, « *c'était le regard des autres de la bande qui importait* » dont la dimension sexuelle apparaît clairement « *Quand on frappait les filles, c'était le regard des autres de la bande qui importait. C'était le regard des garçons du groupe* ».

Si le recours au groupe est classique à l'adolescence, avec son cortège de mouvements identificatoires transversaux, de projections, d'amour, de haine, les fonctions qu'il remplit pour Shirley sont amplifiées par ses expériences traumatiques. L'affiliation vient seconder ici une filiation impossible (H. Houssier, 2010 a, *ibid*).

Le groupe assure une fonction protectrice, initiatrice (sexuelle, de prises de stupéfiants, d'errance,

de délinquance), et répond à des codes précis. Comme souvent, ce sont des garçons plus âgés qui, se substituant à des images d'autorité paternelle, sont les initiateurs en tous domaines (les pairs à la place des pères). Aujourd'hui, le choix d'un petit copain les conduit vers des garçons beaucoup plus âgés pour trois d'entre elles (Sihem, Patricia, Alicia).

Shirley y fait directement référence lors de l'entretien; si le groupe de pairs vient suppléer la "défaillance du père", nous avons toutefois été très surpris de constater que les fratries, évoquées lors des entretiens, occupent une place restreinte. Les liens fraternels semblent distendus ne donnant pas lieu à des évocations de souvenirs communs, de partage d'expériences communes.

Cet "appel au groupe" et cette dépendance au regard des autres, particulièrement au regard de garçons plus âgés, communs à la plupart des jeunes filles rencontrées, témoignent d'une grande fragilité narcissique comportant une dimension œdipienne érotique évidente.

Devant l'ébranlement des assises narcissiques engendré par les traumatismes récurrents, les réponses de l'environnement sont primordiales (J-Y. Chagnon; F. Houssier, 2012, *ibid*), le risque étant que l'adolescente se réfugie, comme Shirley, dans un groupe d'appartenance ne répondant qu'à ses propres lois.

Ce constat va tout à fait dans le sens de ce qu'observe S. Rubi (2010, *ibid*) et dont nous nous faisons l'écho dans la partie théorique, à savoir que les actes délictueux ont un rôle prépondérant dans un mécanisme de socialisation juvénile, et que le groupe assure une protection tant pour les filles que pour les garçons, le prix à payer étant différent suivant le sexe.

Si les modalités opératoires des actes de violence sont variées, il en va de même dans le choix des objets/ autres sujets subissant ces actes.

Il nous faut tout d'abord différencier l'âge d'apparition des premiers actes violents déclarés.

Pour cinq des huit jeunes filles, les violences ont commencé lors de la première phase de l'adolescence soit de façon réactionnelle pour deux d'entre elles, suite à un emménagement chez un père violent (Patricia: *Mon père me battait depuis que j'ai commencé à vivre avec lui (14 ans)*; Shirley: *Jusqu'à mes 14 ans j'avais jamais frappé. Jusqu'à mes 11/12 ans je vivais chez ma mère puis entre 12 et 14 ans chez mon père. Il me frappait, il m'a rasé la tête*).

On perçoit ici toute la dimension sexuelle que peuvent revêtir les violences paternelles. Ayant pour objet des jeunes filles en proie à des réaménagements pubertaires intenses (renoncement au parent incestueux, vœux parricides...), une véritable conjoncture traumatique est créée dans la rencontre entre réalité interne et réalité externe (P. Jeammet, 1980, *ibid*). Les agirs violents de Patricia et Shirley ont été adressés aussi bien aux adultes qu'aux plus jeunes. Toutefois, chez Patricia, on relève

une "intolérance à l'autorité". *« Des violences envers les éducateurs, des insultes, des fugues. J'ai mis le feu au lycée, sans le faire exprès; je me suis battue avec des professeurs, des surveillants. Plutôt des hommes »*. Catherine a également été victime des violences paternelles mais depuis le plus jeune âge... avec une érotisation intense de la relation père/fille : *« Une fois mon père m'a frappée quand j'étais à terre. Une fois quand j'avais 12/13 ans je me suis défendu avec un couteau; il a eu 25 points de suture.(...) Mon père lui il me traitait de salope... constituant une sorte de "matrice" des futures relations amoureuses: « Mon copain, il peut être violent, des gifles, des coups de poing mais ça a rien à voir avec mon père. Il faut dire que je le pousse à bout, je le traite de pédé »*.

Tania et Sihem situent également le début des violences, des conduites délictueuses, entre 12 et 16 ans. Pour Salimata et Maïna, les agissements violents sont antérieurs: (Salimata: *Il y avait aussi des bagarres en primaire; l'ASE a été prévenue; Maïna: J'étais en échec scolaire, j'étais une enfant turbulente, j'ai connu plusieurs exclusions temporaires puis définitives*).

L'objet des violences dépend, pour beaucoup, des éléments déclencheurs qui sont de différentes natures et parfois accompagnés d'affects explicites de haine (Patricia: *J'avais la haine envers les hommes; Catherine: Ce qui me fait mal, c'est le fait d'avoir vu et senti les coups en fait. J'avais beaucoup de haine, j'en ai toujours un peu; Tania: Ma haine je la passais sur elle. Ma haine d'elle, de ses copains*) :

- pour Maïna, le "choix" se situe du côté de la "menace identitaire générationnelle".
- pour Salimata, les bagarres ont lieu plutôt avec les garçons: *« J'étais violente à l'école contre les garçons; quand on m'énervait je frappais; les filles ne me cherchaient pas »*.
- Shirley se soumet aux règles du groupe *« On s'en prenait à tout le monde »* qu'elle adapte de façon personnelle *« mais moi je n'attaquais pas les vieilles »*.
- pour Tania, il s'agit de rivalité amoureuse, de rumeurs, de chantages véhiculés notamment par une proche et dont le but est l'obtention de faveurs sexuelles. Nous reviendrons sur cet aspect particulièrement présent dans la plupart des situations. L'attaque narcissique sous forme de remise en cause de la réputation dans le domaine sexuel est récurrent.
- ce que l'on retrouve chez Catherine: *« une fois il y a eu une bagarre avec des filles. Je recevais plein de messages de plein de garçons car elles donnaient mon numéro à des garçons, elles m'ont poussé à bout »*. Catherine s'est également défendue contre les violences paternelles, ce qui se situe davantage du côté de la protection narcissique.

- les problématiques sexuelles se retrouvent également chez Sihem: « *C'était avec des garçons. Je défendais les autres; ça commençait souvent sur des trucs sexuels* ».

Comme nous le voyons, la sexualité occupe une place centrale chez ces jeunes filles comme chez tous les adolescents, ainsi que nous l'avons vu au cours de notre partie théorique. Mais de quelle sexualité parle-t-on? Chez la moitié des jeunes filles, la sexualité s'est exprimée de façon débridée à un moment donné. Nous considérerons à part la situation de Tania.

Tania, violée régulièrement à partir de l'âge de 7 ans au domicile de sa grand-mère à qui elle a été confiée, s'est de nouveau retrouvée dans une situation de violences sexuelles à 14 ans, dans une sorte de spirale traumatique. Elle se retrouve au centre de rumeurs, de chantages dont le but est l'obtention de rapports sexuels. Ici commencent les violences chargées de haine.

Patricia a eu également « *des relations sexuelles non consenties* », comme elle dit, avec plusieurs garçons, dont elle n'avait jamais parlé auparavant. Avant ce viol, Patricia multipliait les relations amoureuses, « *j'ai eu beaucoup de petits copains* », tout en exprimant une ambivalence pour le moins marquée « *J'avais la haine envers les hommes* ».

Charlène a connu également une sexualité débridée, au moment des errances: « *Quand je traînais je sortais toute la nuit, j'avais 15 ans. On était trois filles et trois garçons; les garçons, ils avaient 17/18 ans. On s'échangeait les garçons à l'hôtel* ». On ne peut savoir ici, si ce sont bien les filles qui échangeaient les garçons et/ou si l'on est dans une situation où les filles se faisaient activement les objets passifs du désir des garçons.

Pour Shirley, les agirs violents, de par leurs modalités sexualisées « *Quand on frappait les filles, c'était le regard des autres de la bande qui importait. C'était le regard des garçons du groupe.* » sont directement liés aux "agirs sexuels" qu'ils permettent « *Après, avec l'argent on allait à l'hôtel, avec des petits copains* ». La dimension narcissique de l'acte délinquant "sous le regard des garçons" est ici très présente.

Nous avons utilisé le terme d'agirs sexuels, car il nous semble que cette sexualité peut s'apparenter à des recours à l'acte, proches des recours à l'acte violents, dont un des buts serait le refus de la passivité (J-Y. Chagnon, 2012). Rappelons que pour M. Ravit (2012, *ibid*), la lutte contre la passivité inhérente au processus pubertaire constituerait un des buts de la violence agie.

F. Houssier (2009, *ibid*) reprend le concept d'*acting out* sexuel de P. Blos dont les travaux s'inscrivent dans la lignée de ceux de K. Eissler. Dans cette optique, l'*acting out* sexuel serait une

pseudo-sexualité hétérosexuelle "précipitée" et transitoire, permettant de se protéger du réveil des désirs homosexuels incestueux.

Un autre aspect, directement lié à la sexualité et au recours à l'acte est la place, réelle et/ou fantasmée de la grossesse.

On retrouve des références à la grossesse dans la moitié des entretiens. Pour Shirley, le risque d'être enceinte fait fonction de "butée" à la poursuite des actes commis en bande: « *Mais la plupart des filles sont tombées enceintes. Mais j'ai arrêté car je voyais toutes ces filles qui tombaient enceintes.* » Pour Patricia, c'est dans un premier temps de façon indirecte, lors de l'entretien, qu'est évoquée une situation de grossesse, sur un mode agressif « *J'ai tapé une éduc enceinte avec deux autres filles* », dont la dimension projective se révélera lors de l'épreuve des choix du Rorschach (choix négatif à la planche VII: « *Ça me fait penser à un ventre rond. Des femmes enceintes; y a pas longtemps j'étais enceinte et j'ai avorté; je vois deux sens: d'un côté ça me fait mal et d'un autre c'est un bon souvenir. J'en ai parlé à personne* »). Tania, quant à elle, évoque les rumeurs dont elle est l'objet: « *J'allais mal, dans la cité plein de rumeurs courraient sur moi comme quoi j'étais enceinte.* »

C'est le TAT (planche 16) qui permettra à Catherine d'aborder la question de la grossesse et de la maternité: « *Un rond, une photo dedans. Une photo de moi et de mon copain et de mon enfant, pourquoi pas?* »

Comme on le voit, bien que différentes dans leur expression, les interrogations autour de la grossesse sont très présentes chez ces jeunes filles. Elles sont courantes chez les adolescentes, mais revêtent ici un caractère particulier.

Pour Shirley, la grossesse figure une butée au fantasme et aux recours à l'acte violent. Nous reviendrons sur cet aspect, mais il nous semble déjà possible de formuler une hypothèse concernant la fonction remplie par l'angoisse d'une éventuelle grossesse. La fonction interdictrice du Surmoi, serait sollicitée ici dans un mouvement narcissique, assurant la préservation de l'intégrité corporelle. Pour Patricia, la dimension projective de l'acte violent commis contre une éducatrice enceinte, alors qu'elle avait elle-même dû avorter, nous semble évidente. On peut se poser la question chez Patricia, du sens de cette grossesse, consciemment non désirée, que nous considérons comme un recours à l'acte particulier. La grossesse peut être envisagée fantasmatiquement comme "réparatrice des traumas" alliant toute-puissance et refus de la passivité.

Concernant Tania, nous considérons la sexualité, ou plutôt les actes sexuels, comme particulièrement traumatiques, en lien avec une grossesse éventuelle... et d'autres relations sexuelles sous contrainte: « *vers 14 ans, un soir, je me suis fait attaquer et violer vers minuit/une heure du*

matin par plusieurs garçons. J'allais mal, dans la cité plein de rumeurs courraient sur moi comme quoi j'étais enceinte. Je n'allais plus au collège. Des personnes me faisaient du chantage pour que je couche avec eux. »

Les questions de la sexualité, de la grossesse sont bien sûr directement liées au féminin, érotique et maternel, à la féminité et à l'accès à un féminin apaisé rendu possible par le "travail du féminin" (J. Schaeffer, 1997, *ibid*) et par l'intégration de la passivité.

Sous l'effet du rôle fondamental du noyau traumatique, contenu dans des scènes de séduction et d'exposition à des violences paternelles (M. Ravit, 2012, *ibid*), d'identifications féminines rendues précaires, altérant les capacités du féminin à occuper sa place privilégiée dans la négociation de la poussée pulsionnelle (J. Schaeffer, 1997, *ibid*), l'orientation vers une grossesse peut constituer une voie alternative à un possible refus du féminin destructeur.

Sur le plan des identifications, nous retrouvons en grande partie ce que l'étude de O. Moyano (2008) constatait: « la jeune fille joue à travers la figure maternelle, son lien à l'image paternelle comme étant à la fois le modèle de la relation à la figure masculine, donc comme prototype à ses relations hétérosexuelles, et comme modèle de la figure maternelle à laquelle l'adolescente s'identifie ». (Moyano, 2008, *ibid*, p.30).

L'identification maternelle est dans la plupart des cas rendue très délicate, l'image maternelle étant particulièrement altérée (Catherine: *Ma mère était souvent hospitalisée suite aux violences... Ma mère était dépressive, elle ne se rendait compte de rien*; Salimata: *Ma mère est partie après ma naissance au Mali*; Shirley: *Ma mère est malade. Elle a une tumeur au cerveau. Mon père frappait ma mère devant moi. Ma mère a fait deux arrêts cardiaques; un jour on l'a retrouvée inanimée.*)

Comme nous l'avons déjà écrit, les choix d'objet d'amour hétérosexuel sont déterminés de façon manifeste par l'objet œdipien, source de traumatismes. Ainsi, Catherine et Shirley empêtrées dans une sorte de répétition mortifère: Catherine: « *Mon copain, il peut être violent, des gifles, des coups de poing mais ça a rien à voir avec mon père. Il faut dire que je le pousse à bout, je le traite de pédé. Mon père lui il me traitait de salope* »; Shirley: « *Mon père a été incarcéré à Fresnes pendant deux ans. Il ne me parlait pas... Maintenant j'ai un copain, mais il est à Fleury pour un an* ». La recherche de relations amoureuses avec des garçons plus âgés souligne également cet aspect (Patricia: « *mes potes c'était toujours des majeurs. Mon copain a 23 ans; il est plombier* »; Sihem: « *J'ai un petit copain depuis trois ans à Choisy, il a 23 ans* »; Alicia: « *J'ai un homme... il a 25 ans; il faisait des conneries, il avait une meuf, il comprend* »).

Sur le plan psychopathologique, on observe différentes expressions symptomatiques, divers registres de fonctionnement psychique chez les jeunes filles rencontrées.

Cependant, les symptômes dépressifs récents ou plus anciens, constituent une constante. De même, l'angoisse de perte est manifeste chez plusieurs jeunes filles. Le recours à l'alcoolisation et aux stupéfiants, outre la jouissance procurée, notamment celle de la transgression, doit être considéré dans sa dimension anti-dépressive, tout comme le recours aux actes (B. Brusset, 2012). Ce point est particulièrement intéressant car, comme nous l'écrivions dans la partie théorique, les rencontres amoureuses avec des garçons délinquants plus âgés, ainsi que la prise de substances psychoactives contribuent à l'augmentation des actes de délinquance, voire à un engagement vers un "parcours déviant". On observe des éléments dépressifs, exprimés de façon plus ou moins manifeste chez la plupart des jeunes filles rencontrées, ce qui ne nous étonne guère, nombre d'études mettant en évidence que la plupart des manifestations symptomatiques rencontrées, dont les agirs hétéro-agressifs, relèvent de troubles dépressifs (M. Emmanuelli, C. Azoulay, 2009, *ibid*).

Pour conclure ce chapitre, nous aimerions souligner les nombreuses références culturelles évoquées dans ces entretiens. Nous ne présenterons pas, pour chaque jeune fille, les éléments fondamentaux de sa culture d'origine, notamment en ce qui concerne la place de la femme, de l'adolescente (une autre recherche serait nécessaire!). Cependant, nous citerons les exemples où origine et culture ont joué un rôle manifeste dans le parcours de ces jeunes filles, dont sept sur huit ont des parents issus d'une autre culture que la culture française métropolitaine:

- la mère de Salimata est partie au Mali dès sa naissance sans la revoir depuis.
- Maïna fait un "tri sélectif" des personnes qu'elle agresse (*tout le monde sauf les baronnes renois et rebeus ... j'aime pas les blancs, déjà les noirs aussi. Moi je préfère les rebeus... moi je suis née ici malheureusement; j'aurais préféré être algérienne, je suis française malheureusement*).
- pour Catherine, l'origine reste un domaine très privé (*je suis de Centrafrique. C'est compliqué, j'ai pas envie de l'évoquer*).
- Tania est née à Haïti, et a été confiée à sa grand-mère maternelle par sa mère pendant les onze premières années de sa vie.

Pour Shirley, jeune fille antillaise, et Patricia dont la mère est kabyle, nous ne relevons pas dans les entretiens de références directes à une influence de leur culture d'origine. Shirley situera toutefois la planche 2 du TAT « *au temps des colons* ». Sihem, quant à elle, évoque son pays d'origine au

Rorschach « *ça m'a rappelé le bled* ».

Outre la culture d'origine, les nombreuses références à l'appartenance à un quartier, à une cité, se sont faites récurrentes ainsi que l'importance du regard porté par les membres de ce quartier sur les sujets: (Patricia: *avant je traînais avec les grands de la cité*; Catherine: *j'ai été interdite d'aller dans le quartier*; Tania: *dans la cité plein de rumeurs couraient sur moi comme quoi j'étais enceinte*; Sihem: *de l'alcool... et du shit. Des fois, j'en prenais seule; personne ne savait ça dans le quartier*).

Après les entretiens, nous analyserons les épreuves projectives que nous développerons de façon moins détaillée, l'ayant déjà lors de la présentation individuelle.

I.2. Les Rorschach

Après une présentation globale des protocoles, notamment en comparaison aux normes, nous reviendrons plus particulièrement sur des planches mettant en jeu, différentes thématiques, soit le narcissisme, les identifications sexuelles et les modalités possibles des relations à l'image maternelle et de façon plus générale au modèle féminin.

Les protocoles sont très restrictifs, ce qui est fréquent à l'adolescence; cependant ceux-ci le sont tout particulièrement, confinant à une grande inhibition pour certains. Comme le rappelle, M. Emmanuelli (2009), les protocoles inhibés sont les plus difficiles à analyser.

Devant le petit nombre de sujets et la grande restriction constatée, les données sont donc à considérer avec la plus grande prudence. Toutefois, des grandes lignes se dégagent. Outre la restriction sur le plan de la productivité, on relève une forte inhibition associative dans quasiment tous les protocoles.

Nous référant aux normes publiées par C. Azoulay et M. Emmanuelli (2009) issues d'une population française d'adolescents et de jeunes adultes de 13 à 24 ans, nous constatons que:

- sur le plan de la productivité, la dispersion du nombre de réponses s'étend de 9 réponses (Shirley) à 21 (Sihem), alors que la norme est de 26.
- les modes d'appréhension sont très peu variés (essentiellement en G allant de 33 à 100%, norme à 43, mais 5 sujets sur 7 sont très au-dessus des normes), le découpage en D étant sous-représenté (de 0 à 61% pour une norme à 44, avec quatre sujets dont le résultat se situe sous la norme). Trois sujets utilisent un

mode d'appréhension autre qu'en G et D. Seule Shirley se rapproche des normes mais sans significativité avec seulement 9 réponses.

- le recours massif au formel (6 protocoles au-dessus des normes avec 100% pour Catherine, dont le G% est également à 100)
- ce recours au formel est le plus souvent de mauvaise qualité, cinq sujets ayant un F+ en-deçà des normes, seule Shirley présentant un pourcentage au-dessus des normes (87 pour 65).
- le nombre de kinesthésies est très limité (4 sur 7 protocoles).
- les RC% est dans la norme pour 3 sujets sur 7.

L'ensemble de ces données (productivité très faible, utilisation massive de l'appréhension globale, recours privilégié au formel, quasi absence de kinesthésies, peu ou pas de réponses couleur) confère aux protocoles un aspect, rigide, figé, d'où le pulsionnel émerge peu. Le nombre élevé de F, en rapport avec la problématique des limites, relève d'un surinvestissement défensif, dont l'efficacité pose question (F+ sous les normes).

Comme précisé en introduction de ce chapitre, nous avons choisi différentes thématiques constitutives de la problématique adolescente particulièrement sollicitées au Rorschach et observables à certaines planches:

- le narcissisme: mobilisation narcissique et objectale à la planche I, identité et représentation de soi à la planche V
- les identifications sexuelles: planches III et VI
- les modalités relationnelles à l'image maternelle et la position par rapport à un modèle féminin: planche VII

- Le narcissisme

Nous nous référons ici à la théorisation de P. Jeammet et E. Birot (1994) qui parlent d'assises narcissiques. Dans cette optique, les effets structurants des interactions précoces mère-enfant sont prises en compte. M. Emmanuelli (2009) rappelle un point crucial dans cette théorisation et constituant un fil fondamental pour la compréhension de ce qui se joue à l'adolescence: la place particulière et essentielle de l'objet dans la constitution du narcissisme. D'autre part, le narcissisme doit être considéré dans sa bipolarité avec ses aspects positifs et négatifs, la relation au monde objectal étant le point d'achoppement entre

ces deux versants du narcissisme.

Nous avons choisi, pour cette raison, la planche I qui offre une double mobilisation, narcissique et objectale.

A cette **planche I**, les représentations sont contrastées. Alors que quatre réponses donnent lieu à des banalités (Shirley, Sihem, Tania, Catherine), l'impact des sollicitations de la planche est avéré, comme en attestent les nombreux retournements, (Tania et Maïna) ou un temps de latence particulièrement long (Sihem). D'autre part, deux réponses sont de mauvaise qualité formelle. Patricia et Maïna proposent des représentations humaines non intègres (*un monstre, au Shaitan, le Diable*). Il est intéressant de noter que ces représentations se retrouvent dans des fonctionnements psychiques très différents. Toutefois, les réponses de Patricia sont plus élaborées (*Shaitan, le Diable*) et font appel à l'objectal dans sa dimension culturelle, alors que pour Maïna, la dimension pulsionnelle semble première, ce qui est corroboré par l'épreuve des choix (choix négatif pour Maïna sans élaboration autour de ce choix).

D'autre part, seule Salimata propose une représentation élaborée. En définitive, si cette planche donne lieu à peu d'élaboration, elle ne désorganise pas la pensée, malgré une sensibilité évidente aux sollicitations latentes de cette planche. Encore une fois, il nous faut relativiser ces observations devant la restriction des réponses et le fait que cette planche est la première à être proposée.

En préambule à l'étude des réponses à la **planche V**, il nous faut rappeler qu'il est difficile pour les adolescents d'avoir une représentation de soi valorisée, de par la nature même du processus pubertaire venant ébranler les assises narcissiques du sujet. Si cette planche est "La" planche de l'identité et de la représentation de soi, elle constitue également l'épreuve de réalité fondamentale dans l'approche du monde extérieur. Cette dimension, souvent négligée, vient souligner la relation étroite entre représentation de soi et rapport aux objets externes, notion cruciale dans les réaménagements narcissico-objectaux de l'adolescence.

La présence ou l'absence de la banalité à cette planche est fondamentale. «La réponse banale à cette planche traduit la possibilité minimale d'investissement des limites du corps et de la représentation de soi. » (M. Emmanuelli (2009, p.126, *ibid*).

Cette **planche V** donne lieu à des réponses où la banalité (*papillon* ou *chauve-souris*) est présente dans cinq des sept protocoles. En outre, pour Shirley et Sihem, il s'agit d'une

choix positif à l'épreuve des choix. Ce constat pourrait laisser supposer une bonne représentation de soi et témoigner d'assises narcissiques solides. Cependant, il faut également considérer la qualité de ces représentations que l'on peut classer en trois catégories: représentation valorisée (Shirley: *un aigle*; Sihem: *on dirait une chauve-souris*; Tania : *une libellule*), non qualifiée (Salimata: *une chauve-souris*; Patricia: *Ça ressemble à un animal avec les ailes...soit un papillon soit une chauve souris*) ou dévalorisée (Maïna: *Un petit papillon, je sais pas dans quel sens il est mais c'est ça*; Catherine: *Un oiseau, non à l'envers. En fait les tâches ne représentent rien, ça peut être un papillon. Plus comme ça ouais. Il a deux facettes, un oiseau. Un papillon*).

Nous avons choisi de considérer la réponse de Sihem de par son aspect projectif comme valorisée.

En conclusion, dans l'ensemble, cette planche donne lieu à des représentations plutôt valorisées, en considérant les nuances dont nous avons fait état.

Cependant, la rareté des kinesthésies dans les protocoles et l'absence de réponses couleurs aux planches II et III, viennent en contre-point, témoigner de la fragilité de l'investissement narcissique. La question de l'équilibre entre investissement narcissique et investissement objectal se pose, à travers l'étude des mouvements identificatoires.

- Les processus d'identification sexuelle

La planche III met l'accent sur cette problématique, notamment à travers la bisexualité qui y est manifeste et peut permettre l'apparition de conflits où le sujet se sent tiraillé entre des tendances contradictoires. On retrouve ici une réactivité par rapport aux traductions du manque et au maniement de l'agressivité, ainsi qu'une grande réactivation des mouvements pulsionnels attendus. La réactivation pulsionnelle liée à l'Œdipe, à cette planche, ainsi qu'à la planche II, s'exprime autour de la lacune centrale.

Les représentations sont très contrastées entre indécision quant à l'identification sexuelle (Maïna, Shirley, Patricia: *des personnes*), une réponse partielle (Salimata: *un visage*), une représentation humaine, non intègre, inquiétante (Tania: *Un zombie ...ou un monstre*) et un refus (Catherine), venant souligner l'évitement de l'angoisse de castration. Ce refus de Catherine à la planche III s'accompagne de deux autres refus aux planches d'identification sexuelle (VI et VII), témoignant d'une problématique identificatoire et d'un évitement de l'angoisse de castration. Outre ce refus, cette planche fait l'objet d'un choix négatif par Sihem et Tania.

On observe trois banalités (Shirley, Patricia et Sihem). Pour Patricia, cette banalité s'accompagne d'une banalité à la planche II, autre planche mobilisant les enjeux de la bisexualité.

Dans l'ensemble, cette planche, qui sollicite les identifications, l'ambivalence du sujet, la bisexualité ainsi que les mouvements pulsionnels qui y sont rattachés, donne lieu à des représentations plutôt pauvres dans l'expression du pulsionnel. L'absence de kinesthésies et de réponses couleur, pour la plupart des protocoles, va dans le sens d'un gel des mouvements pulsionnels, témoignant de problématiques identificatoires.

La **planche VI** est considérée comme porteuse de symbolisme sexuel, et caractérisée par la bisexualité, dont la dimension phallique-pénienne est dominante, mais comportant dans sa partie inférieure, particulièrement, une dimension éveillant une sensibilité passive, réceptive, associée à des images sexuelles féminines.

Cette planche est la moins contrastée dans les réponses et également celle où s'expriment les plus vives tensions.

Elle donne lieu à quatre refus (Maïna, Shirley, Catherine, Salimata), qui signent l'évitement de l'angoisse de la castration. Pour Catherine, ce refus faisant écho à ceux des planches II et VII, s'accompagne d'un choix négatif « *Je sais pas pourquoi* », signant là, une impossibilité d'intégration d'un féminin apaisé dans toutes ses dimensions. Pour Maïna, également, ce refus se retrouve à la planche VII. Pour Tania, qui se déclare comme très croyante, cette planche donne lieu à une représentation de Dieu: « *Au truc de Rio, à la statue de Rio mais vue de derrière. Je crois que c'est Dieu à Rio* ». Peut-on y voir un évitement, une fuite du sexuel et un refuge dans la religion, chez cette jeune fille ayant connu des viols répétés depuis son enfance?

Pour Sihem, cette planche donne lieu à une banalité « *Une peau, une peau d'animal qui a été enlevée en fait et qui est posée sur le sol* », et à un choix positif, dont la dimension affective culturelle est manifeste: « *La peau ça m'a rappelé le bled* »

Pour Patricia, la dimension phallique-pénienne est prépondérante « *ça fait vite fait un totem là* » mais au prix de la mise hors-scène de la sensibilité passive, réceptive, évoquée par la partie inférieure de la planche « *si on oublie les côtés* ».

En définitive, on constate une grande réactivité à cette planche au fort symbolisme sexuel. Les refus s'imposent dans plus de la moitié des cas. D'autre part, la dimension phallique-pénienne reste prépondérante dans les représentations exprimées.

- Les modalités relationnelles à l'image maternelle et la position par rapport à un modèle féminin

La *planche VII* est classiquement considérée comme la planche dont la résonance maternelle est avérée. Elle permet également au sujet de se situer par rapport à un modèle féminin. De façon générale mais plus particulièrement chez les filles, on observe à cette planche l'impact spécifique de la lacune centrale réactivant une angoisse d'effraction éveillée par la planche II.

Cette planche donne lieu à deux refus (Catherine et Maïna). Nous avons déjà souligné combien l'intégration du féminin était problématique pour ces deux jeunes filles.

Pour Shirley, la dimension maternelle est évitée « *On dirait une tête de grand mère avec quelqu'un sur sa tête* ». Cette planche est un choix positif pour Shirley « *J'aime bien la grand-mère* », sans élaboration. Pour Sihem, la réponse « *Je vois la forme d'un animal et découpé au milieu* », est manifestement dans une logique associative propre, dans la continuité de la planche VI « *Une peau, une peau d'animal qui a été enlevée en fait et qui est posée sur le sol* ».

Tania propose des représentations où les références phalliques partielles permettent, l'aménagement des sollicitations pulsionnelles. Les représentations sexuelles et/ou maternelles sont soigneusement évitées par Salimata et remplacées par une représentation asexuée spéculaire « *Une personne qui se regarde dans la glace. C'est tout* »

Comme on le voit, les représentations proposées sont comme frappées d'inhibition quant au positionnement par rapport à un modèle féminin qu'il soit maternel, érotique ou érotico-maternel.

Seule la représentation proposée par Patricia « *Là je vois quelque chose. Deux visages féminins qui se regardent encore face à face. On dirait elles sont enceintes car elles ont un gros ventre. C'est tout.* » témoigne des sollicitations latentes de cette planche. Les mouvements projectifs sont intenses comme en témoigne le commentaire après l'épreuve des choix (choix négatif pour cette planche) et rendent compte de l'ambivalence de Patricia, quant à sa grossesse, ambivalence très fréquente chez les adolescentes.

I.3. Les TAT

Nous procéderons avec les protocoles de TAT, comme nous l'avons fait pour les Rorschach. Après une présentation générale, nous étudierons plus précisément les récits recueillis aux planches 2, 3 BM, 4, 5, 7 GF et 13 MF.

Comme on le sait, il est plus facile pour les adolescents de "s'aventurer" dans la passation du TAT, que dans celle du Rorschach. Alors que le Rorschach peut fragiliser le sentiment d'intégrité des personnes à qui il est proposé, le caractère figuratif du matériel TAT, la teneur de la consigne, apparaissent comme plus rassurants et moins déstabilisants. La problématique œdipienne, le deuil de l'objet lié à la position dépressive et le narcissisme sont réactivés lors de la passation. Il faut rappeler la complémentarité des deux épreuves. Toutefois, dans le cadre d'une présentation globale, le protocole d'Alicia qui a refusé la passation du Rorschach, nous semble intéressant à étudier.

Dans l'ensemble, les protocoles sont bien moins inhibés que ceux des Rorschach. Ayant déjà présenté une analyse détaillée précédemment, nous ne reviendrons pas sur les problématiques de chaque jeune fille. Toutefois, nous pouvons dire que les TAT ont été pour nous d'une grande richesse et ont permis d'étayer nos hypothèses.

Les procédés du discours, utilisés de façon quasi exclusive, sont surtout ceux de la série C (évitement du conflit) pour Alicia et Sihem. Néanmoins, nous nuancerons ces constats pour Alicia chez qui l'utilisation de procédés de la série A vient tempérer cette observation. On retrouve cette prépondérance chez Catherine (avec toutefois une forte présence de procédés E), et chez Maïna qui utilise également les procédés de la série labile.

Salimata présente un profil plus contrasté avec des procédés C majoritaires, mais avec également des procédés E et des procédés des séries labiles et rigides (B et A). Seul le protocole de Patricia présente de façon quasi exclusive des procédés de la série labile (B1, B2, B3).

Comme pour les Rorschach, nous avons choisi quelques planches qui nous apparaissent pertinentes au regard de nos hypothèses.

- La **planche 2** réactive le conflit œdipien, et plus précisément la relation triangulaire mère/père/fille.

Sur les six jeunes filles ayant passé l'épreuve, une seule a pu raconter une histoire où la triangulation œdipienne est un peu reconnue: (Alicia: « *Des paysans! On dirait la mère, elle regarde au loin. Le père ou le mari, il travaille avec son cheval et elle c'est marrant on*

dirait qu'elle regarde quelqu'un »). On relèvera que si les différents personnages sont campés, ils évoluent sans aucune relation autre que celle du regard. On retrouve cette problématique du regard chez Salimata : « *C'est à l'époque. Une dame qui surveille les gens qui travaillent. Devant une fille avec un livre. Elle pense à quelque chose. C'est tout* ». Cette insistance portée sur le regard se double d'une fonction de surveillance, incarnée par une représentation maternelle inquisitrice qui surveille (surmoi persécuteur?). Outre cette représentation, on note un scotome manifeste du masculin, non différencié et amalgamé à un groupe: « *les gens qui travaillent* ».

Pour Catherine et Maïna, la non reconnaissance de la triangulation passe par une identification narcissique au personnage de la jeune femme de la planche (Catherine: « *Là je vois pas. Elle est dehors, il fait beau, elle cherche un endroit pour lire tranquille, elle regarde autour d'elle (?). Elle profite du temps* »; Maïna: « *Il fait un peu chaud aujourd'hui. C'est tout ...désolée pour cette histoire courte. Elle (au premier plan), elle m'inspire, elle a chaud* »). Pour Maïna, les représentations maternelles et paternelles sont indifférenciées: « *elle m'inspire, les autres non* » tandis que, pour Catherine, la représentation maternelle est non perçue et la représentation du masculin réduite: « *Lui il cultive* ». Pour Sihem, cette planche donne lieu à l'expression d'affects dépressifs que l'on retrouve dans tout le protocole: « *le petit garçon, il pense à sa famille, sa sœur, sa mère, son frère. On dirait qu'il est loin d'eux* ».

Patricia, quant à elle, refuse la planche « *j'ai pas d'idée, pas d'inspiration* ».

Comme on le voit, la problématique œdipienne et le complexe de castration qu'il inclut, sont ici centraux... et inhérents au processus pubertaire. Toutefois, pour nos sujets, les fragilités narcissiques observées, les traumatismes vécus semblent réactualiser sans cesse, et de façon intense, le conflit œdipien.

- La **planche 3 BM** renvoie à la position dépressive et met à l'épreuve les capacités de travail du deuil, la réversibilité des affects dépressifs. D'autre part, elle sollicite les capacités du sujet à lier les affects (tristesse, dépression) et les représentations (absence, mort, perte d'objet).

Pour cinq de nos six sujets, il y a reconnaissance de la situation dépressive, les affects étant liés aux représentations. Cependant, seule Maïna entrevoit la réversibilité des affects et les désirs à venir, dans une position active: « *Aïe! Je viens de me faire taper, j'ai mal. Ils m'ont pris toutes mes affaires. Il faut que j'aille porter plainte* ». Alicia et Catherine font appel à

des représentations enfantines (Alicia: *Un enfant puni, mis au coin, battu... je sais pas, il a fait une bêtise*; Catherine: *Elle pleure parce que elle est punie (?) Elle a désobéi* » accompagnés de mouvements projectifs intenses pour Catherine au regard de son histoire « *Un ciseau. Peut être qu'elle est à bout et qu'elle a voulu se taillader... je vois que ça* ».

Salimata déplace la représentation du côté de la relation de couple, alors que pour Sihem, les problématiques de la séparation et du manque s'avèrent de nouveau prégnants: « *il pleure là non? Il est en manque de sa famille* ».

Pour Patricia, pour qui le conflit est d'abord intrapsychique, cette planche donne lieu à une représentation teintée de mélancolie, sans liaison véritable entre affects et représentations: « *Une femme qui est dépitée qui pleure on dirait. (?) J'en sais rien* ».

Comme on le voit, si la problématique dépressive est reconnue, si la liaison entre affects et représentations existe, c'est plus à la difficulté dans l'expression de désirs, et à l'impossibilité d'élaborer une sortie de la dépression que se heurtent actuellement nos sujets. Cette constatation est à rapprocher de la réalité actuelle de ces jeunes filles, accueillies pour un temps indéterminé, dans un foyer, dont l'un des objectifs à moyen terme est la mise en place d'un cadre, éducatif, thérapeutique et social, favorisant l'élaboration psychique.

Considérant les sollicitations latentes des planches 5 et 7 GF, nous avons choisi de les regrouper.

- La **planche 5** renvoie à une image féminine/maternelle qui pénètre et regarde. La figure de la mère peut apparaître comme étant à la fois séductrice et "interdictrice", dans un contexte œdipien où est sollicitée la culpabilité, liée à la curiosité sexuelle et aux fantasmes de la scène primitive. Dans un autre registre, l'angoisse de perdre l'amour de l'objet est également mise à l'épreuve, avec les traitements différents de cette angoisse suivant les sujets (narcissique, dépressif ou persécutif).

Chez deux sujets (Patricia et Sihem), cette planche donne lieu à une représentation maternelle affirmée. Les sollicitations latentes (curiosité sexuelle et scène primitive) sont évitées par une mise à distance du lieu (Patricia: « *On dirait une maman (une daronne) qui rentre dans une pièce dans le salon, salle à manger*»; Sihem: « *la jeune maman ouvre la porte du salon* ») mise à distance pulsionnelle que l'on retrouve dans d'autres protocoles (Salimata: « *les pièces* »; Maïna: « *elle rentre dans une pièce* » ou sous forme de dénégation,

et d'expression d'un conflit entre désir et interdit: (Alicia: « *On dirait elle entre comme si c'était pas une chambre. On dirait qu'elle veut s'affirmer; si on dirait une chambre, elle veut voir si quelqu'un dort bien* »).

On retrouve, chez Salimata, le versant persécutif en lien avec le surmoi, déjà aperçu à la planche 2 « *Une femme qui vérifie les pièces avant d'aller se coucher* ».

Pour trois protocoles (Patricia, Alicia et Maïna), la curiosité porte sur la recherche d'un autre sujet plus que sur une action quelconque.

Enfin, concernant Catherine, les mouvements projectifs sont transparents au regard des éléments recueillis dans l'entretien « *C'est le soir. Je pense qu'elle est parano en fait. Elle a entendu du bruit, elle a tout éteint, elle voit de la lumière. Des yeux ronds parce qu'elle est en panique. En fait on dirait elle croit aux esprits bizarres* ».

En conclusion, l'identification maternelle semble très fragile pour la majorité des sujets; l'anonymat des personnages, l'évitement, la mise à distance, les mouvements projectifs constituent les défenses les plus utilisées à cette planche.

- La **planche 7 GF**, de par ses sollicitations latentes, est très complémentaire de cette planche 5. Elle renvoie à la relation mère/fille et particulièrement les mouvements d'identification de la fille à la mère. Cette planche donne lieu à l'expression de différentes modalités relationnelles mère/fille.

Pour Catherine, on est proche de la décharge pulsionnelle, du passage à l'acte, la figure maternelle n'existant pas « *Une jeune fille, 16/17 ans. Elle a eu un bébé et voilà, c'est tout en fait* ».

D'emblée, les mouvements d'identification à la mère peuvent être évités par un déplacement vers une image féminine dégradée, maintenant le personnage de la fille dans une position enfantine (Salimata: « *Un petite fille avec une dame de ménage. Elle lui tient compagnie. La petite fille elle boude* ») ou par un déplacement vers une image "maternante" (Patricia: « *Ça fait pas maman et sa fille. Ça fait nourrice* ») qui dans un cas comme dans l'autre, permettent la mise à distance de la sexualité maternelle. Maïna ne nomme pas la mère mais attribue au personnage l'incarnant une fonction autoritaire, maintenant la fille à une place de petite fille « *Mais tiens le bébé correctement, tu vas le faire tomber; je vois pas ce que la petite pourrait répondre. Elle a l'air perdu* »

La relation mère/fille est très fortement sollicitée à cette planche, mais ce qui est moins souligné par les auteurs et que l'on retrouve de façon importante ici, concerne les

mouvements projectifs majeurs dont le poupon est l'objet , mouvements marqués par une agressivité plus ou moins avérée ou l'absence de cet objet du récit comme pour Salimata: (Patricia: *Je sais pas ce qu'elle a dans la main; Alicia: C'est quoi dans les mains? Un hamster? on dirait c'est un truc qu'elle veut pas lâcher; Maïna: C'est un bébé ça? Mais tiens le bébé correctement, tu vas le faire tomber*). Peut-on y voir les attaques contre un tiers séparateur suppléant la figure paternelle défaillante, comme en témoignent les récits de la planche 2, ou l'expression de fantasmes agressifs contre l'objet d'amour incestueux, né de la relation homosexuelle avec la mère, ou encore l'expression d'une agressivité à l'égard de tout ce qui sépare de la relation mère/fille ou, enfin l'expression d'un déplacement de l'agressivité de la mère vers un objet tiers? Il nous est bien difficile de répondre à ces questions, qui pourraient constituer de nouvelles hypothèses pour une autre recherche.

En définitive, seule Sihem déroule un récit où la relation mère/fille est évoquée directement, avec l'expression d'un mouvement identificatoire évident: « *Une jeune maman avec sa petite fille assises dans le salon, et qui regarde le bébé de sa petite fille. Pourtant si jeune* ».

Cette planche reflète bien les difficultés identificatoires rencontrées par ces jeunes filles, et par là même, les difficultés d'accès à un féminin apaisé.

Pour compléter notre analyse, nous avons choisi deux planches, l'une mettant en jeu l'ambivalence pulsionnelle dans la relation de couple (planche 4), l'autre l'expression de la sexualité et de l'agressivité dans la relation de couple (planche 13 BM).

Quatre de nos sujets ont accès à l'ambivalence dans la relation de couple. Un tiers est à l'origine du conflit dans trois cas (Salimata: « *Un couple. La femme qui retient le mari (?) Je sais pas. Peut être qu'il voulait se bagarrer* »; Patricia: « *Une dame elle est avec son homme, elle le regarde de façon amoureuse. Lui il regarde autre chose, ça se trouve il regarde une autre femme* »; Alicia: « *Soit ils sont amoureux, soit elle le regarde et il en a rien à foutre d'elle. Il est captivé par une autre femme peut-être* »). Pour Sihem, les motifs de conflit sont internes au couple et non précisés: « *On dirait qu'il l'évite, elle essaie de parler avec lui (?) Il y a une embrouille.* » Cet accès à l'ambivalence ainsi que la présence d'un tiers signent le contexte œdipien dans lequel le récit est formulé. On notera l'aspect passif de la position féminine, certes sollicité par la planche, mais exprimé avec une connotation négative par Sihem « *On dirait qu'il l'évite, elle essaie de parler avec lui* » ou Alicia: « *Soit ils sont amoureux, soit elle le regarde et il en a rien à foutre d'elle* ». Cette position est complétée de remarques sur la féminité plutôt positives (Sihem: « *accompagné d'une jeune et belle femme* »; Alicia: « *Elle est plutôt jolie la femme* »). On retrouve cet accès à l'ambivalence chez

Catherine, pour qui la responsabilité de la séparation est attribuée au personnage féminin: « *Elle a trompé son mari, elle essaie de lui expliquer mais lui il veut rien savoir, il veut partir* ».

Toutefois, le maniement de l'agressivité et de la tendresse reste souple.

Il en va tout autrement pour Maïna où la "faute" portée sur la femme, sur un versant plutôt maternel de mère nourricière, l'expose à des représailles sévères: « *Elle a oublié de lui donner à manger; il l'a laissé dormir dehors* ».

Comme on le voit, à cette planche, la moitié de nos sujets a accès au maniement de l'ambivalence pulsionnelle dans la relation de couple. Il nous semblait intéressant de mettre en parallèle cette planche avec la planche 3 MF où cette ambivalence est sollicitée sur un mode plus cru (agressivité et sexualité). Rappelons que cette planche s'organise autour d'une situation triangulaire dramatisée dans un contexte œdipien et, au-delà, pose la question de la perte violente et de la destruction.

Aucun de nos six sujets ayant passé le TAT ne déploie un récit organisé autour d'un tiers. Pour Maïna et Patricia, le recours à la banalisation sert manifestement de défenses devant le pulsionnel. Mais, alors que pour Maïna, il y a scotome du personnage féminin « *Le mec il se réveille il va au taf et puis c'est tout* », pour Patricia, on observe des mouvements projectifs « *Ça me fait penser à moi et à mon copain. Il se lève plus tôt pour aller au travail et moi je reste au lit* ». Pour Salimata et Sihem, les sollicitations de la planche figent les représentations. Si la destruction est présente, on sent une certaine inhibition déjà observée au Rorschach (temps de latence important, emploi de « *on dirait* » « *je sais pas* »).

Pour Alicia et Catherine, c'est le maniement de l'agressivité et la place féminine dans la relation de couple qui sont évoqués de façon brutale avec une grande banalisation, voire une abrasion des affects pour Alicia: « *ça c'est une femme, il l'a sautée et après il se barre comme tous les hommes. Non je rigole.... et après il se lève, il a passé une bonne soirée. La femme? elle dort ou elle est morte* » et un certain retour du surmoi pour Catherine: « *Ça c'est un garçon qui est en manque d'affection on va dire. Alors il a forcé sa femme. Il l'a violée, elle l'a giflé. Il l'a tué . Il pleure car il regrette* »).

II. CONFRONTATION AUX HYPOTHESES

Reprise de l'hypothèse 1

Nous avons fait l'hypothèse que le recours à l'acte était une modalité défensive ayant une fonction messagère, qui se rencontrait dans une diversité de fonctionnements psychiques. Rappelons que les hypothèses diagnostiques sont toujours délicates à poser devant la plasticité des organisations pathologiques se manifestant à cet âge, et devant ce qui, comme l'écrit F. Marty (2011, *ibid*, p.14) « peut être un symptôme passager ou au contraire le signe d'entrée dans une pathologie grave ». Aussi, c'est avec la plus grande prudence que nous avons établi des hypothèses de fonctionnement psychique, prudence dont il faut redoubler devant la grande restriction dont ont fait preuve plusieurs sujets.

Concernant la diversité des fonctionnements psychiques, nous constatons que deux des jeunes filles rencontrées présentent un fonctionnement névrotique, quatre un fonctionnement limite ou narcissique avec des variations importantes concernant les aménagements possibles sur le plan psychique, une pour laquelle il est difficile de se prononcer, et une présentant à ce jour des signes inquiétants d'évolution possible vers une pathologie sévère. L'ensemble de ces données va dans le sens de notre hypothèse concernant la diversité des fonctionnements psychiques. Nous observons cependant une prévalence des problématiques narcissiques et limites, ce qui est cohérent avec toutes les études antérieures. Cette problématique signe, non pas la contestation de la loi, mais l'impossibilité de son intégration, reposant sur des problématiques incestueuses familiales. Les questions du "travail de la latence" et de l'effraction traumatique pubertaire se posent, notamment à travers les récits de plusieurs sujets faisant référence à un "avant", calme et sans violence, à un "paradis perdu idéalisé". Nous y voyons là l'impact indéniable de l'avènement pubertaire où « la vulnérabilité traumatique est redoublée de la violence des transformations corporelles, des pulsions, et de l'inadéquation du Surmoi » (D. Drieu, 2011, p.121). C'est ce que souligne Houari Maïdi (2011) distinguant dans la temporalité dans laquelle s'inscrit l'événement traumatique, un avant et un après, ainsi qu'une éventuelle répercussion dans l'après-coup pubertaire.

Enfin, indépendamment de la diversité des fonctionnements psychiques, c'est la présence plus ou moins massive d'éléments dépressifs qui a retenu notre attention. Si l'élaboration de la problématique de la perte d'objet ne peut être attendue à l'adolescence (M. Emmanuelli, 2009, *ibid*), cette non élaboration est ici étendue à l'ensemble des sujets. La restriction, la grande inhibition des

protocoles, portent la marque de ces éléments dépressifs. Comme nous l'écrivions précédemment, de nombreuses études ont mis en évidence que la plupart des manifestations symptomatiques de l'adolescence relevaient de troubles dépressifs plus ou moins exprimés. Pour P. Jeammet (1985b), la dépression peut se cacher derrière diverses manifestations telles que les plaintes somatiques, les troubles du comportement (notamment les fugues, les délits mineurs, l'agressivité, les conduites d'addiction...) et l'inhibition. Comme on le voit, ces symptômes se retrouvent dans la quasi totalité des protocoles recueillis.

Reprise de l'hypothèse 2

Nous formulons l'hypothèse selon laquelle la précocité des traumatismes, notamment avant la mise en place du langage, avait une influence majeure, et altérait les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits. Cette hypothèse est en lien avec les apports théoriques de R. Roussillon que nous avons développé dans notre partie théorique.

Comme le souligne Anne Tassel, cette question de la symbolisation du trauma était déjà présente « dans les débats entre Freud et Ferenczi, l'un portant l'accent sur le déficit de la symbolisation post-traumatique alors que l'autre défendait avec finesse que la perception de ce déficit conjugait à la fois l'effet d'effraction et l'opération symbolique, la discontinuité et la continuité » (2007, *ibid*, p.244). Rappelons que le traumatisme peut se définir par l'excès du "trop" comme par l'excès du "pas assez". « Le traumatisme précoce est réel quand l'excitation externe fait défaut (manque d'excitation originaire) ou, au contraire, lorsque l'excitation externe est excessive et débordante » (Maïdi. H, 2011, *ibid*, p.141).

Un traumatisme psychique ou corporel, telles les carences de soins précoces, peut provoquer un traumatisme avec des conséquences sexuelles au moment de la période pubertaire. Une des difficultés réside dans la définition de la précocité d'un traumatisme. C'est pour cette raison que nous avons choisi la mise place du langage comme "borne"; ce qui s'est révélé finalement plutôt inopérant. A partir de quel âge un traumatisme est-il précoce? Nous avons donc distinguer les traumatismes post-nataux de ceux connus par la suite.

Il est, d'autre part, quelque peu illusoire de prétendre avoir accès à d'éventuels traumatismes précoces chez des sujets rencontrés une fois. C'est donc avec précaution que nous présenterons et interpréterons les données recueillies.

Pour quatre des sujets (Maïna, Salimata, Tania et Alicia), il y a manifestement l'existence de

traumatismes précocissimes (abandons, placements précoces, séparation primaire). Pour trois d'entre elles (Catherine, Sihem et Shirley), nous pouvons affirmer que des traumatismes précoces ont existé (violences intrafamiliales), réactualisés au moment de l'adolescence.

Patricia, quant à elle, ne fait pas référence à des traumatismes de la petite enfance mais situe très précisément les violences traumatiques à la puberté.

Il nous semble important de rappeler que pour trois de nos sujets, nous ne pouvons présenter l'ensemble des deux épreuves projectives, ce qui réduit les possibilités d'analyse et d'interprétation.

Concernant les sujets ayant vécu des traumatismes très précoces, on observe des mouvements allant dans le sens d'une symbolisation minimale, de capacités de fantasmatisation et de mentalisation réduites chez Maïna, d'une altération de la mentalisation (en secteur) chez Salimata, allant dans le sens de notre hypothèse, alors que celle-ci est invalidée par les observations concernant Tania et Alicia, pour qui les capacités de symbolisation et de mentalisation sont préservées, même si on relève une altération sans désorganisation pour Alicia

Pour les sujets ayant connus des traumatismes plus tardifs, on observe chez Catherine un défaut relatif de fantasmatisation relatif et des capacités de symbolisation très altérées, alors que pour Shirley, la pauvreté associative au Rorschach ne s'accompagne pas d'une désorganisation manifeste. Sihem, quant à elle, ne connaît pas de difficultés majeures.

Pour Patricia, pour qui aucune référence à des traumatismes précoces n'a été soulignée, on relève des capacités de symbolisation, de mentalisation.

Comme on le voit, notre hypothèse concernant le lien entre précocité des traumas et altération des capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits n'est pas vérifiée. Toutefois, la question du sens des actes en fonction de la précocité des traumas mériterait d'être posée. Il nous semble aujourd'hui que des facteurs tels que la spécificité des traumas, leur aspect cumulatif et les réponses de l'environnement, permettant ou non leur élaboration, sont aussi primordiaux que leur précocité.

Reprise de l'hypothèse 3

Nous avons posé l'hypothèse selon laquelle existerait chez des jeunes filles délinquantes, une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux issus de l'extérieur et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi.

Cette hypothèse fait référence aux travaux de J. Schaeffer, J-Y. Chagnon et M. Cournut qui distinguent une féminité de surface et de séduction, de l'ordre du registre du visuel, dont la fonction

défensive est destinée à rassurer l'homme sur sa puissance phallique, d'un féminin intérieur, porteur de tous les fantasmes dangereux. Rappelons que pour M. Cournut-Janin (1998), le complexe de castration organise et structure le féminin dans les deux sexes. C'est par cette position centrale que la féminité est définie spécifiquement comme "leurre phallique", protecteur, permettant de ne pas déclencher chez l'homme la peur de la castration.

Pour les jeunes filles rencontrées, la radicalisation de l'opposition entre féminité et féminin ne s'observe pas de façon limpide. On se retrouve plutôt devant une "déclinaison singulière de la féminité et du féminin". Il nous semble que c'est l'ensemble du processus identificatoire féminin qui est altéré, attaqué, posant la question des identifications.

Le refus du féminin chez Maïna est manifeste et s'accompagne d'un refus de la féminité et de la sexualité, alors que, pour Catherine les relations sont marquées par l'incapacité à lier agressivité et sexualité dans une relation. Ce qui est frappant chez Catherine réside dans l'impossibilité d'intégration du féminin; vecteur de la féminité, le corps tout entier est mis en avant dans des relations où est la violence est destructrice. Si on n'observe pas de radicalisation entre féminité et féminin, on peut souligner une haine du corps et des attaques de celui-ci. Plus que d'un antagonisme féminité/féminin, c'est l'opposition érotique/maternel qui semble privilégiée, ce que nous retrouvons chez Maïna.

Pour Salimata, l'intégration du féminin questionne quant à la fragilité des identifications.

Les données recueillies pour Sihem ne vont pas dans le sens de notre hypothèse.

Si, pour Patricia, les identifications sexuées dans les relations amoureuses et la problématique de l'intégration du féminin font l'objet d'un véritable travail psychique, « le travail du féminin » (J. Schaeffer), on ne repère pas de radicalisation entre une féminité exhibée et un féminin réceptif. Ce n'est pas la féminité qui est mise en avant, mais le recours à une instrumentalisation du corps dans une recherche protectrice auprès des garçons. On retrouve certains de ces éléments chez Alicia et Shirley.

Pour Alicia, le féminin et la féminité s'expriment massivement sur un mode de soumission à l'emprise masculine, comme en témoignent ses récits au TAT. Le féminin est voué à l'angoisse, l'abandon, la destruction, la dépression.

Les données recueillies auprès de Shirley ne permettent pas de confirmer ou d'infirmer notre hypothèse, mais rendent compte de l'importance de la valorisation narcissique lue dans le regard des garçons. D'autre part, les relations sexuelles multiples et non protégées, campent un féminin peu intériorisé.

Comme on le voit, l'ensemble de ces éléments ne permet pas de valider notre hypothèse. Mais au-de

là de ce constat, différents points intéressants sont apparus. Lors de notre séjour dans l'institution, nous avons pu constater une dépréciation manifeste de la féminité chez ces jeunes filles, où le "caché du corps" laisse parfois place à une exposition corporelle sans retenue. Cette féminité dévalorisée, ainsi que le refus du féminin, renvoient clairement aux difficultés identificatoires et à l'effet dévastateur des traumatismes. Après les avoir rencontrées et après avoir recueilli leur parole, nous pensons que cette féminité est cachée, inhibée, par crainte de s'avérer potentiellement dangereuse pour ces jeunes filles, quand elle est exposée.

S. Proïa (2009, *ibid*, p.131) écrit que « la féminité comporte une double fonction: une fonction de mise en scène esthétique soutenue par le désir de séduire et une fonction défensive destinée à rassurer l'homme sur sa puissance phallique ». Il souligne que c'est la deuxième fonction qui est de plus en plus fréquemment observée dans les banlieues réputées difficiles, que le refus de la féminité à l'adolescence peut masquer la haine du féminin et que le refus du féminin chez nombre d'adolescentes est la résultante d'un environnement humain insuffisamment bon.

Pour plusieurs de nos sujets, c'est bien cette problématique qui reste en suspend.

Reprise de l'hypothèse 4

Nous avons posé comme hypothèse que, chez des adolescentes délinquantes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique. On observe un clivage du féminin, entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé, et un féminin érotique sacrifié.

Nous avons formulé cette hypothèse à partir des apports théoriques de F. Guignard, J. Schaeffer, S. Faure-Pragier portant sur l'antagonisme entre féminin maternel et féminin érotique et à partir des travaux de S. Proïa et B. Chouvier sur le complexe de Tirésias. Nous nous sommes également appuyé sur les apports de M. Ravit, notamment sur la conception de ce qu'elle nomme le « féminicide » à savoir la destruction du féminin érotique, mouvement où les phénomènes d'identification à l'agresseur et d'identification projective sont au premier plan.

Nous pensions constater pour cette hypothèse, une certaine exaltation du féminin maternel au détriment du féminin érotique. Or, nous avons confirmation de ce qui apparaissait lors de notre hypothèse précédente, à savoir que si le féminin érotique est souvent attaqué et traité de façon stéréotypée, sous domination masculine, le féminin maternel est également très malmené. On serait ici plutôt dans ce que décrit M. Ravit et non pas dans le complexe de Tirésias de S. Proïa et B.

Chouvier.

Cependant, alors que M. Ravit (2012, *ibid*) développe la notion de féminicide à propos d'un crime sexuel (la destruction du féminin érotique chez l'autre), notre population développerait plutôt une autodestruction du féminin érotique.

Seule Maïna présente ce que S. Proïa et B. Chouvier nomment une véritable « excision psychique », l'exaltation d'un féminin maternel sanctifié, sacralisé, au détriment d'un féminin érotique sacrifié, dénigré, alors que le féminin maternel est la seule entité préservée des affects destructeurs: « *j'ai pas encore eu de relations sexuelles...les filles en parlent tout le temps mais j'écarte* ». On observe une identification massive, sur un mode agressif, à une mère autoritaire, tyrannique.

Pour les autres, si le féminin érotique est le plus souvent malmené, par excès, ou par des mises en danger, ce n'est pas en opposition à un féminin maternel sacralisé.

Pour Salimata, la seule référence maternelle est évoquée au début de l'entretien: « *Ma mère est partie au Mali à ma naissance* ». Ensuite, ni dans le Rorschach, ni dans le TAT l'image maternelle ne sera évoquée, comme une résonance en creux à l'absence maternelle. D'autre part, le féminin érotique, bien que présent à travers les relations de couple au TAT, l'est à minima, nous amenant à conclure à une altération des identifications féminines dont l'origine est à chercher du côté des identifications maternelles.

Pour Alicia, la figure maternelle peut être "absente en présence": « *elle regarde au loin* » mais elle peut également incarner un surmoi qui surveille et regarde: « *on dirait, elle entre comme si c'était pas une chambre. On dirait qu'elle veut s'affirmer* », alors que les représentations de relations de couple sont marquées par l'emprise masculine, accompagnée d'une dévalorisation du féminin érotique: « *ça c'est une femme, il l'a sautée et après il se barre comme tous les hommes. Non je rigole.... et après il se lève, il a passé une bonne soirée. La femme? elle dort ou elle est morte* ».

On ne peut pas parler véritablement de clivage mais d'un antagonisme certain, sans idéalisation maternelle. Pour Catherine également, le féminin maternel est fortement dévalorisé, attaqué, dénigré, effrayant, alors que le féminin érotique est placé sous le seau de l'agressivité, de la destructivité de ce que l'on peut considérer comme des recours à l'acte sexuels. Comme nous l'écrivions précédemment, on peut se poser la question de l'identification projective et de l'identification à l'agresseur pour Catherine: s'identifier à sa mère, à l'objet du désir de son père, allant jusqu'à la prise de médicaments maternels pour un acte suicidant et s'identifier à son père dans un mouvement d'identification à l'agresseur, semble être le paradoxe insoluble auquel elle est confrontée. Le désir de grossesse formulé au TAT, pourrait constituer une idéalisation narcissique et réparatrice (être la mère idéale d'un enfant idéal).

On retrouve des éléments d'opposition entre courant maternel et courant érotique, mais sans clivage, chez Shirley. Alors que le féminin, sexuel plutôt qu'érotique, est débridé et semble se rapprocher des *acting out*, le féminin maternel s'exprime narcissiquement par le risque de grossesse potentielle, qui pourrait revêtir une fonction surmoïque.

Pour Tania, il n'y a pas de clivage entre féminin maternel et féminin érotique, mais plutôt dans la sexualité entre traumatismes sexuels cumulatifs et recours à la religion dans sa dimension asexuée.

Au final, seules Patricia et, à un degré moindre, Sihem, semblent pouvoir manier par le jeu des identifications, l'antagonisme entre féminin maternel et féminin érotique. Pour Patricia, on observe une grande ambivalence vis-à-vis de l'imgo maternelle, accompagnée d'une mise en danger évidente d'elle-même, dans sa dimension érotique (relations sexuelles non consenties, grossesse non désirée, IVG). Cependant, l'accès à l'ambivalence se traduit au TAT: « *y a pas longtemps j'étais enceinte et j'ai avorté; je vois deux sens: d'un côté ça me fait mal et d'un autre c'est un bon souvenir* ».

Pour Sihem également, il n'existe pas de clivage mais un certain mouvement dans les processus identificatoires entre pôle érotique et pôle maternel. Cependant, ce mouvement est parfois brusque et marqué par une certaine instabilité des identifications.

III. INTERETS ET CRITIQUES DE LA RECHERCHE

Nous présentons maintenant les apports de cette recherche ainsi que ses limites. Pour ce faire, nous avons choisi de façon subjective, les thèmes qui nous semblent les plus significatifs. Nous sommes partis de la clinique avant de procéder à une mise en perspective théorique.

III.1. Les apports de la recherche

Les identifications

Cette recherche a souligné l'aspect fondamental des identifications. Comme le rappelle J-Y.

Chagnon (2001, *ibid*) se référant à C. Chabert, deux pôles jouent un rôle essentiel dans le maintien de l'identité et la mise en place des identifications sexuelles: la réactivation des processus de séparation-individuation et celui du conflit œdipien. Or pour la plupart de nos sujets, on constate un véritable déficit des identifications structurantes, en lien avec une triangulation œdipienne fragilisée comme en témoignent les récits aux épreuves projectives. Si tout être humain doit reconnaître sa féminité et sa masculinité en assumant l'identification aux deux parents, la tâche semble bien ardue pour des sujets plongés dans de telles conjonctures traumatiques et de surcroît en proie aux réaménagements pubertaires. L'identification maternelle, base des identifications féminines, s'avère délicate chez ces jeunes filles dont la représentation maternelle est attaquée, dépréciée, dévalorisée. Comment s'identifier à ce féminin? Peut-être, comme Catherine, en utilisant les médicaments de sa mère pour ses nombreuses tentatives de suicide? Outre les phénomènes d'identification projective, on peut voir dans ces actes un refus du féminin qui se manifestera de différentes façons. L'identification paternelle, tout aussi complexe, par des mouvements d'identification à l'agresseur favorise l'intégration de modèles masculin et féminin stéréotypés de domination masculine et de soumission féminine, servant de base aux modèles relationnels.

La dimension incestuelle, la sexualisation des relations familiales est observable dans de nombreux récits. Dans ce contexte, le travail normal de l'adolescence qui consiste, entre autres, à une désidéalisation de l'image maternelle ne peut se faire. Sans aller jusqu'à un clivage entre féminin maternel et féminin érotique, ce à quoi nous nous attendions, on observe dans la réalité, le maintien d'une image maternelle "suffisamment bonne" pour permettre le maintien des relations.

Le recours à l'acte et la précocité des traumas

Une de nos hypothèses concernait l'éventuel lien entre fonctionnement psychique, précocité des traumas, capacité de mentalisation et de symbolisation.

Comme nous l'avons vu, si notre quatrième hypothèse n'est pas vérifiée, quelques remarques s'imposent. On observe des recours à l'acte dans une diversité de fonctionnements psychiques non directement liés à la précocité des traumas. Cependant, nous avons pu distinguer le passage à l'acte d'essence narcissique, souvent en réponse à une menace directe sur l'identité, tel que défini par Philippe Jeammet, du recours à l'acte impliquant un mouvement de sollicitude ou de culpabilité œdipienne.

Comme le rappelle F. Houssier, le recours à l'acte est une modalité défensive, propre au processus

adolescent, où c'est la possibilité de dire qui est remplacée par l'acte, plus que la capacité à fantasmer. Or, il nous semble aujourd'hui que des facteurs tels que la spécificité des traumatismes, leur aspect cumulatif et les réponses de l'environnement, permettant ou non leur élaboration, sont aussi primordiaux que leur précocité.

Nous avons pu observer que nombre des recours à l'acte de nos sujets s'inscrivent dans une dimension d'appel à l'environnement et sont liés à une régression adaptative constituant une forme essentielle de langage symbolique, adressée aux figures parentales substitutives (professeurs, éducatrices, directeurs, services sociaux...) tels que l'on théorise Peter Blos et Winnicott. Rappelons que pour ces auteurs, le recours à l'acte délinquant est une des expériences intégratives du processus d'adolescence et que toute conduite transgressive engage un rapport à l'autre, un comportement noué à une relation d'objet.

En définitive, nous distinguons le recours à l'acte du passage à l'acte sans que cette distinction ne soit en lien avec la précocité des traumatismes et accordons une place fondamentale aux réponses de l'environnement.

L'impact du culturel et de l'environnement

Winnicott voit dans la délinquance, une persistance d'une vie psychique, signe de détresse vis à vis de l'environnement. (Winnicott, 1967, *ibid*). Pour lui, l'adolescence est un temps carrefour où la réponse de l'environnement, la compréhension du message latent influe le plus sur l'évolution et le devenir de l'adolescent. L'environnement doit se révéler indestructible. Cependant, comme le souligne R. Roussillon (2010), les réponses seront très largement dépendantes des appartenances sociales, voire ethniques des adolescents, avec une place de plus en plus importante de l'espace social élargi. J-Y. Chagnon (2010, *ibid*) souligne que ce peut être, à la fois certaines circonstances narcissiquement douloureuses pour les adolescents, ainsi que leur appartenance à un groupe à risques sur le plan social, qui peut favoriser l'acte délinquant isolé de n'importe quel sujet.

Ainsi, concernant les violences sexuelles S. Proïa (2009, *ibid*) souligne que celles-ci peuvent être considérées comme une autre sacralisation de la virginité féminine chez les caïds de banlieue.

F. Couchard (1994, p.302) précise que « C'est plus particulièrement sur la fille vierge et sur la question de la féminité que se cristallisent les crises et les ruptures culturelles ». La prégnance des "regards de la cité" se révèle fondamentale dans les discours et les actes des jeunes filles rencontrées, et plus particulièrement ceux portés sur leur féminité, leur sexualité. La féminité, la

sexualité féminine sous contrôle, seraient considérées comme des valeurs partagées chez les garçons et les filles des cités. Y. Morhain et B. Chouvrier postulent qu'il y aurait un moteur inconscient à maintenir une inégalité érotique très marquée à l'avantage du masculin, qui serait du ressort de « mécanismes archaïques tels que l'envie haineuse, la confusion des limites et l'emprise d'une imago maternelle toute puissante » (S. Proïa, 2009, *ibid*, p.132)

Comme le rappelle S. Proïa, ce refus de la féminité à l'adolescence peut servir à masquer la haine du féminin. Nous ajouterons que le recours à l'acte sexuel peut s'apparenter chez plusieurs de nos sujets à une tentative destructrice de réappropriation active d'une sexualité sous influence, au dépassement du "Tabou de la virginité".

Un point qui s'est révélé de façon manifeste lors des entretiens et de la passation des épreuves projectives est celui de la problématique dépressive.

La problématique dépressive

La dimension dépressive, très souvent négligée, est constitutive du processus pubertaire. Elle se repère pour plusieurs sujets de notre recherche et est au premier plan dans les entretiens de Catherine « *j'ai fait plusieurs TS à 15 ans... je me suis scarifiée, j'ai pris des médicaments, des somnifères, je suis tombée dans le coma, j'ai eu beaucoup d'hospitalisations* » et d' Alicia « *J'ai fait une dépression, on m'a donné des cachets mais j'en ai pas pris, mais je fumais beaucoup, j'arrêtais pas* ».

La restriction et l'inhibition, massives aux épreuves projectives, traduisent cette problématique dépressive que l'on rencontre massivement, mais pas uniquement, dans les fonctionnements limites ou narcissiques.

On retrouve également, chez la grande majorité des sujets, une consommation régulière, qui peut être importante, d'alcool et de substances psychoactives. Outre la dimension autoérotique et le plaisir transgressif accompagnant cette consommation, la dimension antidépressive doit être entendue. Il nous semble que ces consommations ainsi que la recherche de produits toxiques ne sont plus, aujourd'hui, ce qu'Olivier Ouvry présentait en 2007 comme étant l'apanage de l'homme, du registre d'une quête masculine.

Il nous semble plutôt s'agir ici d'une tentative de contrôle, de maîtrise des bouleversements pubertaires, commune aux deux sexes

La sexualité

En partant de la clinique rencontrée lors de notre recherche, il apparaît que la sexualité agie ou non, occupe, et avait occupé, une place primordiale pour nos sujets. Cela va d'une absence de relations sexuelles (Maïna) à un certain "vagabondage sexuel" sans que l'on sache qui en est réellement à l'origine. Pour Alicia et Sihem, la relation amoureuse existe avec un garçon plus âgé (« *un homme* » pour Alicia). Pour Patricia et Tania, la sexualité a revêtu les habits destructeurs du viol. Pour Tania, il s'agit de viols vécus pendant la petite enfance, alors que pour Patricia, il est question « *de relations sexuelles non consenties* » comme elle le présente elle-même, subies au cours de ses errances. Patricia a également vécu une grossesse suivie d'une IVG, ce dont nous reparlerons plus tard. Concernant Salimata, nous n'avons pas pu aborder ce sujet avec elle.

Toutes sauf deux ont connu des relations sexuelles précoces. Comme nous le rappelions dans notre partie théorique, la question des relations sexuelles précoces, de leurs effets et de leur sens, a été évoquée par Hélène Deutsch (elle parle de satisfactions sexuelles précoces) dans *La psychologie des femmes*. Elle pose la question des satisfactions sexuelles précoces, de l'infantile et du fantasme. Nous n'utiliserons pas le terme de satisfactions sexuelles précoces pour notre population, mais plutôt celui de relations sexuelles précoces.

A propos d'un cas clinique, Olivier Ouvry (2007, *ibid*) parle d'engagement de la sexualité sur un mode actif, précoce, sans pudeur ni culpabilité. Pour sa patiente, la sexualité serait une unique voie laissée libre à sa « création adolescente », une voie sexuelle phallique, masculine. Il souligne que « livrée à elle-même, une jeune fille glisse sur la pente qui paraît la plus naturelle, celle de la masculinité » (Ouvry, 2007, *ibid*, p.412). Ce qui s'applique pour la patiente d'Olivier Ouvry ne peut être transposable pour notre population. Nous faisons plutôt l'hypothèse d'un recours à l'acte sexuel, engageant le corps entier, agissant comme un court-circuit sur la fantasmatisation chez ces jeunes filles.

Une des modalités particulières de ces recours à l'acte sexuel, peut s'incarner par le désir de grossesse entre fantasme et réalité.

La grossesse, entre fantasme et réalité

La moitié de nos sujets a évoqué le fait d'être enceinte. Patricia a été enceinte et a eu recours à une IVG. Elle évoque ce moment au Rorschach et y déploie toute l'ambivalence s'y rattachant.

Catherine évoque, au TAT, un désir de grossesse d'essence narcissique alors que Shirley fait référence aux jeunes filles de sa bande qui « *tombaient enceintes* », ce qui l'aurait conduit à sortir du groupe et de ses pratiques sexuelles. Tania témoigne tout à la fois de sa grande fragilité et de l'importance du regard extérieur : « *dans la cité plein de rumeurs couraient sur moi comme quoi j'étais enceinte* ».

On connaît bien les effets de la conjoncture traumatique, née de la rencontre du fantasme et de la réalité. Comme l'écrit Didier Drieu (2012, p.378), en se référant à J. Guillaumin: « Le recours à l'acte permet de réélaborer le lien à l'objet, de réintégrer l'alliance originaire et de participer à sa création permanente. » Ignacio Melo souligne, lui, que « le processus de subjectivation est indissociable d'un fantasme d'auto-engendrement qui peut prendre chez les jeunes filles une forme précise: un désir de grossesse où elles se voient en mère idéale d'un bébé, sujet-objet qui les représente ». (I. Melo, 2004, p.236). Nous partageons ce point de vue mais nous ajouterons que pour nos sujets, la question de la lutte contre la passivité-passivation se pose, par la tentative de contrôle et de maîtrise du corps. Pour Jacqueline Schaeffer (2004, p.264): « tomber enceinte précocement peut également être un moyen de remplir et de fermer les issues ».

Rappelons que chez des adolescentes suicidantes, le conflit activité/passivité est remplacé par des forces d'engendrement et de destruction. Bien que nos sujets ne soient pas des sujets "suicidantes" (pour la grande majorité), il nous semble que le désir de grossesse et sa possible réalisation dans la réalité, pourraient constituer le point zéro d'un temps post-traumatique placé sous le fantasme d'auto-engendrement.

La spécificité féminine des agirs violents

En introduction, nous posons la question de l'existence d'une spécificité de la violence au féminin à l'adolescence. Peut-être aurait-il fallu commencer par distinguer dans la réalité, la violence auto-agressive de la violence hétéro-agressive. Il nous semble aujourd'hui que nous pouvons écrire qu'il existe des modalités singulières d'expression de cette violence au féminin. Toutefois, nous modérerons notre propos en soulignant que les agirs violents des adolescentes sont autant auto-agressifs qu'hétéro-agressifs. La spécificité des violences au féminin s'exprime pour ces jeunes filles en lien avec ce qui est renvoyé par l'extérieur: leur féminité et le traitement de celle-ci à travers des expériences traumatiques. Alors, que font-elles de ce qu'on leur a fait?

Elles ont toutes été en butte à une attaque du féminin à travers leur féminité: deux ont été violées, la

dimension incestueuse est au premier plan chez Catherine (« *mon père me traitait de salope* »), Salimata (« *mon père m'a rasé la tête* »). Quasiment toutes décrivent des scènes de violence paternelle où la dimension sexualisée est très présente.

On n'observe pas de radicalisation de l'opposition entre féminin et féminité mais plutôt une fragilisation et un rejet du féminin dans sa globalité. Dans cette conjoncture, les recours à l'acte auto-agressifs signeraient un refus du féminin, alors que les recours à l'acte hétéro-agressifs signeraient plutôt un éloignement de la mère. La place du féminin dans les recours à l'acte reste toutefois posée, quand on sait que chez des adolescentes suicidantes, et chez des violeurs actifs on observe un « déficit de féminin », ce que confirme M. Fain (1990) dans son article *Virilité et anti-hystérie: les rouleurs de mécanique*.

Alors, quel sens donner à ces agirs violents d'adolescentes? Nous pouvons y voir une lutte contre la passivité spécifiquement féminine telle que l'a décrit J. Schaeffer: « la fille est vouée à l'attente: elle attend un pénis, puis ses seins, ses "règles", la première fois, puis tous les mois, elle attend la pénétration, puis un enfant, puis l'accouchement, puis le sevrage, etc. Elle n'en finit pas d'attendre » (J. Schaeffer, 2007, *ibid*, p.263).

Aujourd'hui, il nous semble que les recours à l'acte dont ont fait preuve nos sujets les engageant toutes entières à leur "corps défendant", relèvent plus de l'auto-agressivité, après un détour souvent transitoire par des agirs hétéro-agressifs.

Nous constatons, au début de notre recherche, que les recours à l'acte étaient plus étudiés en terme de clinique de l'intériorité chez les filles et de clinique de l'extériorité chez les garçons, ce qui correspond à une réalité statistique. Nous nous sommes intéressés aux agirs externalisés des jeunes filles. Or, aujourd'hui, nous constatons que si ces recours à l'acte violents peuvent se présenter sous une forme externalisée ou être tournés sur soi, ils peuvent également se présenter sous une forme clinique faussement externe relevant finalement d'une clinique de l'intériorité (recours à l'acte sexuel, grossesse).

Nous allons maintenant aborder les difficultés rencontrées et les critiques que nous pouvons faire concernant notre recherche.

III.2. Difficultés et critiques

Les difficultés rencontrées concernent aussi bien les références théoriques, la méthodologie que l'analyse des données cliniques.

Sur le plan théorique, il nous a été parfois difficile de faire cohabiter une approche se référant à la psychopathologie psychanalytique, et une autre, relevant d'une dimension plus sociale.

Cette difficulté se retrouve dans les concepts mêmes auxquels nous nous référons: l'adolescence et la violence qui suscitent toujours des débats quant à leur appartenance au champ psychanalytique.

Aujourd'hui, il nous semble que l'appartenance culturelle d'origine de nos sujets, aurait pu être prise en compte de façon plus importante. Cependant, cette dimension très présente dans les récits de nos sujets, n'a pu être exploitée de manière approfondie devant les réticences rencontrées. D'autre part, la question des identifications transversales, notamment fraternelles aurait pu être davantage explorée.

Toujours sur le plan des références théoriques, la question du genre a été pour nous une source de questionnements, d'interrogations. Comment échapper à la pénétration sociale et culturelle (R. Roussillon, 1999, *b*)? Lors de l'élaboration de cette recherche, le débat sur le mariage pour tous, les fantasmes liés à la théorie du genre ont enflammé l'espace social et des positions de plus en plus clivées se sont faites jour.

Concernant la méthodologie employée, nous ferons plusieurs remarques: les deux premières hypothèses concernent aussi bien les garçons que les filles et ne reflètent pas la spécificité de notre problématique. D'autre part, la seconde hypothèse peut sembler redondante par rapport à la première. Enfin, pour refléter au plus près différents aspects de notre recherche, une comparaison entre groupes de garçons et de filles auraient pu être intéressante.

Sur le plan clinique, le nombre restreint de sujets, rencontrés une unique fois, amoindrit la portée des observations et ne permet pas de généralisation. Bien qu'ayant pris beaucoup de précautions au cours de la période que nous avons appelée "période d'immersion", il est certain que l'aspect "recherche universitaire" a constitué un biais dans la perception des jeunes filles de notre travail, plusieurs ayant manifesté leur refus d'être "un sujet d'étude". Cela s'est traduit par un nombre peu élevé de participantes et a eu une influence certaine sur la restriction des protocoles. Cependant, cette distance a pu faciliter de vraies rencontres dégagées d'enjeux institutionnels, bien que

marquées par un biais de désirabilité incontournable.

Bien que non abordée directement dans notre recherche, nous avons toujours eu à l'esprit cette dimension transféro-contretransférentielle, que nous avons mise à l'épreuve dans un autre espace.

CONCLUSION

Nous sommes partis de divers questionnements suscités par notre clinique de psychologue en nous référant notamment à notre précédente recherche (2010) au cours de laquelle nous avons relevé certaines configurations récurrentes chez des filles de la période de latence décrites comme particulièrement violentes: existence de traumatismes précoces, climat familial marqué par l'incestualité, violences intrafamiliales, angoisse de perte sur un fond dépressif, comportements auto et hétéro-agressifs.

Nous avons souhaité étudier les retentissements de l'avènement pubertaire, sur des jeunes filles ayant commis des actes de violence à l'égard d'autrui et présentées comme des adolescentes violentes et délinquantes.

Nous avons constaté que les agirs violents hétéro-agressifs sont étudiés avec une population adolescente quasi exclusivement masculine, les filles présentant plutôt une agressivité tournée vers elles-mêmes, donnant lieu à une clinique de l'intériorité (troubles des conduites alimentaires, scarifications...). Il nous a semblé que les violences au féminin étaient source de certaines contradictions.

Il nous revient en mémoire les consignes données par la police allemande à ses agents lors de la lutte contre les violences commises par "la bande à Baader", dans les années 70: « Tuez les femmes en premier, ce sont les plus dangereuses! ». Peut-on y entendre la manifestation de l'engagement "corps et âme", des filles, des femmes, dans des relations passionnelles?

Plus proche de nous et moins dramatique, Maiween dans son film *Polisse*, fait dire à une de ses actrices: « ça me casse les couilles ». Cette expression, que l'on retrouve fréquemment chez les jeunes filles, questionne de façon crue la place du féminin chez les adolescentes aujourd'hui.

Un certain nombre de questions sont apparues quant à la possibilité d'externalisation de l'agressivité chez les filles et quant aux enjeux et aux effets des remaniements pubertaires sur l'intégration du féminin, chez des jeunes filles aux assises narcissiques fragilisées par des traumatismes cumulatifs. Quelle serait la place du féminin dans ces agirs violents, renvoyant à une spécificité de cette violence?

Nous étayant sur notre modèle théorique, la psychopathologie psychanalytique et tout en conservant une approche plus sociale, nous avons abordé, outre celles de Freud, les conceptions d'auteurs tels que D. D. Winnicott, M. Klein, H. Deutsch.

Nous avons développé plusieurs concepts en nous référant aux travaux d'auteurs plus contemporains. Ces différents apports théoriques ont pour objet: les adolescences, le féminin, les recours à l'acte, la délinquance, les traumatismes. D'autre part, certains auteurs (F. Houssier, J-Y. Chagnon, R. Roussillon) de par leurs travaux sur les problématiques adolescentes proposent des

conceptualisations reprenant l'ensemble de ces éléments.

Nous nous sommes appuyés sur ces recherches pour développer le concept de ce que nous avons appelé "les adolescences". Puis, après avoir distingué le féminin de la féminité en référence aux approches de M. Cournut-Janin et J. Schaeffer, nous avons décliné différentes facettes du féminin. Nous référant, notamment à C. Balier, nous avons distingué le passage à l'acte, le recours à l'acte, le langage de l'acte. Enfin, nous avons repris différentes études épidémiologiques, afin de définir au plus près le terme de délinquance.

Dans un deuxième temps, nous avons proposé une méthodologie permettant d'opérationnaliser nos quatre hypothèses. Des rencontres fondées sur des entretiens cliniques et la passation d'épreuves projectives (Rorschach et TAT) auprès d'adolescentes placées en foyer éducatif sur décision judiciaire, suite à des actes délictueux, notamment des violences à autrui, constituent la base de notre méthodologie.

Les données recueillies sont d'une grande diversité et sont loin d'aller dans le sens de nos attentes.

Concernant notre première hypothèse (« le recours à l'acte est une modalité défensive, ayant une fonction messagère, observable dans une diversité de fonctionnements psychiques »), nous retrouvons une prévalence des fonctionnements narcissiques et limites, ce qui est en accord avec la majorité des études précédentes. Cependant, nous observons également une diversité des fonctionnements psychiques, allant dans le sens de notre hypothèse.

Notre deuxième hypothèse (« la précocité des traumatismes altère les capacités de symbolisation et de mentalisation des conflits ») ne s'avérera pas vérifiée. Cependant, les résultats recueillis nous mènent vers d'autres questionnements: si la question du sens des actes en fonction de la précocité des traumatismes demeure un domaine à creuser, la spécificité de ceux-ci, leur aspect cumulatif, les réponses de l'environnement permettant ou non leur élaboration nous semblent aujourd'hui autant de voies à explorer pour l'avenir.

Nous nous attendions à l'expression d'une radicalisation de l'opposition entre féminité et féminin à notre troisième hypothèse (« chez des adolescentes délinquantes, on observe une radicalisation de l'opposition entre une féminité exhibée, placée sous le règne des idéaux, et un féminin réceptif en lien avec le Surmoi »). Or, c'est plutôt à une déclinaison singulière de la féminité et du féminin que nous avons été conviés. L'ensemble de ce que nous avons nommé le processus identificatoire

féminin semble altéré, posant la question des identifications.

Ces observations sont confortées par les données recueillies en lien avec notre quatrième hypothèse (« chez ces adolescentes, les traumatismes barrent l'accès à la symbolisation d'un féminin intégrant le courant tendre et le courant érotique; on observe un clivage du féminin entre un féminin maternel idéalisé, sacralisé et un féminin érotique sacrifié »). Alors que nous nous attendions à une certaine exaltation du féminin maternel au détriment du féminin érotique, il s'avère que c'est le féminin dans son intégralité qui est malmené. Le féminin érotique est le plus souvent (mal)traité de façon stéréotypée sous domination masculine, alors que le féminin maternel est déprécié, absent. Cependant, si l'on ne retrouve pas de clivage à proprement parler entre les deux courants du féminin, ni d'exaltation de l'un au dépend de l'autre, on observe un antagonisme certain, dont une des voies de résolution fantasmatique et/ou agie résiderait dans la grossesse.

A travers cette recherche, nous avons pu dégager certaines constantes chez des sujets par ailleurs très différents les uns des autres.

Sur le plan des identifications, l'aspect non structurant de la triangulation œdipienne, les fragilités identificatoires en découlant sont apparus au premier plan. Sur un plan psychopathologique, si le processus pubertaire implique inmanquablement une dimension de perte, celle-ci s'avère singulièrement présente ici, la problématique dépressive pouvant s'illustrer pour certaines par des recours à l'acte auto-agressifs.

Comme nous l'avons déjà écrit, l'appel à l'environnement est repérable dans nombre des recours à l'acte de nos sujets, lié à une régression adaptative, constituant une forme essentielle de langage symbolique adressée aux figures parentales substitutives (professeurs, éducatrices, directeurs, services sociaux...). Toutefois, si cette dimension est facilement repérable dans les recours à l'acte "externalisés", s'exprimant dans le champ social, il en va tout autrement des recours à l'acte plus internes, notamment les agirs auto-agressifs. Cependant, on peut voir dans les manifestations symptomatiques tournées vers l'intérieur du corps (de type troubles alimentaires), une manifestation clinique affectant l'intériorité mais aussi l'extériorité dans sa fonction messagère.

Les scarifications nous semblent représenter parfaitement cette problématique. Alors qu'elles concernent au premier plan l'enveloppe externe du corps, et constituent en cela une attaque de la féminité qui se donne à voir, elles représentent également une attaque du féminin plus intérieur.

Les observations en lien avec notre troisième hypothèse vont dans ce sens. Alors que nous nous attendions à une radicalisation de l'opposition entre féminin et féminité, nous avons observé une

atteinte à la fois du féminin et de la féminité.

Comme nous l'avons souligné, l'impact de la culture d'appartenance, au sens large du terme, les représentations du féminin et de la féminité véhiculés par cette appartenance, les réponses de l'environnement, constituent des facteurs déterminants sur le type même des recours à l'acte auxquels font appel les adolescentes. Il en va de même pour le féminin érotique et le féminin maternel.

En introduction, nous faisons référence au dernier film d'Abdelattif Kechiche *La vie d'Adèle* qui illustre parfaitement, entre autres, la différence de traitement de la sexualité, en l'occurrence de l'homosexualité féminine adolescente en fonction du milieu social et culturel.

Dans notre première partie, nous nous posons la question de l'existence d'une spécificité des agirs violents au féminin. Il nous semble, aujourd'hui, que cette spécificité existe de par la singularité des moyens utilisés, que le sujet soit l'objet de ces actes (scarifications, recours à l'acte sexuel, grossesse) ou que d'autres sujets le soient (agressions, vols...).

Cette spécificité se traduit également par la nature même des traumatismes subis, les recours à l'acte à l'adolescence témoignant d'une tentative de liaison signifiante de ces traumatismes. C'est parce qu'elles sont nées filles, parce qu'elles sont devenues adolescentes, qu'elles ont subi des violences attaquant féminité et féminin.

Une autre singularité concerne la dimension messagère et la dimension d'appel à l'objet (en lien avec la problématique dépressive?) qui nous apparaissent plus fréquentes chez les filles. Il est important de préciser qu'aucun de nos sujets, malgré des parcours chaotiques, ne s'est retrouvé incarcéré, contrairement à bon nombre de garçons délinquants de cet âge.

Pour finir, différents prolongements à notre recherche semblent possibles.

L'un de ces prolongements pourrait résider en une étude comparative des recours à l'acte chez des garçons et des filles pendant la période adolescente. La configuration où la mère serait "l'agent traumatique violent" et non le père, pourrait constituer également une voie de recherche méritant d'être explorée.

Enfin, une étude prenant en compte la dimension familiale élargie, mettant en œuvre les identifications transversales et fraternelles finalement assez peu étudiées, pourrait s'avérer particulièrement féconde

BIBLIOGRAPHIE

Aichorn, A. (1925). *Jeunesse à l'abandon*. Toulouse: Privat, 1973.

Anzieu, D. et Chabert, C. (1983). *Les méthodes projectives*. Paris, PUF (1ère édition 1961) (9ème édition mise à jour, 1992)

Anzieu, D. (2004). *La femme sans qualité, Esquisse psychanalytique de la féminité*. Paris, Collection: Psychismes, Dunod - 3ème édition.

Anzieu, D. (1974). *Le Moi-peau*. Paris: Dunod-Bordas, 1985.

Anzieu, D. (1988). Vues nouvelles sur l'auto-analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse, *Revue Française de Psychanalyse*, 2000, 64, 4, pp. 1201-1216.

Arnoux, J. D. (1997). *Mélanie Klein, Psychanalystes d'aujourd'hui*. PUF, Paris.

Assoun, P.L. (2001). Que veut une adolescente? in Lesourd, S. et coll. *Le féminin: un concept adolescent?*, Erès, Paris. p. 77-90.

Aulagnier, P. (1986). *Un interprète en quête de sens*, Paris, Ramsay.

Azoulay, C., Emmanuelli M., Rausch De Traubenberg, N., Corroyer D., Rozenchwajg, P., Savina, Y. (1999). «Les données normatives françaises du Rorschach à l'adolescence et chez le jeune adulte », *Revue Psychologie clinique et perspective*, VOL. 13, 2007, p. 371-409.

Azoulay, C., Emmanuelli, M. (2000). «La feuille de dépouillement du TAT/ nouvelles formules, nouveaux procédés », *Psychologie clinique et projective*, 6, p.305-327.

Azoulay, C. (2002). La feuille de dépouillement du TAT: des origines à nos jours, *Psychologie clinique et projective*, 6, p. 305-327.

Balier, C. (1988). *Psychanalyse des comportements violents*, Paris, PUF, coll. «Le fil rouge».

Balier, C., Diatkine, G. (1995). «Psychopathie chez l'enfant et l'adolescent», *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, t.2, ch.79, pp.1363-1411.

Balier, C. (1997). Analyse psychopathologique des comportements violents (à propos du parricide) in Marty, F. (Dir), *L'illégitime violence*, Toulouse, érès, Actualité de la psychanalyse, pp. 79-93.

Balier, C. (2003). Métapsychologie du recours à l'acte, *Psychiatr fr* 2003 ; 34, 2-3: 77-82.

Balier C. (sous la dir.) (2005). *La violence en abyme*, Paris, PUF .

Bard, C., Chauvaud., F., Perrot, M., Petit, J.G., (2002). *Femmes et justice pénale, XIXe- XXe siècles*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

Bergeret, J. (1984). *La violence fondamentale, la face cachée de L' Œdipe*, Gounod, Paris

- Bergeret, J., Houser, M. (2002). Le sadisme à travers ce qu'il n'est pas, *Revue Française de Psychanalyse*, N° 4-2002, 1269-1284.
- Bertrand, M. «Qu'est-ce que la subjectivation?», *Le Carnet PSY1/ 2005* (n° 96), p.24-27
- Birraux, A. (1990). *L'adolescent face à son corps*, Paris, Editions Universitaires.
- Birraux, A. (1997). Violence à l'adolescence et clivage du moi, in Marty.F (Dir), *L'illégitime violence*, Toulouse, érès, Actualité de la psychanalyse, pp. 131-144.
- Birraux, A. (2010). Préface in Givre Ph. et Tassel A (Dir), *Le tourment adolescent, Divergences et confluences*, PUF, Paris.
- Blos, P. (1962). *Les adolescents. Essais de psychanalyse*, Paris, Stock, 1967.
- Blos, P. (1963). « Le concept d'acting-out en relation avec le processus d'adolescence », in F. Marty, F. (dir.), *Le Jeune Délinquant*, Paris, Payot, 2002, 307-334. Commentaire de ce texte: Houssier, F. in Marty, F. (dir.), *Le Jeune Délinquant*, Paris, Payot, 2002, 335-359.
- Boekholt, M. (1993). *Épreuves thématiques en clinique infantile. Approche psychanalytique*. Paris, Dunod.
- Bourgain, A. (2012) . « *Adolescence intemporelle ou inconsistance d'une notion.* » Conférence dans le cadre de l'École doctorale ERASME le jeudi 5 avril 2012, Université PARIS 13.
- Bourgain, A., (2014). « *Figures cliniques d'une cruauté bien ancrée.* in *La violence l'adolescent, la ville.* Sous la direction de Marie Jejcic, Paris : EDK
- Bourdellon, G., PaoageoRgiou, M. (2006). Argument, *Revue Française de Psychanalyse* 1/2006 (Vol.70, p.5-9)
- Braconnier, A., Golse B. (2008). *Bébés- ados: à corps et à cri*, in *Le carnet psy*, Erès, p.2-6.
- Braunschweig, D., Fain, M. (1975). *La nuit, le jour. Essai psychanalytique sur le fonctionnement mental*, Paris, PUF.
- Brelet-Foulard, F. (1986). *Le TAT. Fantasme et situation projective*, Dunod, Paris
- Brelet-Foulard, F., CHABERT, C. (2003). *Editors. Nouveau manuel du TAT. Approche psychanalytique*. Paris: Dunod. Cahn, R. (1985). Les déliaisons dangereuses: du risque psychotique à l'adolescence, *Topique*, 35-36, 1985, 15-205.
- Cahn, R. (1991). «Du Sujet», *Revue française de psychanalyse*, 55, 6, 1354-1490.
- Cahn, R. (1991). *Adolescence et folie*, Paris, PUF.
- Cahn, R. (1997). "Le processus de subjectivation à l'adolescence", Perret Catipovic, M., et Ladame, F., (dir), *Adolescence et psychanalyse: une histoire*. Delachaux et Niestlé, Lausanne.

- Cahn, R.(1998). *L'adolescent dans la psychanalyse: l'aventure de la subjectivation*. Paris, PUF
- Cahn, R. (2002). Les identifications à l'adolescence. *Monographies de la revue française de psychanalyse*, 2002 (Identifications), 111-125.
- Cahn, R. (2006). Origines et destins de la subjectivation, p.7-18 in Richard, J.F., Wainrib S. *La Subjectivation*, Paris, Dunod.
- Cahn, R. (2007). Préface, Préface in Givre Ph. Et Tassel A. *Le tourment adolescent*, PUF, Paris.
- Chabert, C., Rausch De Traubenberg, N. (1982). Tests de projection de la personnalité chez l'enfant. *Encycl Med Chir (Editions Médicales et Scientifiques Elsevier, Paris)*. Psychiatrie, 37-190-B: 1-15.
- Chabert, C. (1983). *Le Rorschach en clinique adulte. Interprétation psychanalytique*, Paris, Dunod, 2ème ed. 1997.
- Chabert, C. (1987). Rorschach et TAT: Antinomie et complémentarité, *Psychologie Française*, Tome 28-2, p.187-194
- Chabert, C. (1992).«Les problématiques dépressives et leurs aménagements. Approche clinique et projective», *Bulletin de la société du Rorschach et des méthodes projectives de langue française*, n°36, p. 25-40.
- Chabert, C .(1998). *Psychanalyse et méthodes projectives*, Paris, Dunod, Les topos.
- Chabert, C . (2003). *Féminin mélancolique*, Petite bibliothèque de psychanalyse, Paris, PUF.
- Chabert, C. (2005). Intervention aux journées du 2 et 3 avril 2005, «La subjectivation»: un nouveau point de vue en psychanalyse.
- Chagnon, J.Y. (2000). «Les troubles narcissiques chez les agresseurs sexuels», *Psychologie clinique et projective*, vol.6, 2000, pp. 265-278.
- Chagnon, J.Y. (2000). «Le pronostic à la préadolescence. (Thèse de Doctorat sous la direction de Madame le Professeur C. Chabert). Université Paris 5, 2000.
- Chagnon, J.Y (2001). «Le pronostic à la préadolescence», Soutenance de thèse, *Bulletin de psychologie*, tome 54 (1), n°451, janvier-février 2001.
- Chagnon, J.Y. (2005). «Hyperactifs ou hypo-passifs? Hyperactivité infantile, agressions sexuelles à l'adolescence et nouveau malaise dans la civilisation», *Psychiatrie de l'enfant*, XLVIII, 1, 2005, pp. 31-88.
- Chagnon, J.Y. (2006). Le masochisme dans les travaux psychanalytiques français : un sujet (dé) battu. *Psychologie clinique et projective*, 2006/1 n° 12, p. 7-67. DOI : 10.3917/pcp.012.0007
- Chagnon, J.Y. (2007) . Traumatisme, violence et agressions sexuelles à l'adolescence et chez le jeune adulte in, F. Marty, *Transformer la violence. Traumatisme et symbolisation*, Paris: In Press, pp.123- 147 .

- Chagnon, J.Y. (2009). L'apport des épreuves projectives-approche psychanalytique-au bilan psychologique de l'enfant et de l'adolescent. Bilan de 30 ans de travaux. *Neuropsychiatrie Enfance Adolescence* (2009), doi : 10.1016/j.neurent.2009.10.002
- Chagnon, J.Y. (2010, a). «L'agression sexuelle à l'adolescence: un destin potentiel de l'hyperactivité?», *Perspectives Psy*, vol.49, n° 4, octobre-décembre 2010, pp. 280-287.
- Chagnon, J.Y. (2010, b). Délinquance, in Le Breton et Marcelli (Eds), (2010), *Dictionnaire de l'adolescence et de la jeunesse*, Paris, PUF, 213-217.
- Chagnon, J.Y. (2011). Identification à l'agresseur et identification projective à l'adolescence. A propos d'un cas. *Topique*, 115: 127-140.
- Chagnon, J.Y. (2010). (Dir). *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique*, Paris, Dunod.
- Chagnon, J.Y., Cohen de Lara, A. (2012). *Les pathologies de l'agir chez l'enfant. Approche clinique et projective*, Paris, Dunod.
- Chagnon, J. Y., Houssier, F. (2012). L'illusoire attente de la demande, *Adolescence*, 2012, 30, 4, 919-933.
- Chagnon, J.Y. (2013). Identifications et agressions sexuelles, *Perspectives Psy*, vol.52, n°2, avril-juin 2013, pp. 125-126.
- Chagnon, J.Y. (2013). Qui est qui, qui agresse qui? Traumatisme, passage à l'acte et identification projective à l'adolescence, *Perspectives Psy*, vol.52, n°2, avril-juin, pp.134-139.
- Chiland, C. (1997). *Changer de sexe*, Paris, Odile Jacob.
- Choquet, L.H. (2012). Le flux des mineurs délinquants et ses traductions éducatives, *Adolescence*, 2012, 30, 4, 843-855.
- Ciavaldini, A. (1999). Passivation et mobilisation des affects dans la pratique analytique avec le délinquant sexuel. *Revue Française de Psychanalyse.*, 63: 1775-1784.
- Ciavaldini, A. (2005). L'agir : un affect inachevé. In : J. Bouhsira et H.Parat (Eds.), *L'affect*. Paris: PUF, pp. 137-161.
- Ciccone ,A. (2005),Intervention aux journées du 2 et 3 avril 2005, « La subjectivation » : un nouveau point de vue en psychanalyse.
- Couchard, F. (1994), *Le fantasme de séduction dans la culture musulmane*, Paris, PUF.
- Cournut-Janin, M., Cournut, J. (1993), La castration et le féminin dans les deux sexes, *R.F.P.*, n° spécial congrès, 1993, 1333-1558.
- Cournut-Janin, M. (1997), Sous couvert de féminité, *R.F.P.*, n°2-1997, 387-397.

- Cournut-Janin, M. (1998), *Féminin et féminité*, Paris, PUF.
- Cournut-Janin, M. (1999), Le noyau mélancolique, féminin, tel qu'il se découvre dans l'analyse, et le plus souvent au décours d'une cure, voire d'une tranche, in *Clés pour le féminin, Femme, mère, amante et fille, Revue Française de Psychanalyse*, PUF, Paris, p.57-64.
- Couchard, F.(1994), *Le fantasme de séduction dans la culture musulmane*, Paris, PUF.
- Crick, N. R. (1997). Engagement in gender normative versus non-normative forms of aggression: Links to social-psychological adjustment. *Developmental Psychology*, 33, 610-617.
- Cusson, M. (1998), *La Criminologie*, Paris, Hachette, 2005.
- Dayan, J. (2010), Comprendre la délinquance, *Adolescence*, 2012, 30, 4, 881-917.
- Delcourt, M. (1981), *Œdipe, ou la légende du conquérant*, Paris, Les Belles Lettres, Coll. «Confluents psychanalytiques».
- Deutsch, H. (1925). *Psychanalyse des fonctions sexuelles de la femme*, Paris, PUF, 1994.
- Deutsch, H. (1930). *La psychologie des névroses*, Paris, Payot, 1970, in *Les introuvables, cas cliniques et auto-analyse (1918-1930)*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 155-327.
- Deutsch, H. (1944). *La psychologie des femmes*, t.1, Paris, PUF, «Quadrige», 1997; t.2 (1945), Paris, PUF, «Quadrige», 2002.
- Deutsch, H. (1967). *Problèmes de l'adolescence*, Paris, Payot, 1974.
- Diet, E. (2008). «Du clivage au déni: l'école du neutre» in *Connexions, Masculin-Féminin: au-delà de la confusion des genres*, 90/2008-2, 87-106.
- Donnet, J.L. (2013), *Entre l'agir et la parole*, Société Psychanalytique de Paris.
- Douville, O. (2009). Quelle vie psychique chez des adolescentes en bannissement, in Mohrain, Y., Roussillon, R. *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, De Boeck (2009) de Laval, Canada.
- Doyon, B., Bussièrès, M. (1999). *Recherche sur la criminalité et la délinquance: une distinction selon le sexe*, rapport final présenté au Conseil permanent de la jeunesse, université
- Durkheim, E. (1893). *De la division du travail social*. Paris: PUF, 1991, p.48.
- Drieu, D. (2011). Spirale des agirs chez un adolescent délinquant, in Marty, F (Dir), *Psychopathologie de l'adolescent : 10 cas cliniques*, Paris, Editions in press.
- Emmanuelli, M. (2004). (dir), *L'examen psychologique en clinique*. Situations, méthodes et études de cas, Paris, Dunod.
- Emmanuelli, M. (2005). *L'adolescence*, Que-sais-je? PUF, Paris.

- Emmanuelli, M., Azoulay, C., (2009), *Pratiques des épreuves projectives à l'adolescence*, 2ème ed.Paris, Dunod.
- Fain, M. (1990), Virilité et antihystérie: les rouleurs de mécanique, in *Revue Française de Psychanalyse*, 1990/5, (n° 54)
- Faure-Pragier, S. (1999), Le désir d'enfant comme substitut du pénis manquant: une théorie stérile de la féminité in: *Clés pour le féminin, Femme, mère , amante et fille*, *Revue Française de Psychanalyse*, PUF, Paris, p.41-55.
- Fedida, P. (1999), La tresse, in:*Clés pour le féminin, Femme, mère , amante et fille*, *Revue Française de Psychanalyse*, PUF, Paris, p.135-141.
- Ferenczi, S. (1927-1933). *Le traumatisme*, Paris, Payot, coll. «Petite Bibliothèque Payot», (2006).
- Ferenczi, S.(1934). «Confusion de langue entre les adultes et l'enfant. *Psychanalyse IV, Œuvres complètes 1927-1933, (125-135)*, Paris, Payot, 1982.
- Ferenczi, S.(1934). «Réflexions sur le traumatisme», *Psychanalyse IV, Œuvres complètes 1927-1933, (139-147)*, Paris, Payot, 1982.
- Franck, LK. (1939). Projective methods for the study of personality. *The journal of psychology* 1939; 8: 389-413.
- Freud, A . (1958) «On adolescence», *The Psychonanalytic Study of the Child*, 13.
- Freud, S. (1895) Esquisse d'une psychologie scientifique, in *La naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 2009, 309-404.
- Freud, S. (1905 e[1901]), Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora), *Cinq psychanalyses*, trad. fr. M. Bonaparte, R. M. Loewenstein, Paris, PUF, 1966; OCF.P,VI, 2006; GW, V.
- Freud, S. (1905) «Les reconfigurations de la puberté» in *Trois essais sur la théorie sexuelle*, in Œuvres complètes, VI, Paris, PUF, 2006, 145-181.
- Freud S. (1908). La morale sexuelle «civilisée» et la maladie nerveuse des temps modernes, *La vie sexuelle*, Paris, PUF,1969, 28-46.
- Freud S. (1909). Le roman familial des névrosés, *Névrose , psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, 157-160.
- Freud S. (1910). «Un type particulier de choix d'objet chez l'homme. Contributions à la psychologie de la vie amoureuse, in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p.47- 55.
- Freud S. (1911). Formulations sur les deux principes du fonctionnement psychique,in *Résultats, idées, problèmes*, II, Paris, PUF, 1984; OCF,P,XI, 1998; GW, VIII.
- Freud S. (1912,a). «Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse». Contributions à la psychologie de la vie amoureuse», in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p 55-65

- Freud S. (1912,b). Sur les types d'entrée dans la névrose, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, 175-182.
- Freud S. (1913). L'intérêt de la psychanalyse, Résultats, idées, problèmes T. 1, 1890-1920, Paris, PUF, collection de la psychanalyse, 1998.
- Freud S. (1914,a). Remémoration, répétition, et élaboration» (1914) in *La technique psychanalytique*, Presses Universitaires de France, 2007, coll.: Quadrige Grands textes,
- Freud S. (1914,b). «Pour introduire le narcissisme», in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.
- Freud S. (1916). Quelques types de caractère dégagés par le travail psychanalytique (1916), in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*. Paris : Gallimard, 1985, p.135-171.
- Freud S. (1919). Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, *Névrose, Psychose et Perversion*, Paris, PUF, 1973, 219-243
- Freud S.(1920,a). Au delà du principe de plaisir, *Essais de psychanalyse*, Payot , Paris ,1982.
- Freud S. (1920,b). Sur la psychogenèse d'un cas d'homosexualité féminine, *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, 245-270
- Freud S. (1921). «*Psychologie des masses et analyse du moi*», in trad. fr. Œuvres complètes. Psychanalyse, vol. XVI (1921-1923), Paris, PUF, 2ème éd. 2003, 1-83.
- Freud S. (1923, a). «Le moi et le ça» in *Essais de psychanalyse*, Paris, Payot, 1981.
- Freud S. (1923, b). «L'organisation génitale infantile», in *La vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969.
- Freud S. (1923, c). *Totem et tabou*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1965.
- Freud S. (1925). «Différence anatomique entre les sexes», in *La vie sexuelle*, Paris, PUF,1969.
- Freud S. (1929). *Malaise dans la culture*, Paris, PUF, Paris, coll «Quadrige», 1995.
- Freud S. (1931). Sur la sexualité féminine, *La vie sexuelle*, Paris, PUF,1969, 139-155.
- Freud S. (1932). *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.
- Freud S. (1937). «*L'analyse avec fin et l'analyse sans fin*», Résultats, idées, problèmes, t.II, Paris, PUF, 1985.
- Freud S. (1938). *Abrégé de psychanalyse*, PUF, Paris, 1978, 1995, 2001.
- Freud S. (1939). *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard (1986).
- Garcia-Fons T. (2010) Adolescence et sexe des anges dans l'imaginaire contemporain in *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, Les princes, les princesses et le sexe des anges, n° 82 p. 87-91.

- Givre, P. (2007). Une discontinuité de l'infantile? in Givre. P., Tassel. A. *Le tourment adolescent*. t.1 PUF, Paris, 5-10.
- Givre, P (2007). Enjeux métapsychologiques de la puberté, in Givre. P., Tassel. A. *Le tourment adolescent*. t.1, PUF, Paris, 11-52..
- Givre, P (2010). D.W.Winnicott: fantasme du temps, pulsion agressive et féminin pur à l'adolescence in Givre, P.,Tassel, A. *Le tourment adolescent*. t.2 PUF, Paris, p.115-173.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Edition de Minuit, Paris
- Godelier, M. (2005), Freud et Lévi-Strauss désarçonnés : A propos de l'inceste, in F.Richard, F. Urribarri, *Autour de l'œuvre d'André Green : enjeux pour une psychanalyse contemporaine*, Paris, PUF, pp. 245-257.
- Green, A. (1982). Après-coup, l'archaïque. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 26, 195-215.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Edition de Minuit, Paris
- Green, A. (1992). «L'adolescent dans l'adulte», *Journal de la psychanalyse de l'enfant*, 11, p. 214-248.
- Green, A. (1993), *Le travail du négatif*, Paris, Les Editions de Minuit.
- Green, A. (1999, a). Genèse et situations des états limites,in André J. et al.; *Les états limites*, PUF, Paris
- Green, A. (1999, b). Congrès des psychanalystes de langue française N°59, Paris, France.
- Green, A. (1999, b). Passivité-passivation: jouissance et détresse. *Revue Française de Psychanalyse*, 63: 1587-1600.
- Guérin, A. (2011). «Destins du féminin chez des adolescentes agressives», 12ème Journée doctorale du SIUEERPP «Logiques théoriques à l'épreuve des paradoxes cliniques », organisée par l'UTRPP et le SIUEERP. Université Paris 13, Villetaneuse, 3 décembre 2011.
- Guérin, A. (2013), L'agir violent en réponse à un traumatisme parental? in, *Perspectives Psy*, vol.52, n°2,avril-juin, pp.158-163.
- Guignard, F.(1999), «Maternel ou féminin? Le «roc d'origine» comme gardien du tabou de l'inceste avec la mère» in *Clés pour le féminin, Femme, mère , amante et fille*, *Revue Française de Psychanalyse*, PUF, Paris, p.11-23.
- Guillaumin, J. (1985), «Besoin de traumatisme et adolescence. Hypothèse psychanalytique sur une dimension cachée de l'instinct de vie » in *Adolescence*, 3, 1, 127-137. Commentaire de ce texte: Drieu, D., in Chagnon J.Y (dir.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* Paris, Dunod, 2010, 333-341.
- Gutton, P. (1991), *Le pubertaire*, Paris, PUF, Le fil rouge.

- Gutton, P. (1996), *Adolescents*, Paris, PUF, Le fil rouge.
- Gutton, P. (2009). L'illusion pubertaire in Y. Morhain., R.Roussillon. *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, 45-61. De Boeck.
- Harrati, S., Vavassori, V., Villerbu, L.M.(2006)., *Délinquance et violence*, Paris, Armand Colin.
- Houssier, F. (1998). *Le recours à l'acte délictueux à l'adolescence. Fonction de la limite entre monde interne et monde externe*, (Thèse de Doctorat de Psychopathologie fondamentale et Psychanalyse). Université Paris 7; 1998.
- Houssier, F. (1999). *Le passage à l'acte: réflexions sur un concept*, rtf.
- Houssier, F. (2002)., «*L'acting out, un organisateur du processus d'adolescence*», in Marty F. (sous la dir.), *Le jeune délinquant*, Paris, Payot, 2002, pp.335-359.
- Houssier, F. (2002). «Peter Blos», in *Dictionnaire International de la psychanalyse*, Calman-Levy, 217-218.
- Houssier, F. (2007). «La puberté psychique: premières esquisses», in Givre P. et Tassel A. *Le tourment adolescent*. PUF, Paris,53-81.
- Houssier, F. (2008). Transgression et recours à l'acte à l'adolescence: une forme agie d'appel à l'objet, in *Annales médico-psychologiques*, 166-2008, 711-716)
- Houssier, F.(2009) . «Réflexions sur la délinquance et la psychothérapie chez les auteurs inspirés par Anna Freud (1945-1965): émergence des premières théories de l'adolescence», in *La psychiatrie de l'enfant*, 2009/2 Vol.52, p. 593-623. DOI: 10.3917/psy.522.0593
- Houssier, F. (2010,a). «Peter Blos, «The second Individuation Process», *The Psychoanalytic Study of the Child*, 22, 1967, 162-186; «Adolescence et second processus d'individuation», in Perret-Catipovic M., Ladame F. (éd.) (1997), *Adolescence et psychanalyse : une histoire*, Delachaux et Niestlé, Lausanne, 113-150» in Chagnon J.Y (dir.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* Paris, Dunod,2010, 33-341.
- Houssier, F. (2010, a). Troubles dans l'affiliation, Délinquance et conflits identificatoires à l'adolescence in R. Letendre et D.Marchand (Dir) *Adolescence et affiliation. Les risques de devenir soi*, Presses Universitaires du Québec.
- Houssier, F. (2012). Le langage de l'acte à l'adolescence. Le délit entre repli narcissique et quête d'objet, in F. Marty et M. Rezende Cardoso,(Eds), *Violence à l'adolescence. France-Brésil : regards croisés*, Paris, In Press Editions, 2010, p.85-97.
- Jacobson, E. (1964). *The self and the object world*, New York, Int. Univ. Press.
- Janin, C. (1996). *Figures et destins du traumatisme* PUF, Paris
- Jeammet, P. (1980). Réalité externe et réalité interne. Importance et spécificité de leur articulation à l'adolescence. *Revue Française de Psychanalyse*, 3-4, 481-521.

- Jeammet, P. (1985,a). Actualité de l'agir. *Nouv Rev Psy* 1985; 31: 201-222.
- Jeammet, P. (1985,b). «La dépression chez l'adolescent» in Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent, Lebovici S., Diatkine R., Soulé M. (sous la dir. de), Paris, PUF, coll. «Quadrige», t. II, 1999, p. 1477-1499.
- Jeammet, P. (1989). Les assises narcissiques de la symbolisation. *Revue Française de Psychanalyse*, 6, 1763-1774.
- Jeammet, P. (1990). Les destins de l'auto-érotisme à l'adolescence in Alléon A.M., Morvan O., Lebovici S., *Devenir «Adulte»?*, Paris, PUF.
- Jeammet, P. (1991). «Dysrégulations narcissiques et objectales dans la boulimie», in La Boulimie, *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, PUF, p.81-104.
- Jeammet, P. (1994), Adolescence et processus de changement, in Widlöcher D. et coll, *Traité de Psychopathologie*, Paris, PUF.
- Jeammet, P. (1997, a), La violence à l'adolescence. Défense identitaire et processus de figuration, *Adolescence*, 15: 1-26
- Jeammet, P. (1997, b), Comportements violents et psychopathologie de l'adolescence, in Marty.F (Dir), *L'illégitime violence*, Toulouse, érès, Actualité de la psychanalyse, pp. 33-46 .
- Jeammet, P. (1999), «Préface» à Kestemberg E. (1999), *L'Adolescence à vif*, Paris, PUF.
- Jeammet, P. (2008), La violence comme réponse à une menace sur l'identité, Filigr@ne, Revue de Psychanalyse.
- Jeammet, Ph., Birot, E. (1994). Étude psychopathologique des tentatives de suicide chez l'adolescent et le jeune adulte, Paris, PUF.
- Jeammet, P., Corcos, M. (2005). *Évolution des problématiques à l'adolescence. L'émergence de la dépendance et ses aménagements*, Rueil-Malmaison, Doin,
- Jeammet, P. (2010). «Evelyne Kestemberg: la métapsychologie à l'épreuve de la clinique adolescente» in Givre P., Tassel A (dir) (2010), *Le tourment adolescent, t II: Divergences et confluences*, Paris, PUF p. 219-255.
- Irigaray, L. (1997), *Ce sexe qui n'en est pas un*, Editions de Minuit, Paris.
- Kestemberg, E. (1962), L'identité et l'identification chez les adolescents. Problèmes théoriques et techniques», in *La Psychiatrie de l'enfant*, vol.5, n° 2, p.441-522.
- Kestemberg, E. (1986). Quelques notes sur la phobie du fonctionnement mental. *Revue Française de Psychanalyse*, 50, 1339-1344.
- Kestemberg, E. (1999) . *L'adolescence à vif*, PUF, Paris.

- Kestemberg, E. (2001). *La psychose froide*, PUF, Paris.
- Kohut, H. (1982), Introspection, empathy, and the semi-circle of mental health, *Int. J. Psycho-Anal.*, 63, 395-407.
- Lacadee, P. (2007) *L'éveil et l'exil*, Edition Cécile Defaut, Paris.
- Ladame, F. (1997); Adolescence et féminité: histoire d'une histoire. *Rev Adolescence*, N°spécia : Sexualités, p.15-35.
- Ladame, F. (1999). Une identité, pourquoi faire ? Ou l'imbroglia des identifications et de leur remaniement à l'adolescence, *Revue Française de Psychanalyse.*; 63 : 1227-1235.
- Lagache, D. (1949). Psychologie clinique et méthode clinique. *L'évolution psychiatrique*, 14: 155-178.
- Lombroso, C. (1896). *La femme criminelle et la prostituée*, Paris, Félix Alcan.
- Lampl- De-Groot, J. (1962). Ego ideal and superego, *Psychoanal, Study Child*, 17, 94-106.
- Laplanche, J. ; Pontalis, J-B. (1967). *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, Paris.
- Laplanche, J. (2000). Pulsion et instinct, in *Revue Adolescence*, vol.18, n°2, p. 649-668.
- Larousse, (1989), *Grand dictionnaire de la langue française*, 7, pp. 6489-6490.
- Larsen, El., Larsen., Er. (2006), *Les comportements agressifs chez les filles: Mieux comprendre l'intimidation*. Canada: Centre ontarien de prévention des agressions.
- Laufer, E. (2005). Le corps comme objet interne, in *Revue Adolescence* 2005/2 N°52 p.363-379
- Laufer, M. (1983). «The breakdown», in *Revue Adolescence*, 1983, 1, 1, 63-70.
- Lebovici, S. (1997). "Défense et illustration du concept de narcissisme primaire. Les avatars du narcissisme primaire et le processus de subjectivation", *Psychiatrie de l'enfant*, 1997, Vol 40, N°2, 429-463
- Lemay, M. (2010). Il est toujours périlleux de vouloir définir l'adolescence in Letendre R. et Levi G, Schmitt J.-C (1994), *Histoire des jeunes en Occident. De l'Antiquité à l'époque moderne*, 2 t., Paris, Le Seuil.
- Le Robert. (1992). *Dictionnaire historique de la langue française*, pp. 2260-2261.
- Lesourd, S. (2001). *Le féminin: un concept adolescent?* Collection Le Bachelier. Erès, Paris.
- Lesourd, S. (2009). Adolescents difficiles ou difficulté de la culture, in Y.Mohrain, R.Roussillon., *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, 273-290. De Boeck.
- Marcelli, D. (2007). «Garçons/Filles. La différence des sexes, une question de physiologie ou de culture?» in *Adolescence*, 2007, 25, 2, 321-339.

- Marchand, D. (2010). *Adolescence et affiliation. Les risques de devenir soi*, Presses de l'Université du Québec.
- Martin, M et coll. (1995). La féminité à l'adolescence:renoncement ou conquête, *Psychologie clinique et projective*, n°1-1995, 87-95.
- Marty, F. (1997). *L'illégitime violence*. La violence et son dépassement à l'adolescence, (Dir), Toulouse, érès, Actualité de la psychanalyse.
- Marty, F. (2002). *Le jeune délinquant*, Payot, Paris.
- Marty, F. (2007, a). Sous le signe de la terreur in *Transformer la violence*. Press, Paris
- Marty, F. (2007,b). Le dévoilement du génital in Y.Morhain, R.Roussillon. *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, 31-44. De Boeck.
- Marty, F. (2011). (Dir) *Psychopathologie de l'adolescent : 10 cas cliniques*, Paris, Editions in press.
- Melo, I. (2004) .Passages au corps II, in *Adolescence*, 2004, 22, 2, 225-243, Les éditions GREUPP, Paris.
- Millaud, F. (1989). Comportements violents (Réflexion psychodynamique), in *Santé mentale au Québec*, 1989, XIV, 2, 206-209.
- Millaud, F. (1998). *Le passage à l'acte. Aspects cliniques et psychodynamiques*, Masson, Paris.
- Morhain, Y. (2009). Introduction,les enjeux de l'adolescence in Y.Mohrain, R.Roussillon. *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, De Boeck.
- Morhain, Y. (2009). Adolescents criminels: une haine envieuse in Y.Mohrain, R.Roussillon, *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, 73-108. De Boeck.
- Moyano, O. (2008). La délinquance des adolescentes: une violence de genre? *Le journal des psychologues*, n°263, décembre 2008-janvier 2009, p. 27-31.
- Muchielli, L. (2001). Transformation de la famille et délinquance juvénile, *Problèmes politiques et sociaux*, n° 860, Paris, La documentation Française.
- Muchembled, R. (2001). Insécurité: le péril jeune, in Sautet C. (Dir), *Violence et délinquance des jeunes*, Paris, La documentation française, p.21.
- Nacht, S. (1965), *Le masochisme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot.
- Murray, H.A. (1950). Manuel du Thematic apperception Test, C.P.A.
- OND/INHES, *La criminalité en France. Rapport de l'Observatoire National de la Délinquance* 2008, Paris, Ed. Du CNRS, 2008.
- Ouvry, O. (2007) «L'énigme du féminin côté femme », *Adolescence*, 2007, 25, 2, 409-416.

- Parat, C. (1958). La place du mouvement masochique dans l'évolution de la femme, Parat C. (1995), *L'affect partagé*, Paris, PUF, 1-30.
- Parat, C. (1964). Le changement d'objet, Parat C. (1995), *L'affect partagé*, Paris, PUF, 36-47.
- Parat, C. (1995). *L'affect partagé*, Paris, PUF.
- Penot, B. (1991). "La psychose subjectivée", *Adolescence*, 1991, vol 9, N°2, 217-234.
- Penot, B. (1999). "Subjectiver le délire", in *Psychoses. II, Aux frontières de la clinique et de la théorie*, Paris, PUF, 75-90
- Perron-Borelli, M. (1997). *Dynamique du fantasme*, Paris, PUF.
- Perron-Borelli, M. (1999). La dynamique actif-passif: de la pulsion au fantasme, in *Revue Française de Psychanalyse*, 1999/3n° 63, 1637-1646
- Picca, G. (1983). *La Criminologie*, Paris, «Que sais-je?», PUF, 2005.
- Pirlot, G. (2009). De la douleur, du vide à la création in Y.Mohrain, R.Roussillon. *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, 247-272. De Boeck.
- Pontalis, J.B., (1981), Non, deux fois non. *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 39, 5-6, 503-518.
- Potier, R. (2007). Le «cas Grombrowicz» in *Adolescence* 60. Masculin Féminin, complémentarité ? p.459-468
- Proïa, S. (2008). Proïa ,S., Chouvier B. *De Tirésias au refus du féminin* in *Dialogue*, 2008/2 n° 180, p. 111-123. DOI: 10.3917/dia. 180.0111
- Proïa, S. (2009). Du refus de la haine à la haine du féminin in Y.Morhain, R.Roussillon. *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, 119-141. De Boeck (2009).
- Rausch De Traubenberg, N. (1970). *La pratique du Rorschach*. Paris, PUF.
- Rausch De Traubenberg, N. (1977). *Le Rorschach en clinique infantile. L'imaginaire et le réel chez l'enfant*, Paris, Dunod.
- Rausch De Traubenberg, N., Boizou, M-F. (1981). *Le Rorschach en clinique infantile*, Paris, Dunod.
- Rausch De Traubenberg, N., Shentoub, V. (1982). Tests de projection de la personnalité, EMC (*psychiatrie*), 37190 A10
- Rausch De Traubenberg, N. (1983). Activité perceptive et activité fantasmatique au test de Rorschach. Le Rorschach: espace d'interactions, *Psychologie française*, Techniques projectives II., Tome 28, n°2, 100-103.
- Rausch De Traubenberg, N. et coll. (1993), Le Rorschach à l'adolescence: la clinique du normal, *Bulletin de la Société du Rorschach et des Méthodes Projective de Langue Française*, 1993,37, 7-39

- Ravit, M. (2012). «L'amour «vache»», Du féminin à sa mise à mort dans l'acte sexuel violent, *Adolescence*, 2012, 30, 4, 935-944.
- Rebelo, T. (2012). Raymond Cahn, «Les déliaisons dangereuses: du risque psychotique à l'adolescence» (1985) in Chagnon J.Y (dir.), *45 commentaires de textes en psychopathologie psychanalytique* Paris, Dunod,2010, 33-341.
- Rezende Cardoso, M. (2007). *Les états limites:la question du pouvoir de l'autre* in F. Marty (Dir.) *Transformer la violence?* . Press, Paris
- Richard, F., Wainrib, S. (2006). *La Subjectivation*, Paris, Dunod.
- Richard, F. (2007). Freud:un «processus primaire posthume» in P.Givre et A.Tassel. *Le tourment adolescent*, Paris, PUF.
- Rimbaud, A. (1871). «Le bateau ivre» Ed. «J'AI LU», 1992, Le bateau ivre et autres poèmes.
- Rorschach, H. (1921). *Psychodiagnostic* Berne. Paris PUF ; 1947 (Verlag: Hans Huber).
- Rosenberg, B. (1991), Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie, *Monographies de la Revue Française de Psychanalyse*, Paris, PUF.
- Roudinesco, E. (2014). *De quoi la «théorie du genre» est-elle le fantasme?*, [huffingtonpost.fr/elisabeth-roudinesco/theorie-du-genre-ecole b 4713800.html](http://huffingtonpost.fr/elisabeth-roudinesco/theorie-du-genre-ecole-b-4713800.html)
- Roussillon, R. (1991). *Paradoxes et situations limites de la psychanalyse*, Paris, PUF.
- Roussillon, R. (1999, a). *Agonie,clivage et symbolisation*, Paris, PUF.
- Roussillon, R. (1999, b) . *Un malaise signal d'alarme?* Filigrane, volume 8, numéro 1, 1999, pages 16 à 25
- Roussillon, R. (2001). *Le plaisir et la répétition*,Paris, Dunod.
- Roussillon, R. (2004, a) . La pulsion et l'intersubjectivité, *Adolescence*, 2004/4 n° 50, p. 735-753.
- Roussillon, R. (2004, b). Deux propositions sur le concept de masochisme, Site Internet de la SPP, www.spp.asso
- Roussillon, R.(2006, a). Pour introduire la question du langage du corps et de l'acte, *Le Carnet PSY*, 2006/7 n° 111, p.36-40. DOI: 10.3917/lcp.111.0036
- Roussillon, R (2006, b). Pluralité de l'appropriation subjective, in R.Cahn et S.Wainrib, *La Subjectivation*, Paris, Dunod, p.59-80.
- Roussillon, R (2007, a) .Violence et échec de l'intrication pulsionnelle, in : F. Marty (Dir.), *Transformer la violence ?*. *Traumatisme et symbolisation*, Paris: in Press, pp.39-60

- Roussillon, R (2007, b). (Dir) *Manuel de psychologie et de psychopathologie, clinique générale*, Masson, Paris.
- Roussillon, R. (2009). L'adolescent modèle, in Y. Morhain, R. Roussillon. *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*, 19- 30. De Boeck.
- Roussillon, R.(2010). Précarité et vulnérabilité identitaires à l'adolescence, *Adolescence*, 2010, 28, 2, p. 241-252.
- Rubi, S. (2010). «Des adolescentes délinquantes», *Les cahiers dynamiques*, 2010/1 n°46, p. 27-33).
- Salas, D. (1998). La délinquance des mineurs, *Problèmes politiques et sociaux*, n° 812, Paris, La Documentation Française.
- Segal, H. (1969). *Introduction à l'œuvre de Mélanie Klein*, PUF, p.117-118.
- Selosse, J. (1995). Les délinquances des adolescents, in Lebovici, S. ; Diatkine, R. et Soulé, M. (eds), *Nouveau Traité de Psychiatrie de L'Enfant et de l'Adolescent*, Paris, PUF, 2Ème édition, 1995, Tome 4, ch. 144, p. 2413-2436.
- Schaeffer, J.(1994). «La Belle au Bois dormant»: comment le féminin vient aux filles? In *Revue française de Psychanalyse.*, 1/1994
- Schaeffer, J.(1997). *Le refus du féminin, (La sphinge et son âme en peine)*, Paris, PUF, coll. «Épîtres».
- Schaeffer, J.(1999). Que veut la femme? Ou le scandale du féminin, in *Clés pour le féminin, Femme, mère , amante et fille, Revue Française de Psychanalyse*, PUF, Paris, p.25-40.
- Schaeffer, J.(2002). Masochisme féminin et relation sexuelle, in *Le divan familial*, 2002/2 N°9, p. 47-60. DOI: 10.3917/diffa.009.0047
- Schaeffer, J.(2007). Peur et conquête du féminin, in *Adolescence*, 2004, 22, 1, pp.245-256. Les éditions GREUPP, Paris.
- Schaeffer, J.(2005). Le fil rouge du sang de la femme, *Champ Psychosomatique*, 40, pp.39-64.
- Schaeffer, J.(2007). Peur et conquête du féminin, in *Adolescence*, 2007, 22, 1, pp.245-256. Les éditions GREUPP, Paris.
- Schaeffer, J. (2011). Le maternel et le féminin, in Michel Dugnat, *Féminin, masculin, bébé*. ERES Enfance et parentalité, p. 165-177.
- Shentoub, V., Shentoub, S.A. (1960), «Recherche expérimentale et clinique du thème «banal» dans le TAT.», *Psychiatrie de l'enfant*, 3, (2), p.405-524.
- Shentoub, V., Debray, R. (1969) «Contribution du TAT au diagnostic différentiel entre le normal et le pathologique chez l'enfant», 12 (1), p. 241-266.

- Shentoub, V., Debray, R. (1970-71)., Fondements théoriques du processus TAT, *Bulletin de Psychologie*, 24, 292, (12-15), p. 897-903.
- Shentoub, V. et coll. (1990). *Manuel d'utilisation du TAT*, Paris, Dunod.
- Tassel, A. (2007), Epilogue, in: P.Givre, A.Tassel, *Le tourment adolescent*, PUF, p.248.
- Texier, D. (2010), *Adolescences contemporaines*, Erès, Paris.
- Tyrode, Y. et Bourcet, S. *La violence des adolescents. Clinique et prévention*, Paris, Dunod, 2ème édition, 2006.
- Verlaan, P., Dery, M. (2006). Les conduites antisociales des filles: comprendre pour mieux agir. Québec : Presses de l'Université de Québec.
- Wainrib, S. (1994). «Changement et subjectivation en analyse», *Bulletin de la Société psychanalytique de Paris*, N°34, 109-125
- Wainrib, S.(1999). «Le processus de métasubjectivation», *Bulletin de la Société Psychanalytique de Paris*, N° 52, 152-167.
- Wainrib, S. (2006). Un changement de paradigme pour une psychanalyse diversifiée, p.19-57 in Richard J.F, Wainrib S. *La Subjectivation*, Paris, Dunod.
- Widlöcher, D (2006). Avant-propos, p.XII-XIV in Richard J.F, Wainrib S. *La Subjectivation*, Paris, Dunod.
- Winnicott, D.W. (1950-1955). L'agressivité et ses rapports avec le développement affectif, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris. (1969).
- Winnicott, D.W. (1956). La tendance antisociale, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris. (1969).
- Winnicott, D.W. (1956). La préoccupation maternelle primaire, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris. (1969).
- Winnicott, D.W. (1962). L'adolescence in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot, Paris. (1969)
- Winnicott, D.W. (1964). Ce féminisme, *Conversations ordinaires*, Paris, Gallimard,1988.
- Winnicott, D.W. (1971). *Jeu et réalité*, traduction française, 1975, Gallimard, Paris.
- Zaltzman, N. (1976). Du sexe opposé, *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 14, pp. 183-206.
- Zilkha, N. (2004). Hontes, in *Adolescence, 2004, 22, 1, pp.245-256*. Les éditions GREUPP, Paris.

Université Paris 13 — Sorbonne Paris Cité
École doctorale Érasme
Unité Transversale de Recherche Psychogénèse et Psychopathologie
UTRPP — EA 4403

Thèse pour obtenir le grade de

DOCTEUR EN PSYCHOLOGIE DE L'UNIVERSITÉ PARIS 13

Présentée et soutenue publiquement par Alain GUÉRIN
le 16 décembre 2014

Le féminin dans les agirs violents d'adolescentes délinquantes

(ANNEXES)

Directeurs de thèse :

Anne Bourgain et Jean-Yves Chagnon

Membres du Jury :

Florian HOUSSIER, Université Paris 13- Sorbonne Paris Cité (Président)

Astrid HIRSCHMANN, Université Rennes 2 (Rapporteur)

Magali RAVIT, Université Lyon 2 (Rapporteur)

Christian MILLE, Université de Picardie

Anne BOURGAIN, Université Paris 13-Sorbonne Paris Cité (Directrice)

Jean-Yves CHAGNON, Université 13-Sorbonne Paris Cité (Directeur)

ANNEXE I.1: Entretien de Maïna.....	p.4
ANNEXE I.2 : Rorschach de Maïna.....	p.5
ANNEXE I.3: Psychogramme du Rorschach de Maïna.....	p.7
ANNEXE I.4: TAT de Maïna.....	p.8
ANNEXE II.1: Entretien de Patricia.....	p. 9
ANNEXE II.2 : Rorschach de Patricia.....	p.11
ANNEXE II.3: Psychogramme du Rorschach de Patricia.....	p.13
ANNEXE II.4 : TAT de Patricia.....	p.14
ANNEXE III.1 : Entretien de Sihem.....	p.16
ANNEXE III.2: Rorschach de Sihem.....	p.17
ANNEXE III.3 : Psychogramme du Rorschach de Sihem.....	p.19
ANNEXE III.4 : TAT de Sihem.....	p. 20
ANNEXE IV.1 : Entretien de Catherine.....	p.21
ANNEXE IV.2: Rorschach de Catherine.....	p.22
ANNEXE IV.3: Psychogramme du Rorschach de Catherine.....	p.24
ANNEXE IV.4 : TAT de Catherine.....	p.25
ANNEXE V.1: Entretien de Salimata.....	p.27
ANNEXE V.2: Rorschach de Salimata.....	p.28
ANNEXE V.3: Psychogramme du Rorschach Salimata.....	p.30
ANNEXE V.4: TAT de Salimata.....	p.31
ANNEXE VI.1: Entretien de Tania.....	p.32
ANNEXE VI.2 : Rorschach de Tania.....	p.33

ANNEXE VI.3 : Psychogramme du Rorschach de Tania.....	p.35
ANNEXE VII.1: Entretien de Shirley.....	p.36
ANNEXE VII.2: Rorschach de Shirley.....	p.37
ANNEXE VII. 3: Psychogramme du Rorschach Shirley.....	p.39
ANNEXE VIII.1: Entretien d'Alicia.....	p.40
ANNEXE VIII.2: TAT d'Alicia.....	p.42

ANNEXE I.1: Entretien de Maïna

Maïna (18 ans)

J'ai 2 frères de 13 ans et demi et 16 ans et 3 sœurs de 19 ans et demi, 10 ans et demi et 7 mois.

Je suis ici depuis juillet 2009. J'ai été virée de l'ancien foyer (ASE) et déjà virée d'un autre. J'ai été placée depuis l'âge de un mois. J'ai fait toute l'Ile de France.

Je connais ma mère, je la vois souvent. Moi, je suis auteur. Il fut un temps où je parlais mal, j'avais un mauvais comportement. Quand quelqu'un me bousculait je frappais. L'inspiration me venait, je tapais. Partout, dans la rue. Y en a qui ont porté plainte.

Je tapais n'importe qui des filles, des garçons des jeunes, des vieux. Tout le monde sauf les daronnes renois et rebeus. Les babtous, je les tapais les filles et les garçons de mon âge. Sauf que les garçons c'est mes potes. J'aurais pas aimé être un garçon car sinon j'aurais été en prison. J'aurais été un garçon j'aurais fait des braquages, dealer des stups; mais parce que je suis une fille, j'ai fait du recel, des braquages, passer des stups mais que ce qui se fume.

Ici, quand je suis arrivée, j'ai été obligée de me battre à cause de vols...y en a qui provoquent.

Quand je me bats, je me bats. Ici je n'ai pas tapé d'adulte...si une éduc une fois, enfin battu, enfin une gifle.

Je fais des stages (aides aux devoirs, CV pour parents)

J'étais en échec scolaire, j'étais une enfant turbulente, j'ai connu plusieurs exclusions temporaires puis définitives.

J'aime pas les blancs, déjà les noirs aussi. Moi je préfère les rebeus. J'ai pas encore eu de relations sexuelles. Les filles en parlent toute la journée mais j'écarte. Tout de suite, je veux quitter ici, c'est oppressant, je veux aller ailleurs.

La dernière bagarre, c'était en février dans la rue. Un histoire de 5 ans...un garçon...un règlement de comptes, à propos de ce qui s'est passé il y a cinq ans.

J'aime le rap français, moi je rappe.

Je fume très régulièrement (30 à 40 clopes par jour).

Je prends pas beaucoup d'alcool. Des substances oui, tout ce qui se fume (huile, herbe, shit). Quand je suis sous substance je suis plus calme.

Je vois ma mère 2 fois par mois environ. Moi je suis née ici malheureusement; j'aurais préférée être algérienne, je suis française malheureusement.

ANNEXE I.2: Rorschach de Maïna

Protocole de Rorschach: Maïna

I 1- Une tâche là. C'est une tâche ^V 2- Un monstre...je rigole... <> rien	Une tâche	G F+/- Fragment G F+ (H)
II 3- Une tâche toujours ^ (se gratte la tête)	La même chose	G F+/- Fragment
III 4- Deux personnes par contre vous dire qui elles sont, j'en sais rien ^V^V<> Je vois personne 5- Ah un nœud papillon	Deux femmes mais je vois pas ce qu'elles font Rep add. G F+ H → K	G F+ H D F+ Objet Ban
IV 6- Franchement une tâche,une grosse tâche ^V^V <...et vous vous voyez quoi ?	Rires+++ ,une tâche,une grosse tâche. Choc	G F+/- Fragment Équivalent Choc
V 7- Un petit papillon,je sais pas dans quel sens il est mais c'est ça. C'est tout.	Un papillon,je sais pas dans quel sens.	G F+ A Ban
VI 8- > Une tâche ^ <> une tâche	Une tâche	G F+/- Fragment Équivalent Choc
VII -Ben je sais pas,j'en sais rien.... (temps+++) Non franchement je ne sais pas.	Rien	Refus
VIII 9- > euh,je dirai un lion et un iguane en même temps et puis c'est tout.	Ah le lion et le lézard (Rose) Rep add D F+/- A	D F+/- A Ban
IX Rien 10- C'est trois tâches colorées sur une feuille de carton. Une cartonette.	Une tâche	G CF Fragment
X 11- Ah elle est jolie la dernière ! Franchement une œuvre d'art. Une œuvre d'art.	Une œuvre d'art	Remarques G CF Objet

Choix+ : X. IV

Choix - : I. VI

ANNEXE I.3 : Psychogramme du Rorschach de Maïna

PSYCHOGRAMME

R: 11	Nombre :	%	Somme des F 9			
Refus :	G 9	82%	F+ :4	F% :81	A : 2	A% : 18
Tps total :	D 2	18%	F-	F+% :45	Ad	
Tps/rep :		F : 4	F+/- :5	F% élargi : 100		
Tps lat moy :				F+% : élargi : 63		
			CF :2	(H) :1	H:1	
				Objet :2		
				Fragment : 5		
T. App :	G D				Ban :3	
T.R.I :	0K// 1 [C					
F. Compl	0k//0E					
RC% :	27%					

ANNEXE I.4: TAT de Maïna

TAT Maïna

Planche 1 : Il était une fois un petit garçon qui regardait un objet très très bizarre. Il se demanda ce que c'était ce truc étrange. C'est tout.

Planche 2 : Il fait un peu chaud aujourd'hui. C'est tout ...désolée pour cette histoire courte. Elle (au premier plan) elle m'inspire (elle a chaud) les autres non.

Planche 3 BM: Aïe ! Je viens de me faire taper, j'ai mal. Ils m'ont pris toutes mes affaires. Il faut que j'aïlle porter plainte. Fin de la petite histoire.

Planche 4 : Mais chérie regarde moi, dis moi ce qui ne va pas (?) Elle a oublié de lui donner à manger; il l'a laissé dormir dehors.

Planche 5. Y a quelqu'un? Elle rentre dans une pièce et elle constate que non il y a personne.

Planche 6 GF : J'en sais rien; je sais pas cette image ne m'inspire pas.

Planche 7 GF: C'est un bébé ça ? Mais tiens le bébé correctement, tu vas le faire tomber; je vois pas ce que la petite pourrait répondre. Elle a l'air perdu.

Planche 8 BM: Allez éventre le (?) et lui il l'éventre et les autres je sais pas c'est qui.

Planche 9 GF: Euh ! Je vois double peut-être. Elles sont jumelles ? Je vois pas grand chose à dire ? Vous montrez des images vous savez pas ce que c'est ?

Planche 10 : Une femme et un homme et du noir et du blanc mais moins de noir que de parties blanches (?) La tête de la femme contre les cheveux du monsieur. Ils disent rien.

Planche 11 : Un champ! Les ruines de Petra.

Planche 12BG : Ben un arbre, une barque ? C'est le printemps c'est tout.

Planche 13 B: Un petit garçon puni, il a fait une bêtise dans une cabane. Il doit rester assis au soleil sans bouger et sans parler.

Planche 13MF : (Prend la planche) Le mec il se réveille il va au taf et puis c'est tout.

Planche 19 : Franchement. On enlève toute la couleur et on le donne comme un coloriage. Il est très bien fait ce dessin, mais il représente rien du tout.

Planche 16 : Il était une fois une nouvelle éducatrice qui arrivait au foyer depuis deux jours. Elle donna sa démission car les filles lui avaient fait la misère...et c'est tout.

ANNEXE II.1: Entretien Patricia

Patricia (16 ans)

J'ai un grand frère de 23 ans. Je suis ici depuis le 16 avril 2012. J'ai fait trois foyers avant; je faisais trop de conneries. Des violences envers les éducateurs, des insultes, des fugues. J'ai tapé une éducatrice enceinte avec deux autres filles.

Mon père me battait depuis que j'ai commencé à vivre avec lui (14 ans). Avant je vivais avec ma mère. Mes parents ont divorcé quand j'avais 9 ans. Je me suis jamais entendu avec mon père. Il m'a lancé une télé dans la figure.

J'ai eu des relations sexuelles non consenties avec cinq garçons de la cité.

Depuis novembre 2011 j'ai connu trois foyers.

Avant j'étais une enfant sage. Après chez mon père, je sortais dans les bars quand j'avais 14/15 ans toute la nuit.

Je vivais dans la caserne de gendarmes; mes potes c'était toujours des majeurs. J'ai eu beaucoup de petits copains. J'avais la haine envers les hommes; mon frère est arrivé à être violent. Mon père, il m'a viré de chez moi (coups de pieds, de poings). J'ai connu de l'errance (hall d'escalier, dans la rue). Les profs, le proviseur ont fait un signalement. J'ai dit que mon père était violent.

Je n'ai pas de souvenirs de mon enfance avant mes 9 ans (divorce).

Je n'ai parlé à personne des relations sexuelles.

Au départ des bagarres c'est toujours des histoires, des vols. Je suis toujours scolarisée mais j'ai envie de travailler. J'ai mis le feu au lycée (sans le faire exprès); je me suis battue avec des profs, des surveillants. Plutôt des hommes.

Les psy ça ne m'intéresse pas.

Avec les garçons je donne de vrais coups; quand je tape une fille, j'ai un peu pitié d'elle car je me dis la pauvre elle est en train de se faire taper.

Je donne jamais le premier coup. Dans ma chambre, j'ai une barre en fer. Avant j'avais une gazeuse et je me servais d'elle. Avant j'étais avec les grands de la cité.

En fait j'ai fait six familles d'accueil plus trois foyers.

Ici c'est bien. On fume tous les jours Mon copain a 23 ans; il est plombier. Ma mère, je m'entend bien avec elle mais mon père je refuse de le voir. J'ai commencé la fumette à 14/15 ans. Ma mère est kabyle, mon père français. Mon frère lui est skin.

ANNEXE II.2: Rorschach de Patricia

Protocole de Rorschach : Patricia

<p>I 1- Un monstre (G) 2- Au Shaitan, le Diable</p>	<p>Vraiment un monstre</p>	<p>G F- (H) G F- (H)</p>
<p>II 3- Ben alors là je sais pas. Des ours qui se font un bisou 4-Des tâches rouges ! ça fait bizarre. Ça me perturbe les tâches rouges. 5-Un cœur en mode éclaté.</p>	<p>Des ours (D noir) Tout le dessin</p>	<p>D kan A Ban D CF Élément Rem. Couleurs G F-C Anatomie</p>
<p>III 6-Je sais pas là; des personnes bizarres, elles sont cambrées. 7-Des filles vite fait: les jambes, la poitrine etc. à cause des jambes.</p>	<p>Oui, elles sont vraiment bizarres !</p>	<p>G K H Ban D/G F+ H</p>
<p>IV Alors là je sais pas du tout. Non franchement je sais pas là, je vois rien.</p>	<p>Non...rien du tout</p>	<p>Refus</p>
<p>V 8- Ça ressemble à un animal avec les ailes... 9- soit un papillon soit une chauve souris.</p>	<p>Un animal volant; maintenant je sais soit un papillon soit une chauve souris</p>	<p>G F+ A G F+ A Ban</p>
<p>VI 10-Des tâches, là elles se ressemblent trop euh... 11-ça fait vite fait un totem là si</p>	<p>C'est difficile</p>	<p>G F+/- Élément D F+ Objet</p>

on oublie les côtés. C'est tout.	si on oublie les côtés....sinon je vois pas trop	
VII 12- Là je vois quelque chose. -Deux visages féminins qui se regardent encore face à face. 13-On dirait elles sont enceintes car elles ont un gros ventre. C'est tout.	Deux visages de femmes... leurs gros ventres là	G kp Hd D/G F- H
VIII 14-Je vois deux côtés. Un animal, une tique avec le reflet dans l'eau. 15- > C'est la nature.	Oui une tiqueou un truc comme ça V oui la nature, un paysage, avec toutes les couleurs	G F+ A G FC Nature
IX 16-< Pareil. On dirait un paysage avec des reflets dans l'eau ^ C'est tout.	C'est beau....	G F+ Pays
X 17-Des feux d'artifice de toutes les couleurs avec de la fumée rose. C'est tout.	Ça éclate de tous les côtés	G kob C Feu d'artifice

Choix+ :

Planche VIII : Pour les couleurs. J'aime les couleurs chaudes, j'aime bien et direct j'ai trouvé pas besoin de réfléchir.

Choix – :

Planche VII : Ça me fait penser à un ventre rond. Des femmes enceintes; y a pas longtemps j'étais enceinte et j'ai avorté; je vois deux sens : d'un côté ça me fait mal et d'un autre c'est un bon souvenir. J'en ai parlé à personne.

ANNEXE II.3: Psychogramme du Rorschach de Patricia

PSYCHOGRAMME

R: 17	Nombre :	%	Somme des F : 10		
Refus : 1	G : 12	82%	F+:6	F%: 58,8	F% élargi:88
	D/G : 2				
Tps total :	D:3	18%	F-:3	F+% :65	F+% élargi : 76
Tps/rep :			F+/-:1		
Tps lat moy :					
			K : 1	H:5	H%:35
				Hd:2	
			kan:1		
			kob:1	A : 4	Ad% : 23
			kp:1		
				Ban:3	
			CF:1		
			FC:2	Elem:2	
			kob C:1	Anat:1	
				Objet:1	
				Nat:1	
				Paysage:1	
T.Appr.	GD				
T.R.I	1K//2,5 [C				
F Compl.	3K//0 [E				
RC%/ : 18%					

ANNEXE II.4: TAT de Patricia

TAT Patricia

Planche 1 : Un enfant qui réfléchit pense en regardant son instrument, un violon. Peut être il essaie d'inventer une musique. Un peu un petit garçon à l'ancienne. C'est tout.

Planche 2 : J'ai pas d'idée, pas d'inspiration.

Planche 3 BM: Une femme qui est dépitée qui pleure on dirait. (?) J'en sais rien.

Planche 4: Comment elle le regarde ! Une dame elle est avec son homme, elle le regarde de façon amoureuse. Lui il regarde autre chose, ça se trouve il regarde une autre femme.

Planche 5 : On dirait une maman qui rentre dans une pièce (une daronne) dans le salon, salle à manger. On dirait qu'elle cherche quelqu'un.

Planche 6 GF: Une femme qui s'attend pas à voir ce monsieur, à sa venue. Elle est choquée. Il la regarde avec insistance . (?) Je sais pas. En tout cas il est beaucoup plus vieux qu'elle.

Planche 7 GF: Ça fait pas maman et sa fille. Ça fait nourrice. Je sais pas ce qu'elle a dans la main. La nourrice on dirait qu'elle regarde ce qu'elle a dans les bras, mais je sais pas.

Planche 8 BM: Un peu en mode scène de crime, enfin pas scène de crime. Soit il veut réparer, soit il veut recoudre, soit planter; un petit couteau. Au premier plan, l'auteur du crime.

Planche 9 GF: On dirait elle, elle se cache de l'autre. Elle court, elle est un peu énervée.

Planche 10: Là c'est je sais pas. Une femme dans les bras d'un homme. Après, je sais pas. (?) Je sais pas.

Planche 11 : Je sais pas quoi dire moi. Je vois le paysage. Là y a quelque chose mais je sais pas ce que c'est, là aussi mais...là un ravin, un petit. C'est nous et on doit venir sur le chemin pour voir ce que c'est.

Planche 12 BG: Plus difficile avec les personnages. Je sais pas pourquoi il y a une barque. Il y a de l'eau avec des reflets. Quelqu'un il veut l'emmener comme dans les films. Un homme qui veut emmener une femme faire un tour de barque.

Planche 13 B: Un enfant qui est triste; il est tout seul devant chez lui; il attend. Pas forcément un endroit bien, tout pourri. Il est pieds nus, c'est un enfant pauvre. (?) Peut être ses parents.

Planche 13 MF: Là je sais pas trop; un homme avec sa femme il vient de se lever pour aller au travail. Ça me fait penser à moi et à mon copain. Il se lève plus tôt pour aller au travail et moi je reste au lit.

Planche 19 : Image bizarre. Une maison avec des fenêtres. Quelqu'un qui observe derrière la maison. On dirait qu'il neige. C'est tout.

Planche 16 : J'allais dire une connerie ! Quand on fume du cannabis ! Un rasta qui fume !

ANNEXE III.1: Entretien de Sihem

Sihem (17 ans)

Je suis à la ici depuis 2 mois et 2jours. J'ai été viré de mon dernier foyer;puis je suis allée à l'hôtel. J'ai fait plusieurs foyers. Ici c'est bien; c'est un bon foyer.

J'ai été virée car j'ai couru avec un couteau après une meuf,parce qu'elle n'avait pas de respect.

En fait, je me bagarrais souvent entre 13 et 16 ans (tous les jours) ; beaucoup de face à face (un contre un) ou avec d'autres avec des armes,couteaux,poings américains,bombes lacrymogènes).

C'était plutôt avec des garçons. Je défendais les autres;ça commençait souvent sur des trucs sexuels.

Je verrais le juge le 15/05 pour un retour à la maison.

Je me suis retrouvée en foyer car mon père me frappait beaucoup, moi, ma mère et mon petit frère.

Moi je sortais beaucoup le soir avec mes potes et mes copines; je prenais de l'alcool, un flash par jour, (de la vodka,du J&B, du Jack Daniel, pas de rhum) et du shit. Des fois, j'en prenais seule; personne ne savait ça dans le quartier.

Je sortais beaucoup aussi le soir jusqu'à 3h du matin (cité J.Cartier)

J'ai une grande sœur qui est partie de chez moi (elle avait 26 ans). En fait mon père s'en prenait à elle et puis quand elle est partie, ça été moi.

Maintenant, je me sens bien; ici ça va. Mais j'aime pas quant les gens parlent dans mon dos.

J'aime le sport, rigoler, aller dans les magasins, la mode. J'aime aussi la musique (le Rap US,le R&B).

J'ai commencé un BAFA le 27 avril à Villiers sur Marne.

J'ai un petit copain depuis 3 ans à Choisy (il a 23 ans). Le premier était à Montreuil, on est resté un an ensemble.

Avec ma mère ça va bien et maintenant avec mon père aussi.

ANNEXE III.2 : Rorschach de Sihem

Protocole de Rorschach : Sihem

<p>I 1- Ouh la la ! Une sorte de bête ! Latence ++ JSP 2- Un papillon</p>		<p>G F+ A Équivalent Choc G F+ A Ban</p>
<p>II - Ouh c'est quoi ça ? ^V 3- Bouh que du rouge et du noir. 4- On dirait une coccinelle.</p>		<p>Remarques G N C Élément G FC A</p>
<p>III 5- Je vois de la fumée 6- Un papillon 7- Une tête 8- Une carte 9- Un pays</p>	<p>La fumée sort des yeux Dans le rouge central D en bas Blanc central(D16)</p>	<p>D kob Élément D F+ A Ban D F+/- Ad Dbl F- Géographie Dbl F- Géographie</p>
<p>IV 10- Un animal 11- Oh c'est quoi ça ? Avec des grandes dents,des dents chelou d'un animal.</p>	<p>Je vois ses yeux en bas (D) Oui c'est là des des dents en bas.</p>	<p>G F+/- A Remarque Dd F- Ad</p>
<p>V 12- On dirait une chauve-souris.</p>	<p>Une chauve-souris dans le noir;c'est là. Rep add. G FC A</p>	<p>G F+ A Ban</p>
<p>VI 13- Une peau, une peau d'animal qui a été enlevée en fait et qui est posée sur le sol.</p>		<p>G FE A Ban</p>

VII 14- Je vois la forme d'un animal et découpé au milieu.		G F- A
VIII Beaucoup de couleurs 15-Là un animal (en rose). 16-on dirait une sorte d'arbre 17- des animaux qui montent dans un arbre et voilà...ils vont changer de couleurs.	Un animal (en rose).Un lézard (rose). le reste du rose	Remarque couleur. D F+/- A G F+ Botanique G F+ A Ban → kan
IX 18- De la fumée 19- Des tâches de couleur. Du rouge, du vert, de l'orange.		G F- Élément G CF Élément
X 20- Déjà, je vois un crabe (gris). 21- On dirait des fruits de mer, voilà c'est tout.	^ c'est tout Un soleil (jaune en haut) Rep add. D F- Élément	D F- A G F+/- A

CHOIX + : V c'est un animal, il vit que dans la nuit...comme moi. La peau ça m'a rappelé le bled.

CHOIX – : II- III. J'aime pas, ça ressemble à rien.

ANNEXE III.4 : TAT de Sihem

TAT Sihem

Planche 1 : il était une fois jeune garçon assoupi à une table... Les yeux baissés, fixés sur son violon (?)

On croyait qu'il se sortait mal ,qu'il réfléchissait à un truc.

Ça me rappelle le français

Planche 2 : le petit garçon, il pense à sa famille, sa sœur, sa mère, son frère. On dirait qu'il est loin d'eux.

Planche 3 : il pleure là non? Il est en manque de sa famille.

Planche 4 : 10 ans plus tard, le jeune garçon le voilà grandi, accompagné d'une jeune et belle femme. On dirait qu'il l'évite, elle essaie de parler avec lui. (?) Il y a une embrouille.

Planche 5: la jeune maman ouvre la porte du salon et qui se demande ce qui se passe dans la pièce. (?) Je ne sais pas.

Planche 6 GF : Nous voyons la jeune et belle femme fixant son, son, son homme. Lui, il a une pipe le jeune homme. On dirait qu'ils sont en train de se comprendre sur un truc.

Planche 7 GF : Une jeune maman avec sa petite fille assises dans le salon et qui regarde le bébé de sa petite fille. Pourtant si jeune.

Planche 8 BM : Un garçon habillé proprement et derrière des hommes qui découpent un corps Voilà. (?) Je sais pas.

Planche 9 GF : On voit deux femmes qui courent. On dirait qu'elles sont furieuses.

Planche 10: Le jeune papa qui embrasse la jeune maman sur son front.

Planche 11 : Une montée d'une montagne avec plein de cailloux. On rentre dans une forêt.

Planche 12 : Un arbre, un bateau, un lac...ça me fait penser à des vacances à la campagne...à des amoureux.

Planche 13 B: Une grande porte d'entrée avec un tout petit garçon devant qui est assis. Il attend (?). Je ne sais pas.

Planche 13 MF : Une femme nue...on dirait qu'elle est morte avec un homme. On dirait qu'il pleure (?) Je sais pas.

Planche 19 : On dirait un dessin d'un bateau à la mer.

Planche 16 : Une jeune fille qui est debout et qui verse une larme sur un œil. J'aime bien cette image... J'ai vu un tableau et cette image m'a frappé.

ANNEXE IV.1 :Entretien de Catherine

Entretien Catherine (16 ans)

J ai une sœur de 12 ans je crois. Je suis ici depuis un an pour violence,impulsivité. La nuit je traînais, je buvais beaucoup d'alcool.

Quand je me bats je frappe, j'insulte. J'avais le diable en moi. J'ai été interdite d'aller dans le quartier. Mais j'avais peur de rien.

Mes parents se sont séparés quand j'avais 4/5 ans. Mon père frappait ma mère devant moi. Ma mère était souvent hospitalisée suite aux violences.

Ma sœur elle n'a jamais été tapé. Mais moi j'ai de la bouche. Une fois mon père m'a frappé quand j'étais à terre. Une fois quand l'avais 12/13 ans je me suis défendu avec un couteau; il a eu 25 points de suture.

Mon copain, il peut être violent, des gifles, des coups de poing mais ça a rien à voir avec mon père. Il faut dire que je le pousse à bout, je le traite de pédé. Mon père lui il me traitait de salope.

Une fois il y a eu une bagarre avec des filles. Je recevais plein de messages de plein de garçons car elles donnaient mon numéro à des garçons,elles m'ont poussé à bout. Je me suis fait amochée.

Ça a fait des histoires;j'ai perdu mon travail à cause de l'absentéisme. Je travaillais à 15 ans, je me suis faite moi.

Quand je traînais je sortais toute la nuit,j'avais 15 ans. On était trois filles et trois garçons;les garçons ils avaient 17/18 ans On s'échangeaient les garçons à l'hôtel . Tous les soirs je buvais (junk drink). Ma mère était dépressive, elle ne se rendais compte de rien . Je rentrais vers 5/6heures du mat et puis après j'allais au collège.

Ce qui me fait mal; c'est le fait d'avoir vu et senti les coups en fait. J'avais beaucoup de haine, j'en ai toujours un peu. J'ai fait plusieurs TS à 15 ans. Je me suis scarifiée, j'ai pris des médicaments, des somnifères, je suis tombée dans le coma. J'ai eu beaucoup d'hospitalisation.

Après j'ai vu un psy à Lagny.

Je suis de Centrafrique. C'est compliqué, j'ai pas envie de l'évoquer.

J'ai rien à cacher.

ANNEXE IV.2: Rorschach de Catherine

Protocole du Rorschach de Catherine

<p>I Immdt. 1- Une araignée 2- mi papillon c'est tout.</p>	<p>En haut le corps,c'est tout.</p>	<p>G F- A F F- A</p>
<p>II 40' 3- V Alors là ^ V Ca me fait penser à un masque</p>	<p>Les trucs de bal masqué (D rouge inf.)</p>	<p>G F- Objet</p>
<p>III 40' - Alors là ^V j'ai aucune idée. Non</p>	<p>Non</p>	<p>Refus</p>
<p>IV 30' 4- (Tourne la tête) ^ Une chauve -souris</p>	<p>Une chauve souris quand on la voit à l'envers, c'est tout</p>	<p>G F+ A</p>
<p>V Immdt. 5- > Un oiseau,non à l'envers. En fait les tâches ne représentent rien. 6- ça peut être un papillon. 7- (V) Plus comme ça ouais. Il a deux facettes > un oiseau. 8- ^Un papillon.</p>	<p>Non rien de plus.</p>	<p>G F+ A G F+ A G F+ A G F+ A</p>
<p>VI 30' (Rires) >Prend la planche 20' Je sais pas du tout. Non je vois pas là.</p>	<p>Non</p>	<p>Refus</p>
<p>VII 40'. Non</p>		<p>Refus</p>
<p>VIII Immdt. 9- Un insecte.</p>	<p>Je ne vois pas d'autre chose</p>	<p>G F+/- A</p>

10-Un scarabée bizarre.		G F- A
IX Je vois rien		Refus
X 20' 11- V On dirait un arbre avec des oiseaux. 12- Des fleurs,des arbres,un arbre.		G F+/- Bot/A G F- Botanique

Planches + : X « J'aime bien les oiseaux »

Planches – :VI « Je sais pas pourquoi »

ANNEXE IV.3: Psychogramme du Rorschach de Catherine

PSYCHOGRAMME

R: 12	Nombre :	%	Somme des F:12			
Refus : 4	G :12	100%	F+:5	F%:100%	A:10	A%:83%
			F-:5	F+%:50%		
			F+/-2		Bot:2	
					Objet:2	

T.A : G

T.R.I : 0K//0C

F.C : 0k//0E

RC% : 17%

ANNEXE IV.4: TAT de Catherine

TAT Catherine

P.1 Un enfant qui est triste,soit il a cassé son violon soit il arrive pas à jouer. Le petit truc,c'est la partie qui est en haut.

P.2 Là je vois pas. Elle est dehors,il fait beau,elle cherche un endroit pour lire tranquille,elle regarde autour d'elle (?). Elle profite du temps. Lui il cultive.

P.3 BM. Il ou elle je sais pas. Elle pleure parce que elle est punie (?) Elle a désobéi (?) Un ciseau. Peut être qu'elle est à bout et qu'elle a voulu se taillader..je vois que ça.

P.4 Hum ! Elle a trompé son mari, elle essaie de lui expliquer mais lui il veut rien savoir,il veut partir.

P.5 C'est le soir. Je pense qu'elle est parano en fait. Elle a entendu du bruit, elle a tout éteint, elle voit de la lumière. Des yeux ronds parce qu'elle est en panique. En fait on dirait elle croit aux esprits bizarres.

P.6 GF. Lui on dirait (il a une pipe dans la bouche) un gars de la mafia, il l'a kidnappé pour avoir une rançon, il l'effraie. Il lui dit si tu ramènes pas l'argent tu vas mourir,elle a peur.

P.7.GF Une jeune fille(16/17 ans). Elle a eu un bébé et voilà, c'est tout en fait.

P.8. BM Eux c'est des sadiques,c'est des sadiques. Ils ouvrent ici pour vider tout ce qu'il a ici. En fait c'est des cannibales. Ils se nourrissent que d'organes humains. C'est un nazi (premier plan) l'autre c'est un juif. Les nazis et les juifs c'est pas les mêmes.

P.9 GF Je sais pas. Peut-être qu'ils jouent à cache cache.

P.10 Lui c'est le contraire. Le soir,il rentre un peu tard, elle, elle est inquiète. Lui il l'a trompé, il culpabilise, il fait un visage serré.

P.11 On dirait l'enfer. Là c'est des éclairs non ? Des corbeaux qui surveillent l'entrée. Le dragon qui mange les gens. C'est mon imagination.

P.12 Une photo

P.13 BG Ça c'est un enfant qui est pas très riche. Il vit dans cette maison. Il regarde d'autres enfants,lui est tout seul, il est pauvre, les autres sont riches.

P.13 MF Ça c'est un garçon qui est en manque d'affection on va dire. Alors il a forcé sa femme. Il l'a violé,elle l'a giflé. Il l'a tué . Il pleure car il regrette.

P.19 Ça me dit rien

P.16 Un rond,une photo dedans. Une photo de moi et de mon copain et de mon enfant,pourquoi pas ?

ANNEXE V.1 : Entretien de Salimata

Salimata (17 ans)

J'ai été placée par le juge à causes de problèmes familiaux. J'étais violente à l'école contre les garçons; quand on m'énervait je frappais; les filles ne me cherchaient pas. J'aimais bien dormir en cours.

J'ai un frère, deux demi frères et quatre demie sœurs du côté de mon père. Je suis l'avant dernière. Ma mère est partie après ma naissance au Mali; je ne l'ai pas revue depuis. J'ai des nouvelles des fois mais peu; elle voulait partir. Ma belle mère elle est au Mali depuis six mois avec un demi frère et une demie sœur.

Ma belle mère elle est violente et mon frère et ma sœur aussi; car j'allais pas à l'école, j'étais à la bibliothèque.

Je suis de Clamart; j'ai un copain qui a quinze ans.

J'ai fait des agressions avec un couteau dans la classe; mon lycée il était dans le 92. Il y avait aussi des bagarres en primaire; l'ASE a été prévenue. Quand je suis en colère, je m'énerve et après je sais plus...

En primaire j'étais une bonne élève et en sixième.

Je suis à la ici depuis deux ans. Je veux faire un bac pro en commerce. En ce moment je suis en formation.

J'aime la lecture, la musique, le ciné. (air déprimé)

Ici, il y a pas de bagarres. En fait je suis là car j'avais planté dans la classe un garçon avec un ciseau à bout pointu; je lisais et il veut faire du bruit (je l'ai prévenu). Il ne m'a pas cru.

Je ne prends pas d'alcool, pas de stupéfiant.

Je parle bambara et français.

Des autres bagarres, c'était dehors avec des filles. Des fois je me bagarre, je sais plus.

ANNEXE V.2: Rorschach de Salimata

Protocole de Rorschach : Salimata

<p>I 1-Une personne les mains en l'air 2-et deux personnes sur les côtés qui l'attrapent. Papillon ? Non</p>	<p>Là au milieu (D4) Sur les côtés (D13)</p>	<p>D kp H D K H</p>
<p>II Temps de latence+++ 3-Deux personnes qui se frappent dans les mains qui marchent dans du sang. 4-Des yeux (rouge en haut) 5-la bouche en bas (D3) 6-et des tâches noires (D latéral) C'est tout.</p>	<p>Là (D12) Là (?) Non rien d'autre</p>	<p>Équivalent Choc G K H/Sang D F- Hd D F- Hd D FC' Fragment</p>
<p>III 7-Un visage là avec des cornes 8-et des mains en bas. C'est tout.</p>	<p>Un visage qui sourit en bas(D7) Là tout en bas ces deux morceaux(Dd 20)</p>	<p>D F- Hd Dd F+ Hd</p>
<p>IV Temps de latence+++ Je sais pas. 9-Une personne avec des grandes jambes assis sur un truc. C'est tout.</p>	<p>Tête de hamster (en haut) Rep add. D F- Ad</p>	<p>Équivalent Choc G F+ H → K</p>
<p>V 10-Une chauve souris.</p>		<p>G F+ A Ban</p>
<p>VI Je sais pas, non.</p>	<p>Je sais pas</p>	<p>Refus</p>
<p>VII 11-Une personne qui se regarde dans la glace. C'est tout.</p>		<p>G K H</p>

VIII 12-Un bateau sur la mer Rouge		G F+ Obj /Scène
13-et là des bêtes ou des chiens,je crois. Ouais c'est tout.		D F+ A Ban
IX Je sais pas	(?) Des animaux là (D 15) Rep add. (D F- A)	
X 14-Des animaux partout.		G F+/- A
15- Des araignées (bleu),		D F+ A Ban
16-des chenilles,mille pattes (rose),		D F- A
17-des oiseaux (j)		D F- A
18-avec des poux (g) des trucs dans les bois.		D F+/- A

Choix + : I et II « je sais pas pourquoi »

Choix – : IX « Pasque je sais pas c'est quoi »

ANNEXE V.3: Psychogramme du Rorschach de Salimata

PSYCHOGRAMME

R: 18	Nombre :	%	Somme des F:13		
Refus : 2	G : 6	33%	F+:6	F%:72	A:7 A% : 39
	D:11	61%	F-:5	F+%:54	
	Dd :1	6%	F+/-:2		
			FC':1		
			K : 3	H : 5	H% : 50
			kp:1	Hd :4	
				Ban:3	
				Frag:1	
				Objet:1	
				Sang:1	
				Scène:1	

T.A. G D Dd

T.R.I : 3K// 0,5[C

FC : 1k//0E

RC% : 39

ANNEXE V.4 : TAT de Salimata

TAT Salimata

Planche 1 : Un garçon qui s'est endormi. Il est fatigué parce qu'il joue du violon seul. C'est tout.

Planche 2 : C'est à l'époque. Une dame qui surveille les gens qui travaillent. Devant une fille avec un livre. Elle pense à quelque chose. C'est tout.

Planche 3 BM : Un femme qui est assis par terre. Elle est triste (?) Soit par sa vie, soit elle s'est disputé avec son mari.

Planche 4 : Un couple. La femme qui retient le mari (?) Je sais pas. Peut être qu'il voulait se bagarrer.

Planche 5 : Une femme qui vérifie les pièces avant d'aller se coucher.

Planche 6GF : Une femme qui est assis et un monsieur qui vient l'aborder (?) Il demande s'il peut parler avec elle. (?) Je sais pas.

Planche 7 GF : Un petite fille avec une dame de ménage. Elle lui tient compagnie. La petite fille elle boude . C'est tout.

Planche 8 BM : Un garçon devant et un homme sur une table d'autopsie, je sais pas. (?) Il lui ouvre le ventre . Le garçon, celui qui est allongé. C'est tout.

Planche 9GF : Un femme qui court et une dame par le balcon qui la regarde (?) Elle est pressée.

Planche 10 : Un homme et sa femme. C'est tout.

Planche 11 : Un chemin dans les bois.

Planche 12 : Un bateau dans une mare (à qui?) On sait pas.

Planche 13BG : Un petit garçon dans une cabane, il attend son père (?) On sait pas.

Planche 13 MF : Temps de latence +++ Un monsieur; je crois il a étranglé la dame (?) Je sais pas.

Planche 19 : Un tableau, c'est tout.

Planche 16 : Je sais pas.

ANNEXE VI.1: Entretien de Tania

Tania : 17 ans

Ça fait cinq mois que je suis dans ce foyer. Je suis placée depuis mars 2009. J'ai été violée; je n'étais pas aimée par ma mère. J'ai été victime de plusieurs viols depuis que j'ai 7 ans.

Je suis née à Haïti ; je suis en France depuis l'âge de 11 ans. J'étais chez ma grand mère maternelle à Haïti. Elle accueillait plusieurs hommes. C'est eux qui me violaient.

Mon père était décédé; il nous a pas reconnu avec ma petite sœur.

Vers 14 ans, un soir, je me suis fait attaquée et violée vers minuit/une heure du matin par plusieurs garçons.

J'allais mal, dans la cité plein de rumeurs courraient sur moi comme quoi j'étais enceinte. Je n'allais plus au collège. Des personnes me faisaient du chantage pour que je couche avec eux.

Y avait une fille qui était à fond sur mon copain; y a eu des bagarres. Ma haine je la passais sur elle. Ma haine d'elle, de ses copains. Avant, c'était ma meilleure copine. J'étais prête à leur rincer leur gueule. Je me suis déjà battue avec des filles du foyer. Y a pas grand monde qui peut m'obliger à faire ce que je ne veux pas.

Je veux dire merci à ma grand-mère; je ne lui en veux pas. Les hommes qui m'ont violé je voudrais qu'ils aillent en prison mais il ne leur arrivera rien. Mais non sauf si Dieu le veut. Je suis croyante.

Je ne m'intéresse pas à grand chose à part sortir en boîte et faire la fête. J'aime bien boire mais au bout de cinq verres je vomis.

J'ai jamais volé, à part ma mère 2/3 Euros dans son sac.

ANNEXE VI.2: Rorschach de Tania

Protocole de Rorschach : Tania

I 1- Une araignée V > < 2-non aussi une chauve souris.	Une araignée oui...	G F- A G F- A Ban
II V 3-La même chose. Une araignée ... 4- un papillon plutôt (G)	Je ne vois pas	G F- A G F+ A
III V 5- Un zombie ... 6- ou un monstre	non	G FE (H) G FE (H)
IV 7- Un monstre. 8- Ça ressemble plutôt à Ulk	Un monstre (?) Un monstre	G FE (H) G FE (H)
V 9- Une libellule		G F+ A
VI 10-Au truc de Rio, à la statue de Rio mais vu de derrière.	Je crois que c'est Dieu à Rio Rep add. G F- (H)	G F- Architecture
VII V 11-Sur le côté une trompe d'éléphant. 12-Le truc de Mario mais mal dessiné; en fait c'est le même truc.		D F- Ad D F- Objet

<p>VIII 13- Ça c'est le loup (rose) 14- et là le reflet dans l'eau (bleu); 15-là le loup en train de marcher, 16-une branche d'arbre. 17- L'eau de la rivière.</p>	<p>Oui le loup qui marche Rep add. D F+ kan A</p>	<p>D F+ A D F+ Élément D kan A D F+ Botanique D F+ Élément</p>
<p>IX 18- V^V Ça me fait penser à des cartes. 19-La Martinique (orange) 20- Un gros cochon (Rose)</p>	<p>^V Plutôt la Martinique</p>	<p>G F+ Objet D F+/- Objet D FC A</p>
<p>X V ^V A rien du tout. (Fais tomber la planche)</p>	<p>Un feu d'artifice peut-être ? Rep add. G kob C Feu d'artifice</p>	<p>Refus</p>

Choix + :VIII : ce que j'ai dit;c'est très bien,ça correspond exactement à ce que je vois.
X : J'arrive pas à trouver

Choix – : IV , III : ça ressemble à des monstres les 2.

ANNEXE VI.3: Psychogramme du Rorschach de Tania

PSYCHOGRAMME Tania

R: 20	Nombre :	%	Somme des F : 16			
Refus : 1	G : 11	55%	F+:9	F%:80	A:8	A%:45
	D :9	45%	F-:5	F+%:59	Ad:1	
	Dd		F+/-:1			
	Dbl					
	Di				(H) : 4	20%
			FE : 4			
			FC : 1			
			kan:1			
					Ban:1	
				Archi:1		
				Bot:1		
				Elem : 2		
				Objet:2		

ANNEXE VII.1 : Entretien de Shirley

Shirley (16 ans)

Je suis antillaise. Ma mère est malade. Elle a une tumeur au cerveau. J'ai un grand frère.

Depuis février 2011, c'est que de la violence. Mon père frappait ma mère devant moi. Ma mère a fait deux arrêts cardiaques; un jour on l'a retrouvé inanimée. Mon père a été incarcéré à Fresnes pendant deux ans. Il ne me parlait pas.

Jusqu'à mes 14 ans j'avais jamais frappé. Jusqu'à mes 11/12 ans je vivais chez ma mère puis entre 12 et 14 ans chez mon père. Il me frappait, il m'a rasé la tête. A 14 ans j'ai fugué, je partais traîné, je fumais. Je faisais des fugues car j'avais peur de mon père et en même temps j'avais peur après. Je traînais à la Gare du Nord. Je dormais toujours chez quelqu'un jamais dehors.

On est toute passées dans un groupe, dans une bande (Gare du Nord, Châtelet).

On arrivait, on branchait. On disait : « si tu veux pas donner ton téléphone, on te prend tout. »

Après avec l'argent on allait à l'hôtel, avec des petits copains. Mais la plupart des filles sont tombées enceintes.

On était dans une bande; on s'appelait les « massacreuses ». On se sentait fortes. C'était une bande de filles. On se battait avec des couteaux, des béquilles, tout... On allait en garde à vue.

On s'en prenait à tout le monde mais moi je n'attaquais pas les vieilles car une fois ma copine elle a tué quelqu'un, une petite vieille sans le faire exprès.

J'ai déjà frappé des noires, des rebeus, des blanches, n'importe qui..tout ça c'était pour l'argent. Mais pour taper il fallait avoir l'âge.

Pour nous c'était un jeu, c'était le Game. Quand on frappait les filles, c'était le regard des autres de la bande qui importait. C'était le regard des garçons du groupe.

Maintenant j'ai un copain, mais il est à Fleury pour un an.

Ça se déclenche toujours pareil. Au début ils parlent et puis après ça part. Mais j'ai arrêté car je voyais toutes ces filles qui tombaient enceintes.

Le groupe quand tu y rentres c'est pour toujours. C'est le « candy shop ».

Pour rentrer dans le groupe il faut connaître des gens du groupe. Après tu passes des épreuves. Il fallait se battre avec une fille du groupe. Moi on m'a dit tu dois arracher le portable à quelqu'un.

En sixième, j'ai subi des humiliations car j'étais grosse.

ANNEXE VII.2: Rorschach de Shirley

Protocole de Rorschach : Shirley

I 1- Alors là, je vois un papillon. C'est logique.	En entier...rien d'autre.	G F+ A Ban
II 2-Je comprends pas ce dessin; je vois rien du tout . Non. Un vaisseau bizarre (le blanc)	Peut être un vaisseau étrange comme dans Star Wars	Dbl F+ Objet → clob
III 3-On dirait deux personnes qui mettent leurs mains sur quelque chose.	Non, rien d'autre.(?) Je sais pas sur quoi.	G K H Ban
IV 4- On dirait quand on ouvre un lapin en deux. On dirait ça.	Oui, oui, on dirait un lapin.	G F- A
V 5- Un aigle.		G F+ A
VI Là je comprends rien, ça me dit rien, j'ai rien à dire sur ça.	Non, vraiment je vois rien.	Refus
VII 6-On dirait une tête de grand-mère avec quelqu'un sur sa tête. 7- Une queue de chat.	Ça me fait penser à une grand-mère vraiment...rien d'autre . (D1) (D17)	D F+ Hd/H D F+ A
VIII 8- Une hyène	Oui, une hyène... (D1)	D F+ A
IX Je comprends pas.	Je ne vois vraiment pas ce que c'est, je ne comprends pas.	Refus
X 9-On dirait la tour Eiffel là	La Tour Eiffel, le reste je vois pas.(D 11)	D F+ Architecture

Choix + : VII « J'aime bien la grand-mère »
V « je trouve que l'aigle est beau »

Choix – : IX « car je ne vois pas ce que c'est »
IV « je sais pas pourquoi »

ANNEXE VII.3: Psychogramme du Rorschach de Shirley

PSYCHOGRAMME

R: 9	Nombre :	%	Somme des F 8			
Refus : 2	G 4	44%	F+ 7	F% 89	A 5	A%55
Tps total :	D 4	44%	F- 1	F+% 87	Ad	
Tps/rep :	Dd		F+/-			
Tps lat moy :	Dbl 1	12%			H 2	H% 29
	Di				dont Hd/H	
	K 1		Arch 1			
			Obj 1			
					Ban 2	
T.Appr.	G D Dbl					
T.R.I.	1K//0 [C					
F.Comp	0k// 0 [0E					
RC %	22%					

ANNEXE VIII.1: Entretien d'Alicia

Alicia (17 ans)

Je suis à la ici depuis environ un an. J'ai fait 10 ans de famille d'accueil, 2 ans de foyer, 2 ans chez moi, 3 ans en foyer d'urgence. Ça se passait mal chez moi.

A six mois j'ai été en famille d'accueil, il y avait beaucoup de problèmes familiaux mais je m'en souviens plus. J'ai 2 frères de 19 et 13 ans et 2 sœurs de 24 et 23 ans.

Ma mère, elle avait pas d'endroit fixe; mon père, il était chiant, pas intéressant; il répétait sans cesse que nous n'étions rien; il faisait de la violence morale; ça faisait mal...il répétait quand on était petit que nous ne valions rien...il voulait pas qu'on existe.

Pour moi je suis une enfant de la DASS...je suis habituée.

Quand je suis arrivée ici, j'avais été virée d'un foyer; une fois j'étais allée au commissariat.

J'arrive à faire ma place ici. Au début j'ai pris une claque et j'ai rien dit. C'est pas facile pour une meuf de 16 ans, je cogite, je pense. Quand je vais pas bien je me renferme.

Je suis mature mais des fois je fais la gamine car on ne m'a pas laisser faire dans ma petite enfance.

Je suis restée dans ma famille d'accueil pendant 10 ans; c'était comme mes parents et je n'ai pas supporté qu'on me sépare. Tout le monde était en foyer, mon frère aussi et le juge a décidé que je devais suivre mon frère en foyer. Mon frère après il a été dans notre famille et moi en foyer.

A 10 ans, j'ai foutu la merde. Je me suis battue avec une fille. Elle a pleuré beaucoup...je l'avais pas poussé fort, elle s'est blessée et comme le directeur déjà je lui cassais les couilles, il m'a fait ma valise. Je suis arrivée après la visite et j'ai vu ma valise qui m'attendait. On ne m'a pas demandé mon avis .

Je suis retournée à la maison. Mais à la maison c'était toujours moi qui était responsable de tout. On m'a reproché tout le temps plein de choses. Chez moi c'était la merde. On n'avait pas d'endroit fixe, pas de chambre fixe.

J'ai fait une dépression, on m'a donné des cachets mais j'en ai pas pris mais je fumais beaucoup, j'arrêtais pas. Non pas d'alcool. Des fois une despé quand je vais pas bien...je suis pas une alcoolique. On m'a placé dans un foyer d'urgence.

Ici c'est un bon foyer, il est souple mais moi je suis trop gentille.

J'ai vu plein de psy. Ils n'écoutent pas vraiment. Y en a beaucoup qui disent rien, ils font « hum hum. . . » et puis être enfermée dans une pièce j'en ai marre...moi je veux être dehors.

Moi, pour les psy je préfère quelqu'un qui a du vécu. Nous ce qu'on veut c'est des psy qui nous

aident.

Maintenant j'ai coupé les ponts avec mon père, je l'ai vu au tribunal. Je vois ma mère des fois.

Pour l'avenir, je fais une formation en ce moment. J'ai pas été au rendez-vous...je sais pas, je suis paumée, ouais c'est une formation auprès des enfants, des jeunes enfants.

J'ai un homme...il a 25 ans;il faisait des conneries, il avait une meuf, il comprend.

ANNEXE VIII.2: TAT d'Alicia

TAT Alicia

Planche 1: J'ai l'impression qu'il s'ennuie un peu. On dirait ça lui plaît pas. Il est seul et c'est comme si moi vous me laissez une guitare et on me dit « fait ! ».

Il a l'air malheureux, triste; il s'ennuie... c'est compliqué.

Planche 2: Des paysans ! On dirait la mère, elle regarde au loin. Le père ou le mari, il travaille avec son cheval et elle c'est marrant on dirait qu'elle regarde quelqu'un. Elle regarde mais elle est un peu étonnée; on dirait qu'elle a pas envie. Oui elle est étonnée.... je sais pas c'est compliqué.

Planche 3 BM : Un enfant puni, mis au coin, battu... je sais pas, il a fait une bêtise.

Planche 4 : Soit ils sont amoureux, soit elle le regarde et il en a rien à foutre d'elle. Il est captivé par une autre femme peut-être.

En fait, on voit ça plutôt comme ça. Elle est plutôt jolie la femme.

Planche 5 : On dirait elle entre comme si c'était pas une chambre. On dirait qu'elle veut s'affirmer; si on dirait une chambre, elle veut voir si quelqu'un dort bien ... voir ce qui se passe.

Planche 6GF : On dirait un vieux pervers qui lui fait des menaces (?) il lui parlerait et elle, elle l'écouterait avec de la peur, elle est craintive.

Lui on dirait un narcissique; il lui fait peur mais tout doucement tout en finesse.

Planche 7GF : C'est quoi dans les mains ? Un hamster ? Elle, elle regarde au loin, sa mère elle, elle regarde qu'elle a dans les mains et elle on dirait c'est un truc qu'elle veut pas lâcher. Elle regarde quelqu'un au loin ... je sais pas.

Planche 8 BM: On dirait un enquêteur ou une enquêtrice de police. C'est un film; on voit ce qui se passe, elle non. Elle cherche, elle a des indices et eux, là, ils le découpent en tout cas ils sont sadiques.

Planche 9 GF : Elle court. Comme si c'était pour suivre quelque chose, pour courser quelqu'un et l'autre c'est tout le contraire, c'est pour fuir. Car leurs regards n'expriment pas la même chose. Elle, elle fuit, l'autre elle court derrière quelqu'un.

Planche 10 : Deux personnes qui se font un câlin (?) On dirait une BD. On dirait une mère et son enfant. Hum !

Planche 11 : J'en peux plus... Ça c'est une forêt, ça une meuf, ça des pierres... et là on dirait qu'il y a un oiseau, un truc qui se tient et là j'ai l'impression y a de la fumée et voilà.

Planche 12 : Ça c'est simple, c'est un jardin avec une barque et c'est tout... je sais pas.

Planche 13 BG : Un garçon seul qui attend... je sais pas il attend rien.

Planche 13 MF : (Rires++)) ça c'est une femme,il l'a sauté et après il se barre comme tous les hommes. Non je rigole....et après il se lève, il a passé une bonne soirée. La femme? elle dort ou elle est morte.

Planche 19 : L'eau ! Un sous-marin, des maisons au loin,le ciel.

Planche 16 : Des filles dans un foyer qui galèrent, qui fument, mais qui rigolent dans un jardin.